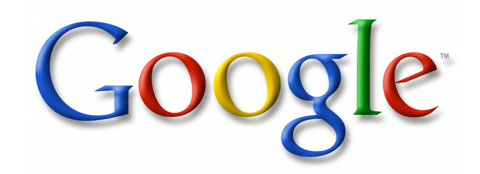






HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE PREVOT ET DROUARD.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE

TRAITANT

DE LA CONSTITUTION DU PEUPLE ARABE-ESPAGNOL
DE SA CIVILISATION, DE SES MOEURS
ET DE SON INFLUENCE SUR LA CIVILISATION MODERNE

PAR

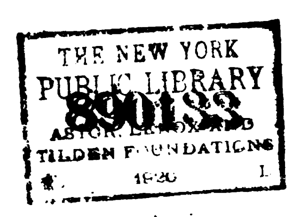
LOUIS VIARDOT

TOME I



PARIS
PAGNERRE, ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE

1851



PRÉFACE.

Dans la préface de l'*Essai sur l'histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*, publié en 1833, j'exposais ainsi l'origine et le but de cet ouvrage :

« L'HISTOIRE de l'Espagne, jusqu'au règne de Charles-Quint, est si peu connue parmi nous, et les travaux de nos écrivains sur ce pays et sur cette époque sont tellement incomplets, tellement remplis de contradictions et d'erreurs, qu'on peut dire hardiment que cette histoire est encore à faire [1]. Quelques recherches, entreprises d'abord pour un objet spécial, m'ayant conduit aux véritables sources, je conçus la pensée de combler cette

[1] J'avais alors le droit de parler ainsi; M. Charles Romey n'a commencé qu'en 1839 la publication (non terminée) de sa vaste et savante *Histoire d'Espagne*, qui suivait, à deux ans d'intervalle, celle de M. Rossew-Saint-Hilaire.

lacune historique. Je voulais surtout, par l'examen des institutions gothiques, puis des institutions castillanes et aragonaises, encore plus dignes d'intérêt et d'étude que nos franchises communales du moyen âge, ajouter de nouvelles preuves à cet adage, que la liberté est vieille et le despotisme nouveau [1].

« Après avoir décrit les premiers établissements des Phéniciens et des Grecs dans l'Ibérie, la prise de possession des Carthaginois, la conquête définitive des Romains, la forme qu'ils donnèrent à cette province, et les changements successifs qu'elle éprouva sous leur domination; après avoir raconté l'arrivée des barbares par qui fut détruit l'empire, leurs irruptions en Espagne, l'établissement des Goths dans cette contrée, la constitution qu'ils lui donnèrent et les événements de leur règne, j'arrivais à la conquête faite sur eux par les Arabes, disciples de Mahomet. Ici, se présenta un nouveau spectacle, plus curieux, plus animé, plus grand que celui qui m'avait jusqu'alors occupé. Je reconnus bientôt que l'histoire du peuple conquérant et civilisateur, au lieu de n'être qu'un épisode de l'histoire du peuple conquis et civilisé, demandait un cadre à part; je reconnus qu'elle était encore plus ignorée que l'autre, et qu'elle méritait

[1] C'est ce que j'ai tenté de faire ensuite dans les *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne*, 1835.

plus d'être connue. Comme ces premiers explorateurs des richesses du Nouveau-Monde, qui, suivant à la surface du sol les traces de quelque mine d'argent, rencontraient à la traverse un filon d'or, et, laissant leur première découverte, poursuivaient l'autre jusque dans les profondeurs de la terre, je me suis aussi détourné, pour pénétrer, à la suite du précieux filon qui coupait mon chemin, dans les révélations d'une histoire intéressante et neuve.

« Pour rappeler à la mémoire des hommes, pour rendre à la vie historique un peuple qui a passé sur la terre sans laisser de successeurs, de traditions, et, pour ainsi dire, de vestiges, un peuple détruit, effacé du monde, et dont une haine ingrate a poursuivi l'anéantissement jusque dans ses œuvres et dans ses souvenirs, il ne suffit pas de renouer le fil des événements de son histoire ; il faut retrouver aussi son organisation politique, exposer les causes de sa grandeur et de sa chute, et présenter à notre admiration reconnaissante cette haute civilisation, dont l'influence, qui, seule, lui a survécu, s'est étendue sur l'Europe entière. Il faudrait aussi, évoquant des ombres et relevant des ruines, peindre ses mœurs, ses usages, sa vie domestique et sociale, et jamais peut-être si beau, si poétique sujet ne s'est offert à l'imagination du romancier historique. Quelque nouveau Walter Scott pourra s'en emparer un jour ; mes forces n'iraient pas si

loin. Je n'ai qu'un but et qu'une ambition : c'est, en apportant ma pierre à l'édifice des connaissances générales, d'initier les gens du monde à celle d'une histoire ignorée hors d'un petit cercle d'érudits ; c'est de rappeler à notre souvenir, à notre gratitude, le nom et les bienfaits d'un peuple civilisateur ; c'est enfin d'éveiller sur lui la curiosité, l'intérêt, l'étude, et de me faire suivre, ou plutôt dépasser, dans la route où je ne tracerai que les premiers pas.

« Pour donner à ce travail préparatoire autant d'ordre et de clarté que possible, j'ai divisé mon sujet en deux parties principales. La première offrira un précis des événements historiques ; elle sera partagée elle-même en plusieurs chapitres qui serviront à distinguer les diverses époques. La seconde partie, qui contiendra d'abord une dissertation sur la constitution politique des Arabes, sur leur puissance, leur richesse, leur population, et sur les causes de leur décadence, sera aussi consacrée à rechercher jusqu'où s'étendirent les diverses branches de leur civilisation, et quelle influence ils exercèrent sur celle de l'Europe.

« Le récit des faits est principalement emprunté à l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, par Joseph Conde (1), ouvrage qui n'est, à vrai dire, que la

(1) *Historia de la dominacion de los Arabes en España*. Trois vol. in-8°. Madrid, 1821.

traduction littérale de plusieurs lambeaux de manuscrits arabes attachés ensemble avec assez peu d'art et de goût, mais qui jette beaucoup de lumière sur toutes les parties de cette histoire, et fournit les plus précieux matériaux [1]. J'ai d'ailleurs eu soin de donner à la compilation de Conde une sorte de contrôle, en comparant son texte avec celui des historiens espagnols, afin de trouver la vérité entre les exagérations de l'orgueil national et les injures de la haine étrangère. Dans ce but, j'ai consulté de préférence, outre le critique Masdeu, l'histoire générale de Ferreras, moins brillante que celle de Mariana, mais plus exacte et plus fidèlement copiée des anciennes chroniques. Pour l'époque des Morisques, j'avais à choisir entre une foule d'auteurs contemporains, tels que Hurtado de Mendoza, Marmol, Aznar, Bleda. Quant aux documents relatifs à la civilisation arabe, ils m'ont été principalement fournis ou indiqués par l'abbé Juan Andrès, auteur d'une *Histoire générale de la littérature* [2], ouvrage peu connu, écrit en italien et en espagnol, et qui n'est point traduit dans notre langue. Enfin je dois à l'obligeante érudition de M. Davezac les orthographes et les étymologies arabes.

[1] J. Conde mourut pendant l'impression de son premier volume; les autres furent publiés sur des manuscrits encore incorrects, qu'il n'avait pu revoir, et que personne, après lui, ne put ni compléter, ni collationner sur les originaux.

[2] *Dell'Origine, progressi e stato attuale d'ogni letteratura.*

« Je ne me dissimule pas les inconvénients du plan que je me suis tracé. Suivre une forme didactique ; séparer la partie morale de l'histoire de sa partie matérielle, au lieu de les confondre et de les diversifier l'une par l'autre ; transporter les détails plus intéressants sur la constitution politique et la civilisation générale, après la série ininterrompue des événements, c'était condamner la première partie de cet ouvrage au défaut rarement pardonné d'aridité et de monotonie ; d'autant plus sûrement, qu'en se succédant les faits se ressemblent, et qu'ils n'offrent guère d'autre variété que celle des chances et des vicissitudes d'une guerre éternelle entre deux peuples et deux cultes ennemis, d'une guerre où l'on a compté trois mille sept cents combats. Cependant, le besoin de mettre ordre et clarté dans les détails d'une histoire à peu près inconnue et nouvelle m'a semblé la plus puissante des considérations. J'ai donc conservé ma division des matières. Au reste, il faut le redire encore, je n'ai pas la prétention d'avoir fait autre chose qu'un livre élémentaire ; c'est une étude, non une œuvre d'art, que je publie, et si je désire appeler l'attention, ce n'est pas sur l'historien, mais sur l'histoire. »

Ce vœu n'est pas resté tout à fait stérile. Ainsi, la distinction que je faisais, dans le titre même de mon livre, entre les Arabes et les Mores, jusques-là toujours

confondus, bien que, de ces deux races, l'une ait détruit l'autre, est maintenant acquise à l'histoire. Tous les écrivains, depuis lors, l'ont admise ; tous en ont reconnu la justesse, l'importance, la nécessité. Et s'ils ont omis de rappeler qui l'avait faite avant eux, je me console de leur oubli en les voyant accepter du moins le service que j'avais pu leur rendre.

Cette distinction était nouvelle : les anciennes chroniques comme les histoires plus récentes, les Espagnols comme les Français, Mariana, Ferreras et Masdeu comme Marca, le P. d'Orléans et Voltaire, tous avaient fait des Arabes et des Mores une seule et même nation. Bien plus ; les traducteurs même de l'arabe, ceux qui avaient pu puiser aux sources originales, n'avaient pas évité cette erreur. Ainsi Cardonne, dans tout le cours de sa très-succincte et très-incomplète histoire, prend indifféremment le mot de More ou d'Arabe pour désigner les peuples musulmans d'Afrique ou d'Espagne, et J. Conde lui-même commet en mille endroits la même confusion [1]. Cette distinction était importante, car un homme illustre dans la moderne littérature de l'Espagne, en m'annonçant que j'avais eu l'honneur d'être appelé,

[1] Il dit, par exemple, dans son prologue : «.... De là vient qu'on croit communément que les *Mores*, lorsqu'ils firent leur entrée en Espagne, étaient innombrables, et moins de vaillants guerriers que des barbares cruels, sans culture ni police. »

par une élection unanime, à faire partie de l'académie espagnole, dont il était secrétaire perpétuel, m'écrivait, à propos de mon *Essai* : « Vous avez trouvé la clé de « notre histoire. »

C'est avec le même sentiment de bienveillance que l'éditeur d'une traduction espagnole [1] expose les raisons qui lui ont fait préférer ce simple *Essai* aux autres ouvrages, même de sa nation. « Conde, dit-il, a amassé « des matériaux ; Viardot les a mis en œuvre pour éle- « ver son édifice.... Viardot doit beaucoup à Conde, « mais les amis de l'histoire doivent plus à Viardot..., » ajoutant d'autres éloges que je me garderai bien de transcrire, tant ils étaient peu mérités par une œuvre si imparfaite.

Aujourd'hui, après bientôt vingt années occupées de travaux divers, j'ai refait, arrivé à l'âge mûr, cet ouvrage de jeunesse. L'édition de 1833 était dès longtemps épuisée, et quelques amateurs de livres sérieux, en France ou à l'étranger, demandaient encore des exemplaires qu'on ne pouvait plus leur fournir. Ce n'est pas, toutefois, une autre édition, c'est un autre livre que je leur présente. En conservant la forme et les divisions du précédent *Essai*, comme on conserve le plan d'un édifice abattu, je l'ai reconstruit de fond en comble, pou-

[1] *Tesoro de autores ilustres* — *Obras de Viardot* — Barcelona, 1844.

vant, avec de plus amples matériaux, lui donner de plus amples développements. Voilà pourquoi je l'appelle aujourd'hui : *Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne*; non que je le croie beaucoup moins indigne de ce nom plus ambitieux, mais pour montrer, par le changement du titre, que cette nouvelle édition est vraiment un livre nouveau.

Novembre 1850.

HISTOIRE

DES

ARABES ET DES MORES

D'ESPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Mahomet et le Koran. — Les Arabes et les Espagnols jusqu'à la conquête de l'Espagne en 711.

On chercherait vainement, dans l'histoire des nations, l'exemple d'un homme qui, seul en quelque sorte au milieu de l'humanité, et ne devant rien qu'à lui-même, ait été sa propre raison d'être, son commencement et sa fin. Les plus grands hommes n'ont été grands qu'à la faveur de circonstances antérieures et contemporaines, qui déterminaient leur vocation, préparaient leurs voies, faisaient leurs complices d'un pays, d'une époque, et d'eux-mêmes les instruments, à la fois puissants et

dociles, des desseins de la Providence. Ceux qui, sous le nom de conquérants, changent si rapidement la face de la terre, qu'on ne voit qu'eux dans leur ouvrage, n'en ont pas moins, d'une part, des ancêtres historiques, des prédécesseurs, des précurseurs; de l'autre, pour auxiliaires, l'opinion d'un peuple et les idées du temps. Le succès leur vient surtout de ce qu'ils arrivent au moment favorable et précis, et leur premier mérite est l'à-propos. Ils ne sont pas tout, ils résument; ils ne font pas tout, ils achèvent. Ainsi, dans notre Occident, Alexandre fut préparé par Philippe et par l'état de la Grèce, César par Marius et par l'état de Rome, Charlemagne par Pépin et par l'état de l'Église, Louis XIV par Richelieu et par l'état de la féodalité défaillante, Napoléon par la République française et par l'état de toute l'Europe.

Mahomet, dont le nom fut prophétique (Mohhammed, *le Glorifié*), Mahomet, fondateur à la fois de religion et d'empire, homme de qui l'œuvre double et prodigieuse fait peut-être le plus prodigieux des hommes, Mahomet n'a point échappé cependant à la loi commune. L'Arabie était prête à se mouvoir lorsqu'il est venu lui donner le mouvement. Ces anciens Arabes, que les Grecs nommèrent *scénites* (de σκηνὴ, tente) à cause de leurs mœurs nomades, et chez qui se trouvaient les vertus et les vices inhérents à l'enfance des sociétés, n'avaient eu longtemps que deux façons de vivre : les uns étaient pasteurs, et menaient leurs troupeaux errants, dans les pâturages du Hedjaz, de l'Oman et de l'Yémen; les autres étaient guerriers, et exerçaient le brigandage sur leurs frontières, à moins qu'à la faveur de la réputation d'excellents cavaliers et d'excellents archers qu'ils eu-

rent toujours en Orient, ils ne louassent leurs services mercenaires aux princes voisins de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse. De temps immémorial, le peuple arabe, peu nombreux, était divisé, comme la nation juive, en grande familles ou tribus, qui, n'ayant de commun que le langage, vivaient dans un état de rivalité et presque d'hostilité perpétuelle, faisant des guerres pour la possession d'une source ou d'un pré (1). La religion des Arabes était le sabéisme, l'adoration des astres. Cette religion, née chez les Sabéens, peuple primitif de l'Yémen, répandue ensuite dans l'Asie Mineure, la Chaldée, la Perse et l'Egypte, s'était altérée et défigurée chez les Arabes par le mélange d'une foule d'idolâtries. Ainsi, sur les tombeaux, ils sacrifiaient des chevaux et des chameaux, et même des enfants. D'ailleurs, jusque dans la religion, bien qu'elle fût la même, les tribus vivaient séparées et rivales, car chacune d'elles avait dans le ciel un protecteur en propre, objet de son culte particulier : Hhomaÿr adorait le soleil; Kanénah, la lune; Lakhm, la planète Jupiter; Kaÿs, l'étoile Syrius (al-Sharay-al-O'bour); Mysam, l'Œil-du-Taureau (al-Debaran), etc.

Au milieu de nations plus avancées et mêlées aux affaires du monde, les Arabes demeurèrent plusieurs siècles dans cet état d'isolement volontaire, de mœurs primitives, d'ignorance et de liberté patriarcales. Mais, quelque temps avant la venue du Prophète, un grand changement s'était opéré parmi ce peuple, immobile

(1) Ces tribus s'appelaient *Khabyles*, et si l'on donne aujourd'hui ce nom aux indigènes de l'Afrique, c'est en commettant la faute qui faisait nommer, en Espagne, un *guerrilla* (troupes de gens de guerre) ce qui était un *guerrillero*, c'est-à-dire en prenant le tout pour la partie.

jusque-là, et, dans les principales tribus, la civilisation commençait à poindre sous tous ses aspects divers. Déjà ils avaient formé des établissements fixes, et s'adonnaient à la culture de la terre dans la partie fertile de leur territoire, celle que nous nommons l'Arabie-Heureuse [1]; déjà ils avaient fondé plusieurs villes, non-seulement dans l'intérieur du pays, comme la Mekke et Yathreb, mais aussi sur le littoral des deux bras de mer qui enveloppent leur presqu'île, la mer Rouge et le golfe Persique. De ces comptoirs, ils recevaient quelques petites expéditions de commerce maritime, et, par leurs caravanes de chameaux, ils faisaient un trafic assez considérable entre l'Egypte et les Indes. Le progrès moral, la culture de l'esprit, suivait parallèlement, là comme partout, le progrès matériel, la culture du sol et des arts industriels. L'art de peindre la parole et celui du calcul des nombres, longtemps inconnus des tribus ismaÿlites, venaient de leur être révélés; ils avaient reçu des Syriens, leurs voisins, l'écriture et les chiffres. Ce n'était plus par la simple tradition orale que se perpétuaient chez eux les préceptes fort obscurcis du vieux culte sabéen, les observations des astronomes rustiques, les chants des poëtes que la seule nature avait formés; et l'on voyait, appendues dans le sanctuaire, autour de la sainte *Kaaba*, et tracées en lettres d'or, les œuvres de Schanfara et des autres poëtes excellents, qu'on appelait les sept *suspendus* (*Moallakas*) ou les sept *dorés* (*Modhâhébat* [2]).

[1] On appelait *Fellah* les Arabes agriculteurs, sédentaires, et *Bedawis*, Bédouins, les Arabes pasteurs, nomades.

[2] Seth, le plus beau des cent vingt fils d'Adam, avait bâti la *Kaaba*

La puissance du peuple arabe venait aussi de se signaler par quelques actions d'éclat, et, ce qui est plus remarquable, par quelques actions d'ensemble. Ainsi l'aïeul de Mahomet, Abd-el-Motaleb (A'bd-al-Mothleb), nommé chef de toutes les tribus dans un grand danger national, avait repoussé l'attaque du roi des Ethiopiens qui était venu tenter la conquête de l'Arabie. C'est de sa victoire que date l'ère arabe dite de l'*Alfil*, ou de l'éléphant, qui remplaça l'ancienne ère de la fondation de la *Kaaba* par Abraham, et qui fut bientôt après remplacée par l'ère de l'*Hégyre* (*Hédjrah*), ou de la *fuite*, celle qui commence le 16 juin 622, jour où Mahomet, chassé de la Mekke, alla se réfugier à Yathreb, depuis appelée *Médinat-en-Naby* (ville du Prophète), ou simplement Médine. Même cette rivalité, souvent armée, entre la Mekke et Médine, où Mahomet trouva son premier point d'appui, servait à entretenir l'esprit guerrier chez les Arabes, et les préparait aux grandes expéditions qu'ils firent ensuite hors de leurs frontières, suivant la judicieuse observation de Montesquieu, qui, même avant la révolution française, prouvait qu'un peuple n'est jamais plus propre aux conquêtes étrangères qu'au sortir de la guerre civile (1).

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter en détail

(maison carrée) sur l'endroit où les anges dressèrent une tente pour Adam et Eve, lorsque, chassés du paradis, ces pères du genre humain s'étaient retrouvés après une séparation de cent années. Abraham la rebâtit à la même place, fit l'*ezzann* (appel du *muezzin* à la prière) au genre humain tout entier, et depuis lors la *Kaaba* est le point de direction, le centre de réunion de toutes les prières des hommes.

(1) Voyez les raisons décisives qu'il donne à ce sujet dans le chap. XI de la *Grandeur et décadence des Romains*.

la vie de cet homme extraordinaire qui changea la face du monde, et prit plus de la moitié de la terre alors connue à la religion qui s'était nommée catholique ou universelle; mais nous en dirons ce qu'il importe de savoir pour comprendre l'œuvre immense à laquelle il donna l'impulsion, et dont le peuple arabe se fit l'exécuteur.

Mohhammed-ben-A'bd-Allah-abou'l-Kassem-al-Koraÿschy, c'est-à-dire Mahomet, fils d'Abdallah, père de Kassem, de la tribu de Koraÿsch [1], était né à la Mekke, dans la seconde moitié du VIe siècle [2]. Nous ne mentionnerons ni les prodiges qui accompagnèrent sa naissance, au dire des croyants, ni les signes néfastes qui, suivant les chrétiens, annoncèrent la venue de l'antéchrist; nous ne ferons de lui ni le descendant direct d'Abraham par Ismaël, en trente générations, ce qui est absurde, ni un misérable palefrenier de chameaux au service de la veuve Khadidjah, ce qui est faux; nous ne dirons pas que deux gouttes de sa sueur ont enfanté le riz et la rose, mais nous n'affirmerons pas davantage qu'il était sujet au mal caduc, et que ce fut pour colorer aux yeux de cette Khadidjah, qui le prit pour mari, ses accès épileptiques, qu'il feignit des extases causées par l'approche de l'ange Gabriel. Laissons les louanges de

(1) On sait que les Arabes ajoutaient toujours à leurs noms propres celui de leur père, et souvent de leur aïeul. C'était l'usage des Grecs et de presque tous les peuples anciens, que les Espagnols ont suivi longtemps, que les Russes suivent encore. Les Arabes prenaient aussi quelquefois pour surnom le nom de leur premier-né, fils ou fille, et toujours le nom de leur tribu.

(2) Les uns disent le 1er avril 569, d'autres le 10 novembre 570, d'autres encore le 16 juillet 571 ou 572.

la crédulité et les injures de la haine ; laissons les mensonges de toutes sortes. Voici ce qu'on peut tenir pour vrai, parce que c'est vraisemblabe : Lorsque, après une jeunesse austère et réfléchie, qu'agitèrent seulement quelques expéditions guerrières contre les tribus rivales, et quelques voyages de commerce dans les contrées limitrophes de l'Arabie, Mahomet, auquel on avait donné le surnom d'*émin* (loyal, fidèle), commença son apostolat, ayant déjà quarante ans [1], et sans autres disciples que sa femme Khadidjah, son affranchi Zaïd (Seïde), son jeune cousin Aly, son vieil oncle Abou-Thaleb, Warka, le cousin de sa femme, et leurs serviteurs, il ne pensa d'abord qu'à corriger, à réformer la religion de sa patrie, qu'à réunir sous d'anciennes croyances épurées ses compatriotes aussi divisés par le culte que par le sang. En effet, la plupart des tribus étaient plongées dans de grossières idolâtries ; quelques-unes pratiquaient un judaïsme corrompu ; d'autres avaient adopté en partie le christianisme équivoque de certaines sectes orientales. Mahomet, alors sans autre ambition qu'une sainte ardeur du bien, voulut les éclairer de ses lumières, et les rallier sous sa parole, en les ramenant toutes au simple et pur théisme d'Abraham. Mais lorsque, après quatorze années d'une persévérante prédication, il fut contraint par les persécutions des gens de sa propre tribu de se réfugier à Médine ; lorsqu'il trouva dans cette nouvelle patrie des sectateurs et des soldats ; lorsqu'aux *assabs* (disciples) et *mohadjers* (émigrés) qui l'avaient suivi, il ajouta les

[1] « J'avais pourtant habité parmi vous sans le faire (lire et prêcher), jusqu'à l'âge de quarante ans (*Koran*, sourate, x, v. 17). »

ansars (auxiliaires) qui s'enrôlèrent sous son drapeau; lorsqu'il se vit général d'une armée, et que les glorieux combats de Bedr, de Moraïsi, de Kaïbar, lui apprirent le secret de ses forces et de son talent : alors la mission qu'il s'était donnée grandit avec sa fortune; il se fit conquérant, en même temps que législateur et prophète. Il attaqua et prit la Mekke, où il abattit, avec les idoles du temple, un petit sénat de décemvirs; il soumit toutes les tribus par le glaive ou la parole; il vainquit même les Grecs de Syrie; il reçut des ambassades et des présents de tous les princes étrangers voisins de l'Arabie; et lorsque, le 8 juin 632, il mourut à Médine, maître paisible et incontesté de toute la péninsule Arabique, de cette contrée que n'avaient pu vaincre et dompter ni Cyrus, ni Alexandre, ni Rome, ni Constantinople, Mahomet avait fondé ensemble un empire et une religion, qui, moins d'un siècle après sa mort, embrassaient plus de pays que les Romains n'en conquirent en huit cents années, qui s'étendirent un moment des extrémités de la Chine au chœur de la France, et qui couvrent encore aujourd'hui la moitié de l'ancien hémisphère.

Les deux premières sourates, ou chapitres du Koran, qui sont devenues les 96e et 74e, exposent bien l'humble début de la mission du prophète d'Allah; et comme chaque sourate fut composée pour une circonstance quelconque de sa vie, on aurait le secret des changements qui s'opérèrent dans ses idées et dans ses actions, si toutes les sourates du Koran étaient rangées par ordre de dates, par ordre historique, dans le livre sacré. Malheureusement, ces divers chapitres, écrits sur des feuilles de palmier, sur des morceaux d'étoffe ou de cuir, sur

des pierres blanches, sur des omoplates de mouton, étaient pêle-mêle à la mort du Prophète; et son secrétaire, Zaïd-ben-Thabet, chargé par Abou-Bekr d'en former le recueil, mit à ce travail plus de conscience, plus de fanatisme, si l'on peut ainsi dire, que de bon goût et de bon sens. Aux fragments écrits par Mahomet, il ajouta ceux qu'avait retenus la mémoire de ses disciples. Il recueillit tout, même les répétitions et les variantes, appelant sourate chaque fragment, auquel un nom fut donné, et rangeant toutes ces sourates, non par ordre de dates ou de matières, mais suivant leur plus ou moins d'étendue. Il commença par les plus longs chapitres pour finir insensiblement par les plus courts. Cette forme défectueuse, qui altère le vrai sens du livre de Mahomet, qui prête aux interprétations et commentaires, explique aussi la plupart des imperfections qui lui sont reprochées.

Ainsi fait, ce recueil fut nommé *le Koran* (1), c'est-à-dire la Lecture, de même que les chrétiens avaient donné aux deux Testaments réunis le nom de Bible ou Livre. Le Koran, en effet, par son extrême diversité, pouvait être non-seulement la lecture par excellence des fidèles, mais en quelque sorte leur unique lecture. Il renferme un peu de tout, suivant ses parties; et si l'on y trouve quelques menus détails biographiques, même quelques événements de ménage que le compilateur Zaïd aurait pu soustraire sans impiété, rien n'y manque de ce qui

(1) *Al-Kour'an;* on le nomme aussi *Kitâb-Allah,* livre de Dieu; *Kélaf shéryf,* parole sacrée; *Zenzil,* livre d'en haut; *Dhikr,* admonition; *Mos'af,* volume, etc.

forme une loi, un culte, une religion. Le Koran est à la fois un livre de théogonie comme la Genèse, de dogmes et préceptes comme le Lévitique, de réglements civils comme le Deutéronome, d'histoire nationale comme les Juges et les Rois, de poésie sacrée comme les Psaumes, de visions comme l'Apocalypse, et surtout de morale comme l'Évangile. Ce fut le Koran, plus encore que le sabre, qui donna tant de nations à Mahomet d'abord, puis à ses successeurs. Les premiers disciples du Prophète, ceux qu'on appela ses *compagnons*, et qu'on pourrait appeler ses apôtres, Abou-Bekr, Aly, Hamza, Omar, ne furent pas subjugués par son bras, mais séduits par sa parole ou ses écrits. On dit même, et ceci tient du prodige, que le premier poëte des Arabes, Abid (ou Lebid), déchira ses propres vers, appendus à la Kaaba, lorsqu'il lut ceux de Mahomet, et qu'il rendit témoignage à ce rival mieux inspiré.

Toujours humble et modeste à propos de lui-même, Mahomet, qui s'appelle sans cesse le *prophète ignorant, illettré*, qui déclare n'avoir pas le don des miracles, et qui ne se donne que pour le docile instrument de Dieu, chargé de transmettre aux hommes sa parole divine, ne vint pas détruire, mais accomplir les deux grandes lois religieuses qui se partageaient l'Orient, celle de Moïse et celle de Jésus [1]. Comme Jésus avait laissé Moïse le

[1] « Nous avons donné le livre de la loi à Moïse, et nous l'avons fait suivre « par d'autres envoyés. Nous avons accordé à Jésus, fils de Marie, des si- « gnes manifestes (de sa mission), et nous l'avons fortifié par l'esprit de la « sainteté (sourate II, verset 81). » Mahomet punit de mort le blasphème contre Moïse et Jésus, aussi bien que le blasphème contre Dieu, son prophète et le Koran. Il rattacha même sa religion au culte primitif d'Abraham.

grand prophète de la loi qu'il venait réformer, Mahomet laissa Jésus le plus grand des prophètes antérieurs à sa mission ([1]), et comme les fondateurs du christianisme avaient, si l'on peut ainsi dire, enté leur jeune culte sur le tronc séculaire du vieux culte des Juifs, Mahomet enta le sien sur les deux Testaments, sur le Pentateuque et l'Evangile. Le Koran paracheva la Bible, et, à la suite d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus, qui avaient successivement répandu sur la terre des parcelles de l'éternelle vérité, Mahomet fut le dernier des prophètes de Dieu, et livra aux hommes tous les secrets du Très-Haut ([2]).

Par cette croyance, la théologie musulmane reprit,

Abraham dit au Seigneur, en bâtissant la Kaaba : « Suscite un apôtre au « milieu d'eux (les musulmans), afin qu'il leur lise tes signes, leur enseigne « le Koran et la sagesse (*Ibid.*, v. 123). »

([1]) Voir l'histoire de Jésus, dans la IIIe sourate, versets 37 à 52, et, dans la sour. IV, le verset 156.

([2]) « Nous avons fait descendre le Pentateuque ; il contient la lumière et « la direction.... Sur les pas des autres prophètes, nous avons envoyé Jé- « sus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné « l'Evangile, qui contient la lumière et la direction.... Enfin, nous t'avons « envoyé le livre contenant la vérité (sour. V, v. 48, 50, 52). — La « promesse de Dieu est vraie ; il l'a faite dans le Pantateuque, dans l'Évan- « gile, dans le Koran (sour. IX, v. 112). — Jésus, fils de Marie, disait à « son peuple : O enfants d'Israël ! Je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers « vous pour confirmer le Pentateuque qui vous a été donné avant moi, et « pour vous annoncer la venue d'un autre apôtre après moi, dont le nom « sera Ahmed (s. LXI, v. 6). » — « *Ahmed* signifie le glorieux, dit M. Kasimirski, et *Mohammed* le glorifié. Ce mot vient de la même racine, et a le même sens qu'*Ahmed*, qui, à son tour, répond au mot grec *Periclytos*, le glorieux. Les mahométans prétendent que Jésus-Christ a prédit la venue de *Mohammed*, d'*Ahmed*, du *Periclytos* (Evang., Joan XVI, 17), et que le *Paraclet* (*Paracletos*), que l'on sait s'appliquer à la descente du Saint-Esprit, n'est qu'une altération de *Periclytos*, imaginée par la mauvaise foi des chrétiens. »

adopta la grande hérésie d'Arius, qu'avait condamnée le concile œcuménique de Nicée, et la fit triompher à son tour. Prophète élu, apportant le Livre éternel, incréé, Mahomet réalisa le Verbe, créature de Dieu, non Dieu, mais participant à la nature de Dieu, modèle typique de l'homme, contenant la pensée divine. « Arius, « dit M. Pierre Leroux, a mis en avant l'unité de Dieu « avec un prophète, un être particulier, un type de « perfection préconçu, antérieur à l'humanité, créé au « commencement des temps, et tenu en réserve pour « paraître quand le moment serait venu. C'est l'aria- « nisme, c'est aussi le mahométisme. » J'ajoute qu'en effet, ce qui pourrait manquer à Mahomet du verbe d'Arius, qui était aussi le verbe de Platon, se trouve du moins dans le livre transmis de Dieu aux hommes par son intermédiaire.

Sa religion fut nommée *Islam*, ou *Résignation*, parce que l'un de ses principaux dogmes est la soumission aux décrets éternels ; et c'est de ce dogme, pareil à celui de la prédestination dès longtemps adopté par les chrétiens, que ses disciples les moins éclairés, les plus fanatiques, ont fait, par une interprétation forcée, et malgré l'opinion formelle de tous les docteurs, le dogme du fatalisme [1].

Les ennemis de l'Islam, anciens ou modernes, ont accusé la religion de Mahomet d'être uniquement matérielle et sensuelle, en se fondant sur la polygamie qu'elle

[1] Un des disciples de Mahomet lui ayant dit : « Je vais lâcher mon chameau dans le désert, Dieu sans doute me le renverra. » Mahomet répondit : « Commence par l'attacher, puis aie bon espoir. » C'est bien dire : aide-toi, le ciel t'aidera.

autorise et sur l'espèce de félicités qu'elle promet aux élus dans la vie future. Ils n'ont point remarqué, d'abord, que la polygamie fut de tout temps permise en Orient, même chez les Juifs, et sans aucune limite, comme le prouve assez l'exemple de Salomon, tandis que Mahomet réduisit ses sectateurs à ne pas prendre plus de femmes qu'ils n'en pouvaient convenablement entretenir, et jamais plus de quatre vivantes ; ensuite, que pour faire comprendre et désirer ces joies du ciel, toutes les religions ont dû les faire semblables aux jouissances de la terre, et que le paradis chrétien lui-même, avec ses concerts, ses spectacles, ses pompes éternelles, n'offre pas moins que l'antique Elysée la satisfaction des sens, ce qu'autorise d'ailleurs, ce qu'exige en quelque sorte l'autre dogme de la résurrection des corps. Mais lorsque le Koran dit : « Ceux qui retournent à Dieu « trouveront un paradis où il y a des jardins sur le cou- « rant des rivières, où ils vivront éternellement avec des « femmes toujours pures ; » il ajoute : « Outre ces dé- « lices, ils jouiront du bon plaisir de Dieu, qui les ren- « dra contents. » C'est ce que les Arabes appellent *la complaisance de Dieu*, la communication de la créature avec le Créateur et de l'être fini avec l'être infini ; « auprès « de laquelle nul autre bien n'est comparable, ni même « concevable ; » ce qui fait dire à d'Herbelot : « Il n'est « donc pas vrai que les musulmans ne reconnaissent « d'autre béatitude dans le ciel que la jouissance des « plaisirs des sens (Bibliot. orient. au mot *Gennah*). »

Tout au contraire, aucune religion n'est plus sévère, plus rigide que celle de Mahomet ; et la circoncision, plus douloureuse que le baptême, marque, dès l'entrée

de la vie, son caractère d'austérité. Ceux qui accusent la religion musulmane d'être sensuelle et relâchée ont donc oublié — les cinq prières par jour *(namaz)* avec les cinq ablutions, — le grand jeûne de la lune de Ramazann, et les nombreux jours d'abstinence, — l'année presque sans fêtes et sans repos [1], — la nourriture frugale et rendue difficile par les abstentions [2], — l'austérité des mœurs qui exige la séparation des familles, et la séparation dans les familles, — la sévérité de la législation pénale, qui, étant théocratique, est incommutable, et régit uniformément, depuis douze siècles, toutes les nations musulmanes, — l'obligation du travail personnel [3]. — l'interdiction absolue du vin et des liqueurs fermentées, celle de tous les jeux, même les plus

[1] Les musulmans n'ont que deux fêtes dans l'année : l'*Id-Fitr*, ou rupture du jeûne, à la fin du Ramazann, et l'*Id-Ad'hha*, fête des sacrifices, soixante-dix jours après. Ce sont les deux *Beÿram* des Turcs. Quant au vendredi, *djouma*, il ne ressemble pas au dimanche des chrétiens ou au sabbat des juifs. Ce n'est pas une fête; le travail et le commerce ne sont suspendus que pendant la prière publique de midi.

[2] Sont réputés immondes : tout animal carnassier, tout oiseau vorace, le porc, la tortue, l'éléphant, le cheval, le mulet et l'âne ; tout animal aquatique, sauf les poissons; le lait des juments et des ânesses. Des animaux mondes, on ne mange ni le sang, ni les reins, ni les entrailles; et pour manger du chameau, du bœuf, du mouton, des poules, il faut les enfermer d'abord, afin qu'ils ne mangent rien d'immonde, le chameau trente jours, le bœuf vingt, le mouton dix, la poule trois.

[3] « Chacun doit vivre de ses œuvres, » dit le Koran. Adam avait été laboureur, Noé charpentier, Abraham tisserand ; David avait fait des cottes de maille, Salomon des paniers et des corbeilles. Mahomet fut tailleur : il faisait et raccommodait lui-même ses habits ; Abou-Bekr, premier khalyfe, fut tisserand, Omar corroyeur ; la plupart des khalyfes furent jardiniers, et plusieurs d'entre eux faisaient de petits ouvrages qu'ils vendaient au profit du temple de la Mekke, ou du tombeau de Mahomet à Médine.

innocents [1], celle de la danse, celle de tous les spectacles profanes, et même, pour comble de sévérité, l'interdiction de presque tous les arts, même des arts agréables, de la musique entre autres, qui ne pouvait cependant, comme la peinture ou la statuaire, donner prétexte, par la représentation d'êtres corporels, à de nouvelles idolâtries.

Au reste, le Koran est un livre d'une telle importance dans l'histoire du monde, et qui a fourni matière à tant de controverses, qu'il est bon de le faire connaître, au début même de cette histoire, autrement que par l'opinion de l'historien. Nous essayerons d'en présenter une analyse succincte, simplement par des citations du texte que nous prendrons éparses dans les divers chapitres, pour les rapprocher suivant l'ordre des sujets [2].

Le Koran ne contient que des idées fort simples, et généralement fort claires, même dans une traduction, malgré la différence des temps, des lieux, des idiomes. La forme et le style de ce livre, évidemment empruntés aux livres antérieurs que Mahomet lui-même appelait *sacrés*, le Pentateuque, les Psaumes et l'Evangile, ont cette beauté mâle, cette grandeur simple, cette force calme que nous appelons bibliques. Telles sont, par exemple, toutes les définitions de Dieu, de sa puissance, de sa miséricorde, répandues dans les différentes sourates; telle est l'histoire d'Abraham (s. VI), celle de Joseph (s. XII), celle de Moïse (s. XXVIII), le récit de la destruction

(1) «Celui qui joue aux échecs et aux dames est aussi impur que celui qui trempe ses mains dans le sang du porc.» (*Hadyz*, lois orales du Prophète.)

(2) Elles seront empruntées à la récente traduction de M. Kasimirski, acceptée pour très-fidèle par tous les orientalistes.

d'Ad (s. LXIX), etc. Ces beautés de forme devaient séduire un peuple à l'imagination vive et colorée, qui, fier de sa langue riche et pompeuse, cultivait la poésie avec passion, récompensait les poëtes par des honneurs publics, avait pour spectacles des combats littéraires. Néanmoins Mahomet se défend, s'indigne presque d'être pris pour un poëte. « Ce sont les poëtes, dit-il, que suivent les hommes égarés (s. XXVI, v. 224). » « Nous (Dieu) ne lui avons pas enseigné la poésie; elle ne lui sied pas (s. XXXVI, v. 69). » « Ils disaient (les infidèles) : Abandonnerons-nous nos dieux pour un poëte, pour un fou? — Non, il vous apporte la vérité (s. XXXVII, v. 35). » « Le Koran n'est pas la parole d'un poëte, c'est la révélation du Maître de l'univers (s. LXIX, v. 41). » Enfin, à plusieurs reprises, il se nomme lui-même le prophète ignorant, le prophète illettré (s. VII. v. 156. — S. LXII, v. 2, etc.).

En parlant de sa mission, Mahomet montre la même humilité qu'en parlant de lui-même. Il n'est rien, il ne peut rien. Dieu parle, Gabriel dicte, Mahomet écrit. « Je n'ai, dit-il, aucun pouvoir, soit pour me procurer ce qui m'est utile, soit pour éloigner ce qui m'est nuisible. Je ne suis qu'un homme chargé d'annoncer les promesses de Dieu et d'avertir le peuple des croyants (s. VII, v. 188). » « Je ne vous dis pas que je possède les trésors de Dieu, que je connais les choses cachées; je ne vous dis pas que je suis un ange. Je ne fais que suivre ce qui m'est révélé (s. VI, v. 50). » « Et toi, Mahomet, nous t'avons envoyé vers les hommes avec la mission de prophète (s. IV, v. 81). » « Quand tu ne leur apportes pas un verset du Koran, ils te disent : Tu ne l'as donc pas

encore trouvé? Dis-leur : Je ne fais que suivre ce qui m'est revelé par Dieu (s. VII, v. 202). » « Mahomet n'est qu'un apôtre; s'il mourait, s'il était tué, retourneriez-vous à vos erreurs (s. III, v. 183)? » « Nous t'avons envoyé ce livre pour faire passer les hommes des ténèbres à la lumière (s. XIV, v. I). » « Je suis un homme comme vous, mais j'ai reçu la révélation qu'il n'y a qu'un Dieu (s. XVIII, v. 110). » « J'ai reçu de Dieu l'ordre d'être le premier de ceux qui se résignent à sa volonté (qui se font musulmans) (s. XXXIX. v. 14). » « Je n'ai pas d'autre pouvoir que de vous prêcher ce qui vient de Dieu, et de vous porter ses messages (s. LXXII, v. 24). » « Si Mahomet avait forgé quelque discours..., nous lui aurions coupé la veine du cœur (s. LXIX, v. 44 et suiv.). » Etc.

Sous la dictée de l'ange, Mahomet écrit jusqu'aux reproches que Dieu lui adresse; par exemple, lorsqu'il s'accuse amèrement d'avoir mal accueilli un mendiant aveugle, tandis qu'il était en conférence avec un homme puissant (s. LXXX, v. 1 et suiv.). Simple secrétaire des commandements du Très-Haut, il se garde bien de faire des miracles, ni de prétendre qu'il puisse en faire. « Ils disent : si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur! Réponds-leur : les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi je ne suis qu'un envoyé (s. XXIX, v. 49). » « Ce n'est pas à un envoyé qu'il appartient de faire un miracle (s. XL, v. 78) [1]. » Sa

[1] Des paroles si formelles démentent, autant que l'histoire de sa vie, toutes ces anecdotes ridicules répandues sur Mahomet : la lune mise dans sa manche, la montagne qui ne veut pas marcher à lui, etc.

religion n'est pas nouvelle. De même que Jésus était venu accomplir la loi de Moïse, Mahomet vient accomplir la loi juive et la loi chrétienne. Dieu termine en lui la confidence, la révélation commencée aux autres prophètes. « Il (Dieu) t'a envoyé le livre qui confirme les Ecritures. Il a fait descendre le Pentateuque et l'Evangile pour servir de direction aux hommes. Il a fait enfin descendre le livre de la Distinction (entre le bien et le mal) (s. III, v. 2). » « Nous t'avons donné la révélation comme nous l'avions donnée à Noé et aux prophètes qui ont vécu après lui. Nous l'avons donnée à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux douze tribus, à Jésus, Job, Jonas, Aaron, Salomon, et les psaumes à David (s. IV, v, 161). » « Toutes ces religions (celles d'Abraham, de Moïse et de Jésus) n'étaient qu'une religion (s. XXI, v. 92).» « C'est un livre que nous avons envoyé d'en haut, un livre béni, corroborant les Ecritures antérieures (s. VI, v. 92). » L'unique preuve que Mahomet donne de sa mission et de la divine origine du Livre, c'est le Livre lui-même. « Disent-ils : c'est Mahomet qui a inventé ce Koran ? Réponds-leur : Composez donc un discours semblable ; appelez-y même tous ceux que vous pouvez, hormis Dieu (s. x, v. 39) ! »

Ce fier défi n'a rien de présomptueux, car, si défectueux que soit son assemblage, le Koran contient d'admirables parties, et supérieures quelquefois à tout ce que renferment ces « Ecritures antérieures » qu'il est venu confirmer. Cela se conçoit, cela doit être. Qu'une religion imparfaite ait régné avant une religion plus parfaite, que la loi de Moïse ait précédé la loi de Jésus, rien n'est plus simple. Mais comment lui aurait-elle

succédé? Donc, la religion qui, sur une grande partie du monde, a remplacé celle de Moïse et celle de Jésus, ne pouvait pas leur être essentiellement inférieure; et, relativement aux pays qui l'ont adoptée, elle devait même sembler un progrès. Ainsi la date seule de la religion de Mahomet parle en sa faveur, et doit au moins mettre l'homme juste en garde contre les critiques passionnées, les injures, les calomnies, dont elle fut l'objet jusqu'au temps du libre examen. L'idée de Dieu, par exemple, l'idée d'un Dieu unique, tout-puissant, juste et bon, n'est-elle pas plus belle et plus haute dans le Koran que dans aucun des livres religieux qui l'avaient précédé, sans excepter l'Evangile? « Dis : Dieu est un — c'est le Dieu éternel — il n'a point d'égal — il n'a point enfanté, il n'a point été enfanté (ces quatre petits versets forment toute la sourate CXII) » « Ils disent : Dieu a un fils. — Par sa gloire, non. — Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'il a résolu une chose, il dit : Sois, et elle est (s. II, v. II et III). » « Dieu est le seul Dieu, le Vivant, l'Immuable..... Le sommeil n'a point de prise sur lui..... Les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre (*ib.*, v. 256). » « Abraham avait dit : » « Mon Seigneur est celui qui donne la vie et la mort. — C'est moi, répondit Nemrod, qui donne la vie et la mort. — Dieu, reprit Abraham, amène le soleil d'orient, faites-le venir d'occident. » L'infidèle resta confondu (*ib.*, v. 260). » « Infidèle est celui qui dit : Dieu est un tiers de la Trinité — il n'y a de Dieu que le Dieu unique (s. v. v, 77). » « La vue ne saurait l'atteindre; lui, il atteint la vue (s. VI, v. 105). » « Votre Seigneur est ce Dieu qui créa le ciel

et la terre en six jours, et s'assit ensuite sur le trône pour gouverner l'univers (s. x, v. 3). » « Il n'existe pas un seul être que Dieu ne tienne par le bout de sa chevelure (s. xi, v. 59). » « Le tonnerre célèbre ses louanges ; les anges le glorifient, pénétrés de frayeur... Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre rend hommage à l'Eternel. Les ombres mêmes de tous les êtres s'inclinent devant lui les matins et les soirs, etc (s. xiii, v. 12 à 18). » « Si la mer se changeait en encre pour écrire les paroles de Dieu, la mer se tarirait avant les paroles de Dieu (s. xviii, v. 109). » « O hommes, vous êtes tous indigents, Dieu seul est riche (s. xxxv, v. 16). » « Si vous êtes ingrats, Dieu est assez riche pour se passer de vous; mais il lui plairait de vous voir reconnaissants (s. xxxix, v. 9). » « Au nombre de ses miracles sont le jour et la nuit, le soleil et la lune. Ne vous prosternez donc ni devant le soleil ni devant la lune, mais devant ce Dieu qui les a créés (s. xli, v. 37). » « Nous avons créé l'homme, et nous savons ce que son âme lui dit à l'oreille (s. l, v. 15). » « A lui appartient l'empire des cieux et de la terre,... il fait vivre et il fait mourir,... il est le premier et le dernier... En quelque lieu que vous soyez, il voit vos actions (s. lvii, v. 2, 3 et 4). Il est ce Dieu hors lequel il n'y a point de Dieu, le Roi, le Saint, le Sauveur, le Fidèle, le Gardien, le Fort, le Puissant, le Très-Haut. Gloire à Dieu, et loin de lui ce que les hommes lui associent... Il est le Dieu unique, le Producteur, le Formateur, le Créateur. Les plus beaux noms lui appartiennent; il est le Fort, le Sage, il est le Clément, le Miséricordieux (s. lxx, v. 23 et 24). » Etc.

La morale, c'est-à-dire la loi des hommes entre eux,

n'est pas inférieure, dans le Koran, à cette grande idée de l'Être Suprême. Et précisément parce que, de ce côté, le plus important de tous, la religion de Mahomet a été le plus attaquée, il est juste de la défendre. Quelques citations suffiront à cette tâche. On l'accuse d'abord, et surtout, de fonder une justice impitoyable et barbare, de rendre le mal pour le mal, d'adopter en tout la loi du talion, de faire ainsi rétrogader l'humanité de Jésus à Moïse. Cette accusation est fausse; et, bien que Mahomet, législateur guerrier, vivant dans les camps, menant des armées, n'ait pas l'adorable mansuétude de Jésus mourant sur la croix, cependant il recommande aussi, non-seulement de bien faire : « Faites le bien, car Dieu aime ceux qui font le bien (s. II, v. 191), » mais encore de faire le bien à ceux qui nous font le mal : « Rends-leur, dit Dieu à Mahomet, rends-leur le bien pour le mal (s. XXIII, v. 98). » « Rends le bien pour le mal, et tu verras ton ennemi se changer en ami et protecteur (s. XLI, v. 34). » Loin d'accepter le talion de Moïse, Mahomet le corrige et l'efface, et presque dans les mêmes termes que Jésus. L'un avait dit sur la montagne : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil et dent pour dent. — Et moi je vous dis de ne point résister au mal que l'on veut vous faire, etc. (Saint Matthieu, ch. V, v. 38 et 39). L'autre écrit sous la dictée de Dieu : « Dans ce code, nous avons prescrit aux Juifs : âme pour âme, œil pour œil, nez pour nez, dent pour dent. Celui qui, recevant le prix de la peine, le changera en aumône, fera bien (s. V, v. 49). » « Quand vous exercez une vengeance pour des injures reçues, faites qu'elle soit analogue à celles que vous avez souffertes;

mais, si vous préférez les supporter avec patience, cela vous profitera mieux (s. XVI, v. 127). » « Le paradis est à ceux qui, emportés par la colère, savent pardonner (s. XLII, v. 35). » Et l'application répond aux principes; ainsi le meurtrier volontaire est puni de l'enfer éternel, et quant au meurtrier involontaire, il est tenu d'affranchir un esclave et de payer à la famille du mort le prix du sang, à moins qu'elle ne fasse convertir cette somme en aumônes (s. IV, v. 94 et 95). Que reste-t-il après cela de la loi du talion [1]?

Voici maintenant d'autres préceptes de morale, qui, certes, loin de le déparer, orneraient l'Évangile même : « N'adorez qu'un seul Dieu, tenez une belle conduite envers vos père et mère, envers les orphelins et les pauvres; n'ayez que des paroles de bonté pour tous les hommes, faites la prière, donnez l'aumône... Le bien que vous aurez fait, vous le retrouverez auprès de Dieu (s. II, v. 77 et 104). » — « La vertu ne consiste point en ce que vous tourniez vos visages du côté du levant ou du couchant. Vertueux sont ceux qui croient en Dieu..., au livre et aux prophètes, qui donnent pour l'amour de Dieu des secours à leurs proches, aux orphelins, aux pauvres et aux voyageurs, qui rachètent les captifs, qui observent la prière, qui font l'aumône, remplissent leurs engagements, se montrent patients dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur (s. II. v. 172). » — « Ne trompez personne, remplissez la mesure, pesez avec

[1] Elle n'existe que pour les blessures faites volontairement. Mais il y a toujours lieu au rachat de la peine.

équité, soyez vrais dans vos discours, dans vos serments, fût-ce contre vous-mêmes... Dieu vous châtiera si vous manquez à un engagement réfléchi. L'infraction commise coûtera la nourriture de dix pauvres, ou leur vêtement, ou l'affranchissement d'un esclave [1]. (s. v, v. 91.) » Dieu veut rendre son joug léger, car l'homme a été créé faible (s. IV, v. 32). » « Quiconque commet une mauvaise action, agit iniquement envers sa propre âme (s. IV, v. 110). » « Toute âme sert d'otage à ses œuvres (s. LII, v. 21). » « O vous qui croyez! que la haine ne vous entraîne pas à commettre une injustice; soyez justes, la justice est la piété (s. v, v. 11). » « Abandonnez le dehors et le dedans du péché (s. VI, v. 120). » « Fais la prière et l'aumône; les bonnes actions éloignent les mauvaises (s. XI, v. 116). » « Abaisse devant tes père et mère l'aile de ton humilité (s. XVIII, v. 35). » « Ne marche pas orgueilleusement sur la terre, tu ne saurais ni la fendre en deux, ni égaler la hauteur des montagnes (*ib.*, v. 39). » « C'est la sagesse de la vie que de supporter avec patience, et de pardonner (s. XLII, v. 41). » « Ne médisez pas les uns des autres; qui de vous voudrait manger la chair de son frère mort (s. XLIX, v. 12)? » Personne ne niera, j'imagine, que tout cela soit beau et saint; mais Mahomet s'élève plus haut encore : « Celui qui aura tué un homme... sera regardé comme le meurtrier du genre humain; celui qui aura rendu la vie à un homme sera regardé comme s'il avait rendu la vie à tout le genre humain (s. v, v. 35). » Jamais encore on n'avait proclamé, avec tant de simplicité et

[1] Cette punition du manque de foi me semble former, à elle seule, un traité de morale.

de grandeur, la fraternité et la solidarité humaines.

Une chose digne de remarque, c'est la grande et large place que Mahomet laisse au repentir. Il en est parlé presque à chaque page du Koran. « Quiconque se sera repenti de ses fautes et se sera corrigé, Dieu accueillera son repentir, car il est indulgent et miséricordieux (s. v, v. 43). » « Il revint aussi à ces trois qui étaient restés [1]. Toute vaste qu'elle est, la terre était devenue étroite pour eux ; ils se croyaient à l'étroit dans leur propre corps, et pensaient que, pour se sauver devant la colère de Dieu, ils n'avaient qu'à chercher un asile en lui. Dieu revint à eux, afin qu'eux aussi revinssent à lui, car il aime à revenir aux pécheurs (s. IX, v. 119). » «... Ceux qui se repentiront, Dieu changera leurs mauvaises actions en bonnes (s. XXV, v. 70). » « Quel excellent serviteur ! (parlant de Salomon) il aimait à revenir à Dieu (à se repentir) (s. XXXVIII, v. 29). « Dis : O mes serviteurs, vous qui avez agi iniquement envers vous-mêmes, ne désespérez pas de la miséricorde divine, car Dieu pardonne tous les péchés. Il est l'Indulgent, le Miséricordieux (s. XXXIX, v. 54). » Etc.

En donnant au repentir sincère cette puissance de mériter toujours le pardon, il était naturel que, parmi les divers attributs de Dieu, Mahomet élevât la miséricorde au-dessus de tous les autres, au-dessus même de la justice. Mais d'abord il met cette justice divine hors de l'atteinte de tout soupçon, de toute controverse : il supprime le péché originel, fondement des dogmes de la chute et de la rédemption, sur lesquels reposent les deux

[1] Qui avaient fui dans l'expédition de Tabouk.

lois antérieures. « N'avons-nous pas ouvert ton cœur, et allégé le fardeau qui accablait tes épaules (s. XCIV, v. 1, 2 et 3)? » Ces mots renferment une allusion à certaine légende admise sur Mahomet de son vivant même. On disait que, lorsqu'il était encore aux bras de sa nourrice, deux inconnus le saisirent, lui enlevèrent le cœur de la poitrine et lui lavèrent une tache noire. Ces inconnus étaient deux anges, et cette tache noire le péché originel ([1]). Il est certain que Mahomet voulut faire à tous ses disciples l'ablution intérieure que les anges lui avaient faite. Il leur ôta cette tache, étendue du premier homme à toute l'humanité. « Aucune âme, dit-il, ne portera le fardeau d'une autre âme (s. VI, v. 164). » « L'âme qui porte sa charge ne portera pas celle d'un autre (s. LIII, v. 39). » Et la justice de Dieu, ainsi rétablie dans toute sa pureté, dans tout son éclat, donne plus de relief à sa bonté, plus de splendeur à sa clémence. « Dieu, dit admirablement Mahomet, Dieu s'imposa à lui-même le devoir de la miséricorde (s. VI, v. 12). » « Celui qui a commis une mauvaise action en recevra un prix équivalent; celui qui a fait une bonne action, en recevra la récompense décuple (s. V, v. 161). » « A ceux qui feront le mal, leur rétribution sera pareille au mal; à ceux qui ont fait le bien, le bien et des récompenses en sus (s. X, v. 27 et 28). » « Dieu est enclin à avoir pitié, à pardonner (s. XXXIII, v. 24), il est le Compatissant, l'Indulgent (s. XXXIV, v. 2). » « Dieu soldera leur salaire (des justes), et y ajoutera encore de sa grâce (s. XXXVI, v. 27). » La tradition ajoutée au Koran rapporte que Moïse ayant englouti dans l'abîme

([1]) Kasimirski, p. 529, note 1.

l'insolent et séditieux Karoun (le Coré de la Bible), avec tous ses trésors, celui-ci, tandis que la terre entr'ouverte le cachait insensiblement, jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la ceinture, puis jusqu'aux épaules, avait quatre fois crié vers Moïse pour qu'il eût pitié de lui, mais sans l'attendrir, et que Dieu reprocha à Moïse sa cruauté : « Karoun, lui dit-il, a quatre fois imploré ton pardon, et tu ne l'as pas écouté ; s'il me l'eût demandé une seule fois, je lui aurais fait grâce [1]. »

Cette miséricorde, si vantée dans le Très-Haut, si recommandée aux hommes ici-bas, Mahomet et ses successeurs la pratiquèrent envers leurs ennemis vaincus. Il est généralement accepté que l'islam se répandit par le sabre, par la violence. C'est une erreur qu'on pourrait nommer calomnie, si elle ne s'expliquait par un malentendu. Les khalyfes firent d'immenses conquêtes et imposèrent leur autorité : cela est vrai. Mais jamais ils n'imposèrent violemment la foi musulmane. « Point de contrainte en religion, » avait dit Mahomet (s. II, v. 257). Et loin de répéter après les chrétiens cette cruelle parole « hors l'Eglise point de salut ; » loin de condamner indistinctement au feu éternel tous ceux qui n'entraient pas dans l'islam, il ouvrait libéralement le paradis aux justes des religions qu'il avait continuées, et de toutes les religions. « Certes, dit-il, les juifs, les chrétiens, enfin quiconque croit en Dieu... et aura pratiqué les bonnes œuvres, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur. La crainte ne descendra pas sur eux, et ils ne seront point affligés (s. II, v. 59) [2]. »

[1] Kasimirski, p. 335, note 1.

[2] Plus tard, il est vrai, les docteurs musulmans ont prétendu que ce

Telle est, dans la doctrine, la tolérance prescrite aux musulmans. On verra, par cette histoire même, s'ils ne l'ont pas constamment et fidèlement mise en pratique.

Les dogmes de la religion de Mahomet, d'après le Koran, qui ne les place jamais avant les bonnes œuvres, ni sans elles, sont peu nombreux, simples et clairs. Les articles de foi se réduisent à quatre objets : 1° L'unité de Dieu ; 2° La prédestination, qui entraîne la complète soumission aux décrets éternels, d'où vient le nom de l'*islam* (résignation), et celui de *musulman* (*mouslim* résigné) ; 3° la vie future (qui commencera par la résurrection de tous les êtres, même des animaux), et le jugement dernier ; 4° la rémunération du bien et du mal par des récompenses et des peines, graduées dans le paradis et dans l'enfer. A ces quatre croyances fondamentales, il suffit d'ajouter, pour compléter les dogmes, — la prière, — l'aumône, — le jeûne, — les ablutions, — le pèlerinage à la Mekke, — l'abstention du vin et de quelques mets que Mahomet avait réduits à trois, les animaux morts, le sang fluide et la chair de porc ; — enfin, par horreur de l'idolâtrie, la prohibition absolue de toute représentation d'être vivants, et par sévérité de mœurs, celle de presque tous les plaisirs profanes, ce qui a rendu les Arabes iconoclastes, et ne leur a

verset avait été abrogé par le verset 79 de la sourate III : « Quiconque désire un autre culte que la résignation à Dieu (l'islam)... sera dans l'autre monde du nombre des malheureux, » et qu'ainsi la croyance en l'islam était indispensable au salut. Mais le mot *désire*, il me semble, indique assez que ce second verset doit s'appliquer seulement aux renégats, à ceux qui avaient déjà connu et pratiqué l'islam. Au reste, Mahomet ne peut pas plus être fait responsable des interprétations du Koran par les imâms et les khalyfes, que Jésus de l'interprétation de l'Evangile par les prêtres et les rois.

permis de cultiver, des beaux-arts, que l'architecture.

Parmi ces dogmes divers se trouve, avec une prescription d'hygiène publique, un avantage assuré à la patrie du Prophète, bien qu'elle l'eût d'abord rejeté, et que Médine, qui l'adopta, eût mieux mérité que la Mekke d'être choisie pour le but du pèlerinage de tous les croyants. Fidèle à sa doctrine, Mahomet pardonna à cette patrie ingrate, et lui rendit le bien pour le mal. Tous les autres dogmes sont plus essentiellement religieux; mais de ceux-là il en est un que Mahomet recommande avec plus d'instance, qu'il impose avec plus de rigidité : c'est l'aumône. Pour lui, l'aumône n'est pas une vertu facultative, un simple exercice de la charité humaine, comme serait, par exemple, l'hospitalité, si sacrée pour tous les sectateurs de l'islam; l'aumône est un devoir strict, une étroite obligation, et la *dîme aumônière*, c'est-à-dire le don aux pauvres du dixième des revenus, était aussi exactement payée par tout fidèle musulman que le *charadj* ou le *zakah* au khalyfe [1]. « O croyants, donnez l'aumône des biens que nous vous avons départis, avant que le jour vienne où il n'y aura plus ni vente, ni achat..... Faites l'aumône des meilleures choses que vous avez acquises, ne distribuez pas en largesses la partie la plus vile de vos biens..... Ne rendez point vaines vos aumônes par les reproches ou les mauvais procédés... Une parole honnête, l'oubli des offenses, vaut mieux qu'une aumône suivie de mauvais procédés... Quelle que soit l'aumône que vous ferez, Dieu la

[1] Quelques docteurs ayant prétendu, dans la suite, que l'aumône était une vertu libre et volontaire, leur opinion fut condamnée comme hérétique.

connaîtra... Faites-vous l'aumône au grand jour, c'est louable. La faites-vous secrètement, elle vous profitera encore davantage... Ceux qui font l'aumône le jour ou la nuit, en secret ou en public, en recevront la récompense de Dieu... L'aumône touche la main de l'Être miséricordieux avant de passer dans celle du pauvre..... Il anéantit l'usure et multiplie l'aumône (s. II, v. 255, 265, 266, 273, 275, 277). » « Dans leurs biens (des justes), il y avait une part pour le mendiant et pour l'infortuné (s. LI, v. 19). » « Vous n'atteindrez à la vertu parfaite que lorsque vous aurez fait l'aumône de ce que vous chérissez le plus (s. III, v. 86). » « Point de grâce pour celui qui meurt rassasié laissant à côté de lui son voisin affamé (Hadyz). » Etc. Et l'on peut ajouter à ces citations la parabole du jardin de dattiers détruit par la tempête, lorsque les fils refusèrent aux pauvres ce que le père avait coutume de leur donner (s. LXIII, v. 17 et suiv.).

L'assistance mutuelle entre les hommes est tellement obligatoire pour les musulmans, que celui qui ne peut faire l'aumône par lui-même doit au moins recommander les pauvres à la charité des riches. Aussi lit-on sans surprise, dans le récent ouvrage d'un homme qui avait passé sa vie parmi les nations de l'Orient avant d'écrire son livre en Europe, ces remarquables et solennelles paroles : « Les préceptes du Koran, gravés dans l'esprit et la mémoire de ses sectateurs, les rendent les plus humains et les plus charitables de tous les peuples de la terre. » (Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire Ottoman.*) C'est pour cela que M. Cousin a pu dire avec toute vérité, en morale comme en histoire : « Le Koran est

une seconde édition de l'Evangile. » (*Frag. phil.*, tome II, p. 442).

Il est certain que la religion de Mahomet fut, comme celle du Christ, la religion des pauvres et des faibles, en opposition des riches et des puissants. Les idolâtres arabes, comme les idolâtres romains ou les pharisiens juifs, étaient les patriciens du pays, chefs des villes et des tribus, magistrats et prêtres. Mahomet est le prophète ignorant, illettré, pris parmi les simples, les recherchant de préférence, repoussé par ceux qu'énorgueillit le pouvoir ou la richesse. « Toutes les fois que nous avons envoyé des apôtres pour prêcher quelque ville, ses plus riches habitants leur disaient : Nous avons trouvé nos pères suivant ce culte, et nous marchons sur leurs pas... Ils disent : Si au moins le Koran avait été révélé à l'un des hommes puissants des deux villes (la Mekke et Médine), nous aurions pu y croire (s. XLIII, v. 22 et 30). » « Ce langage, disent les commentateurs, était en effet celui que tenaient les hommes riches et considérables parmi les Arabes, croyant au-dessous d'eux d'embrasser une religion qui comptait parmi ses premiers adeptes des gens humbles, pauvres et obscurs [1]. » Aussi les riches, les puissants sont-ils toujours condamnés par la voix de Dieu dictant à Mahomet : « Nous n'avons pas envoyé un seul apôtre vers une cité, que les hommes opulents n'aient dit : Nous ne croyons pas à sa mission ; nous sommes plus riches en biens et en enfants... Ce n'est point par vos richesses ni par vos enfants que vous vous placerez plus près de nous. Il n'y

[1] Kasimirski, p. 431, note 2.

a que ceux qui croient et pratiquent les bonnes œuvres qui en auront le droit (s. xxxiv, v. 33, 34 et 36). » « Saisissez les méchants, précipitez-les au milieu de l'enfer, et versez sur leur tête le tourment d'eau bouillante, en criant à chacun d'eux : Subis ce tourment, toi qui as été puissant et honoré sur la terre (s. xliv, v. 47, 48 et 49). »

Une preuve éclatante que l'islam fut la religion des faibles et des opprimés, c'est que Mahomet se fit le vengeur, le protecteur de toute une moitié de l'espèce humaine, jusqu'à lui tyrannisée par l'autre. Les femmes furent relevées du profond abaissement, de la misérable servitude où les tenait l'autorité des hommes. Cela peut sembler un paradoxe, et rien n'est plus vrai cependant. Il faut se rappeler qu'en Arabie, jusqu'à Mahomet, et, même de son temps, parmi les Arabes idolâtres, les femmes étaient à peine considérées comme faisant partie de la race des hommes; elles formaient une classe inférieure, vouée à l'ignorance et la sujétion. La naissance d'une fille était considérée comme une honte et une calamité; souvent même, par un odieux abus de la puissance paternelle, les Arabes tuaient leurs filles ou les enterraient vivantes. La preuve de cet horrible usage se trouve dans le Koran même : « Ils attribuent des filles à Dieu [1], et ils n'en désirent pas pour eux-mêmes. Si l'on annonce à quelqu'un d'entre eux la naissance d'une fille, son front se rembrunit, il devient comme suffoqué par la douleur. Il se cache aux siens à cause de la désas-

[1] Les anges étaient des filles de Dieu, d'après la croyance des Arabes idolâtres.

treuse nouvelle. Doit-il la garder et en subir la honte, ou l'ensevelir dans la poussière?... (s. XVI, v. 59, 60 et 61). » « O prophète! si des femmes fidèles prêtent serment de ne point associer à Dieu, de ne point commettre d'adultère, de ne point tuer leurs filles... accueille leur pacte... (s. LX, v. 12). » « Lorsqu'on demandera à la fille enterrée vivante pour quel crime on l'a fait mourir... (s. LXXXI, v. 8 et 9). » Mahomet, qui aima tendrement sa première femme Khadidjah, qui en eut plusieurs autres, et qui, de ses enfants, ne conserva que quatre filles, entre autres Fatima, sa bien-aimée [1], Mahomet réhabilita la femme autant que le permettaient les idées de son époque et les mœurs de l'Orient. Il dit sans doute: « Les femmes sont votre champ, cultivez-le comme vous voudrez (s. II, v. 223). » Il dit encore : « Les maris sont supérieurs à leurs femmes (*ibid.*, v. 228), » ce que notre Code civil a répété, douze siècles après, en termes plus durs et moins polis. Il dit même : « Vous réprimanderez celles dont vous craindrez la désobéissance; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez ; » ajoutant aussitôt : « Et dès qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle (s. IV, v. 38). »

Mais Mahomet dit aussi : « Il ne sera point perdu une seule œuvre d'aucun d'entre vous, ni homme, ni femme. Les femmes sont issues des hommes (s. III, v. 193). » « Hommes ou femmes, ceux qui pratiqueront les bonnes œuvres... entreront dans le paradis et ne seront pas fraudés, sur leur récompense, de ce que peut contenir le creux d'un noyau de datte (s. IV, v. 123). » « Dieu a

[1] Il disait, en embrassant Fatima, qu'*il sentait en elle l'odeur du paradis.*

promis aux croyants, hommes et femmes, les jardins baignés par des rivières (s. IX, v. 73). » « Un jour tu verras les croyants, hommes et femmes; leur lumière courra devant eux (s. LVII, v. 12). » Cette égalité des sexes devant Dieu et dans la vie future est répétée jusqu'à dix fois de suite, comme une loi nouvelle qu'il faut inculquer fortement, dans le long verset 35 de la sourate XXXIII. Celle des sourates (la IVe) qui traite de la famille, des successions, etc., est intitulée *les Femmes*, et commence par ces belles paroles : « Respectez les entrailles qui vous ont portés (v. 1). » Enfin Mahomet recommande instamment et à plusieurs reprises les bons traitements, la concorde, la générosité envers les femmes (par exemple, s. LXV, v. 6). Dans les cas de succession, de mariage, de veuvage, de divorce, de répudiation, il pourvoit à leur droit d'héritage [1], à leurs dots, à leurs douaires, à leurs reprises. Il réduit à quatre le nombre des épouses, illimité jusqu'alors (s. IV, v. 3); et ce nombre même n'est permis qu'à celui qui prouve devant le magistrat qu'il peut les entretenir honorablement suivant sa condition. Les mœurs galantes et chevaleresques des Arabes, imitées dans l'Occident, enfin la grande quantité de femmes illustres citées par leurs historiens, prouvent assez combien, grâce au Koran, le sort de la femme fut amélioré et relevé chez les Arabes. Plus tard, les Turcs, les Persans, les Mores, tous ces différents peuples musulmans qui ont détruit l'empire des Arabes, en Asie et en Afrique, ont fait retomber la femme presque jusqu'à

[1] Les parts des femmes étaient la moitié de celles des hommes (s. IV, v. 12).

la condition inférieure, dégradée et misérable d'où l'avait tirée Mahomet.

Livre pratique et clair, malgré la confusion de ses parties mal agencées, le Koran ne contient à peu près aucune métaphysique. A peine sur un ou deux passages, les sectes mystiques ont-elles trouvé à discourir et à fonder des systèmes. Voici, par exemple, une explication de la vie, de la mort et du sommeil : « Dieu reçoit les âmes au moment de la mort ; il reçoit aussi celles qui sont en sommeil et ne meurent pas ; il garde celles dont il a décrété la mort, et renvoie les autres jusqu'au terme fixe (s. XXXIX, v. 43). » Ailleurs Mahomet dit : « ... Dieu fait émaner la création, et puis il la fait rentrer... (s. X, v. 4). » Les philosophes musulmans, remarque M. Kasimirski, citent fréquemment ce passage, suivant lequel toute la création est une émanation, une manifestation variée et continuelle des attributs de Dieu, unique et invariable dans son essence (p. 175, note 1re). Il serait difficile de rencontrer dans tout le Koran aucune autre trace de métaphysique que ces deux versets, dont le sens se résume à peu près dans la doctrine *in Deo vivimus, et movemur, et sumus*. Cette absence totale de la conception métaphysique en Mahomet explique comment il n'a point compris le sens profond du dogme de la Trinité, que les chrétiens prirent à Platon, qui l'avait pris, par Timée de Locres, aux vieux brames de l'Inde. Ne voyant dans ce dogme mystérieux de la divine Triade que des égaux, des associés ou des enfants donnés à Dieu, il l'a rejeté comme une monstrueuse idolâtrie, avec la Dualité des Persans, lesquels divisaient l'empire du monde entre Ormuzd et Ahriman, avec le polythéisme de ses compa-

triotes, qui est devenu le plus grand des douze grands péchés.

Quant à la physique de Mahomet, on peut croire qu'elle est aussi primitive, aussi enfantine que celle du Pentateuque et de l'Evangile. Pour lui, la terre est une surface plate, hérissée de montagnes, au-dessus de laquelle est bâtie la voûte du ciel, d'où s'échappent les vents, les orages et la pluie. « C'est Dieu qui vous a donné la terre pour base et le ciel pour édifice (s. XL, v. 66). » « Nous avons étendu la terre comme un tapis (s. LI, v. 48), et nous y avons jeté des montagnes (s. L, v. 7). » « Il a formé les sept cieux superposés. Tu ne trouveras aucune imperfection dans la création du Miséricordieux. Levez les yeux vers le firmament, y voyez-vous une seule fissure (s. LXVII, v. 3)? » « Nous faisons descendre l'eau du ciel en certaine quantité; nous la faisons rester sur la terre, ou nous l'en faisons disparaître (s. XXIII, v. 18), » etc. Sur les jours, les mois, les saisons, les années, Mahomet se borne à les remettre aux mains de Dieu, qui a tracé le cours des deux astres principaux dans ce firmament sans fissures : « Il roule la nuit sur le jour et le jour sur la nuit; il a soumis le soleil et la lune; l'un et l'autre poursuivent leur course jusqu'au terme marqué (s. XXXIX, v. 7). » « Le soleil court jusqu'à sa retraite... Nous avons établi des stations pour la lune... Il n'est point donné au soleil d'atteindre la lune, ni à la nuit de devancer le jour (s. XXXIII, v. 38, 39 et 40). » Quant aux étoiles, reléguées dans le ciel inférieur, elles sont, d'après Mahomet, chargées de la police des demeures de Dieu, et les étoiles filantes sont les armes de cette céleste maréchaussée. « Nous avons orné

le ciel le plus proche de la terre d'un ornement brillant, d'étoiles qui gardent les cieux contre tout démon rebelle, afin que les démons ne viennent pas écouter ce qui se passe dans l'assemblée sublime. Celui qui s'approcherait jusqu'à saisir à la dérobée quelques paroles, est atteint d'un dard flamboyant (s. xxxvii, v. 6, 7, 8 et 10). » C'est dans le septième ciel, le ciel pur, le ciel sans étoiles, qu'est dressé, loin des importuns et des indiscrets, *el Arch*, le trône de la Majesté divine.

Une complète analyse du Koran exigerait des développements beaucoup plus vastes et plus minutieux. Il faudrait expliquer, par exemple, quels sont les êtres que, dans la création, Dieu a placés, non entre lui et l'homme, mais au-dessous de l'homme, les anges, les génies et les démons ; il faudrait enfin descendre jusqu'aux lois civiles qui découlent de ce code religieux. Mais tout cela sort de notre sujet ; nous faisons de l'histoire, non de la théologie. Il a suffi d'envisager sous les aspects principaux la doctrine du prophète d'Allah.

De tous les fondateurs de religion, Mahomet est le seul qui, joignant la force à la persuasion, ait fait des prosélytes par la conquête. Moïse n'avait donné des lois qu'aux Hébreux, car ceux-ci voulaient être seuls le peuple de Dieu, et, loin d'imposer leurs croyances, ils se gardaient même, dans un égoïsme étroit et jaloux, de les communiquer aux autres peuples. La doctrine du Christ, prêchée aux gentils, devait, au contraire, être universelle, mais par la seule opération de la grâce divine accomplissant la rédemption de tous les hommes. L'islam vint donner une rude atteinte à ce grand argument du catholicisme ou de l'universalité, et, dans le succès des armes

musulmanes, dans les victoires qui répandirent la loi du Prophète, comme une irrésistible inondation, sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les sectateurs de Mahomet voient précisément une preuve de son apostolat, et la marque éclatante du doigt de Dieu. Il faut, d'ailleurs, à propos des conquêtes de l'islam, faire une remarque importante. Irrité par les persécutions de ses compatriotes les Koraÿschites, réduit à se cacher, à fuir, à mendier des secours étrangers, et trop faible pour laisser vivre ceux qui voulaient détruire avec lui son culte naissant, Mahomet se montra d'abord exigeant et cruel. Même en embrassant sa loi, ses ennemis n'échappaient pas tous à la mort. Mais dès qu'il fut devenu fort et puissant, Mahomet devint clément et magnanime. Aucune vengeance, aucune violence, aucune injustice ne souilla la fin de sa vie, pleine d'actions généreuses, et la dernière fois qu'il monta, presque mourant, dans la chaire, ce fut pour appeler ceux qui avaient à se plaindre de lui, et pour leur offrir réparation de tous les torts qu'il avait causés. Sa religion fut comme lui-même. Impérieuse d'abord et persécutrice, elle s'étendit avec la conquête, et se propagea par la force. Mais dès qu'elle fut victorieuse, dès qu'elle régna sur les nations limitrophes, elle s'adoucit, s'humanisa, devint tolérante et généreuse. A partir d'un quart de siècle après Mahomet, on ne citerait plus chez les Arabes et chez tous les musulmans un seul acte de persécution religieuse. Au prosélytisme armé succéda la plus complète tolérance, et, sous le sceptre des divers khalyfes, en Asie, en Afrique, en Europe, chaque nation, chaque tribu, chaque famille put garder ses croyances et pratiquer son culte librement.

C'était d'une manière diamétralement opposée que le christianisme avait pris naissance, et qu'il avait fondé son empire universel. Jésus n'avait point tiré le glaive, et ne s'était pas attaqué aux puissances de la terre. Il n'avait eu, pour subjuguer les âmes, d'autre force que sa doctrine, d'autre violence que ses paroles, d'autres armes que l'exemple de sa vie et de sa mort. Ses premiers disciples, faibles, pauvres, outragés et martyrs comme lui, grandirent dans les persécutions, renaquirent des supplices, et finirent par gagner à leur cause jusqu'aux maîtres du monde. Mais, depuis Constantin, et à partir du triomphe de la Croix, le christianisme, changeant tout à coup de caractère, de langage et d'action, s'était fait à son tour intolérant et persécuteur. L'Eglise avait pris pour règle l'odieux *compelle intrare*, et l'on ne sait que trop comment elle l'exerça, pendant quatorze siècles, non-seulement contre tous les cultes ennemis, mais, dans le propre sein du christianisme, contre les schismes, les hérésies et les sectes. L'histoire du monde entier, de Constantin à Louis XIV, où se trouve comprise celle que nous allons entreprendre, est là pour démontrer combien, depuis leur antagonisme, diffèrent sur ce point les religions chrétienne et musulmane, combien l'une fut plus que l'autre violente, tyrannique, oppressive des consciences et de la liberté humaine. Sur un second point, non moins capital, analogue d'ailleurs, et qui pourrait même, par une claire induction, servir au premier de preuve justificative, l'avantage reste encore du même côté. Certes, les disciples du Koran ont le droit de rappeler avec orgueil aux disciples de l'Evangile combien plus de chrétiens se sont

faits musulmans que de musulmans chrétiens. En tous les temps, et de tous les pays, on a vu des foules de renégats passer, sans contrainte et sans retour, au service de l'islam, tandis qu'il serait difficile de citer un seul sectateur de l'islam qui ait volontairement renié sa foi pour embrasser la nôtre. Comme fidèles à leurs croyances et comme tolérants envers les croyances d'autrui, les mahométans peuvent se rendre le même témoignage, dans le cours entier de leur histoire, qu'avaient pu se rendre les premiers chrétiens, avant que l'humble religion éclose dans la crèche de Bethléem se fût assise sur le trône du double empire.

Reprocher à l'islam, à la doctrine de Mahomet, la décadence, peut-être irremédiable, où sont tombées les nations qui la pratiquent aujourd'hui, serait une injustice souveraine. La religion d'un peuple n'a pas avec sa puissance politique de relation directe, absolue et forcée. Autrement, en lisant l'histoire des Romains, il faudrait donner la préférence au paganisme, qui vit s'élever la fortune et la grandeur de Rome, sur le christianisme qui vit, sans les empêcher, sa chute et sa ruine. Le Koran, au contraire, a donné l'impulsion des conquêtes et de la civilisation à des races indolentes, vieillies dans une immobilité séculaire, qu'il fallait retremper et rajeunir. Mais il n'a pas eu le pouvoir de les transformer entièrement, de combattre et de vaincre l'incessant effet du climat, du sang et des mœurs. C'est lui qui avait fait la grandeur, ce n'est pas lui qui a fait la décadence ; et l'unique reproche qu'il doive encourir, c'est de n'avoir pu conjurer plus longtemps la loi fatale des choses humaines [1].

[1] « Tous les maux politiques qui affligent les peuples musulmans déri-

Il faut observer, en outre, que le peuple conquérant et civilisateur de l'islam, le peuple arabe, a dès longtemps disparu du milieu des nations diverses qu'il avait subjuguées et converties, et que, parmi les musulmans, nul autre peuple, pas même les Turcs, n'a recueilli l'héritage de sa mission, n'a continué ou conservé son œuvre. A la chute des Arabes a commencé sans retour la chute de tout l'islam. C'est ce que démontrera, pour une notable partie du vaste empire qu'ils fondèrent sur la parole de Mahomet, cette histoire des Arabes d'Espagne, à laquelle il est temps d'arriver. Nous la prendrons brièvement à ses origines.

La mort du prophète n'arrêta point le mouvement qu'il avait donné. Malgré le défaut d'enfants mâles dans sa descendance, malgré les querelles qui agitèrent immédiatement sa famille, malgré les querelles plus graves encore qui divisèrent presque aussitôt ses sectateurs, parmi lesquels se formèrent les deux grands partis ou schismes d'Aly et d'Omar (les *chyites* et les *sunnites*), l'œuvre de la conquête, qu'il avait poussée seulement aux frontières de l'Arabie, s'étendit, s'élargit en tous sens avec une rapidité merveilleuse, et menaça d'englober toute la terre alors connue dans l'empire d'une religion vraiment universelle. « Faite avec des idées et des passions morales, dit M. Guizot, l'invasion arabe eut sur-le-champ un éclat, une grandeur qui avaient manqué à l'invasion germaine ; elle s'est

vent de leurs préjugés, de leurs fausses opinions, des vices du gouvernement, mais non des vrais principes de la religion et de la loi. » (Mouradgea d'Ohsson.)

déployée avec plus d'énergie et d'enthousiasme ; elle a frappé bien autrement l'esprit des hommes. » (*Histoire de la Civilisation en Europe*, 3e leçon.)

Il faut reconnaître aussi qu'au moment où l'Arabie s'élançait pour frapper autour d'elle, tout l'ancien monde se trouvait ouvert à ses coups, et semblait attendre des maîtres. Mahomet, si peu historique dans la tragédie de Voltaire, y dit néanmoins avec autant de justesse que de grandeur :

... Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait, dans ses déserts, ensevelir sa gloire :
Voici les jours nouveaux marqués pour sa victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé ;
L'Inde esclave et soumise, et l'Egypte abaissée ;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés, sans honneur et sans vie.
Sur les débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.

(*Mahomet, acte II, scène* 5.)

Cousin, gendre et premier disciple de Mahomet, qui l'avait donné pour époux à Fatima, sa fille bien-aimée, Aly semblait devoir être le premier khalyfe, le premier *successeur* ou *vicaire* du Prophète. Mais Ayéscha, la préférée des nombreuses femmes qui avaient remplacé Khadidjah dans la couche de Mahomet, celle qu'il épousa, dit-on, à neuf ans, lorsqu'il en avait cinquante-

quatre, celle qui fut réellement l'un des principaux interprétateurs de son livre, et dont la puissante influence prouva aussitôt que la femme était affranchie, Ayéscha put éloigner Aly du siége suprême, et faire choisir à sa place, par les six électeurs, son propre père, le vieil Abou-Bekr (*père de la vierge*). Dès que celui-ci eut fait rassembler par Zaÿd les feuilles éparses du Koran, dès qu'il eut bien établi le texte de la foi au milieu des versions et des commentaires qui tentaient de la défigurer, il réunit les guerriers des diverses khabyles, et remit à Yézid-Aben-Abi-Sofian, assisté de Khaled-Aben-Wélid et d'Abou-Obeïdah, le soin de répandre l'islam. « Invitez « les peuples à la foi, disait-il à ses généraux, avant de « leur déclarer la guerre. Triomphez de vos ennemis « par la bravoure, jamais par le poison. Gardez votre « parole. Fuyez la cruauté; ne frappez point ceux qui « se rendent; respectez les vieillards, les femmes et les « enfants. Ne coupez pas les arbres fruitiers, ne dévas- « tez pas les champs en culture. » Ses troupes pénétrèrent en Syrie, battirent l'armée que l'empereur grec Héraclius envoyait au secours de cette province, et prirent
634 — Damas le jour même où mourait Abou-Bekr.

Ce fut le second khalyfe, Omar-Aben-al-Khattab, cette espèce de saint Paul musulman, qui, d'abord acharné persécuteur de Mahomet, devint son principal auxiliaire, et fortifia la foi naissante par l'exemple de ses austères vertus [1]; ce fut Omar qui, des quatre khalyfes

[1] Il resta tellement simple au rang suprême, qu'il n'habitait qu'une tente, s'asseyait par terre, écrivait le plus souvent ses ordres sur des briques, et scellait ses dépêches avec de l'argile. Il avait fait graver sur sa monnaie : « Dieu ordonne la justice et la bonne foi. »

qu'on nomma immédiats ou parfaits, porta le plus loin et le plus vite le drapeau victorieux du Prophète. Il entra lui-même dans Jérusalem, la ville sainte de l'Orient, dont l'empereur Héraclius venait d'emporter la croix du Christ, comme s'il eût prévu la perte irrémédiable de ce berceau du christianisme; puis, divisant en deux grands corps ses armées de croyants fanatiques, il envoya Saad-Aben-Abou-Wakkas conquérir l'Orient, et Amroû-Aben-al-Ass conquérir l'Occident. Saad enleva la Perse entière à Iezdedjerd III, le dernier des Sassanides, malgré les armûres des Persans et leurs éléphants dressés pour la guerre, plus vite qu'Alexandre ne l'avait prise à Darius. Amroû, de son côté, pénétra dans l'Egypte avec une poignée de cavaliers, et par sa ruse autant que par son audace, commença la conquête de ce puissant pays, alors province de l'empire grec. L'Egypte entière appartenait à l'hérésie des jacobites ou monophysites, qui niaient, comme le Koran, la double nature de Jésus-Christ. Cette circonstance favorisa l'audacieuse entreprise d'Amroû. Alexandrie seule résista, et fut emportée d'assaut.— 640 C'est alors que les flammes achevèrent de détruire la fameuse bibliothèque du Sérapion, ce vaste recueil des œuvres de l'antiquité, de toutes les connaissances et de toutes les erreurs des hommes, qu'avait commencé Ptolémée-Soter, et qu'avaient successivement accru tous ses successeurs. Mais l'on ne sait encore si cet incendie déplorable fut causé par un accident, ou s'il fut ordonné par le khalyfe Omar, lequel, à la question de son général, aurait répondu : « Si les livres de la bibliothèque « d'Alexandrie disent la même chose que le Koran, ils

« sont inutiles; s'ils disent autre chose, ils sont nui-« sibles [1]. » Ce qui est plus certain, c'est qu'Amroû, par une habile politique, par un gouvernement sage et ferme, sut étendre sa conquête jusque sur l'esprit des Egyptiens, qui s'attachèrent à lui; c'est que les Arabes, naguère ces nomades indisciplinés, montrèrent dès cette époque le génie de la domination et de l'établissement. Après avoir aboli les sacrifices humains offerts au Nil, Amroû fonda la ville de Fostat (la tente), devenue le Vieux-Caire (*Al-Kahérah*, la victorieuse), et fit creuser un canal qui, par le Nil, joignait la mer Rouge à la Méditerranée, œuvre aussi hardie qu'utile, renouvelée des

(1) Je dis qu'Amroû acheva de détruire la bibliothèque d'Alexandrie, car les chrétiens, dès longtemps, et par haine des lettres payennes, avaient commencé cette œuvre de destruction. Sous Théodose, entre autres, le puissant patriarche Théophile abattit le temple de Sérapis, et vida les armoires des livres. C'est ce que raconte Paul Orose lui-même, dans ses *Hist. adversus paganos* (lib. IV, cap. 15); et Ginguené dit avec toute justice (*Hist. litt. d'Italie*, tome II) : « La barbarie de Théophile, dont on parle peu, ne laissa presque rien à faire, plusieurs siècles après, à celle des Sarrasins, dont on fait tant de bruit. »

Au reste, et en supposant vrai l'ordre donné par Omar, faut-il s'étonner et s'indigner davantage de la conduite du second successeur de Mahomet, au commencement du VIIe siècle, que de celle des Espagnols, qui, sous Isabelle et Ferdinand, à la fin du XVe siècle, brûlaient à Grenade, en grande pompe, tous les livres arabes, qu'ils appelaient tous des *alcorans*, et qu'ils jugeaient ainsi, sans exception, dignes des flammes de l'*auto-da-fé?* — Ne sait-on pas que Léon l'Isaurien, à Constantinople, un siècle après Omar, avait brûlé tout ensemble, dans les bibliothèques de Justinien, livres et lecteurs (« ... *Ædes cum libris, et doctos illos ac venerabiles viros combussit.* — Annales de Zonaras)? Ne sait-on pas aussi que, même après Isabelle, même après Léon X, dont il fut le successeur, Adrien VI appelait toutes les statues antiques des idoles, et tous les livres profanes d'impies vanités? Ne sait-on pas enfin que l'école alexandrine, détruite par les chrétiens, refleurit au contraire sous l'empire des Arabes?

Pharaons, des Ptolémées et de Trajan, et que les Turcs insouciants ont laissé périr.

Omar était mort assassiné; son successeur — 644
Othman eut le même sort, après douze années d'un règne toujours agité par les rébellions; et Aly, enfin khalyfe dans sa vieillesse, ne put, ni par ses victoires sur les rebelles, ni par sa clémence envers leurs chefs, conjurer le poignard dont il fut aussi frappé. Pendant ces déchirements intérieurs, l'œuvre de la conquête arabe, nécessairement ralentie, ne s'était cependant point arrêtée. Le Khoraçan, après la Perse, avait subi le joug, et, de l'Egypte, les armes musulmanes avaient pénétré dans l'ancienne Cyrénaïque (aujourd'hui Barquah), s'ouvrant un passage sur tout le littoral africain. Mais lorsque, de la main d'Amroû, et quoique étranger à la famille de Mahomet, Moawiah eut reçu la couronne impériale; lorsque, de son vivant, il eut désigné pour — 661
successeur au trône son fils Yézid, et fondé ainsi dans sa propre famille la dynastie des Omméyades; lorsque enfin l'empire eut pris une forme plus fixe et plus stable; alors, et sans plus d'interruption, les Arabes continuèrent, avec des succès prodigieux, avec une incroyable rapidité, leur œuvre de conquête universelle. Nous ne les suivrons pas en Asie, jusqu'aux Indes, à la Tatarie, au Thibet, à la Chine; nous les verrons seulement s'approcher de l'Europe.

Sous Moawiah et sous son fils Yézid, les deux walis (*ouały*, gouverneurs de provinces) Okbah-Aben-Nafé et Mouhégir-Dinar-al-Ansari, tout en se disputant l'Egypte, s'étaient avancés à l'occident. Okbah, resté maître du commandement, prit l'importante ville de Cyrène, an-

cienne colonie grecque, jadis rivale de Carthage, et alors rivale d'Alexandrie ; puis, s'avançant encore, sur l'emplacement d'un camp retranché qu'il avait établi où commence aujourd'hui le beylik de Tunis, il fonda la ville de Kaïrwan ; puis, s'avançant toujours avec une incroyable audace, il côtoya toute la chaîne de l'Atlas sur son versant méridional, pénétra dans l'ancien royaume de Soûs, et parvint, en suivant la rivière de ce nom, jusqu'à l'océan Atlantique, en face des Canaries. On dit qu'alors entrant dans la mer jusqu'aux sangles de son chameau : « Allah, s'écria-t-il, je te prends à témoin que si ces « profondes eaux ne m'arrêtaient, j'irais porter plus « loin la connaissance de ton saint nom. »

Dans cette course aventureuse, les Arabes avaient traversé les plus célèbres contrées de l'ancienne Afrique romaine ; d'abord le pays de Carthage, puis la Numidie, qu'avaient possédée Massinissa, Jugurtha, Juba, puis enfin les deux Mauritanies. Là, ils rencontrèrent la race indigène et belliqueuse des Berbères [1], ces peuples qui devaient être, pour les Arabes de l'Occident, d'abord leurs principaux auxiliaires, ensuite leurs implacables destructeurs. Un soulèvement général de ces Berbères, alors demi-chrétiens, demi-payens, contraignit Okbah à regagner sa ville fortifiée de Kaïrwan. Mais bientôt, reprenant l'offensive, il pénétra dans le pays de
682 — Zab (partie de l'Algérie où se trouve Biscara), avec un simple camp volant. Il y fut enveloppé par une multitude de Berbères, qu'avait réunis leur émyr Aben-Ka-

[1] Leur nom, formé peut-être anciennement de celui de *barbares*, que donnaient les Grecs et les Romains à tous les peuples étrangers, a formé depuis ceux de Barbarie et de Barbaresques.

hina. Alors Okbah fit venir son compétiteur Mouhégir-al-Ansari, qu'il menait enchaîné dans ses expéditions : « Ami, lui dit-il, voici le jour de la délivrance, du mar- « tyre, du plus riche gain que puisse faire un musulman. « Je n'ai pas voulu te priver de cette heureuse fortune.» Les deux chefs, réconciliés, montèrent à cheval, se jetèrent, tête baissée, à travers les escadrons ennemis, et périrent avec toute leur petite armée : trait de mœurs digne d'être rapporté, et qui explique, mieux qu'une longue dissertation, les prodiges des armes arabes.

A la suite d'autres combats meurtriers, les Arabes perdirent jusqu'à leur ville forte de Kaïrwan. Il fallut que le wali d'Egypte, Hassan-aben-Naaman, amenât toute une nouvelle armée. A son tour, il défit les Berbères, prit leur *reine* Kahina ([1]), et les rejeta jusqu'en Mauritanie. C'est sous le gouvernement de son successeur Abd-al-Azyz-Aben-Mérouân, frère du khalyfe Abd-al-Malek,
qu'on voit apparaître à la tête des Arabes d'Afrique — 697
le célèbre Mouza (Mouzaÿ ou Moïse) Aben-Nossaïr. Chargé
de reprendre sur les infidèles le pays de *Mâ-* — 702
ghreb, ce nouveau général, l'un des plus grands hommes dont l'islam s'honore, battit la cavalerie des Berbères en plusieurs rencontres, refoula leurs tribus les plus indomptables jusque dans les déserts au sud de l'Atlas, prit des otages aux tribus soumises, et, avec l'aide infatigable de ses deux fils Abd-al-Azyz et Mérouân, il fut,
en peu d'années, maître paisible et reconnu de — 705
toute la province d'*Al-Garb*, ou du couchant, qui s'étendait du golfe de Carthage aux lieux ou Okbah,

([1]) Veuve sans doute de l'émyr du même nom.

naguères, avait poussé son chameau dans l'Océan.

Mais la conquête militaire n'était point assez pour le génie de Mouza. Ce fut surtout par les moyens et l'exemple d'une civilisation supérieure qu'il subjugua les Berbères. Il sut leur persuader, en appuyant ses discours sur de généreux traitements, qu'ils étaient frères des Arabes (les uns et les autres étant, en effet, de race sémitique), et, comme eux, descendants d'Ismaël ([1]). Sans persécutions, sans violence, l'islam pénétra bientôt parmi ces tribus farouches, chez lesquelles, jusque-là, à peine quelques lueurs de christianisme avaient traversé d'antiques idolâtries. Convertis même par leur défaite, qu'ils tenaient pour surnaturelle, et mêlant à l'ardeur de néophytes une belliqueuse impatience de prendre part aux expéditions de leurs vainqueurs, ils s'enrôlaient en foule sous les drapeaux musulmans. Un petit nombre de chrétiens des villes du littoral, les uns descendants des colonies romaines, les autres venus de l'Espagne gothique, avaient seuls, profitant des capitulations accordées aux vaincus, passé chez leurs frères d'Espagne. Mouza fit des Berbères le gros de son armée, la masse des simples soldats, dont les Arabes restèrent les officiers ; et ces importants renforts, qui décuplaient ses forces, lui permirent de tenter les nouvelles conquê-

([1]) Il est même probable que plusieurs des principales tribus berbères, les Zénètes, les Gomarès, les Mazamoudes, etc., avaient pour ancêtres des Arabes qui s'étaient venus fixer en Afrique, soit lors de l'émigration armée des tribus homéÿrites, vers l'an 1000 avant J.-C., soit lorsque les Arabes kouschites furent chassés, vers les années 1650 et 1580 avant J.-C., de la Basse-Egypte, qu'ils avaient longtemps occupée sous le nom de *pasteurs* (*hycsos*). Il est certain, suivant la remarque de Cardonne, que la langue arabe se parlait en Berbérie avant l'arrivée des Arabes musulmans.

tes auxquelles était conviée son ambitieuse activité. En effet, du palais de Tandjah (l'ancienne Tingis, aujourd'hui Tanger), sur le promontoire d'Abyla, il voyait en face de lui Calpé, l'autre colonne d'Hercule, et un étroit bras de mer le séparait seul de cette Europe, promise, comme les deux autres parties du monde, aux enfants du Prophète.

Si les Arabes étaient merveilleusement prêts à conquérir l'Espagne, l'Espagne n'était pas moins disposée à être conquise. Il faut brièvement exposer sa situation.

Découverte, si l'on peut ainsi dire, environ quinze siècles avant J.-C., par les Phéniciens, qui fondèrent, dans la Méditerranée, Abdara (Abdère) et Malacca (Malaga), dans l'Océan, Gaddir (Gadès, Cadix), sur les rives du fleuve Bétis, Isbilia (Hispalis, Séville) et Cartouba (Corduba, Cordoue), et qui donnèrent à toute la contrée le nom de Spania (Hispania, Espagne) (1); — colonisée sur d'autres points par les Grecs d'Asie, à Rhodope (Rosas), Emporium (Ampurias), Dianium (Denia), et Sagonte; — envahie par les Carthaginois, commerçants guerriers, qui chassèrent tous les colons étrangers, prirent leur place et établirent encore des colonies nouvelles, Barcelone et Carthagène; — l'Espagne, après s'être appelée Ibérie et Hespérie dernière, était échue aux Romains à la suite des guerres puniques, des assassinats de Viriatès et de Sertorius, du grand suicide

(1) On croit que ce nom de *Spania,* le premier et le dernier qu'ait reçu l'Espagne, vient du phénicien *span,* caché (Ch. Romey, t. I, p. 17) ; comme on dirait terre inconnue, mystérieuse, cachée aux extrémités du monde. Effectivement, les Phéniciens gardèrent longtemps le secret de leurs découvertes et de leurs établissements dans ce pays.

de Numance et des expéditions d'Auguste. Peu à peu, les cinquante peuplades diverses qui se partageaient le sol de la Péninsule, les unes autochtones, comme les Ibères proprements dits, les autres venues du dehors par d'anciennes immigrations, comme les Celtes au nord, et les Turdes ou Turdétains au midi, s'étaient soumises au peuple géant par qui fut subjugué le monde des anciens. Devenue l'une des grandes provinces de l'empire, couverte de colonies militaires, donnant à sa métropole une foule d'hommes illustres dans les armes, le forum, les sciences, les lettres [1], et même plusieurs maîtres à l'univers [2], romaine enfin autant que l'Italie, l'Espagne s'était élevée dans la grandeur de Rome et s'était abaissée dans sa décadence. Quand les barbares, rompant toutes les digues, submergèrent le monde romain, ni son éloignement de la Caspienne et de la Baltique, ni le rempart que les Pyrénées lui font au nord, d'une mer à l'autre, n'avaient pu préserver l'Espagne de la commune inondation. Quittant les Gaules ravagées, des hordes féroces de Vandales, d'Alains et de Suèves étaient venues tour à tour ravager l'Espagne ; et lorsque les Vandales, toujours poussés par des flots de peuples nouveaux, après avoir un moment occupé la Bétique (426), passaient le détroit pour s'établir en Afrique jusqu'à ce que Bélisaire vînt les y détruire (553), les Goths de l'ouest (Wisigoths), rejetés par les Huns du vaste empire qu'ils s'étaient fait entre la Vistule et le Borysthène, suivaient

(1) Les deux Cornelius Balbus, les deux Sénèque, Lucain, Martial, Silius Italicus, Portius Latro, Quintillien, Columelle, Florus, Pomponius Mela, etc.

(2) Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose.

les Vandales dans les Gaules, franchissaient les Pyrénées, et formaient, sous Ataulf, un nouvel empire entre la Loire et l'Ebre (412); puis bientôt, refoulés des Gaules par les Francs de Clovis, qui les battit à Vouglé (507), et ne leur laissa que la Septimanie au delà des monts, ils s'étendirent sur l'Espagne entière, exterminèrent les Alains dans la Lusitanie sous Wallia (519), soumirent les Suèves dans la Galice sous Léovigilde (568), chassèrent les derniers restes des Romains-Grecs de l'Andalousie occidentale sous Swinthila (621), et se trouvèrent ainsi maîtres d'un vaste État qui comprenait, outre la péninsule ibérique tout entière, au nord la Gaule gothique (l'ancienne Narbonnaise), au midi la Mauritanie tingitane.

De tous les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Goths, depuis plus longtemps en contact avec des peuples civilisés, plutôt émigrants d'abord que conquérants, et ne cherchant des territoires nouveaux que parce qu'ils étaient chassés de leur territoire, étaient les moins stupides, les moins féroces, les moins barbares enfin. Après les horribles calamités que répandit la première invasion des Vandales, des Alains et des Suèves, après une sorte d'extermination générale, la conquête des Goths fut pour l'Espagne une délivrance, et leur règne une résurrection. D'ailleurs, entre les anciens peuples indigènes, Ibères, Celtes, Lusitans ou Turdes, tous devenus Romains, et leurs nouveaux maîtres, il se trouvait un efficace moyen d'union, un véritable lien fraternel : la conformité de croyance. « *Non cum subjectis*, disait Orose des vainqueurs, *sed cum fratribus christianis.* » Les Goths avaient été chrétiens avant tous

les autres barbares, et dès leur établissement dans la Dace, au delà du Danube (378), sous l'empereur Valens, qui leur envoya des missionnaires. Seulement, comme alors la cour impériale et la moitié de l'empire professaient l'hérésie d'Arius, les Goths furent faits ariens. Ils redevinrent catholiques en Espagne, sous Recared, à la fin du VIe siècle.

On suit clairement, dans la série des lois gothiques, les traces de la fusion qui peu à peu s'opéra entre la nation conquérante et la nation conquise. Ainsi les mariages entre les deux races gothe et romaine, d'abord prohibés, furent permis et encouragés sous Rech-Swinth (653); ainsi, tandis qu'Alaric II avait fait compiler par le célèbre jurisconsulte Anien un abrégé du code de Théodose pour en faire la loi particulière de ses sujets romains (505), le même Rech-Swinth les soumit à la loi des Goths, et ne voulut plus qu'une seule législation, comme une seule race, dans toute l'étendue de la monarchie. C'était, pour cette œuvre de fusion des deux peuples, joindre le moyen politique au moyen naturel. En promulgant deux lois au jour de la conquête, Alaric avait été juste; en imposant une seule loi, un siècle et demi plus tard, Rech-Swinth fut habile. Au reste, cette loi des Goths (*Lex Visigothorum*), ce code fameux qui, sous le nom de *Fuero Juzgo*, fut la loi de l'Espagne chrétienne jusqu'aux *Siete Partidas* d'Alphonse le Savant, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, cette loi, dis-je, moins imposée qu'étendue d'une race à l'autre, n'était pas seulement l'œuvre successive des rois, mais encore celle des conciles nationaux, où prenaient place tous les chefs du peuple, prélats et guerriers, où se trou-

vait représentée jusqu'à la nation vaincue, et qui furent l'origine des cortès espagnoles ([1]).

En France, la division entre les Francs et les Gaulois fut très-longtemps marquée; elle ne disparut que sous la race des Capétiens. En Espagne, la division entre les Goths et les Ibères s'effaça beaucoup plus vite. Sous un gouvernement doux et sage, sous des règnes paisibles et prospères, comme ceux d'Eurich, de Theudis, de Rech-Swinth, de Wamba, on vit s'accomplir plus rapidement cette espèce de phénomène historique que présenta partout la conquête des barbares : le peuple vaincu subjugua par ses mœurs le peuple vainqueur qui l'avait subjugué par ses armes. L'un, plus nombreux, plus uni en familles, plus civilisé d'ailleurs, eut, dans cette seconde lutte, un puissant et victorieux auxiliaire, le climat. Ces hommes du Nord, soudainement transplantés au Midi, durent prendre tous les usages des Ibères, pour la culture du sol, pour l'exercice des métiers, pour les habitudes domestiques, pour tout ce qui compose la manière de vivre d'une nation. Ils abandonnèrent aussi, par nécessité, leurs jargons asiatiques pour adopter le latin, d'abord écrit dans tous les actes publics et privés, puis bientôt parlé dans toutes les relations sociales. Ce latin, corrompu par l'introduction de certains éléments étrangers pris aux langues barbares, tels que l'article remplaçant la déclinaison, les verbes auxiliaires remplaçant la conjugaison, etc., fut nommé *romance*, et ce romain bâtard, notre *roman rustique*, se réglant par des changements et progrès successifs, puis

([1]) Voir le premier chapitre (partie 1re, § 2) de mes *Etudes sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des beaux-arts en Espagne.*

s'altérant encore par l'introduction de quelques éléments arabes, est devenu peu à peu la langue espagnole.

Cette fusion presque accomplie des deux peuples goth et romain, devait être pour la monarchie gothique un puissant gage de force et de stabilité. Mais plusieurs causes d'affaiblissement, au moins devant une invasion étrangère, paralysaient cet heureux résultat d'une politique juste et sage. En premier lieu la nation des hommes libres, Goths ou Romains, ne formait que la moindre partie de la population. La race aborigène, la race ibérienne, était presque tout entière réduite en servitude. Ce n'était pas, il est vrai, l'esclave romain, la *chose* du maître, soumis au droit de vie et de mort; mais le serf de la glèbe, le serf actuel de la Russie, attaché à la terre comme un cheptel de bétail, et transmissible avec elle. Sous les Goths, en Espagne, il y avait une foule de serfs : serfs de naissance (*nati*), et serfs par punition (*mancipii*); serfs vils (*viles*), et serfs capables (*idonei*); serfs de cour (*curiæ*), serfs d'église (*ecclesiæ*), et serfs de particuliers (*privati*). Ceux de ces serfs à qui l'affranchissement (*manumissio*) donnait une demi-liberté, et qui s'appelaient *liberti* comme les affranchis romains, demeuraient également soumis à la suprématie et à la tutelle de leurs patrons. De cette situation il résultait que la race indigène, transmise, comme un troupeau, des conquérants anciens aux nouveaux conquérants, des Romains aux Goths, n'avait nul intérêt direct et personnel à la défense d'un sol dont elle était déshéritée, et que ses mains cultivaient pour des maîtres étrangers.

En second lieu, et nous bornant à la classe des ingénus, la féodalité, cette formidable institution de la con-

quête, si forte pour l'établissement et pour la défense, pour tenir les vaincus sous le joug et pour repousser les attaques d'autres envahisseurs, manquait presque entièrement à l'Espagne gothique. Je ne dirai point avec Marina (*Teoria de las cortes*) que les Goths ne connurent ni fiefs, ni vassaux, ni tenure ou mouvance, ni juridiction seigneuriale ; le texte du *Fuero Juzgo* répondrait suffisamment. Mais en reconnaissant, comme Montesquieu, que le régime féodal s'introduisit dans toute l'Europe « avec une étonnante uniformité, » j'ajouterai, comme les auteurs de la Constitution de 1812 (Rapport préliminaire), que ce régime existait *très-adouci*, c'est-à-dire très-incomplet, en Espagne, avant l'irruption des Arabes. Il faut remarquer que, dans l'origine, en divisant les terres parmi leurs compagnons, à charge d'assistance et de service militaire, les conquérants ne formèrent rien de plus qu'une sorte de confédération, de ligue armée et permanente, destinée à comprimer les soulèvements des indigènes, et surtout à repousser les entreprises de nouveaux peuples aventuriers. La féodalité n'était pas encore une institution politique, mais seulement une organisation militaire. Ce fut plus tard, et peu à peu, grâce à la conversion presque générale des *alleux* (*allodia*), ou propriétés libres, en *fiefs* (*feuda*), ou propriétés vassales, mieux défendues par l'association et par le suzerain, grâce aux changements que subirent les fiefs, d'abord amovibles, puis viagers, puis héréditaires, que se forgèrent tous les anneaux de la chaîne féodale. En France, il n'est pas question de fiefs avant les Capitulaires de Charlemagne ; or, en Espagne, à l'époque où le grand empereur d'Occident promulguait ses lois, la

monarchie des Goths était déjà renversée et détruite par le sabre de l'islam.

Ce n'était pas seulement la féodalité, née de la guerre et propre à la guerre, qui manquait aux Goths espagnols ; c'était la guerre elle-même. Sous les vingt-cinq rois qui, d'Eurich (472) à Rodérich (710), occupèrent le palais de Tolède, les Goths n'eurent plus à faire ni à repousser aucune grande entreprise militaire. Depuis un siècle surtout, depuis l'expulsion, sous Swinthila, de quelques derniers restes des Romains du Bas-Empire, l'Espagne gothique avait joui d'une paix profonde, absolue. Une seule fois, sous Wamba (vers 675), les Goths eurent à repousser, dans la Narbonnaise, quelques incursions des Francs, et à combattre, dans la Méditerranée, la flottille des Sarrasins, lesquels perdirent, disent les vieilles chroniques, deux cent soixante-dix barques qu'elles appellent vaisseaux. Chez eux, pas un combat, pas une prise d'armes ; et, dans ce long repos, sous ce climat énervant, avec le croisement des races, il n'avait pas fallu plus de deux ou trois générations pour que les vainqueurs amollis fussent devenus aussi indolents, aussi efféminés que les pacifiques Ibères, qui, sauf Sagonte, Numance et la Lusitanie de Viriatès, s'étaient toujours, et à tout venant, livrés sans résistance avec le sol de leur patrie.

Enfin des discordes intestines, des troubles, des déchirements, paraissaient annoncer la prochaine désorganisation de l'institution gothique. Elle semblait dès lors avoir fait son temps. Nous avons vu, de nos jours, la Pologne périr par les vices de sa constitution. Des vices exactement semblables corrompaient la constitu-

tion politique des Goths, et devaient entraîner également la ruine de l'Etat. La royauté était élective aussi, et le concile des grands (*seniores*, *majores*), comme la diète polonaise, disposait en réalité de la couronne. Bien que la royauté dût être viagère, on avait souvent vu le concile déposer, à tort ou à raison, les rois qu'il avait élus et consacrés, comme Swinthila (631), comme Wamba lui-même (680). C'était livrer l'Etat aux brigues, aux factions, aux mesquines querelles de familles, aux plus mesquines ambitions de personnes. Tandis que les Arabes, victorieux, irrésistibles, s'avançaient le long de l'Atlas, du Nil à l'Océan, les Goths consumaient en dissensions intérieures les faibles restes de leur activité. Monté sur le trône dans l'année 700, Witiza en avait été chassé dix ans après, s'étant attiré par des actes multipliés de tyrannie le ressentiment national; et le même concile par qui fut prononcée sa déchéance, avait élu pour le remplacer Rodérich (ou Rodrigue), chef du parti mécontent. Mais, à peine élevé au rang suprême, Rodérich commit les mêmes excès, et, tout à ses plaisirs, fit regretter bientôt le tyran capricieux dont il avait pris la place. Les fils de Witiza, secondés de leur oncle Oppas, archevêque de Séville, et plus encore du mécontentement public, préparaient dans le midi de l'Espagne une révolte ouverte.

C'est à ce moment que Mouza, maître du Mahgreb, achevait la soumission des Berbères, et que le — 710
khalyfe Walyd (Oualyd-Abou'l-Abâs), dixième successeur de Mahomet, montait sur le trône de Damas.

CHAPITRE II.

Conquête de l'Espagne. — Emyrs. — Premier établissement (de 710 à 756).

Le règne de ce Walyd (705-715), où les Arabes atteignirent à peu près la dernière limite de leur puissance, montre admirablement avec quel élan général, prodigieux, irrésistible, s'accomplissait l'œuvre du Prophète. Malgré l'*unité du pouvoir* et l'énorme influence qu'elle donnait au prince sur les affaires de la nation, ce fut, non par le prince, mais sans lui, malgré lui, que la nation fit les grandes choses dont ce règne est marqué. Au dire des historiens, Walyd fut avare : cependant, il reconstruisit magnifiquement le vieux temple de Médine, et commença l'édification de la fameuse mosquée de Damas, qui occupa, dit-on, douze mille ouvriers pendant quinze ans, et coûta quarante corbeilles de quatorze mille dinars d'or chacune. Walyd fut cruel : cependant il fonda, le premier, des karavansérails (*kervanseraÿ*) publics et gratuits pour les voyageurs, et des hôpitaux pour

les malades. Walyd fut ignorant, illettré, au point que, n'ayant jamais appris même la grammaire, il parlait très-mal l'arabe : cependant, ce fut lui qui abolit l'usage de la langue grecque pour les actes publics, et la remplaça par la langue arabe dans tout l'empire. Timide, indolent, irrésolu, Walyd ne parut jamais à la tète des armées, et ne quitta point son sérail : cependant, les plus lointaines conquêtes portèrent son nom aux deux extrémités du monde. Tandis que son frère Moslémah prenait aux Grecs l'Arménie, le Cilicie, la Cappadoce, et, s'avançant jusqu'au Pont-Euxin, menaçait Constantinople ; — tandis que l'un de ses généraux, Kotaïbah, franchissait l'Oxus, passait du Khoraçan dans le Turquestan, touchait aux confins de la Chine, et que son émyr des Indes, Mohammed-Ebn-Hassem-al-Takéfi, ajoutait la conquête du Moultan à celle du Sind, — Mouza pénétrait enfin dans l'Europe.

Le Mahgreb étant conquis et pacifié, les Berbères soumis, convertis à l'islam et enrôlés dans ses troupes, le wali Mouza avait écrit au khalife Walyd pour qu'il lui permît de porter les armes et la foi du Prophète dans l'île d'Andalousie [1], contrée pleine de merveilles, admirable par son climat, son territoire, ses fleuves, ses pluies, ses villes et ses monuments. « C'est, disait-il, la « Syrie pour la beauté du ciel et de la terre, l'Yémen

[1] *Djézirah-al-Andaloûs*, nom que les Arabes donnaient à l'Espagne entière. Il a deux étymologies différentes : les uns disent que l'ancienne Bétique fut appelée *Vandalicia,* lorsque les Vandales s'y établirent vers 410, et que, de ce mot, les Arabes, n'ayant pas de *v* dans leur langue, ont fait *Andalousia;* d'autres (et Casiri, par exemple), que c'est simplement le mot arabe *Handalos*, région du soir, du couchant, *regio vespertina,* répondant à l'Hespérie des Grecs.

« pour la douceur du climat, les Indes pour ses fleurs « et ses parfums, l'Egypte pour ses fruits, la Chine « pour ses métaux précieux. » Et le khalyfe s'était empressé d'envoyer au wali les pouvoirs nécessaires, charmé d'accomplir la prédiction du Prophète qui avait promis à ses disciples l'Orient et l'Occident.

Aussi rusé que brave, aussi prudent qu'ambitieux, le vieux Mouza, en général habile, avait caché quelque temps ses projets, et préparé mystérieusement les moyens de tenter avec succès cette grande entreprise, qui, dans sa pensée, se rattachait à un plan beaucoup plus vaste encore. N'ayant en géographie que des notions confuses, il rêvait, dit-on, dans la prise de l'Espagne la prise de Constantinople, qu'il voulait ensuite aller prendre à revers par la conquête successive de la France, de l'Allemagne et de la Hongrie. Une circonstance heureuse et fortuite le décida brusquement. L'on rapporte que le comte Julien (*comes Julianus*, d'où Julian ou Illan), gouverneur de la Mauritanie, qui défendait encore la ville de Ceuta (l'ancienne Septa, *ad septem montes*) contre les armes musulmanes, ayant reçu du roi Rodéric une grave et personnelle injure [1], livra, par

[1] Voici comment les historiens espagnols, d'après la Chronique générale d'Alphonse le Savant, racontent la trahison du comte Julien : C'était la coutume des rois goths d'élever à leur cour les enfants de leurs principaux officiers pour avoir en quelque sorte des otages. Parmi ces enfants élevés à la cour de Rodéric se trouvait la fille de Julien, Florinde, dont l'extrême beauté inspira à ce roi débauché une passion violente. Sans respect pour les éminents services de Julien, Rodéric abusa de sa fille, et le père, désespéré de cet outrage, appela les Arabes pour se venger. Au reste, la manière tout orientale dont cette histoire est racontée, le nom de *La Cava* (en arabe *meretrix*, femme de mauvaise vie), donné à la fille de Julien, celui d'Alifa,

vengeance, à Mouza, la place forte qu'il commandait, et, l'éclairant sur la faiblesse de la monarchie gothique, le pressa d'accepter la facile conquête que lui offrait la Péninsule. Le général arabe ne résista plus à son propre désir.

Toutefois, avant d'ouvrir la campagne, et pour s'assurer que les rapports du chrétien étaient fidèles, le prudent wali envoya d'abord une reconnaissance sous les ordres de Tharyf-Aben-Mâlek, probablement Berbère, et qui connaissait bien les atterrages de la côte espagnole. Tharyf [1] partit avec cinq cents cavaliers, dans quatre grandes barques, aborda, sans trouver de — 710
résistance, à l'endroit où s'éleva depuis la ville de Tarifa, puis ramena quelques troupeaux et quelques prisonniers, après avoir reconnu la facilité d'un débarquement. Encouragé par cet heureux essai qu'il tint à bon augure, Mouza résolut d'accomplir son grand dessein. Il rassembla une nombreuse flottille dans les ports de Ceuta et de Tanger; il appela les guerriers des tribus arabes et des tribus berbères; enfin, au printemps de l'année suivante, un autre chef, le célèbre Thâryk-Aben- — 711

donné à sa suivante, prouvent assez que c'est quelque légende arabe, passée dans la tradition, et recueillie, comme bien d'autres, par les chroniques espagnoles. Ce fut le moine de Silos qui la répandit le premier. Ceux des historiens arabes qu'a traduits don José Conde disent simplement qu'en ce temps-là, des chrétiens de *Djézyrah-al-Andaloûs* (l'île d'Andalousie), offensés par le roi Rudéric, vinrent proposer à Mouza de prendre l'Espagne, lui offrant de l'aider de tous leurs moyens, « tant peut, ajoutent-ils, le désir inconsidéré de la vengeance. » C'étaient, sans doute, des partisans de Witiza, le roi détrôné, dont Julien était proche parent.

[1] Que l'on confond souvent, et Conde lui-même, avec Thâryk-Aben-Zyad.

Zyad, peut-être Berbère aussi, traversa de nouveau le détroit, que les siens nommaient *Bab-al-Zakâk* (Porte des Défilés), à la tête d'un fort détachement de l'armée musulmane. Cette fois, il débarqua dans la petite île, au pied de l'ancienne Calpé (*Djébal-Alfeth,* Mont de l'Entrée), qu'il nomma l'*Ile Verte* (*Al-Djézyrah-al-Hadrah*), nom que cette île et la ville en face (Algésiras) conservent encore.

Averti par l'expédition de l'année précédente, le gouverneur de la province pour les Goths, Théodomir (que les Arabes nomment Tadmir) s'opposa, mais vainement, à la descente des Arabes, et Thâryk alla s'établir et se fortifier sur la montagne voisine que, depuis, Arabes et chrétiens ont appelée de son nom (*Djébal-Thâryk,* Gibraltar). Il y fut bientôt enveloppé par des troupes nombreuses qu'avait réunies Théodomir pour le rejeter en Afrique. Mais Thâryk, loin de revenir sur ses pas, prit, dit-on, l'énergique parti qui fut imité par Fernand Cortez abordant au Mexique; il fit mettre le feu aux navires qui l'avaient amené, ôtant, de la sorte, à ses soldats tout espoir de retraite. Puis, il fondit sur Tadmir avec cet élan fanatique, cette *furie* désespérée, qui rendait irrésistible le choc des cavaliers arabes. Rompues et dispersées, les bandes chrétiennes s'enfuirent en désordre.

Profitant de cet avantage, avec leur rapidité accoutumée, les Arabes se répandirent aussitôt dans le pays. Ils tournèrent à l'occident, parcoururent tout le littoral jusqu'au fleuve Anas (depuis la Guadiana, *Al-Ouady-Anas*), et enlevèrent la ville phénicienne de Sidonia, dont le nom nouveau (Medina-Sidonia) rappelle encore aujourd'hui la double conquête qui partit du même point de l'Asie, à seize siècles d'intervalle. Cependant

Rodéric, averti, pressé par Théodomir, qui lui mandait les succès rapides de cet ennemi, « venu de la terre d'A-« frique ou tombé du ciel », était enfin sorti de sa léthargie voluptueuse. Il rassembla des troupes de toutes les parties de la vaste monarchie gothique, et bientôt, se mettant à la tête de cette multitude, il vint chercher l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Léthé (depuis Guadalété, *al-Ouad-al-Léthé*), non loin de Xerez, et la bataille s'engagea. Nous en laisserons faire le récit par les historiens arabes qu'a traduits Conde :

« Rudéric parut dans les champs de Sidonia avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, où se trouvait toute la noblesse de son royaume. Thâryk ne s'intimida point à la vue de cette armée nombreuse, qui paraissait une mer agitée ; car, bien que ses musulmans fussent très-inférieurs en nombre, ils l'emportaient beaucoup par les armes, l'adresse et la valeur. Les chrétiens venaient armés de cuirasses en fer et en cuir dans les premiers et les derniers rangs ; les autres sans cette défense, mais armés de lances, d'épées et d'écus, et les troupes légères avec des arcs, des flèches, des frondes, et d'autres armes encore, suivant leurs coutumes, des masses ferrées, des haches et des faux tranchantes. Les chefs arabes réunirent leurs bannières, et rappelèrent les troupes de cavalerie qui couraient le pays. Les musulmans rassemblés, Thâryk rangea ses escadrons, les prépara et les remplit de confiance pour livrer bataille aux chrétiens. Les deux armées ennemies apparurent l'une à l'autre dans les champs qu'arrose le Guadalété, un jour de dimanche, le second jour de la lune du Rha-

mazan. Sous leurs pieds, la terre tremblait et frémissait; l'air résonnait du bruit des tambours, des clairons (*añafiles*), des trompes guerrières, et des effroyables clameurs que poussaient l'une et l'autre armée. Elles s'attaquèrent avec une égale bravoure, une égale fureur, quoique bien inégales en nombre, puisqu'il y avait quatre chrétiens contre chaque musulman. La bataille commença au point du jour, se maintint avec une égale constance des deux parts, et le carnage dura sans aucun avantage d'un côté ou de l'autre jusqu'à ce que la nuit mît trève aux sanglantes horreurs. Les deux armées la passèrent sur le champ de bataille, attendant avec impatience la première aube pour recommencer l'atroce mêlée. Le jour venu, la bataille reprit avec fureur, et la fournaise du combat demeura allumée depuis l'aurore jusqu'à la nuit close. »

« Durant le troisième jour de la sanglante bataille, comme Thâryk vit que les musulmans commençaient à perdre courage et à céder le champ aux chrétiens, il se leva sur ses étriers, et, retenant son cheval, il s'écria : « O musulmans, vainqueurs du Mahgreb, où allez-« vous? où vous mène une fuite inconsidérée? Vous « avez la mer par-derrière et l'ennemi par-devant; il « ne vous reste de ressource qu'en votre valeur et en « l'aide de Dieu. Faites, chevaliers, comme vous verrez « que je fais moi-même. » Cela dit, il s'élança avec son féroce coursier, et, renversant à droite et à gauche tout ceux qui se rencontraient devant lui, il arriva aux bannières des chrétiens; et reconnaissant à ses insignes le roi Rudéric, qui montait un char de guerre orné d'ivoire, et traîné par de robustes mules blanches, et qui

portait une chlamyde de pourpre brodée d'or, et sur la tête un diadème de perles, il l'attaqua et le perça d'un coup de lance. Le triste Rudéric tomba mort, car Dieu le tua par la main de Thâryk, et vint en aide aux musulmans. A l'exemple de leur général, ils rompirent et taillèrent en pièces les chrétiens, qui se débandèrent à la mort de leur roi et de leurs principaux chefs, et s'enfuirent pleins de terreur. Les Arabes les poursuivirent avec leur cavalerie, et l'épée musulmane se rassasia de leur sang de tous côtés. Il en périt tant que Dieu seul, qui les avait créés, en sait le nombre, et cette terre demeura pendant longues années couvertes d'ossements. »

Les Espagnols racontent un peu différemment cette bataille fameuse, dont l'époque, incertaine et controversée, peut être fixée au mois de juillet de l'année 711. Ils la font durer, non trois jours, mais une semaine entière; ils donnent à l'armée de Thâryk trente à quarante mille hommes, presque tous à cheval; enfin, d'après eux, Rodéric ne fut tué, ni par Thâryk, ni par nul autre cavalier. Il échappa au massacre, s'enfuit en Portugal ou en Galice, entra dans un couvent, y fit pénitence, et mourut en odeur de sainteté. Son nom est resté célèbre dans les légendes de chevalerie et les *romances* populaires.

Quoi qu'il en soit, la bataille du Guadalété décida du sort de la monarchie gothique. Elle périt avec le roi, et les Espagnols, frappés de terreur, privés de chef, de direction, de ralliement, n'opposèrent plus aux armes musulmanes que des résistances partielles et infructueuses. Mouza, qui avait envoyé au khalyfe la tête de Rodéric embaumée dans du camphre, avec le récit dé-

taillé de cette bataille « plus terrible que le jour du ju- « gement dernier, » Mouza, jaloux des succès de son lieutenant, voulut prendre une part personnelle à la conquête. Sa flottille était de retour, après avoir exploré les îles de Sardaigne et de Corse. Tandis qu'il débarquait, avec dix-huit mille chevaux des *taïfas* arabes, sur le rivage occidental de l'Andalousie, laissant le gouvernement de l'Afrique à son fils Abd-al-Azyz, il écrivait à Thâryk de s'arrêter à l'endroit même où lui parviendrait son ordre, et d'attendre leur jonction avant de poursuivre l'entreprise. Thâryk et tous ses chefs, déjà loin du Guadalété, déjà précipitant leur course victorieuse, trouvèrent l'ordre inopportun et périlleux. Le comte Julien, dans un conseil de guerre, leur représenta qu'il ne fallait pas laisser aux fuyards le temps de se rallier, et qu'en profitant de la terreur qui volait devant eux pour enlever les villes, pour prendre la capitale même, ils étaient maîtres du pays tout entier. Cet avis prévalut. Thâryk divisa son armée en trois corps, auxquels il enjoignit également de ne commettre aucune violence, aucun dégât, de ne frapper que l'ennemi armé, et de n'enlever de dépouilles que sur le champ de bataille. L'un des trois corps, sous Mouguéyz-al-Roumi (1), s'empara de Cordoue (*Corduba*) par le plus hardi et le plus heureux coup de main. Un autre, sous Zaïdé-Aben-Késady-al-Sekséky, occupa en courant Malaga, Elvira, Écija (*Astigis*). Le troisième, commandé par Thâryk lui-même, qui suivait une ligne centrale, enleva Jaen (Gienna) au passage ; puis, les trois corps réunis, chassant devant eux

(1) Le Romain, le Grec, l'étranger. C'était un renégat.

quelques débris des troupes de Rodéric, vinrent mettre le siége devant Tolède (*Toletum*), l'ancienne colonie romaine dont les Goths avaient fait le siége de leur empire, et que les Arabes nommaient Tola ïtola ().

C'était une ville populeuse, fortifiée, défendue par d'épaisses murailles et par le Tage, qui entoure à demi la colline où elle est assise. Mais, avec les fuyards de Xerez, l'effroi avait pénétré dans son enceinte, et, précédé du bruit de ses succès inouïs, de la valeur irrésistible de ses escadrons, Thâryk avait vaincu sans combattre [2]. Tolède se rendit à discrétion, et fut — 712 traitée avec une modération vraiment magnanime pour le temps et les circonstances, comme l'avait été Jérusalem par Omar, Alexandrie par Amroû, Ceuta et Tanger par Mouza. L'on convint, dans l'acte de capitulation, que les armes et les chevaux seraient remis à l'armée arabe; que ceux des habitants qui ne voudraient pas rester dans la ville en sortiraient librement, mais en perdant leurs biens; que tous les autres demeureraient maîtres paisibles et inviolables de leurs maisons, terres et propriétés de toutes sortes; que tous, également soumis au tribut du *tadyl* [3], ils conserveraient le libre exercice de leur religion et l'usage des églises existantes, mais qu'ils ne pourraient, sans autorisation, en construire de nouvelles, ni faire de processions publiques;

[1] Sans doute du latin *urbs Toletana*.

[2] En Russie, les invasions des Tatars-Mongols, dans les années 1224 et 1240, ont laissé précisément le même souvenir que celle des Arabes en Espagne, le souvenir d'une telle *furia* dans l'attaque, d'une telle rapidité dans les mouvements, que toute résistance était impossible.

[3] Nous verrons ailleurs ce qu'était ce tribut.

qu'ils se gouverneraient par leurs lois civiles et religieuses, et seraient jugés par leurs juges, mais que, toutefois, ils ne pourraient punir celui d'entre eux qui embrasserait volontairement la foi musulmane.

Ces conditions publiées et les otages remis, Thâryk entra dans la ville à la tête d'une faible escorte, et monta au palais fortifié des rois goths, qui couronnait une colline au-dessus du fleuve. Là se trouvaient rassemblés leurs trésors, dépouilles de la conquête et fruits d'une longue domination. Mais, parmi tant d'objets précieux, était une collection dont la prise dut vivement flatter l'orgueil du chef musulman. On rapporte qu'à la mort de chacun des rois goths, la coutume était de déposer dans une salle du palais la couronne d'or et de pierres précieuses qu'il avait portée, en y inscrivant son nom, son âge et la durée de son règne. Thâryk mit la main sur les couronnes des vingt-cinq rois de la monarchie qu'il venait d'abattre.

Cependant Mouza, se frayant une route nouvelle à l'occident de celle qu'avaient suivie les colonnes de Thâryk, et bien dirigé par des guides chrétiens, fit capituler, après un court blocus, l'autre grande ville romaine de la Bétique, Hispalis, que les Arabes nommèrent Aschbilia ou Esbilia, d'où, plus tard, par le renversement de la première syllabe, les Espagnols firent Sévilla. Il enleva ensuite Carmona, malgré ses vieux murs et sa forte position, puis tourna brusquement sur la Lusitanie méridionale, qu'il soumit sans combat ni siége, puis revint en Estrémadure, et rencontra devant lui la puissante Mérida, la ville d'Auguste (*Emerita Augusta*) que les Romains, sous Adrien, avaient faite capitale de l'une des

cinq grandes provinces de la péninsule hispanique. « On dirait, » s'écria Mouza, à la vue de cette vaste cité flanquée de hautes tours et ceintes d'épaisses murailles, « que tous les hommes ont réuni leurs efforts et leur sa« voir pour la rendre si grande, si belle et si forte. Heu« reux qui la soumettra ! »

Il la fit vainement sommer de se rendre. Mérida, où s'était refugiée la reine Egilone, veuve de Rodéric, avec quelques nobles Goths, osa fermer ses portes au vainqueur du Mahgreb. Le siége fut long pour l'impatience arabe, et vaillamment disputé. Les assiégeants, soldats de cavalerie, n'avaient point de machines de guerre capables d'entamer des bastions. Bien qu'à la suite de sanglantes et journalières escarmouches, Mouza eût réussi à faire tomber dans une embuscade les plus ardents défenseurs de la place, il crut nécessaire d'appeler Abd-al-Azyz qui lui amena une petite armée de cavaliers et d'archers berbères. Sans espoir d'être secourus, manquant de vivres, menacés du soulèvement des habitants pauvres, les chefs des assiégés, à la vue de ces renforts, se résignèrent à la soumission. Leurs messagers, disent les historiens arabes, trouvèrent Mouza dans sa tente avec une longue barbe blanche, les traits flétris par l'âge et les fatigues. Il leur fit un accueil affable; mais voulant, disait-il, consulter ses officiers, il les remit au lendemain pour traiter des conditions. Pendant la nuit, Mouza raccourcit sa barbe, la teignit de noir, se farda le visage, et le lendemain, les envoyés eurent peine à reconnaître en lui le vieillard de la veille. « Pouvez-vous, dirent-ils à leurs concitoyens, en rentrant dans la ville, combattre plus longtemps contre des hommes qui rajeunissent à

volonté? Nous avons vu leur roi vieux hier et jeune aujourd'hui. » D'ailleurs, malgré l'opiniâtre résistance de Mérida, Mouza lui offrit la même capitulation généreuse que Thâryk à Tolède. Il n'ajouta qu'une clause pour la punir de l'avoir ainsi retenu sous ses murs. Les biens de ceux qui étaient morts, les armes à la main, pendant le siége, furent saisis comme les biens de ceux qui voulurent quitter la ville. Il emmena pour otages la reine veuve et quelques jeunes gens des principales familles.

Tandis que le wali s'avançait vers Tolède, occupant toutes les places sans résistance, et persuadant aux populations que les Arabes ne venaient ni ravager les campagnes, ni piller les habitations, ni faire la guerre autrement qu'à ceux qui s'obstinaient en une vaine résistance, Thâryk, après avoir soumis la Castille entière, vint à sa rencontre jusqu'à Talavera, et s'excusa humblement d'avoir, pour le bien de l'islam, transgressé ses ordres. Mais le wali, envieux d'une gloire qui effaçait la sienne, se montra dur et intraitable. On raconte qu'à peine entré dans Tolède, et conduit à l'alcazar (*al kasr*, le château), Mouza réclama pour le khalyfe une table précieuse trouvée dans la ville qui fut depuis nommée Alméïda (la Table). Elle était d'émeraude, dit-on [1], et n'avait pas moins de trois cent soixante pieds. L'on prétendait que c'était la fameuse table de Salomon, apportée en Espagne lorsque le temple de Jérusalem fut détruit par Nabuchodonosor [2]. Thâryk la présenta, mais man-

[1] Sans doute de malachite.

[2] Suivant M. Reinaud (*Monuments arabes, persans et turcs*), c'était plutôt la table des pains de proposition que Titus fit porter à son triomphe, et qui tomba plus tard aux mains des Vandales d'Afrique.

quant d'un pied; et saisissant ce frivole prétexte pour l'accabler de reproches, Mouza ôta le commandement au vainqueur du Guadalété; il le fit même jeter en prison, et, dit-on, battre de verges, malgré les prières de leurs compagnons d'armes. Mais bientôt des ordres sévères du khalyfe, qui ne voulait pas laisser dans l'inaction « l'une des meilleures épées de l'islam, » obligèrent le wali à une réconciliation publique, que toute l'armée salua de ses cris de joie. Cette querelle passagère, à laquelle se rattachaient probablement aussi des jalousies de races et de tribus, fut le prélude des dissensions funestes qui s'allumèrent ensuite parmi les vainqueurs, et devinrent finalement la principale cause de leur ruine totale.

Cependant, après la prise de Mérida, Abd-al-Azyz s'était séparé de son père, d'abord pour reprendre et punir Séville révoltée, ensuite pour occuper l'Andalousie orientale, où le comte Théodomir s'était retiré avec quelques troupes échappées au désastre de Xerez. Habile et persévérant, Théodomir s'efforça de résister aux Arabes, non par des combats en rase campagne, où il ne pouvait soutenir le choc de leur cavalerie, mais par des embuscades et des surprises dans les défilés des montagnes. C'était déjà la guerre de partisans, de *guérillas*. Elle lui réussit quelque temps; mais enfin son armée fut atteinte, battue et dispersée auprès de Lorca. Il se réfugia dans la petite place d'Orihuela (Orcelis) avec une poignée de fuyards. Là, n'espérant plus son salut que d'une capitulation honorable, il imagina, dit-on, pour obtenir des conditions plus douces, un stratagème singulier. Il fit garnir les murailles par des femmes qui s'étaient revêtues de casaques militaires, et qui avaient croisé leurs

cheveux sous le menton pour imiter la barbe des guerriers. Abd-al-Azyz crut, en effet, à la vue de cette nombreuse garnison, qu'il fallait livrer un siége. Mais dans la nuit, se disant envoyé de Théodomir, Théodomir vint lui-même trouver Abd-al-Azyz sous sa tente. Le chef arabe accorda sur-le-champ la capitulation demandée, et charmé du brillant courage, de la présence d'esprit, de la noble confiance du comte goth, il lui laissa le commandement de sept villes formant la province de Murcie, nommée depuis, par les Arabes, *Terre de Tadmir*, sous la seule condition d'un faible tribut annuel en argent et
713 — en denrées ([1]).

Tranquille de ce côté, Abd-al-Azyz revint alors sur ses pas. Précédé par la renommée de sa bravoure et de sa modération, il traversa au retour l'ancienne Illibéris, que ses Arabes nommèrent Grenade (*Garb-nata*, la *Crème du couchant*) ([2]), puis Baza et Antequera, qui s'ouvrirent sans résistance.

La plus importante moitié de l'Espagne était soumise; il ne restait plus à occuper que les provinces du nord. Réunis à Tolède, les Arabes se séparèrent de nouveau pour achever leur conquête. Thâryk, remontant aux sources du Tage, traversa les âpres montagnes appelées aujourd'hui *Sierra* de Molina, s'avança jusqu'à l'Ebre, et vint mettre le siége devant Saragosse (*Cæsarea-Augusta*,

([1]) Par le traité de paix, conclu entre Abd-al-Azyz-ben-Mouza et Tadmir-ben-Gobdos, dont les historiens arabes ont conservé le texte, et qu'approuva le khalyfe Walyd, chaque noble goth devait payer par an un dinar d'or, avec quatre mesures de blé, d'orge, de moût de vin, de vinaigre, d'huile et de miel; chaque serf la moitié de ce tribut.

([2]) D'autres font dériver le nom moderne de Grenade du mot *Dar Garnathah, Maison fortifiée*, autour de laquelle se serait élevée peu à peu la nouvelle ville.

dont les Arabes firent Sarkosta et les Espagnols Zaragoza), alors la plus importante ville du nord de la Péninsule. Mouza prit sa route plus à l'occident, s'empara de Salamanque, d'Astorga, et, passant du Duero à l'Ebre, il vint joindre Thâryk devant Saragosse, qui se rendit à leurs armées combinées. Cette ville fut traitée plus sévèrement que les autres. Aux conditions ordinaires pour l'avenir, s'ajouta, sous le nom de rachat du sang, une imposition considérable et immédiate; les habitants furent contraints de dépouiller leurs temples pour se racheter. Sans doute, les Arabes voulaient faire un exemple, et présenter aux places qu'ils n'occupaient point encore, ou la générosité pour la soumission, ou la sévérité pour la résistance.

L'armée conquérante se divisa encore sous ses deux chefs. Tandis que Thâryk, descendant l'Ebre, et revenant au sud, prenait Murviedro (*muri veteres*, l'ancienne Sagonte), Valence, Xativa, Denia (*Dianium*), et rejoignait la terre de Tadmir, le wali enlevait successivement Huesca, Tarazone, Tarragone, Barcelone, Géronne (*Gerunda*) et Ampurias, au pied des Pyrénées. On dit même que, pénétrant dans la *terre d'Afrank*, il s'avança jusqu'à Narbonne, dont il rapporta quelques idoles d'argent, c'est-à-dire quelques statues de saints. De retour en Espagne après cette problématique excursion dans la Gaule gothique, il fit encore une rapide promenade militaire, en suivant les Pyrénées et les rivages du golfe de Gascogne, jusqu'aux extrémités de la Galice, jusqu'à l'autre cap Finistère. Les Arabes étaient ainsi maîtres de toute la Péninsule, et cette vaste conquête ne — 714
leur avait coûté que deux années.

Pour concevoir comment les Arabes purent s'emparer de l'Espagne avec cette même rapidité presque fabuleuse qu'ils avaient mise à conquérir l'Orient, il faut se rappeler d'abord ce que j'ai dit précédemment sur la faiblesse et la décadence de la monarchie gothique. Il faut encore, à ces motifs, joindre une remarque importante. Comme, dans l'histoire, les mêmes effets ne se produisent pas sans les mêmes causes, on trouve, à chaque pas de la vie des peuples, malgré les différences de temps, de climat et de mœurs, des analogies singulières, des similitudes frappantes. J'ai dit que la monarchie élective des Goths était entachée du même vice irremédiable et mortel que la monarchie des Polonais. Je suivrai plus loin cette comparaison. Malgré ses héroïques efforts, la Pologne a péri sous les coups de ses envahisseurs, surtout parce que le peuple polonais, resté serf, n'a point pris une part active et désespérée aux luttes de la noblesse contre l'étranger. Chez les Goths d'Espagne, ce fut aussi la seule noblesse, la seule race des Goths conquérants, qui avaient pris cette contrée sur les Romains, comme les Romains sur les Carthaginois, enfin la seule nation des possesseurs du sol, qui eut à soutenir le choc des Arabes. Quant à la race indigène des Ibères, habituée depuis mille ans à servir des maîtres étrangers, et réduite à la servitude de la glèbe, quel grand intérêt pouvait-elle prendre à la défense d'une terre dont elle était dépossédée? N'avait-elle pas le droit de répondre, comme l'âne de Phèdre : *Clitellas dum portem meas?* Ainsi se fait la justice éternelle; ainsi se prononce la peine du talion; ainsi périssent les peuples par où ils ont péché.

Nul n'échappe à cette juste loi. Punisseurs des Goths, les Arabes commençaient dès lors à tomber dans les fautes qui les perdirent, et dont, plus tard, ils furent punis à leur tour par les chrétiens. Les immenses dépouilles ramassées dans ces courses victorieuses à travers la Péninsule servirent à rallumer la querelle mal éteinte de Mouza et de Thâryk. Le premier, devenu plus avare en veillissant, voulait garder pour lui seul celles qu'il avait rapportées de ses expéditions. L'autre, suivant l'usage, faisait le partage des siennes entre tous les guerriers, après le prélèvement d'un cinquième pour la part du khalyfe; et, chéri de ses troupes, il s'affranchissait entièrement de l'autorité du wali. Instruit de leurs dissensions, Walyd les manda tous deux à Damas. Thâryk s'y rendit aussitôt, et, pour se justifier, rappela ses victoires et montra sa pauvreté. « Mieux encore que les « musulmans, ajouta-t-il, les chrétiens diront si je fus « lâche, si je fus cruel, si je fus avare. » Mouza, qui avait ramassé, chemin faisant, ses trésors déposés à Tolède, à Cordoue, à Séville, et qui traînait après lui quatre cents seigneurs goths pris en otages, n'arriva que plus tard en Syrie. Il comparut devant le khalyfe avec son rival, et l'on vit encore reparaître entre eux cette table d'émeraude, cette table de Salomon, premier objet de leur dispute à Tolède. En présentant alors au khalyfe le pied qu'il en avait adroitement enlevé, Thâryk prouva que c'était lui, et non Mouza, qui avait conquis cette table renommée, destinée en présent au khalyfe. Souleÿman, frère et successeur de Walyd mort sur ces entrefaites (715), fit outrageusement battre de verges le vieux Mouza, lui imposa une amende de cent mille mitkals

d'or, et l'exila à la Mekke, où le conquérant du Mahgreb et de l'Espagne mourut bientôt après de douleur en apprenant la fin tragique de tous ses fils : illustre et triste exemple de l'ingratitude des rois [1]

Abd-al-Azyz, demeuré en Espagne à la place de son père, avec le titre d'émyr (*dux*, *caudillo*, commandant) et gouvernant l'Afrique avec l'Espagne, avait porté de Tolède à Séville sa cour et le divan, c'est-à-dire le conseil des chefs et des vieillards [2]. Il y épousa en grande pompe, peut-être par amour, mais certainement par politique, sa prisonnière, la veuve du dernier roi goth, que les Espagnols appellent Egilone, les Arabes Ayéla, avec le surnom de *Omm-al-Issam*, ou *la Mère des précieux colliers*.

[1] Un historien de Grenade rapporte de curieuses réponses faites par Mouza aux questions de Souleÿman. « Parle-moi, lui dit le khalyfe, des chrétiens d'Andalousie. — Seigneur, répondit Mouza, ce sont des lions dans leurs châteaux, des aigles sur leurs coursiers, des femmes dans la plaine, des chèvres dans les montagnes. — Et ceux d'Afranck ? — Ils sont vifs et intrépides dans l'attaque, timides et poltrons dans la fuite. — Et des Berbères, que me diras-tu ? — Les Berbères ressemblent aux Arabes pour la physionomie, la bravoure, la patience, la sobriété, la manière de combattre et les mœurs hospitalières. Mais ce sont les plus perfides des hommes, ne gardant ni leur parole ni les traités. » Ce passage est une des nombreuses preuves du peu de changement que subissent les caractères nationaux. Ainsi l'on y retrouve encore le portrait des Espagnols et des Français, et la différence que Mouza signale entre ses compatriotes et les Berbères avait existé de tout temps. « Les Arabes, dit Hérodote (Hist. lib. III), gardent leur foi autant que peuple qu'il y ait. » On sait ce qu'étaient, au contraire, la foi punique et la foi numide, ce qu'est aujourd'hui la foi des Bédouins de l'Algérie.

[2] Des *scheïck*, mot qui correspond exactement à celui de *senior*, vieillard et seigneur. Ce conseil se nommait *al-dyouân*, que les Espagnols ont traduit par *Aduana*. Comme on donnait le même nom au bureau de perception des impôts, les Espagnols l'ont conservé dans cette dernière acception, et nous en avons fait le mot *douane*.

Après avoir achevé, par ses lieutenants, la soumission de la Lusitanie, de Pampelune (Pompeiopolis) et des monts Al-Bask (la Biscaye), Abd-al-Azyz fit partir pour Damas dix Arabes de distinction, chargés de porter au khalyfe les revenus de sa province d'Espagne et les plus précieux objets de la conquête. Souleÿman les reçut avec joie ; mais prenant ombrage de la grande puissance qu'avait acquise la famille de Mouza, dont il craignait le ressentiment, il résolut de payer d'une reconnaissance toute royale les services du wali qui avait étendu son empire de Carthage à l'océan Atlantique, et de Soûs aux Pyrénées. Cinq des envoyés d'Abd-al-Azyz furent expédiés en Afrique pour ôter le commandement et la vie à deux autres fils de Mouza qui gouvernaient les provinces de Kaïrwan et de Tanger. Les cinq autres envoyés revinrent en Espagne, chargés de la même mission à l'égard d'Abd-al-Azyz. Comme ils craignaient que l'affection des soldats pour l'émyr ne s'opposât à l'exécution des ordres du khalyfe, ils commencèrent moralement l'assassinat, par la calomnie. Ils accusèrent Abd-al-Azyz d'être gagné par sa femme en faveur des chrétiens, et de vouloir relever à son profit le trône des rois goths. Une conspiration de fanatiques se forma sur ce bruit, et le malheureux époux d'Egilone fut assassiné dans la mosquée de sa maison de campagne pendant la prière du matin. — 715

Faute d'émyr nommé par le khalyfe, Ayoub (Job) ben-Habib al Lakmy, cousin d'Abd-al-Azyz, prit momentanément l'autorité, du consentement des autres chefs ; et, à son tour, transporta le divan de Séville à Cordoue, afin d'être plus au centre du pays, sans trop s'éloigner

pourtant des communications avec l'Afrique. La Péninsule formait alors quatre grandes divisions, nécessairement assez mal délimitées : *Al-Djouf* ou le nord ; *Al-Kéblah* ou le midi ; *Al-Scharkyah* ou le levant ; *Al-Gharb* ou le couchant [1]. Quant à la population, dont nous parlerons plus tard en détail, c'était déjà un mélange de plusieurs races. Parmi les musulmans vainqueurs, venus avec Thâryk et Mouza, il fallait distinguer les Arabes, en petit nombre, et les Berbères, beaucoup plus nombreux. Sous le nom général de chrétiens (*Roumi*), appelés depuis Mozarabes, étaient compris les Romains, les Goths, les Ibères, la masse entière du peuple vaincu. Enfin, dans ce peuple soumis, asservi, mais non esclave ni serf, gardant son culte, ses lois, sa langue, ses usages, se trouvait une population considérable de Juifs, venus en Espagne dès le temps d'Adrien, lorsqu'ils furent chassés de la Palestine après la révolte de Barchochebas et le sac de Jérusalem (136). Malgré quelques édits de persécution portés contre eux par le roi goth Sisebuth (612), les Juifs avaient prospéré en Espagne au point de posséder en propre des villes importantes. Lorsque Abd-al-Azyz prend Grenade, les historiens ajoutent « qui appartenait aux Juifs, » et le nom de Calatayud (*Kalat-al-Yéhoud*, fort des Juifs), donné à l'ancienne Bilbilis, celui de Rotalyud, etc., montrent assez qu'ils étaient nombreux et puissants au nord comme au midi de la Péninsule.

Al-Haour-ben-Abd-al-Rhaman al Kaÿzy, nouvel émyr envoyé de Syrie, vint prendre le commandement des
716 — mains d'Ayoub; et n'ayant plus rien à conquérir en

(1) L'une des provinces du Portugal a conservé le dernier nom d'Algarve.

Espagne, il passa les *Djébal-al-Bortât* ([1]), en suivant la route
qu'on suppose déjà tracée par Mouza. Il enleva Narbonne
(*Arbonah*), Carcassonne, toute la Gaule gothique, s'avança
en maraudeur jusqu'aux rives de la Garonne, et ramena
de cette expédition d'abondantes dépouilles. Dé- — 718
testé pour ses exactions, son arrogance, sa cruauté, cet
Al-Haour fut déposé par ordre du khalyfe, et remplacé
par le wali Al-Samah, nommé Zama dans nos vieilles
chroniques. Celui-ci, venu de Syrie, s'occupa d'abord à
réparer les injustices de son prédécesseur, en ouvrant les
prisons qu'il avait remplies, en restituant leurs biens à
ceux qu'il en avait dépouillés, en rétablissant sur de
plus justes bases la distribution des terres et la réparti-
tion des impôts. Puis, zélé musulman et guerrier intré-
pide, il se rendit dans les Gaules pour en continuer la
conquête. De la Narbonnaise ([2]), il gagna, comme Al-
Haour, les plaines de l'Aude et de la Garonne, et, re-
montant ce fleuve, alla assiéger Toulouse. Réduite aux
dernières extrémités, cette place allait tomber dans ses
mains, lorsque le *seigneur d'Afrank* (c'était Eudes, ou
Odon, duc d'Aquitaine) vint envelopper d'une armée
nombreuse la petite armée des Arabes. L'émyr, pour-
tant, accepta la bataille, disant aux siens : « Ne craignez
« pas cette multitude ; si Dieu est avec nous, qui sera
« contre nous? » Les musulmans combattirent avec une

([1]) *Monts-des-Portes.* Les Arabes avaient ainsi nommé les Pyrénées du mot *portas*, de la basse latinité, qui signifiait alors, comme aujourd'hui le mot espagnol *puertos*, les cols ou passages.

([2]) On ne sait point avec certitude si ce fut Al-Haour ou Al-Samah qui, le premier, prit Narbonne. Al-Haour, sans doute, ne l'occupa qu'un moment; Al-Samah en fit la place de guerre des Arabes, et leur base d'opérations.

valeur désespérée et soutinrent longtemps l'attaque d'un ennemi qui se renouvelait sans cesse ; mais Al-Samah s'étant fait tuer dans le plus épais de la mêlée avec quelques autres chefs, les Arabes, écrasés, durent céder le
721 — champ de bataille aux chrétiens. Ils se retirèrent en bon ordre, et lentement, dans leur place de Narbonne ; et le chef qui avait protégé leur retraite par des prodiges de valeur, Abd-al-Rhaman [1] -Ben-Abd-Allah al Gaféky, non-seulement maintint dans l'obéissance les chrétiens de la Gaule gothique, mais réprima aussi ceux des montagnes qui s'étaient soulevés à la nouvelle du désastre de Toulouse. Abdérame s'était fait tellement aimer de ses compagnons, par son courage, son dévouement, sa libéralité, que, pour eux, toujours prêts à le suivre, les *montagnes étaient des plaines*. Mais on l'accusait de corrompre, par cette indiscrète générosité, les mœurs austères et frugales des vieux musulmans.

Il remit, sans résistance et sans plainte, l'autorité aux mains d'Ambisah-ben-Sohim al Kéby, désigné par le khalyfe pour remplacer Al-Samah comme émyr d'Espagne. Cet Ambisah se rendit célèbre par la justice et la sagesse de son administration. Les musulmans, les chrétiens et les juifs étaient *pesés dans sa balance* avec une égale impartialité. Il régularisa la perception des impôts, qu'il fixa au cinquième du revenu pour les places prises de force, et au dixième pour celles qui s'étaient rendues à discrétion. Sans rien enlever aux anciens habitants, il distribua des domaines aux musulmans les plus pauvres,

[1] *Serviteur du Miséricordieux ;* ce nom se prononce Abd-er-Rhaman, d'où Abdérame.

en leur répartissant, soit des terres libres *(valdios)*, soit les propriétés d'un grand nombre de juifs qui, dans ce temps, trompés par l'imposteur Zonarias, avaient été le rejoindre en Palestine, où il se donnait pour le Messie. Ensuite, comme ses prédécesseurs, Ambisah se — 722
mit à la tête d'une expédition dans les Gaules. Cette fois, tournant à l'est, il la dirigea sur les deux bords du Rhône; d'abord en Provence, jusqu'à Nismes; puis le long des Cevennes, jusqu'à Lyon, que ses Arabes, de *Lugdunum*, nommèrent Loundoun; puis enfin, en remontant la Saône, jusqu'à Autun *(Augustodunum)*, qu'il pilla et dépassa peut-être. Au retour de cette course aventureuse, il périt dans une escarmouche. — 725

Ses trois successeurs immédiats, Yahyay- (1) ben-Salémah, Hodzaÿfah al Kaÿzy et Othman-ben-Abou-Nézah, n'eurent qu'un moment l'autorité. L'émyr d'Espagne relevait alors du wali d'Afrique et se trouvait à la merci de l'inconstance ou de la vénalité de ce chef plus puissant. Al-Haÿtam, quatrième successeur d'Ambisah, se fit haïr par les excès de son avarice et de sa cruauté. Le khalyfe Heschham, auquel parvinrent les plaintes de quelques victimes d'Al-Haÿtam, envoya l'un de ses familiers, Mouhamad-ben-Abd-Allah, avec de pleins pouvoirs, pour faire justice entre l'émyr et ses dénonciateurs. Mouhamad reconnut bientôt la vérité. Il déposa l'émyr, confisqua ses biens, et, pour châtiment suprême, le fit promener sur un âne, la tête nue, les mains liées, dans les villes qui avaient le plus souffert de sa tyrannie. En retournant à Damas, Mouhamad remit le pou- — 728

(1) C'est le nom arabe de Jean le Précurseur.

voir aux mains d'Abd-al-Rhaman-ben-Abdallah al Gaféky, ce vaillant capitaine, qui avait ramené de Toulouse à Narbonne les débris de l'armée d'Al-Samah.

Comme Al-Samah, Abdérame répara d'abord avec soin et justice les torts de son prédécesseur. Il visita les provinces, écouta les plaintes de chacun, et fit strictement exécuter, en faveur des chrétiens et des juifs, toutes les clauses des capitulations. Mais au milieu de ces travaux administratifs, il réunissait les troupes de l'Espagne, appelait des renforts d'Afrique, d'Egypte même, de Syrie et d'Arabie, disposant tout pour une grande et décisive attaque de la terre d'Afrank. Le chef des forces musulmanes dans la Narbonnaise, Othman-ben-Abou-Nézah, rival d'Abdérame au poste d'émyr, qu'il avait un moment occupé, et son ennemi depuis le choix du khalyfe, avait épousé l'une des filles d'Eudes, le duc d'Aquitaine. Les chroniques françaises le nomment Munuza, et sa femme Lampégie. Prétextant qu'il avait fait trève avec les chrétiens, il refusa d'obéir aux ordres d'Abdérame, qui lui commandait d'entrer en avant-garde sur les domaines de son beau-père. Abdérame irrité fit marcher contre lui quelques troupes qui enveloppèrent le rebelle dans la ville nommée *Al-Bab*, la Porte, qu'on croit être Puycerda. Othman, essayant de fuir avec sa femme, périt dans les rochers, et Lampégie fut amenée à l'émyr. « Par Allah ! s'écria-t-il, jamais chasse si précieuse ne fut faite dans ces montagnes. » Et il envoya la belle captive au harem de Damas.

Bientôt après, à la tête de toutes ses troupes, Abdé-
731 — rame passa lui-même les Pyrénées, brûlant de venger la déroute de Toulouse, et d'étendre, avec la foi, l'em-

pire du khalyfe sur les contrées inconnues que ses Arabes nommaient la *Grande-Terre*. Ce ne fut pas toutefois par la Gaule gothique, par la Septimanie, qu'à l'exemple d'Ambisah, Abdérame pénétra dans le pays d'Afrank. Pour frapper sur-le-champ son principal ennemi, le chef des Aquitains, il rassembla son armée sur le haut Ebre, traversa la Navarre, franchit les monts *Al-Bortat* par le col de Roncevaux et la vallée de la Bidassoa, puis tout à coup parut dans la Vasconie surprise. Battant les chrétiens dans toutes les rencontres, il enleva Toulouse au passage, écrasa Eudes sous le murs de Bordeaux, saccagea cette ville, passa sans résistance la Garonne, la Dordogne, la Charente, enleva Poitiers, et s'avança jusqu'à la Loire, jusqu'aux remparts de Tours, où il voulait, en livrant aux flammes la fameuse basilique de Saint-Martin, détruire le *temple de l'idolâtrie*. Les Arabes étaient ainsi parvenus au cœur de la France, non loin de ces champs catalauniques [1], où, moins de trois siècles auparavant (en 451), les Francs de Mérovée, les Bourguignons de Gondioc et les Goths de Théodoric, réunis sous le Romain Aétius, avaient exterminé les Huns d'Attila. Ce fut encore la France qui, ayant arrêté cette première invasion de l'Asie par le nord, arrêta la nouvelle invasion de l'Asie par le midi.

Karl ou Charles-Martel, avec le titre de maire du palais, et sous le nom de quelque fantôme de roi, Clotaire IV, Chilpéric II, Thierry II, gouvernait la monarchie des Francs. Il était au delà du Rhin, repoussant les agressions de quelques peuplades germaines, lorsque les Arabes pas-

[1] La plaine de Châlons-sur-Marne.

sèrent les Pyrénées. Rappelé en France par ce danger pressant, Charles-Martel convoqua, par un ban général, tous les guerriers des divers royaumes réunis précédemment sous le sceptre de Clovis, auxquels vinrent se joindre, malgré la haine qu'ils portaient aux Francs et la crainte de leur domination, les Aquitains chassés de leur patrie. Et comme, en ce grand péril, Charles avait à sauver l'autel en même temps que le trône, pour se procurer de suffisantes ressources, pour rassembler, armer, nourrir la multitude de ses soldats et de ses alliés, il mit la main jusque sur les biens de l'Église. L'innombrable armée du roi Kaldoûs (ainsi le nommaient les Arabes [1]) rencontra celle d'Abdérame sur les bords de la rivière *Ouar*, la Loire sans doute, ou quelqu'un de ses affluents. Les Arabes, d'après leurs historiens, contredits sur ce point par les chroniques françaises, venaient de prendre et de saccager Tours, presque en face de l'ennemi. C'était donc dans le désordre d'une prise d'assaut, d'un pillage de ville, qu'ils se trouvaient pour la première fois en présence des Francs. Abdérame ne put obtenir de ses guerriers qu'ils abandonnassent tout le butin pour ne garder, comme naguère ceux de Thâryk et de Mouza, que leurs armes et leurs chevaux. Quelques escarmouches, quelques marches feintes, ramenèrent les Arabes auprès de Poitiers, où, dans un vaste camp, Abdérame réunissait ses escadrons, dispersés en fourrageurs

(1) On se ferait difficilement une idée de l'altération que subissent les noms propres en passant de l'une à l'autre de ces langues si différentes. Il y a tel historien arabe, dit Conde, qui appelle tous les rois de France Colorio et Lodorio, tous ceux d'Espagne Odron et Lodron. Et les chroniqueurs chrétiens rendent bien la pareille aux Arabes.

jusque dans les plaines de Sens. Charles-Martel le suivait lentement avec toutes ses forces. Ils se trouvèrent en face dans le courant d'octobre. — 732

« Le sort du monde, dit M. Henri Martin [1], allait se jouer entre les Franks et les Arabes. Les barbares d'Austrasie ne soupçonnaient guère quelles destinées étaient confiées à leur épée ; cependant un sentiment confus de la grandeur de la lutte qu'ils allaient engager parut les saisir ; les musulmans, de leur côté, hésitèrent pour la première fois. Durant sept jours, l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur ; les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des costumes, de la tactique. Les Franks contemplaient d'un œil surpris ces hommes bruns aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux boucliers ronds, aux sabres minces, aux légères zagaies, caracolant parmi des tourbillons de poussière sur leurs cavales échevelées ; les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques pour mieux voir les géants du nord avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casaques de peaux de buffle, leurs longues épées et leurs énormes haches. Enfin, le septième jour, vers l'aube, les Arabes et les Mores sortirent de leurs tentes, se déployèrent en ordre dans la plaine, et, après la prière du matin, Abd-el-Rhaman donna le signal. »

Confiant dans sa fortune autant que dans sa foi, l'émyr des musulmans espérait une autre bataille du Gua-

[1] *Histoire de France*, tome II, page 275.

dalété. Il comptait livrer encore, et toujours au profit de l'islam, une de ces luttes décisives où se joue le sort des Etats. Mais les Arabes n'étaient plus ces guerriers pauvres, austères, enthousiastes, qui avaient vaincu à Xerez par leur ardeur et leur agilité. Toujours braves, toujours orgueilleux, mais embarrassés d'immenses dépouilles, ils ne purent exécuter avec leur ordinaire élan ces rapides mouvements de cavalerie, ces chocs impétueux, irrésistibles, qui rendaient la victoire aussi prompte que le galop de leurs coursiers; et les Francs, serrés en épais bataillons, les recevaient immobiles, comme des *bancs de glace* (1). Pour protéger, vers le soir, contre une habile attaque des Aquitains, le camp qui renfermait ses richesses, l'armée musulmane se divisa. Le désordre alors se mit dans ses rangs, et, malgré des prodiges de valeur, les Arabes furent enfin rompus, dispersés, exterminés, par des adversaires non moins braves, non moins constants, beaucoup plus nombreux d'ailleurs, et qui combattaient dans leur propre pays *pro aris et focis*. Abdérame périt dans l'action, et les faibles débris de son armée échappés au carnage à la faveur de la nuit, et laissant leur camp vide, furent ramenés jusqu'à Narbonne, que Charles Martel essaya vainement d'emporter d'assaut. Il pilla les contrées voisines, dont les seigneurs, tout chrétiens qu'ils étaient, firent alliance avec les Arabes pour se délivrer de ses déprédations (2).

(1) *Glacialiter manent adstricti,* dit Isidore de Beja.

(2) Sur la bataille de Poitiers, et généralement sur l'invasion de la France par les Arabes, on peut consulter, outre l'historien cité déjà (M. Henri Martin), l'*Histoire de la Gaule méridionale,* par Fauriel, et l'*Histoire des invasions arabes en Gaule,* par M. Reinaud. Dans sa rapide *Histoire de France,* M. Mi-

Cette victoire signalée sauva la France, et peut-être la chrétienté tout entière. Si le drapeau de l'islam, vainqueur des Grecs et menaçant déjà Constantinople, eût flotté sur les tours de Paris ; si la monarchie des Francs fût tombée comme celle des Goths, je ne sais quelle bannière assez puissante restait en Europe pour arrêter le double torrent de l'Arabie, qui, remontant le Rhin et le Danube, eût fait sa jonction au cœur de l'Allemagne. C'était alors la religion de Mahomet qui devenait la religion catholique, l'universelle. On pourrait, sur cette supposition, établir quelque intéressante controverse, se demander, par exemple, si la substitution d'un culte à l'autre eût nécessairement changé le destin du monde moderne, et si le génie de l'Europe se fût trouvé plus gêné dans ses développements, dans son essor, par une religion venue de l'Arabie que par une religion venue de la Palestine. En se rappelant Jean Huss, Galilée, l'inquisition, il est permis d'en douter, et de croire que l'Europe n'eût pas plus manqué à ses destinées sous la loi de Mahomet que sous la loi de Jésus. Mais à quoi bon cette controverse dans le vide? L'histoire dit ce qui est, non ce qui pourrait être, et la Providence a prononcé.

La défaite d'Abdérame entre Tours et Poitiers mit fin aux projets d'agrandissement des Arabes par delà les Py-

chelet commence de la sorte le récit, en quatre lignes, de la rencontre des Francs et des Arabes : « ... La célérité prodigieuse de ces *brigands* semblait les multiplier. On craignait que, *selon leur usage*, après avoir fait un désert d'une partie des contrées du midi, ils ne finissent par s'y établir. » Je regrette profondément que l'illustre historien ait voulu flétrir, par ce mot injuste et dédaigneux, un si grand peuple accomplissant de si grands desseins.

rénées. Jamais plus ils ne furent en état de les reprendre, car déjà leur trop vaste domination pour un centre unique menaçait ruine en divers endroits. Les Berbères, pressurés par des chefs avaricieux venus de Damas pour s'enrichir, comme jadis les proconsuls de Rome, s'étaient soulevés dans tout le Mahgreb, et recommençaient ainsi cette longue querelle de race, si funeste aux Arabes d'Espagne. Ceux-ci étaient abandonnés à leurs seules forces, bien réduites et bien insuffisantes. A peine le wali d'Afrique put-il leur envoyer quelques renforts sous Abd-al-Malek-ben-Kotan al Féhry, nommé provisoirement émyr à la place d'Abdérame. Abd-al-Malek traversa l'Espagne en toute hâte pour porter secours aux provinces gauloises où tenaient encore les armes musulmanes. Mais à son retour des frontières, dans la sai-
736 — son des pluies, il fut atteint et battu, soit par les Aquitains, soit par les Bigorrais et les Basques.

Le khalyfe Hescham envoya pour le remplacer Okbah-ben-al-Hedjadj al Kayzy, qui venait de comprimer la révolte des Berbères. Cet Okbah fut de tous les émyrs d'Espagne celui qui déploya le plus d'efforts et de talents pour ramener un peu d'ordre au milieu de la confusion qui s'accroissait chaque jour. Il se montra juste, humain et sévère. Refusant toute espèce de dons, qu'un long et pernicieux usage lui eût permis d'accepter, il punissait sans pitié les oppresseurs, quels que fussent leur sang, leur rang ou leur fortune, et jamais les opprimés n'invoquèrent vainement sa protection pour leur défense, et sa justice pour la réparation de leurs griefs. C'est l'éloge que firent de lui les chrétiens eux-mêmes. Il signala les commencements de son autorité

en ordonnant une égale distribution des charges publiques, dans laquelle disparurent ces distinctions nées de la conquête, devenues odieuses par leur origine, devenues iniques par la succession des temps et la commune soumission. Il établit, dans les villes et bourgs, auprès de chaque mosquée, des écoles publiques et des tribunaux de *kâdhys*. Enfin il créa un corps de *kaschefs* (*découvreurs*), cavalerie permanente, espèce de maréchaussée, destinée à la poursuite des malfaiteurs, au maintien du bon ordre, à la sûreté des communications. Poursuivant le rêve des précédents émyrs, rêve que les khalyfes d'Orient n'avaient point abandonné, Okbah se préparait à porter de nouveau la guerre dans le *Frandjat*, lorsqu'il apprit à Saragosse que les Berbères s'étaient encore révoltés, après avoir embrassé le schisme des Morabites (*al-morâbethyn*, les voués *à Dieu*), et que, fiers de quelques avantages, ils menaçaient l'émyr arabe dans Tanger. Okbah revint précipitamment à Cordoue, descendit le fleuve avec un corps d'élite, et, passant le détroit, parvint, après de longs efforts, à contenir les rebelles.

Ce ne fut qu'au bout de quatre ans que, trompé par une paix apparente, Okbah revint en Espagne. Il y mourut presque aussitôt. Sa longue absence avait été — 741 funeste. Les gouverneurs de provinces, devenus, loin de leur chef, égaux entre eux, agirent sans union, sans concert, et s'habituèrent à se considérer, chacun dans son gouvernement, comme maîtres et souverains. Cependant les Berbères, profitant à leur tour du départ d'Okbah pour violer la foi jurée, reprirent aussitôt les armes, et rallièrent à leurs taïfas jusqu'aux nègres du désert. Le wali d'Égypte, Hantallah-ben-Séfouân al

Kebby, envoya contre eux quelques troupes arabes, commandées par Baledj-ben-Baschyr et Thaalébah-ben-Salémah, qui allèrent imprudemment chercher les rebelles au delà de l'Atlas. Dans ces plaines de sable, disent les historiens arabes, les noirs combattants de Soûs et de Masamoud ressemblaient à des nuées de sauterelles. Épuisés par la chaleur, dévorés par la soif, les Arabes furent écrasés dans cette lutte inégale où le climat combattait contre eux. Les deux généraux vaincus s'enfuirent jusqu'au détroit, avec les débris de leur armée, au travers de l'insurrection générale, et cherchèrent asile en Andalousie. Leur arrivée y alluma une sanglante guerre civile. J'en dirai brièvement les phases diverses et les résultats.

Ces nouveaux venus, reçus en fugitifs, prétendirent commander dans l'Espagne comme dans l'Afrique. Mais Abd-al-Malek-ben-Kotân, jaloux de ses droits d'émyr que le khalyfe lui avait rendus après la mort du regrettable Okbah, s'opposa justement à leurs prétentions. Il fallut vider la querelle par les armes. Baledj et Thaalébah se divisèrent d'abord pour faire à la fois le siége de Cordoue et celui de Tolède. Abd-al-Malek fit lever l'un et l'autre; mais les rebelles, s'étant réunis, défirent à leur tour Abd-al-Malek, qui leur fut livré par les habitants de Cordoue. Après la victoire, les troupes élurent tumultueusement Baledj pour émyr, et son collègue, jaloux de cette préférence, l'abandonna, suivi des siens, pour s'établir en maître dans l'Estrémadure. Le fils d'Okbah, Abd-al-Rhaman, vint alors attaquer Baledj avec les troupes fidèles, le tua de sa main, et dispersa son ar-
742 — mée.

Tandis que la confusion, l'anarchie et la guerre civile

désolaient ainsi l'Espagne, les Berbères d'Afrique soutenaient avec acharnement leur révolte, que les victoires de l'Arabe Hantallah parvinrent avec peine à comprimer. Enfin la plus sanglante querelle venait aussi de s'allumer en Orient, entre les Omméyades et les Abassydes, pour la possession du trône des khalyfes. Le vaste empire de l'islam paraissait prêt à s'écrouler dans ces dissensions intestines, dans cette universelle conflagration.

Ce fut à la faveur de si heureuses circonstances que commença ce long effort des Espagnols pour reprendre leur patrie à des maîtres étrangers.

On a l'habitude de placer la première apparition du guerrier chrétien appelé *le roi* Pélage, et sa victoire, ou plutôt son heureuse embuscade dans la caverne de Covadunga, peu de temps après la conquête de Thâryk et de Mouza, vers l'année 718. « Il y avait alors dans les montagnes des Asturies, disent d'anciennes légendes, une foule incroyable de peuple fidèle. » C'étaient des chrétiens ibères, romains et goths, qui avaient mieux aimé vivre indépendants, loin des villes, que sous la domination des ennemis du Christ. Ils restèrent, oubliés des vainqueurs, dans ce coin de montagnes, le plus pauvre et le plus âpre de la Péninsule, où vécut le *Cantaber indomitus* d'Horace, où les Romains, malgré la courte expédition faite sous Auguste, ne purent ni maintenir leurs armes, ni faire pénétrer leur langue et leurs mœurs, où la souveraineté des Goths ne fut ni moins contestée, ni plus réelle. Le départ de l'émyr Al-Haour pour les Gaules, justement en cette année 718, les expéditions successives d'Al-Samah (721), d'Ambisah (724),

et d'Abdérame (731), au delà des Pyrénées, enfin celle d'Okbah en Afrique (737), ayant toujours éloigné d'eux le danger d'une attaque, ils purent s'établir et se fortifier dans leur petit territoire. Le chef qu'ils se donnèrent par élection fut Pelagius (don Pelayo), qu'on s'est efforcé de faire descendant des anciens princes goths, quoiqu'il fût plutôt un Ibère-Romain, et auquel on attribue un règne de dix-neuf ans, tout rempli d'aventures miraculeuses. Rien n'est plus obscur, rien n'est plus incertain que ces commencements de la monarchie espagnole, et l'existence même de Pélage a été, comme celle de Romulus ou de Pharamond, vivement controversée. Le fait est qu'Isidore de Béja (*El Pacense*), seul écrivain chrétien de l'époque, ne dit pas un mot de ce roi chrétien, et que les historiens postérieurs qui l'ont mentionné ne sont aucunement d'accord sur l'origine, l'époque, la durée et les événements de son règne. Pour concilier tant de doutes et de contradictions, quelques-uns ont imaginé de confondre en une seule et même personne le roi des Asturies, Pélage, combattant les Arabes, avec le comte de Murcie, Théodomir, vassal des Arabes ; puis, de confondre encore Favila, successeur du premier, avec Athanaïlde, successeur du second. Ce fut le savant Béarnais Marca [1], qui commit le premier cette confusion, et, sous l'autorité de son nom, s'est propagée l'erreur grossière où sont tombés la plupart des historiens étrangers, entre autres, parmi nous, le P. d'Orléans [2], et Voltaire à sa suite, qui appelle ces deux hommes en un Pélage-

[1] Mort archevêque de Paris en 1662, auteur du livre intitulé *Marca Hispanica*, d'une *Histoire du Béarn*, etc.

[2] *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1734.

Theudomer. Il est inutile de relever l'absurdité palpable d'une telle supposition qu'aurait dû prévenir, moins encore la différence des noms que celle des situations géographiques et politiques. Théodomir est un personnage trop bien connu, trop bien désigné dans les annales des deux peuples pour qu'on puisse le confondre avec nul autre.

Quant à Pélage, bien que la vaste compilation de don José Conde n'en fasse pas plus mention que la chronique d'Isidore de Béja, il est certain cependant que quelques historiens arabes ont parlé de lui, aussi bien que les chroniqueurs espagnols à partir du IXe siècle. Ils le mentionnent comme chef des chrétiens d'*Astourisch* ou de *Djalikia* (des Asturies ou de la Galice) dans les années 97 et 99 de l'Hégire (719 et 721), l'appelant *Belaÿ* (la lettre P manque dans la langue arabe) ou *Bélaÿ-al-Roumy*, Pélage le Romain. Ce qu'on peut croire, en définitive, c'est qu'une poignée d'Ibères et de Goths fugitifs (il faut ainsi réduire la *foule incroyable* de peuples qui vivaient cachés au fond des gorges de montagnes incultes) se réfugia dans les seuls lieux qu'eussent négligés les armes musulmanes, et qu'elle servit de noyau, de ralliement, aux chrétiens mécontents ou zélés qui vinrent accroître peu à peu le petit peuple indépendant. On conçoit que les Arabes, occupés de vastes entreprises toujours dirigées par l'autre extrémité des monts, les aient oubliés dans leur sauvage retraite; on conçoit aussi que des traditions populaires aient orné de fables, entouré de prodiges, le berceau toujours respectable et glorieux de l'indépendance nationale.

Après le mauvais succès de l'expédition d'Abdérame

dans les Gaules, et à la faveur des guerres intestines qui divisèrent continuellement les vainqueurs des Goths, ces réfugiés de l'antique Cantabrie purent faire quelques excursions hors de leur asile. Ils se grossirent d'une foule de chrétiens qui fuyaient, soit les exactions et les pillages, soit la vue même des temples infidèles, et furent bientôt en état d'essayer de petites entreprises, d'abord au nord, pour gagner le rivage de la mer, puis à l'ouest et au midi pour s'étendre dans les vallées voisines et de plus fertiles campagnes. Il est dit, dans Conde, que, pendant l'absence de l'émyr Okbah (vers 738), quelques partis de chrétiens, sortis des montagnes du *Djouf* (du nord), ayant paru dans la plaine, Abd-al-Malek alla donner la chasse à ces bêtes fauves, et les repoussa dans leurs repaires. Cependant Alphonse dit le Catholique, gendre de Pélage, élu pour successeur à Favila son beau-frère, s'étant avancé dans la Galice, puis aux bords du Duero, avait pénétré jusqu'auprès de Salamanque, et se trouvait, vers l'année 750, souverain d'un petit royaume composé des Asturies, de la Galice presque entière et d'une partie de la province de Léon.

Effrayés de l'état de faiblesse et d'anarchie où les tenaient leurs perpétuelles discordes, les Arabes andalous, après la défaite des deux chefs égyptiens, s'adressèrent au wali d'Afrique pour qu'il leur donnât un émyr capable de réprimer les factions et de pacifier le pays. Hantallah leur envoya Houzam-ben-Dhirar al Kélébi, surnommé Abou'l-Khatar, le meilleur de ses officiers, celui qui avait le plus contribué à ses victoires sur les Berbères. Et comme, pour contenir ces obstinés rebelles, il n'avait rien trouvé de mieux que de les enrôler dans ses

propres troupes, comme il désirait en débarrasser son gouvernement d'Afrique, comme enfin il n'avait plus lui-même qu'un petit nombre de guerriers arabes à son service, il fit partir avec Houzam une armée toute composée des Berbères qui s'étaient soumis. Ce fut — 743 alors, pour la première fois, que les Mores proprement dits entrèrent en nombre dans la Péninsule, sans être mêlés aux Arabes, et sans avoir au moins, pour chefs et officiers de leurs *taïfas*, des hommes de la race supérieure.

Avec leur aide, Houzam put arrêter Thaalébah, qui s'était emparé de Mérida et de Cordoue, et les autres gouverneurs de provinces qui s'arrogeaient indûment le titre d'émyrs. Ensuite, pour prévenir de nouvelles discordes, pour attacher au sol les populations mouvantes, il assigna des terres séparées et distinctes aux différentes nations musulmanes nouvellement venues en Espagne, d'Asie et d'Afrique, s'efforçant de régler ce partage de manière que chacun trouvât, autant que possible, dans son domaine, le climat, les productions et les habitudes du pays d'où il était issu (1). Houzam leur

(1) Voici les attributions de territoires citées par Conde. Je les rapporte en avouant qu'elles sont fort peu claires aujourd'hui, faute d'une bonne table géographique que Conde promettait, et qu'il n'a point publiée :

Les Égyptiens et une partie des Arabes Bélédys furent cantonnés dans les districts d'Ocnosoba et de Béja ; le reste des Bélédys dans la terre de Tadmir (Murcie) ; les gens d'Hémesse dans les districts d'Esbilia (Séville) et de Libla (Niebla) ; les gens de la Palestine, dans ceux de Sidonia et d'Algéziras ; les gens d'Alordania (des bords du Jourdain), dans les environs de Rayata et de Malaga ; les gens de Damas, dans le territoire d'Elvira ; les gens de Kinsrin, dans celui de Jaën ; les gens de Ouacita, dans les dépendances de Cabra ; enfin les gens des Iracks et de Kaïrwan, dans les provinces plus éloignées à l'orient.

assigna également un tiers du produit des terres cultivées par les serfs des *agémis (a'djémys*, étrangers, probablement les Goths demeurés sous la domination musulmane), laissant toutefois aux familles des Arabes venus les premiers, au temps de la conquête, les biens qui étaient dès longtemps en leur possession. Dans ce remaniement de territoires, dans cet établissement plus fixe des tribus, disparut le petit royaume de Théodomir, passé d'abord aux mains d'autres seigneurs goths, et toute la Péninsule, sauf les Asturies, n'eut plus que des maîtres arabes.

Les efforts et les réglements d'Houzam ne purent assurer à l'Espagne une bien longue tranquillité. Deux chefs de tribus, Samaÿl-ben-Hatim al Kéléby et Thouéba-ben-Salémah al Djézamy, l'un de Syrie, l'autre d'Égypte, mécontents de leur partage, s'insurgèrent bientôt contre Houzam, qu'ils accusaient de trop favoriser ses compatriotes, les Arabes de l'Yémen. Ligués contre l'émyr, ils le firent tomber dans une embuscade, et l'emprisonnèrent à Cordoue. Houzam parvint à s'échapper avec le secours de quelques amis, mais il fut tué dans un combat livré sous les murs de la ville. Les rebelles, vainqueurs, se partagèrent l'Espagne. Thouéba demeura à Cordoue avec le titre d'émyr; Samaÿl alla gouverner Saragosse 745 — et les provinces du nord.

La faiblesse du pouvoir ainsi divisé, l'insubordination qui naît des dissensions civiles, enfin la nécessité où sont des chefs armés les uns contre les autres de s'assurer l'affection de leurs troupes, même par la licence, amenèrent un tel relâchement dans la discipline militaire, que les soldats se livraient impunément à tous les

excès, n'épargnant pas plus les musulmans que les chrétiens ou les juifs, et que les peuples d'Espagne, jusqu'alors tranquilles et respectés, se trouvaient livrés à tous les maux de la conquête. Ce fut donner de grands renforts aux chrétiens des Asturies qui, justement à cette époque, sous Alphonse le Catholique, accomplirent d'heureuses entreprises autour de leur retraite. Les hommes sages, parmi les musulmans, sentirent qu'un tel état de choses exigeait un prompt remède. N'espérant rien de l'Orient, que désolaient aussi des guerres intestines et plus graves encore, ils convinrent de former une assemblée générale où seraient conviés les chefs des tribus arabes de l'Yémen, de la Syrie et de l'Égypte, pour prendre d'un commun accord toutes les mesures nécessaires au bien public, et spécialement pour faire élection d'un émyr qu'ils investiraient du commandement supérieur. Une telle assemblée était nouvelle parmi les musulmans, et ses actes préparaient à l'Espagne son émancipation du khalyfat de Damas. Elle se réunit, cependant, malgré l'opposition des plus séditieux, et — 746 nomma d'une voix unanime Youzouf-ben-Abd-al-Rhaman al Féhry, arrière-petit-fils de cet Okbah-ben-Nafé qui, le premier, porta les armes arabes du Nil à l'océan Atlantique. C'était un homme de bien, estimé de toutes les factions parce qu'il n'avait pris parti pour aucune d'elles, et que les chrétiens respectaient à l'égal des musulmans. Il avait longtemps et bien gouverné la province arabe des Gaules.

Youzouf se mit à parcourir les provinces de l'Espagne, pour tout voir de ses yeux, pour écouter les plaintes, pour rendre la justice. Il fit partout réparer les routes et

les ponts, il changea la plupart des gouverneurs qui s'étaient habitués, disent les historiens, à considérer les populations comme des troupeaux ; il parvint enfin à rétablir pour un moment l'ordre et la paix. Par ses nouvelles dispositions, l'empire arabe d'Europe fut alors divisé en cinq grandes provinces : 1° Korthobah (Cordoue), ou l'Andalousie, comprenant les villes et territoires d'Eschbilia (Séville), Karmouna (Carmona), Estedja (Ecija), Schedzouna (Sidonia), Arkosch (Arcos), Libla (Niebla), Malaca (Malaga), et Djahen (Jaen). — 2° Tolaïtola (Tolède), ou la Castille et l'Andalousie orientale, comprenant Ouad-al- Hakhara (Guadalaxara), Aourioualeth (Orihuela), Balentsia (Valence), Dania (Denia), Locant (Alicante), Karthadjanah (Carthagène), Maoursia (Murcie), Ouad-Aexi (Guadix). — 3° Méréda (Mérida), ou l'Estrémadure et la Lusitanie, comprenant : Batalyos (Badajoz), Barakara (Braga), Leschbouna (Lisbonne), Bortokal (Oporto), Elbora (Evora), et Eschtorka (Astorga). — 4° Sarkosta (Saragosse), ou l'Aragon, la Navarre et la Catalogne, comprenant : Tarkena (Tarragone), Tortoscha (Tortose), Barschalouna (Barcelone), Djerounda (Gironne), Lareda (Lerida), Oueschka (Huesca), Bambalona (Pampelune), et Djaka (Jaca). — 5° Arbounah (Narbonne), ou la Septimanie, entre les monts Al-Bortât et l'Ouad-Némousa (le Gard), comprenant Karkaschouna (Carcassonne), Batieras (Beziers), Agada (Agde), Macalouna (Maguelonne, devenu Montpellier), et Némousa (Nismes).

Les sages mesures de Youzouf donnèrent à l'Espagne un repos de quatre années. Mais bientôt reparurent les rivalités de personnes et les jalousies de races. On disait

de l'émyr que, pour ses partisans, sa coupe était de miel, et, pour ses rivaux, d'absinthe. Au bout de cette espèce de trève entre les factions, Amer-ben-Amroû al Koraÿschy, lequel se piquait d'être le descendant direct de Mokschab, l'enseigne du Prophète au combat de Bedr, mécontent de ce que Youzouf lui eût ôté le titre d'émyr de la mer (*Amyr-al-Bahr*, amiral), et plus mécontent de ce qu'il eût donné les gouvernements de Tolède et de Saragosse à Samaÿl, son ennemi, et au fils de Samaÿl, souleva les tribus syriennes, ameuta les Berbères, et se mit en révolte ouverte au nom des Abbassydes, qui disputaient alors aux Omméyades le trône impérial de
Damas. Il attaqua d'abord Samaÿl et son fils dans — 750
Saragosse, prit cette place, après un siége meurtrier, et marcha sur Tolède, où Youzouf, ayant reçu son investiture du dernier khalyfe omméyade, assemblait, pour punir le rebelle, les Yéménides et leurs alliés. La guerre entre eux fut longue, sanglante, acharnée. Cependant, après des succès divers, Youzouf vainqueur avait enfermé son rival dans cette même Saragosse, et Amer-ben-Amroû fut pris à son tour après un mois
d'assauts. Ce fut alors que la venue d'un étranger — 755
en Espagne y produisit une révolution complète, et rétablit sur de nouvelles bases, plus stables, plus solides, la puissance arabe qui s'écroulait dans les déchirements d'une interminable anarchie.

CHAPITRE III.

Khalyfat de Cordoue. — Dynastie omméyade. — Second établissement (de 756 à 1001).

Lorsqu'en l'année 41 de l'Hégire (662 de notre ère), Moawiah-ben-Abou-Sofyan fut fait khalyfe dans Koufah par son général Amroû, il imagina, pour se rattacher par le sang à la famille de Mahomet, dont il détrônait le petit-fils, de se dire arrière-petit-fils d'Omméyah, qui avait été cousin d'Abd-al-Mothleb, aïeul du Prophète. De là vint le nom d'omméyade donné à la dynastie qu'il fonda, et qui, de lui à Mérouân II, fournit quatorze khalyfes à l'empire d'Orient. Il n'entre pas dans mon sujet de raconter comment cette dynastie, par ses discordes, ses luttes et ses crimes, indisposa contre elle les nations de l'islam; comment les abbassydes (descendants d'Abbas, oncle de Mahomet), à la faveur de cette désaffection générale, purent réclamer le trône, et le disputer les armes à la main, en suscitant un schisme en même temps qu'une révolte; comment enfin, après les chances

diverses d'une longue guerre civile, qui déchira tout l'empire et l'inonda de sang, Mérouân II fut entièrement défait dans la plaine d'Arbelles, pris et mis à mort par Abd-Allah, oncle du jeune Abou'l-Abbas, avec qui fut intronisée la dynastie des abbassydes [1] (750). Il suffit de rappeler que la très-nombreuse famille des Omméyades fut non-seulement proscrite, mais exterminée. Elle périt presque tout entière dans des supplices raffinés qui firent donner au jeune khalyfe le surnom d'*Al-Ssefah*, ou le Sanguinaire. On rapporte, par exemple, que son oncle Abd-Allah, s'étant fait livrer quatre-vingt-dix jeunes gens de cette famille infortunée, les fit battre de verges jusqu'à ce qu'il tombassent épuisés de douleur, qu'on les couvrit alors de tapis, et que les bourreaux prirent un repas sur les corps palpitants de leurs victimes, dont ils entendaient les gémissements et l'agonie. Ces vengeances atroces s'exercèrent jusque sur les morts, car on déterra les cadavres des derniers khalyfes omméyades pour les brûler et en jeter les cendres au vent.

Mais le premier, l'inévitable châtiment de la cruauté, d'après le constant témoignage de l'histoire, c'est qu'elle manque toujours son but. Malgré l'anathème et l'extermination, un membre de la famille proscrite put échapper au massacre de ses proches. C'était un jeune homme de vingt ans, Abb-al-Rhaman-ben-Ma'ouyah, petit-fils du khalyfe Hescham. Il parvint à s'enfuir de Syrie sous un déguisement, et après avoir erré quelque temps dans

[1] La langue de Mérouân fut jetée à un chat, comme celle d'un impie, parce qu'il avait eu pour précepteur l'imam Djad, qui, le premier, osa nier la divinité du Koran. On l'appelait pour cette raison *Al-Djady*.

l'empire, au milieu de longues aventures et de grands dangers, il vint se réfugier parmi les Berbères de l'Atlas, dans la puissante tribu des Zénètes, où il vécut quelque temps, connu d'eux, mais sous le nom supposé de Djafar-al-Mansour.

C'était pendant le feu de la guerre que se livraient Youzouf al Féhri et Amer-ben-Amroû pour la possession de l'émyrat d'Espagne. A la même époque, des nobles arabes, au nombre d'environ quatre-vingts, pris même dans les tribus belligérantes de Syrie et d'Egypte, se réunirent en secret à Cordoue, chez un certain Tamâm-ben-al-Kamah, Yéménite, pour conférer pacifiquement sur les moyens de délivrer leur pays adoptif du fléau sans cesse renaissant de la guerre civile et de l'anarchie, de lui donner, enfin, un gouvernement stable, fort, respecté. Ils convinrent unanimement que la rivalité des chefs et l'impunité des révoltes, dans l'éloignement du siége de l'empire, était la première cause de tous leurs maux ; qu'il fallait donc, pour les faire cesser, créer en Espagne un empire indépendant, qui ne relevât plus, ni des walis d'Afrique, ni même des khalyfes de Damas. La récente usurpation des Abbassydes devrait servir à colorer d'un prétexte religieux cette efficace résolution aux yeux de ceux que ne toucherait pas suffisamment la nécessité politique. Restait la difficulté d'élever une dynastie au milieu des jalousies de personnes, de familles et de tribus. L'un des convoqués, Wahib-ben-Zahyr, proposa le dernier rejeton de la race vénérée des Omméyades, le jeune Abdérame, dont il connaissait la retraite ; et ce choix, qui devait rallier les musulmans fidèles, qui devait imposer aux rivalités « comme le soleil

paraissant au milieu des étoiles », fut approuvé par tous les membres de l'assemblée. Deux d'entre eux, Tamam-ben-al-Kamah et Wahib-ben-Zahyr, se rendirent secrètement en Afrique pour chercher le jeune proscrit dans sa tribu du désert, et lui offrir, au nom des tribus arabes de l'Yémen, de la Syrie et de l'Égypte, la puissance souveraine en Espagne. Abdérame accepta sa haute destinée. Il partit aussitôt, conduit par les deux envoyés de Cordoue, traversa heureusement la Mauritanie, puis le détroit, évitant les villes et les ports fréquentés, et vint débarquer à Hisn-al-Mounékâb (*fort des Coteaux*, aujourd'hui Almuñecar), avec quelques centaines de cavaliers fournis par la tribu berbère qui lui avait donné asile. Les conjurés de Cordoue avaient déjà répandu son nom dans la province, avec la nouvelle de sa prochaine arrivée, et partout les populations, qui l'attendaient, séduites par sa bonne mine autant que par l'éclat de sa naissance, l'accueillirent avec allégresse et dévoûment. Alméria d'un côté, Malaga de l'autre, lui ouvrirent aussitôt leurs portes, puis Xerez, Arcos, Sidonia, et, son escorte se grossissant toujours, Séville enfin le reçut en triomphe à la tête de vingt mille guerriers. — 755

L'émyr Youzouf, qui venait d'achever heureusement le siége de Saragosse, et ramenait à Tolède son rival enchaîné, apprit les succès d'Abdérame aussitôt que son débarquement sur les côtes d'Andalousie. Plein de fureur à ces nouvelles, il fit périr tous ses prisonniers, « ce qui indisposa sa fortune, » disent avec profondeur et naïveté les historiens arabes; et, remettant à son fils aîné Abd-al-Rhaman toutes les troupes disponibles pour qu'il allât couvrir Cordoue, il s'empressa lui-même, avec

l'aide de ses deux autres fils et de son général Samaÿl, de rassembler toutes celles qui occupaient l'est, le nord et l'ouest de l'Espagne. Cependant, tandis que les partisans du jeune Omméyade répandaient des proclamations qui annonçaient la venue du prince légitime et promettaient la paix, le repos, l'abondance sous son règne, Abdérame poursuivait rapidement sa marche, jaloux de soutenir le préstige d'un nom respecté par l'éclat d'actions glorieuses. Il culbuta le fils de Youzouf, qui était venu à sa rencontre, et l'enferma dans Cordoue. L'émyr s'avançait avec une armée nombreuse pour dégager sa capitale; Abdérame, sans lever le siége, détacha de son camp dix mille cavaliers d'élite, se mit à leur tête, et vint résolument attaquer l'émyr malgré l'extrême disproportion du nombre. Sa témérité, qu'il sut habilement étayer sur d'heureux présages, fut couronnée du plus éclatant succès. Youzouf, complétement défait, s'enfuit jusqu'en Portugal, tandis que Samaÿl gagnait Murcie ; et Cordoue, soulevée contre le fils de l'émyr, se rendit 755 — au vainqueur.

Cette victoire signalée de Mouzarah (c'est ainsi que les Arabes nomment le lieu où elle fut livrée, entre Mérida et Cordoue) assura le succès d'Abdérame, en lui livrant le siége de l'empire. Il put dès lors faire tous les actes de souveraineté et confier les plus hauts emplois de l'État à des partisans de sa famille, qui étaient venus de Syrie courir les chances de sa fortune. Mais le nouveau trône des Omméyades, transplanté d'Orient en Occident, n'était pas encore à l'abri des tempêtes. L'émyr déchu essaya de relever son parti, et put, avec les siens, aller joindre Samaÿl dans la terre de Tadmir. Ces

deux alliés, vaincus dans un combat sanglant qu'Abdérame leur livra sur la plage même d'Almuñecar, où il était naguère débarqué d'Afrique, et poursuivis jusqu'aux montagnes d'Elvira, implorèrent la clémence du jeune Omméyade, qui leur laissa la vie, la liberté et les richesses. Mais bientôt, ne pouvant se résoudre à —756
obéir après avoir commandé, Youzouf rompit la foi jurée, et reprit encore les armes. Il fut, cette fois, tué dans une rencontre. Ses fils et ses parents ayant soutenu sa révolte contre celui qu'ils nommaient *Al-Daghel* ou l'Intrus, les uns à Tolède, les autres à Sidonia et Algéziras, furent aussi battus et faits prisonniers. Abdérame, malgré les conseils de ses généraux, leur fit grâce une seconde fois. —759

Un plus grand péril le menaçait. Il venait à peine de soumettre Tolède, où s'étaient retranchés les débris du parti de Youzouf, lorsqu'il apprit que le wali de Kaÿrwan, Aly-ben-Moguéyth, était débarqué sur les côtes d'Al-Garb, avec une nombreuse armée, envoyé par le khalyfe abbassyde Abou-Djafar-Al-Mansour, pour lui ôter le trône et la vie. Cet ennemi puissant, dont les forces s'augmentaient des mécontents, des fanatiques et des partis vaincus, s'efforçait de rallier aussi les peuples à la cause du khalyfe contre un rebelle, un usurpateur, un schismatique, un membre de cette indigne famille vouée à la mort par les malédictions de tous les imâms de l'empire. Aux premiers avis de ses serviteurs fidèles, Abdérame partit pour faire tête à ce nouvel orage; mais, tandis qu'il concentrait ses forces à Cordoue, Tolède se révolta derechef, excitée par les mêmes hommes du parti de Youzouf auxquels il venait de pardonner, et qui se soulevaient cette

fois au nom du khalyfe d'Orient. Ce double péril ne l'intimida point. Il détacha quelques troupes sous les ordres de son affranchi Bedr, devenu son lieutenant, pour contenir la ville rebelle, tandis que lui-même, avec le gros de l'armée, s'avança contre les Africains. Il les rencon-
763—tra près de Séville, leur livra bataille, et remporta sur eux une victoire aussi complète que celle de Mouzarah. Le wali de Kaÿrwân fut tué dans l'action. Une partie de ses troupes s'enferma dans le fort de Sidonia, qui se rendit presque aussitôt; le reste s'enfuit jusqu'en Afrique. Quant aux révoltés de Tolède, que commandait Kasim-ben-Youzouf, ils se défendirent longtemps derrière les fortes murailles de cette place, et ne la livrèrent qu'a-
765—près deux ans d'un siége rigoureux.

Ce n'était pas encore le terme des épreuves et des succès d'Abdérame. Les fugitifs du combat livré au wali de Kaÿrwân ne tardèrent pas à reparaître dans les montagnes d'Elvira et de Ronda, ramenant d'Afrique des bandes berbères, et s'étant choisi pour chef un jeune wali de la tribu de Meknésah, nommé Abd-al-Gafyr al Meknésy, qui passait pour descendant de Fatima, la fille bien-aimée du Prophète. Ces nouvelles bandes, grossies sans cesse de vagabonds, de séditieux et d'aventuriers africains, qui poussaient leurs descentes jusqu'en Catalogne, firent quelques progrès, et parvinrent même à s'emparer, par un coup de main, de Séville, qu'ils dévalisèrent comme des brigands. On avait jusque-là dissuadé le khalyfe de diriger lui-même la guerre contre ce ramas de misérables. Mais, pour délivrer les populations de leurs pillages, Abdérame, que la victoire suivait partout, quitta Cordoue, les atteignit à Ecija, sur les bords

du Génil, et les extermina. On lui présenta, après l'action, cinquante têtes des chefs de ces bandes, entre autres celles du Meknésy. Pour mettre l'Espagne à — 772
l'abri de nouvelles entreprises des Africains, qui s'étaient habitués à la considérer comme une proie toujours à leur merci, il chargea Témâm-ben-al-Kamah, devenu son hagib (*hadjeb*, chambellan), ou premier ministre, et qu'il nomma émyr de la mer, de faire construire dans tous les ports de la Catalogne et de l'Andalousie, à Tarragone, Tortose, Carthagène, Almeria, Malaga, Cadix, Lagos, un grand nombre de petits vaisseaux destinés à protéger les côtes. Cette mesure eut un plein succès ; de longtemps les Mores n'osèrent plus tenter d'incursions.

Vainqueur des dissidents d'Espagne, délivré des attaques de l'Orient, Abdérame n'avait plus, pour consolider son trône, qu'à le faire respecter des ennemis de l'islam. En même temps qu'il repoussait les Africains, qu'il mettait ses États à l'abri de leurs descentes, il avait envoyé quelques troupes contre les chrétiens des Asturies, pour les refouler et les contenir dans leurs montagnes. Il fallut arrêter aussi, sur un autre point, les entreprises d'un ennemi plus formidable. Pendant la guerre entre Abdérame et Youzouf, la Gaule narbonnaise, d'où l'émyr avait rappelé les troupes musulmanes, était tombée au pouvoir de Pépin, fondateur de la dynastie carlovingienne. Cette province fut alors réunie une première fois à la couronne de France, après avoir appartenu trois siècles à l'Espagne, et quarante ans aux Arabes [1].

[1] Elle retourna plus tard au comté de Barcelone, puis au royaume d'Aragon, et ce fut seulement après la conquête de Richelieu (1642) et par le

A la suite d'une courte irruption des Franks dans la Catalogne, la paix avait été conclue entre Abdérame et Pépin. Mais, peu d'années après, Charlemagne, appelé, dit-on, par quelques alcaydes des places frontières, qui lui offraient la suzeraineté de leurs petits domaines, et par un des fils de Youzouf, Kasim, qui alla chercher l'empereur frank jusqu'à Paderborn, en Westphalie, 777 — où il tenait diète, Charlemagne dirigea en personne une expédition contre l'Espagne. Ce ne fut point par la Cerdagne, mais par la Navarre, qu'il passa les Pyrénées. Les Franks prirent et rasèrent Pampelune, et s'avancèrent dans l'Aragon jusqu'auprès de Saragosse. Mais, devant les forces qu'avait rassemblées le wali de cette ville, ils furent contraints de battre en retraite et de repasser les monts, abandonnant, suivant le mot arabe, « la prise pour le retour [1]. » C'est pendant cette retraite qu'une partie de leur armée fut écrasée à Roncevaux. Mais ce désastre n'eut pour cause, ni une attaque des musulmans, ni la trahison des chrétiens espagnols, comme on l'a répété d'habitude. Des paysans navarrais et vascons, demeurés, avec leurs seigneurs, fidèles aux Mérovingiens, se réunirent dans le dessein de piller l'armée de Charlemagne, ennemie pour eux, et

traité des Pyrénées (1659), que ces montagnes devinrent, dans toute leur étendue, la limite politique comme la limite naturelle entre les deux peuples.

[1] C'est-à-dire laissant le butin pour une autre fois. — Le wali de Saragosse était alors Abd-al-Malek-ben-Omar. On le nomma, dans les chroniques écrites en mauvais latin, *Omaris filius*, d'où vint le nom du roi Marsilius ou Marsille, tant répété par les légendes chevaleresques. C'est cet Abd-al-Malek, alors wali de Séville, qui, voyant son jeune fils Kasim tourner bride devant les Africains du Meknésy, le perça de sa lance, en lui disant : « Meurs, lâche, tu n'es pas mon fils. »

qui revenait chargée de butin. Ils l'attendirent dans une gorge étroite, et massacrèrent toutes les troupes de l'arrière-garde, en faisant rouler sur elle des éclats de rochers. Le marquis, ou préfet de la marche de Brétagne, le plus célèbre des paladins, Roland (Hruodland), périt en cette rencontre, non pas étouffé dans les bras de Bernard del Carpio, mais enseveli sous les débris des montagnes ([1]).

Après cette destruction de l'armée de Charlemagne à Roncevaux, Abdérame dut encore une fois tirer le glaive contre les séditieux de l'empire. Un des trois fils de Youzouf-al-Fêhry, qu'on tenait enfermé dans une tour à Cordoue, et qu'on appelait Mouhamad-*al-Assouad*, ou l'aveugle, parce qu'il avait eu la patience et l'adresse de feindre cette infirmité, s'échappa de prison, et, rejoignant, dans les montagnes de Jaen, Elvira, Ronda, les débris des bandes du Meknésy, put les rallier à ceux du parti des Féhrites, dont son frère Kasim était resté le chef. Abdérame et ses généraux les délogèrent à grande peine de ces retraites inacccessibles. Il fallut faire comme une battue générale où furent employées toutes les troupes de l'empire. Le prétendu aveugle, abandonné peu à peu de tous les siens, réduit à n'avoir plus un compagnon, plus un esclave, alla se cacher et mourir misérablement dans les bois, « comme un loup — 784
affamé. » Son frère Kasim reçut encore un généreux pardon.

([1]) Voir au tome III, chap. 30, de l'*Histoire de la Gaule méridionale*, par Fauriel, la relation d'Eginhart. Voir aussi la monographie de Roland, par M. Francisque Michel, où se trouve l'admirable chant de guerre des paysans pyrénéens.

Ce fut la dernière expédition militaire d'Abdérame. Enfin libre de tout ennemi, au dedans et au dehors, et jouissant, avec l'empire entier, d'une paix si laborieusement conquise, il put donner ses dernières années aux soins et aux devoirs d'un gouvernement qui, pour le peuple sur lequel il vint régner, fut une ère nouvelle.

De ce prince, en effet, date la seconde forme de la conquête, le véritable établissement des Arabes en Espagne, et leur histoire comme peuple civilisateur. Depuis les victoires de Thâryk et de Mouza, l'Espagne musulmane avait relevé non-seulement du khalyfat de Damas, mais du gouvernement d'Afrique, dont elle était une annexe, une dépendance. L'émyr d'Espagne, comme ceux de Tanger, de Kaÿrwân, de Barkah, obéissait, du moins nominalement, au wali d'Afrique, espèce de vice-roi qui n'avait de supérieur que le khalyfe lui-même. C'était d'ordinaire un membre de la famille régnante qui, résidant en Egypte, occupait cette importante place, la seconde de l'empire. En fondant le khalyfat de Cordoue, comme fils d'Omméyah, et par opposition au khalyfat de Syrie, qu'occupaient les fils d'Abbâs, Abdérame, par ce schisme, coupa en deux l'empire de Mahomet, de même que jadis Constantin, en s'établissant sur le Bosphore, avait nécessairement divisé l'empire romain, qui s'était trouvé avoir deux têtes, l'une en Orient, l'autre en Occident. Abdérame affaiblit peut-être ainsi la puissance générale de l'islam, dont toutes les forces, jusque-là, avaient été réunies dans une seule main et conduites par une seule volonté. Mais, certes, en rendant l'Espagne indépendante, il lui donna spécialement une prospérité et une puissance dont elle avait manqué

jusqu'alors. Parmi les avantages importants que lui procura cette forme nouvelle, il en est deux surtout qui frappent par leur évidence et leur grandeur. Délivrée des caprices de maîtres éloignés, de la rapacité de chefs transitoires, des entreprises de tous les séditieux et de tous les ambitieux, elle fut encore affranchie d'un tribut étranger, toujours perdu pour le pays qui le supporte, et n'eut plus à payer d'impôts qu'au gouvernement intérieur, lequel les rend de mille manières à la nation qui les acquitte.

Il est douteux qu'Abdérame ait pris le titre de khalyfe, ni même celui d'*Emyr-al-Mouménym,* chef des croyants, que se donna, deux siècles après, le huitième khalyfe omméyade d'Espagne, Abdérame III. Il se contenta probablement, soit du titre équivalent à celui de roi, *malek,* qui lui est fréquemment donné par les historiens, soit simplement du titre consacré d'émyr, qui reçut un sens nouveau d'une forme nouvelle. Néanmoins, comme rejeton de la dynastie souveraine des Omméyades d'Orient, dont il devint la tige en Occident, Abdérame est bien le vrai fondateur du khalyfat de Cordoue. Il prit sur l'Espagne le pouvoir, unique et absolu, qu'avaient eu sur tout l'empire arabe les successeurs de Mahomet. Il substitua son nom à celui du khalyfe de Bagdad ([1]) dans la *khotbah,* ou prière publique. Enfin, il fit frapper à Cordoue la même monnaie que les Omméyades faisaient frapper à Damas ([2]), c'est-à-dire que

([1]) Les Abbassydes avaient porté de Damas à Bagdad le siége du khalyfat.

([2]) Cette monnaie d'Abdérame portait, au lieu d'une tête et d'une couronne, deux inscriptions : d'un côté : « Il n'y a de Dieu qu'Allah, unique et sans compagnon ; » et au revers : « Dieu est un, Dieu est éternel ; il n'est

son gouvernement fut celui de ses ancêtres, tel qu'ils l'avaient exercé dans l'Orient, tel que l'y exerçaient les Abbassydes; tel que l'avait fondé le Prophète sur le dogme de l'unité. J'en ferai connaître plus tard la nature, la forme et les défauts essentiels. Ce sera l'un des principaux objets de la seconde partie de cet ouvrage.

Appelé comme un sauveur par le vœu du pays (ses victoires mêmes en font foi), et plus grand prince encore que grand guerrier, Abdérame conquit l'empire, plutôt par ses vertus que par ses armes. Il avait pris, à l'école de l'adversité, des leçons de modération dans la fortune, et l'odieux spectacle des cruautés où périt toute sa famille, l'avait rendu doux et clément. Jamais il n'ordonna de supplice, jamais il ne versa le sang qu'avec son épée. Si quelques-uns de ses adversaires périrent, ce fut les armes à la main, ou loin de lui, par ordre de ses généraux. Mais, malgré bien des parjures, bien des ingratitudes, tous ceux qui tombèrent en sa puissance obtinrent leur pardon, et souvent des faveurs. Comme César, pour se défaire d'eux, il voulut se les attacher.

Abdérame régla le sort des nations, diverses par l'origine et le culte, dont se composait la nombreuse population de son empire, les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Berbères, tous musulmans, les Goths et les Ibères chrétiens, enfin les juifs. L'Espagne fut divisée

ni père, ni fils; il n'a point de semblable. » Un article de foi sur la monnaie d'un prince donne bien l'idée de son double pouvoir : il est pontife et roi.

Cela suffirait à prouver qu'avec ou sans le titre, Abdérame se fit réellement khalyfe en Espagne. Il était Omméyade, et ne pouvait reconnaître les Abbassydes. Or, on ne saurait concevoir une nation musulmane qui n'eût, près ou loin, un chef à la fois spirituel et temporel, un vicaire du Prophète.

en six gouvernements, administrés par des walis (ouâlys), outre celui de la capitale, Cordoue, qui relevait directement du khalyfe, à savoir : Mérida, Tolède, Saragosse, Valence, Murcie et Grenade; et chaque gouvernement fut divisé en quatre districts administrés par des wazirs (ouézir). Walis et wazirs réunissaient, comme le khalyfe, tous les genres de pouvoirs que nous divisons soigneusement, militaire, civil, judiciaire et financier. Le tribut imposé à tous les chrétiens d'Espagne soumis au khalyfe, fut fixé par Abdérame, de concert avec leurs représentants, à dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, mille lances et mille épées. Sous la condition du paiement de ces subsides, en cinq années, ou tous les cinq ans, il leur octroya, dit Condé, une *charte de protection et de sécurité* [1], laquelle, adressée « Au nom de Dieu clément et miséricordieux, par le magnifique roi Abdérame, aux patriarches, moines, seigneurs et autres chrétiens d'Espagne, » conserva et ratifia les priviléges que ceux-ci possédaient, aux termes des anciennes capitulations, de s'administrer par leurs lois civiles et religieuses, sous l'autorité de leurs magistrats et de leurs évêques, et d'obtenir du gouvernement impérial liberté pour leurs personnes, sécurité pour leurs biens, tolérance pour leur culte.

Les années et les intervalles de paix qui suivirent l'avénement d'Abdérame au trône furent consacrés à divers travaux d'utilité publique. On construisit des ports sur le littoral, des routes et des canaux dans l'intérieur,

[1] « *Les otorgó una carta de proteccion y seguridad.* »

des bains et des fontaines dans tous les lieux habités. Les villes furent assainies et embellies d'utiles monuments. Le commerce maritime, déjà très-actif entre les Grecs de Constantinople et les Arabes d'Espagne, qui trouvaient leurs frères établis dans la Sardaigne et la Sicile, prit un accroissement prodigieux, tandis que l'agriculture, encouragée, honorée, pratiquée par les plus nobles et les plus grands, devint une science où les Arabes furent sans rivaux. Leurs mains industrieuses eurent bientôt converti en plaines fertiles, en jardins délicieux, des campagnes presque incultes et désertes naguères, qui, plus tard, en reprenant leurs anciens maîtres, ont repris leur ancien aspect.

Abdérame aimait avec passion les sciences, les arts (ceux du moins que permettait le Koran), la poésie, la chasse [1], tous les nobles plaisirs, et il les cultivait avec éclat. Ce fut lui qui commença la construction de cette admirable *Aljama* de Cordoue (*al-Djâmi*, mosquée principale) qui surpassa tous les monuments anciens de l'islam en grandeur et en magnificence, qui est encore aujourd'hui le plus beau reste des monuments arabes, et que j'aurai plus loin l'occasion de décrire avec détail. Les historiens assurent qu'il en traça lui-même le plan,

[1] Il introduisit en Espagne la chasse au vol, la fauconnerie, dès longtemps pratiquée dans l'Orient. Aussi l'appela-t-on *le Faucon Koraÿschyte*. Voici comment un poëte arabe fait parler le faucon : « Enlevé par force du désert, j'ai les yeux couverts d'un chaperon, et mes griffes sont pressées dans des entraves; mais dès que je suis en face de ma proie, je m'élance sur elle, je la saisis de mes serres victorieuses, et la rapporte à celui qui m'a envoyé la prendre. Les rois, les princes, sont mes serviteurs, et je foule leur poing sous mes pieds. »

d'après la forme qu'on supposait à la *Al-Aksah*, le temple de Salomon à Jérusalem, non moins vénéré des musulmans que la *Kaabah* même, le temple d'Abraham à la Mekke. Il consacrait, dit-on, une heure de chaque journée à diriger les travaux de son *Aljama*, de même qu'il attribuait aux dépenses de cette construction une notable partie de ses revenus. Le premier soin des Arabes, en occupant une ville, était d'élever une mosquée, de construire un hôpital, et d'ouvrir une école gratuite. L'hôpital et l'école étaient les annexes nécessaires de la mosquée. Abdérame ne manqua point à cet usage. Il favorisa de tout son pouvoir l'instruction du peuple; il fonda, dans les principales cités de l'empire, des bibliothèques publiques, et, dans sa capitale, dans son palais même, des réunions de savants et de poëtes, qui se nommaient académies, et parmi lesquelles il se plaisait à vivre. On peut juger du soin qu'il apportait à l'éducation générale par le soin qu'il mit à celle de ses fils. Les plus illustres maîtres étaient appelés à leur donner des leçons sous les yeux de leur père, qui les faisait assister régulièrement aux audiences des kadis et aux séances du *meschouar*, ou conseil d'Etat, pour qu'ils apprissent l'art difficile de rendre la justice aux hommes, et l'art plus difficile encore de les gouverner. Comme il n'est permis, en histoire, de rien inventer, de rien supposer même, et comme les historiens du temps qui nous occupe ne mentionnent guère dans leurs récits que les princes et les grands des nations, c'est dans l'histoire de ces élus de la fortune, de ces instruments de la Providence, qu'il faut chercher à découvrir l'histoire des nations elles-mêmes. Par ses aventures, ses qualités, ses

vertus, ses mœurs et ses goûts, Abdérame représente tout le peuple arabe.

Cet illustre fondateur du khalyfat de Cordoue mourut 787 — dans l'année de l'hégire 171, qui était la soixantième de son âge, et après un règne de trente-deux ans. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il convoqua dans son palais les walis des six provinces, leurs vingt-quatre wazirs, le grand kadi, chef de la justice, le hagib, ou premier ministre, et les conseillers du *meschouar*. Il leur déclara, devant toute sa famille assemblée, qu'il choisissait pour successeur Hescham, le plus jeune de ses trois fils, auquel il adressa publiquement à cette occasion ses derniers conseils (1). Aussitôt tous les membres de l'assemblée

(1) « Rappelle-toi, mon fils, lui dit-il, que les royaumes sont à Dieu, qu'il « les donne et les ôte à qui lui plaît. Rendons grâces à sa bonté divine de ce « qu'il a déposé en nos mains l'autorité royale, et faisons sa sainte volonté, « ce qui signifie : faisons le bien à tous les hommes, et particulièrement à « ceux qu'il nous a confiés... Rends une justice égale aux pauvres et aux « riches, car l'injustice est le chemin de la perdition ; mais, en même temps, « sois doux et clément envers ceux qui dépendent de toi, car ils sont tous « créatures de Dieu... Confie le gouvernement des provinces à des hommes « sages et expérimentés; châtie sans pitié les ministres qui oppriment le « peuple... traite tes soldats avec douceur et fermeté; qu'ils soient les dé- « fenseurs de l'État, et non ses dévastateurs... Encourage et protége les « laboureurs ; ce sont eux qui nous donnent notre subsistance... Ne cesse « jamais de mériter l'affection de tes peuples ; dans leur bienveillance est la « sûreté de l'État ; dans leur frayeur, son danger ; dans leur haine, sa ruine « certaine... Fais enfin que les peuples te bénissent, qu'ils vivent heureux et « tranquilles à l'ombre de ta protection ; c'est là qu'est le bonheur et la « gloire d'un roi. »

Que ce discours ait été réellement tenu par Abdérame à son fils, ou qu'il soit l'œuvre des historiens, comme les harangues de Tite-Live ; qu'il ait été tenu par Abdérame à Hescham, ou, selon d'autres, par Hescham à son fils Al-Hakem, peu importe. Il donne également la mesure du prince, du peuple et de l'époque. En le lisant, ne croit-on pas lire une page de Fénelon ?

baisèrent la main du jeune prince en signe d'obéissance et de fidélité, et le nom d'Hescham fut joint dès lors à celui d'Abdérame dans la *khotbah*, ou prière publique pour le khalyfe, qui se faisait chaque *djouma* dans toutes les chaires de l'empire, et qui était le premier privilége de la souveraineté. Les belles qualités d'Hescham, peut-être aussi l'amour d'Abdérame pour sa mère Houaràh, qu'il avait épousée, fugitif et proscrit, dans la tribu berbère des Zénètes, peut-être enfin cette circonstance qu'Hescham était né en Espagne et ses frères en Syrie, déterminèrent la préférence qu'il obtint sur ses aînés.

Quels qu'en fussent les motifs, ce choix d'Abdérame fut une faute, et bien funeste. En continuant, comme les khalyfes de Syrie, à livrer au caprice paternel l'ordre de succession dans la famille régnante, au lieu de l'établir sur une règle fixe, invariable et reconnue, comme la primogéniture, il rouvrit l'ère des dissensions intestines, qu'aurait dû fermer pour longtemps l'érection du khalyfat indépendant de Cordoue. Disputée désormais par les héritiers du khalyfe, égaux en droit, la succession au trône devint la cause et le but des guerres civiles, comme l'avait été précédemment, entre les walis de provinces, la possession du titre d'émyr. On ne respecta pas plus la désignation arbitraire du khalyfe entre ses enfants, que l'on n'avait respecté celle du khalyfe entre les walis.

La fatale expérience eut lieu sur-le-champ. A peine Hescham était-il monté sur le trône, que la guerre civile, apaisée pendant les dernières années d'Abdérame, se ralluma sous cette forme nouvelle. Les frères aînés d'Hescham, Souléiman et Abd-Allah, auxquels il avait confié

les gouvernements de Mérida et de Tolède, voulurent d'abord se rendre indépendants chacun dans sa province. Sans consulter le khalyfe, ils faisaient ou défaisaient les wazirs de districts, et les alcaydes (al kaÿd) de forteresses, emprisonnaient ceux qui, demeurés fidèles au prince, résistaient à leurs ordres, et Souléïman fit même empaler, par bravade, le wazir de Tolède, dont Hescham demandait l'élargissement. C'était une déclaration de guerre que les deux frères aînés faisaient à l'élu de la tendresse paternelle. Hescham les défit tous deux dans une sanglante bataille livrée près de la forteresse de Bulche. Assiégé dans Tolède, Abd-Allah lui rendit cette place et reçut le plus généreux pardon. Souléïman, moins traitable, se retira dans le pays de Murcie pour continuer la guerre; mais, battu dans toutes les rencontres, abandonné de tous ses partisans, il fut contraint d'humilier son orgueil aux pieds du vainqueur. Pour toute vengeance, Hescham l'exila d'Espagne, dont sa présence pouvait troubler le repos, et afin d'adoucir encore ce léger châtiment, il lui racheta ses propriétés personnelles moyennant soixante mille mitcâls d'or, et
790 — lui fit présent d'un palais à Tanger.

L'année suivante, après avoir réprimé par ses généraux la révolte d'un puissant wali qui occupait Barcelone et Saragosse, Hescham voulut, à la faveur d'une entreprise nationale, dirigée au dehors, faire cesser les discordes intérieures qui recommençaient à désoler l'empire. Il fit publier l'*algihed* (al-djihêd), ou guerre sainte, la guerre contre les infidèles. Le devoir de tout bon musulman était d'y prendre part, soit en se rangeant sous les drapeaux du khalyfe, soit en fournissant des

armes, des chevaux, des denrées ou de l'argent. Les troupes réunies pour cet objet se divisèrent en deux corps. L'un fut envoyé contre les chrétiens du *Djouf*, des Asturies, sur lesquels régnait alors Alphonse le Chaste ([1]), successeur de Bermudo Ier, et qui faisaient sans cesse de petites entreprises, de petites conquêtes autour de leur premier établissement. L'armée arabe les resserra dans les montagnes, pénétra jusqu'au cœur de la Galice, fit des prisonniers et du butin. Mais, au retour de l'expédition, elle donna dans une embuscade, où les Espagnols la taillèrent en pièces. C'est le premier avantage important qu'ils aient obtenu sur les Arabes, très-célébré dans les chroniques chrétiennes, un peu dissimulé par les historiens de l'islam. — 796

L'autre corps pénétra dans la Gaule gothique, pilla plusieurs villes, Narbonne entre autres, défit Guillaume de Toulouse entre cette ville et Carcassonne, et revint heureusement, chargé de dépouilles. La part du khalyfe dans ces prises de guerre, qui était le cinquième, s'éleva, dit-on, à quarante-cinq mille mitcâls d'or; il la consacra tout entière à l'achèvement de la grande mosquée de Cordoue, qui fut, en effet, terminée sous son règne.

Dans l'administration intérieure, Hescham suivit re-

([1]) Alphonse II fut surnommé le *Chaste* (el *Casto*) parce qu'il vécut dans le célibat, et non parce qu'il affranchit son petit domaine du tribut de cent jeunes filles que ses prédécesseurs envoyaient, dit-on, chaque année au harem de Cordoue. Le payement de ce tribut est une fable absurde de tous points, qu'ont adoptée pourtant les historiens les plus accrédités, en la fondant sur je ne sais quelle coutume de l'Orient conservée par les Arabes en Espagne. J'aurais presque honte de réfuter sérieusement ce conte puéril.

ligieusement les traces de son père. Il fut appelé *Al-Radhy*, ou le Bon, *Al-Adhel*, ou le Juste, et mérita ces titres honorables, traitant tous ses sujets avec une égale impartialité, sans distinction de rang ou de croyance, consacrant ses richesses à secourir les pauvres, à racheter les captifs, à nourrir les veuves et les enfants de ses soldats, à récompenser le mérite et la vertu. Il avait des goûts simples, modestes, retirés, et cultivait lui-même ses jardins. Les chrétiens, à son époque, c'est-à-dire presque un siècle après la conquête musulmane, avaient pris partout l'usage de la langue arabe ; Hescham en commanda l'usage écrit à la place de la langue latine. C'est ce qui explique comment tous les livres manuscrits qu'on trouva plus tard chez les chrétiens mozarabes des Castilles et de l'Andalousie étaient en arabe, même les bibles et les évangiles. Hescham mourut, jeune encore, en 796, après avoir, l'année d'avant, dans une solennelle assemblée, désigné pour successeur son fils Al-Hakem (le sage, ou le savant, *sapiens*).

Al-Hakem mérita ce surnom par ses connaissances étendues, par son goût pour les lettres, qui lui fit choisir pour hagib le poëte Abd-al-Kérim. Mais cette science même qu'il avait acquise augmenta son orgueil naturel, et plus tard, par l'orgueil, ses exigences et sa dureté. En ceignant la couronne, le nouveau khalyfe se trouva menacé d'un double péril. Ses oncles renouvelèrent aussitôt leurs prétentions au trône, ou du moins à la souveraineté des provinces dont ils avaient eu le gouvernement. Souléïman quitta l'Afrique, d'où il ramena ces bandes d'aventuriers berbères, toujours prêts à se ruer sur l'Espagne, tandis que son frère Abd-Allah

faisait soulever Tolède, ville pleine de chrétiens, foyer et refuge ordinaire des séditions, depuis qu'à son détriment, Cordoue était devenue capitale de l'empire arabe. Il fallut que le jeune khalyfe prît, comme son père, les armes contre eux. Dans le même temps, les Franks passaient les Pyrénées, sur le bord des deux mers, et se répandaient à la fois dans la Catalogne et la Navarre. Charlemagne, irrité de la récente irruption des Arabes dans la Gaule narbonnaise, avait envoyé les comtes de la frontière pour user de représailles. Al-Hakem marcha d'abord contre ces étrangers, les rejeta de l'autre côté des monts, puis revint attaquer ses oncles, dont le parti s'était fortifié durant son absence, et qui tenaient ses généraux en échec. Il parvint à leur livrer bataille dans les plaines de Murcie. Souléïman périt ; Abd-Allah s'enfuit à Tanger. Al-Hakem lui envoya son pardon, qu'il — 800
étendit à tous les rebelles musulmans, croyant encore, comme son aïeul, que la clémence termine vite et bien ce que la force a commencé ; mais il exigea pour otages les deux fils de son oncle, qu'il fit élever avec soin, et à l'aîné desquels il accorda même la main de sa sœur Kinzah. Cette double expédition lui valut d'ajouter à son nom de savant celui d'*Al-Modhaffer*, l'heureux vainqueur. Les premiers conquérants arabes n'avaient point reçu de leurs soldats ces titres orgueilleux. On voit que la flatterie s'était glissée parmi les courtisans autour du nouveau trône.

Quant à Tolède, la ville chrétienne et séditieuse, on s'y prit autrement pour la pacifier. Le wali nommé en remplacement d'Abd-Allah était un jeune homme, fils du vieux guerrier Amroû, dont les étourderies et les

cruautés firent soulever le peuple de cette ville, qui l'enferma dans un des forts. Amroû demanda à remplacer son fils, que d'abord il parut blâmer. Mais peu après, à l'occasion du passage d'un prince par Tolède, il invita tous les principaux habitants à une fête donnée dans l'Alcazar, et quatre cents chefs de famille, pris dans ce guet-
803 — apens, furent atrocement décapités. Le khalyfe, qui laissa impuni ce crime commis dans son intérêt, en fut accusé justement.

Cependant l'un des fils de Charlemagne, Louis, fait roi d'Aquitaine dès l'âge de trois ans, appelé par le wali de Huesca, qui lui livra passage, était entré de nouveau sur les terres d'Espagne. Il prit Lérida, Gironne et Barcelone enfin, dont le long siége, soutenu par l'Arabe Zeÿd, est le sujet principal du grand poëme ou *carmen* d'Esmoldus Nigellus. De cette heureuse expédition des Franks, date la fondation du comté de Barcelone. Al-Hakem, un peu tardivement, se rendit aux frontières désormais rapprochées ; il repoussa l'ennemi, sans lui reprendre toutefois sa principale conquête. Cette guerre de pillage, cette alternative d'attaque et de défense, continua de la même manière avec des succès divers, qui ne méritent pas de mentions détaillées, pendant plusieurs années de suite, chaque parti se jetant à l'improviste sur les terres de l'ennemi pour y faire du butin, jusqu'à ce qu'un parti plus fort l'en repoussât (1). Enfin les deux nations, également fatiguées des ravages incessants

(1) Les Arabes appelaient *algarades* (al-garah), les irruptions soudaines et rapides qu'on nomme aujourd'hui *razzias* en Afrique. Le mot algarade est resté dans les langues de l'Europe avec une acception semblable, non au propre, mais au figuré.

qu'elles souffraient tour à tour, convinrent de respecter mutuellement leur territoire. La paix entre l'empereur et le khalyfe fut signée à Aix-la-Chapelle en 812, deux ans avant la mort de Charlemagne.

Peu de temps avant cette époque, et à la suite de quelques engagements sans résultat sérieux, Al-Hakem avait conclu, par ses généraux, une trève avec Alphonse le Chaste, que les Arabes nommaient Anfoûs ou Alanfoûs. Ce traité fallit lui devenir funeste. Les musulmans zélés purent lui faire un crime, le Koran à la main [1], d'avoir pactisé avec les ennemis de la foi, et son caractère altier, dur, impérieux, aigrissant chaque jour le mécontentement des nobles, ils en vinrent à tramer une conspiration contre sa vie. On devait le frapper dans la mosquée pendant la prière du *Djouma*, ou jour saint. Un des conjurés, cousin du khalyfe, lui découvrit la trame, lui nomma ses complices, et trois cents têtes, coupées en une nuit, furent apportées sur les tapis du palais, puis attachées à des crochets sur la grande place avec cette inscription : Traîtres à leur roi. —806

Une telle sévérité, inouïe parmi les Arabes, et digne pendant de la sanglante embûche de Tolède, laissa dans le peuple de Cordoue une sourde fermentation qui n'attendait que l'occasion d'éclater. Elle se trouva bientôt. Un nouvel impôt, mis sur l'entrée de certains objets de consommation, fit naître des plaintes d'autant plus vives, que le produit de cet impôt était affecté à l'entretien d'une garde particulière, composée de Berbères

[1] « O croyants, ne formez d'alliances qu'entre vous ; les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre... » (Sourate III, v. 114.)

et surtout de Slaves [1], dont le soupçonneux et cruel khalyfe avait rempli son palais. Quelques habitants du grand faubourg d'Al-Kyblah (du midi), qui était séparé de Cordoue par le fleuve, comme l'est, à Séville, le faubourg de Triana, ayant tenté d'introduire par force leurs denrées dans la ville, dix d'entre eux furent pris et condamnés au pal. Les gens du faubourg accoururent en foule pour implorer leur grâce du khalyfe. Mais Al-Hakem, dont la maxime était qu'il faut que le peuple craigne, pour qu'il ne se fasse pas craindre, resta inflexible et commanda le supplice. Alors le peuple s'arme, délivre les condamnés, disperse les troupes de leur escorte, et les poursuit jusqu'au palais impérial. Furieux de cette insulte, Al-Hakem se met à la tête de cette garde intérieure dont il s'entourait, et, malgré les prières de son fils, du hagib, des principaux dignitaires, il fond sur la multitude qui fuyait en désordre. Beaucoup d'hommes périrent sous les coups des cimeterres ou les pieds des chevaux. Ceux qu'on prit vivants furent attachés à des pieux, sur le bord du fleuve. La vengeance de l'impitoyable khalyfe ne s'arrêta pas à cette
817 — sanglante exécution. Il bannit de l'Andalousie tous les habitants du faubourg insurgé, fit raser leurs demeures qu'il livra d'abord au pillage de ses mercenaires, et ordonna que jamais aucune maison ne fût élevée sur cette place maudite.

[1] Ou Esclavons. Conde les appelle *esclavos*. C'étaient des esclaves, en effet, mais des esclaves que les Juifs allaient acheter au fond de l'Adriatique, dans le pays d'où la république de Venise tirait ses milices permanentes (*schiavoni*), et qu'ils vendaient aux souverains arabes de l'Espagne. Faits musulmans, ces Slaves entraient dans la garde du khalyfe. On les nommait *zaklaby*.

Des malheureux proscrits, les uns se réfugièrent à Tolède, d'autres passèrent en Afrique et en Orient, au nombre d'environ vingt mille hommes. Une partie de ceux-ci s'établirent, avec leurs familles, dans le royaume de Fez, qu'une rébellion des Edryzytes avait fondé, en même temps qu'Abdérame érigeait le khalyfat de Cordoue; ils peuplèrent un quartier de la nouvelle ville, qui fut appelé le *côté des Andalous*. Les autres, plus aventureux, eurent une destinée plus singulière. Sous le commandement d'un certain Omar-ben-Schaÿb-Abou-Hafs, que les Grecs appellent Apochaps, ils allèrent piller Alexandrie, qui se racheta de leurs mains, puis s'emparer de l'île de Crète, où ils formèrent un établissement d'où les Grecs ne purent les déloger. On dit que leur ville naissante s'étant appelée *Al-Khandak*, le retranchement, donna à toute l'île le nom moderne de Candie.

Al-Hakem ne survécut pas longtemps à cet acte d'odieuse rigueur. Dévoré de remords, poursuivi par les injures du peuple, qui le nommait *Al-Rabdy* (celui du faubourg) où *Abou'l-Assy* (Père du mal) [1], et par les fantômes de son imagination, il tomba, pareil à Saül, dans une sombre mélancolie, puis dans une démence furieuse qui le conduisit rapidement au tombeau.—821

Abdérame II était dès longtemps proclamé *successeur* (*Oualy-al-Adhy*) d'Al-Hakem, comme Al-Hakem l'avait été d'Hescham, et Hescham, d'Abdérame Ier. Il gouvernait l'Etat depuis la maladie d'Al-Hakem ; il avait bravement et habilement dirigé la guerre contre les chrétiens d'Afrank, en faisant lever le siége de Tortose à Louis le Débonnaire, et contre les chrétiens du Djouf,

[1] D'où les chrétiens l'ont surnommé Abulaz.

au point d'obtenir aussi de ses soldats le surnom d'*Al-Modhaffer*; on vantait son esprit, sa science, sa charité; on l'appelait le père des pauvres; il était pur de toute cruauté, de toute vengeance; il avait enfin l'amour du peuple, augmenté de toute la haine qu'on portait à son père; et pourtant le début de son règne fut aussi agité que celui des règnes précédents. D'abord, le vieil Abdallah, chez qui, disent les historiens, la neige des cheveux blancs n'avait pas éteint le feu d'un cœur ambitieux, revint d'Afrique, amenant des bandes berbères, pour essayer de nouveau la fortune contre son petit-neveu. Il fut encore battu, chassé de proche en proche jusqu'à Valence, enfermé dans cette place, pris et pardonné. Le khalyfe lui laissa même, pour ses vieux jours, le gouvernement de la terre de Tadmir. Abdérame alla repousser ensuite les Franks qui occupaient la Catalogne, et peut-
822 — être leur reprit-il Barcelone pour un moment. Mais de graves embarras intérieurs vinrent promptement l'arrêter dans cette expédition. L'empereur Louis entretenait, par lettres et par émissaires, des relations avec les Mozarabes de Tolède et de Mérida, ville où les musulmans eux-mêmes, surchargés de taxes qu'augmentait sans cesse la prodigalité de leur souverain, se montraient fort mécontents. A cette époque de la guerre con-
822 — tre les Franks de la Catalogne, et à propos du payement de l'*al-zakah*, ou dîme du khalyfe, le peuple de Mérida se soulevait, tuait ou chassait les officiers impériaux, et se donnait pour chef un collecteur d'impôts destitué, homme plein de haine et d'énergie. Il fallut que le wali de Tolède, Abd-al-Rouf, vînt mettre les mutins à la raison. Mais à peine avait-il quitté To-

lède avec ses troupes, que cette ville, toujours inquiète et séditieuse, ayant d'ailleurs à venger les quatre cents assassinats d'Amroû, se mit à son tour en révolte ouverte. Et lorsque Abd-al-Rouf eut quitté Mérida — 826 pour aller châtier Tolède, Mérida se souleva de nouveau. Le khalyfe, déjà rappelé des frontières, dut venir de Cordoue faire en personne la guerre aux révoltés de l'*Al-Garb*. Comme il ordonnait à ses soldats de traiter les rebelles en frères égarés, de ne plus les frapper dès qu'ils tournaient bride, et comme il voulait préserver les villes insurgées de toute ruine et même de tout dégât, les sièges ne furent que des blocus sans assauts. Mérida se rendit la première au khalyfe ; mais ses généraux ne purent recouvrer Tolède, plus obstinée, qu'en l'année 835.

Abdérame avait reçu, dans l'intervalle, une ambassade solennelle de l'empereur grec Michel le Bègue, et lui avait, en retour, expédié un ambassadeur à Constantinople pour resserrer leurs alliances de politique et de commerce, qui furent renouvelées avec l'empereur Théophile. Enfin, délivré des séditions intestines par la soumission des villes insurgées, et des attaques étrangères par le démembrement de l'empire de Charlemagne à la mort de Louis le Débonnaire, — 840 Abdérame ordonna une grande expédition maritime, qui, partie de Tarragone et des Baléares, explora militairement la Sardaigne, la Corse, l'île de Candie, ravagea les côtes de Provence, et pénétra même dans Marseille. Mais, pendant que sa flotte s'occupait au pillage dans la Méditerranée, un terrible ennemi fondait sur ses Etats par l'autre mer. Les Normands (*North-Mann*, hommes du Nord), ces hardis pirates venus de la Scandinavie,

qui avaient, comme disent leurs sauvages chansons, « l'ouragan au service de leurs rames, » commençaient à désoler l'Allemagne, l'Angleterre et la France. En l'an 843, ils traversèrent la Manche, explorèrent le golfe de Gascogne, tournèrent la pointe de la Galice, descendirent jusqu'en Portugal, pénétrèrent dans le Tage avec cinquante-quatre vaisseaux, et mirent Lisbonne à feu et à sang. Les Arabes, qui nommaient ces forbans *Madjoudj* ([1]), disent qu'ils brûlaient les villes, ravageaient les campagnes, tuaient les habitants, sans épargner les enfants et les femmes, ni même les animaux domestiques, et que c'étaient les ennemis de tout le genre humain. Ces nouveaux Vandales, non moins terribles que leurs devanciers, suivirent les rivages, le fer et la flamme à la main, gagnèrent la Basse-Andalousie, pillèrent Cadix, Sidonia, et même un faubourg de Séville, qu'ils vinrent attaquer en remontant l'ancien Bétis, devenu le Guadalquivir (*al-Ouad-al-Kébyr*, le *Fleuve-Grand*). Ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers, que les Arabes parvinrent à chasser et à rejeter sur l'Afrique ces auda-
844 — cieux brigands du Nord.

Leur apparition, qui menaçait aussi bien les chrétiens des Asturies que les musulmans andalous, rendit la guerre languissante pendant le règne d'Abdérame II. Il n'y eut, entre les deux peuples, que des rencontres sans importance où chaque parti s'attribua l'avantage, mais qui n'amenèrent aucun changement notable dans leur situation réciproque. C'est à l'époque de ce prince qu'appartiennent les commencements des royaumes de

([1]) C'est-à-dire fils d'*Yadjoudj* et de *Madjoudj* (Gog et Magog), ces êtres mystérieux et malfaisants, dont le Koran parle aussi bien que la Bible.

Navarre et d'Aragon, et de la principauté de Catalogne. Les Franks, désormais les Français, s'étaient emparés de ces provinces pendant les expéditions dirigées par Charlemagne et Louis le Débonnaire. Deux descendants des ducs de Gascogne, Iñigo Ariza et son frère Aznar, ayant eu quelques démêlés avec Pépin, roi d'Aquitaine, se retirèrent au delà des Pyrénées, et se firent des Etats indépendants, l'un de la Navarre espagnole, l'autre du nord de l'Aragon (vers 831). D'une autre part, c'étaient des *comites* de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, Béra, Bernhard, Bérenguer, Alédram, qui, sous les titres de ducs de Septimanie, marquis de Gothie, comtes de Barcelone, commencèrent la série des comtes, depuis indépendants et souverains, de la principauté désormais appelée Catalogne (1). Ainsi, au milieu du IXe siècle, les chrétiens occupaient toute la lisière du nord, d'une mer à l'autre, depuis les bouches du Duero jusqu'à celles de l'Ebre.

Abdérame II mourut en 852. Ce prince, dont — 852 le grand savoir, la droiture, la douceur, la prodigue générosité sont célébrées à l'envi par tous les historiens, occupa les loisirs de son règne à de nombreux travaux d'utilité publique. Il augmenta la flotte, en même temps qu'il augmentait la garde du khalyfe, alors seule troupe permanente. Il fit paver les rues des principales villes, ouvrit de nouveaux chemins, éleva des aqueducs, entre autres celui qui amène à Cordoue l'eau des montagnes, bâtit des châteaux forts (*al-kassr*, d'où

(1) La Gothalania (d'où *Catalonia* et *Cataluña*) fut ainsi nommée, soit des mots *Gothi-Alani*, Goths et Alains, ce qui ferait remonter cette étymologie à l'époque de la conquête des Barbares, soit plutôt du mot frank *Gothland*, terre des Goths.

alcazar), fonda des mosquées, et dota des *médrézah* ou écoles publiques. Il faisait élever à ses frais trois cents orphelins dans celle de la *Aljama* de Cordoue. Abdérame II encouragea les manufactures, surtout les fabriques d'armes de Cordoue et de Tolède, déjà célèbres à l'égal des fabriques de Damas; car c'est par des présents d'épées et de boucliers qu'il répondait aux présents de riches étoffes que lui faisaient les empereurs grecs de Constantinople. Enfin, par la création, dans chaque district, d'un *sahib-al-bérid*, ou chef de courriers à cheval, chargés de transmettre en diligence les ordres et les avis du gouvernement, il donna, plus de six siècles avant Louis XI, le modèle des postes.

Les écrivains espagnols l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens de l'empire; d'avoir, par un édit public, permis aux musulmans de tuer tout infidèle qui parlerait mal du Koran. Enfin, ce serait, à les entendre, un autre Domitien. Mais ce reproche, que dément son caractère humain jusqu'à la faiblesse, n'est aucunement fondé. Il est vrai qu'on réprima, sous son règne, quelques enthousiastes qui causaient du désordre en faisant, contre les stipulations expresses, observance publique des cérémonies de leur culte. Mais, pour qu'on ne pût l'accuser d'injustice ou d'intolérance, Abdérame fit assembler à Cordoue un concile d'évêques, qui ordonnèrent eux-mêmes aux chrétiens de modérer leur zèle, et les empêchèrent de troubler l'Etat pour gagner la palme du martyre.

Mouhamad (Mohhammed), l'un des quarante-cinq fils d'Abdérame II, qui avait aussi quarante-une filles, était, depuis deux ans, proclamé *successeur*. Il prit la

couronne sans contestation, et cette fois sans révolte parmi tant de frères. Au règne de ce khalyfe, le cinquième des Omméyades, apparaissent déjà d'une façon claire et distincte l'accroissement des Espagnols et l'affaiblissement des Arabes, progressifs en sens contraire, au point que la lutte commence à s'établir presque égale entre eux. Dans le premier feu de la conquête, alors que les Arabes prenaient l'Espagne à la course de leurs chevaux, et pénétraient au cœur de la France, les fugitifs des Asturies furent oubliés. Trop faibles pour donner de l'ombrage, trop pauvres pour donner de l'envie, ils restèrent paisiblement en possession d'un pays âpre et peu fertile, où jamais les vainqueurs, maîtres des belles campagnes de l'est et du midi, ne songèrent à s'établir. On ne s'aperçut d'eux que lorsqu'ils se mirent à faire des excursions, des algarades, sur les champs voisins de leur retraite. Mais les Arabes se contentèrent de les y refouler sans penser à les détruire. C'étaient, comme avait dit Mouza, des femmes dans la plaine et des chèvres dans les montagnes. On ne leur fit qu'une guerre défensive, comme on la ferait à des pirates qui viennent piller les côtes, et que l'on ne peut atteindre dans leur fuite. Par un usage immémorial, commun à tous les peuples de l'Orient, les Arabes, sans armées fixes et permanentes, n'entreprenaient la guerre que pour s'établir dans des contrées nouvelles, ou pour faire du butin dans celles qu'ils ne voulaient pas conserver. Or, ni les provinces froides et montueuses du pays basque, des Asturies et de la Galice, ni les dépouilles de pauvres et sauvages montagnards, sans industrie, sans commerce, vivant dans les cavernes des rochers, et qu'ils

appelaient des *bêtes fauves*, ne pouvaient tenter les riches possesseurs de l'Andalousie, les voluptueux habitants des palais de Cordoue. Plus tard, quand de continuelles divisions intestines éclatèrent parmi les vainqueurs, les réfugiés des montagnes, qui s'augmentaient incessamment de tous ceux de leurs frères qu'une foi vive ou les maux de l'anarchie portaient à s'expatrier, mirent ces divisions à profit pour se fortifier et s'étendre. Il n'était plus temps de les détruire. Si, dans les moments de paix entre eux, les musulmans s'avançaient en force contre les chrétiens, ceux-ci prudemment se repliaient dans leurs montagnes inaccessibles à la cavalerie, prêts, au départ de l'ennemi, à reparaître dans les plaines, où les habitants, chrétiens comme eux pour la plupart, les recevaient avec empressement. Ce fut par ces manœuvres sans cesse répétées, qu'ils conservèrent et agrandirent le petit domaine de Pélage.

Il venait de se passer, dans les Etats chrétiens, un événement fort simple et qui, dans tout autre siècle, fût resté sans nulle importance, mais qui, dans celui-là, en acquit une véritable. En l'année 808, un tombeau fut découvert par hasard, au milieu d'épaisses broussailles, près de l'ancienne bourgade romaine d'Iria-Flávia en Galice. Comme saint Jacques Zébédée passait, suivant la tradition, pour avoir été l'apôtre de l'Espagne, et pour avoir subi le martyre dans cette bourgade, le vieux tombeau romain fut déclaré tombeau de l'apôtre, et les ossements qu'il contenait, ses saintes reliques. Une église fut aussitôt bâtie sur la place [1] et dotée de vastes do-

[1] *Campus apostoli*, d'où Compostela.

maines ; elle devint la métropole du petit royaume de Pélage, et saint Jacques Zébédée (que les Arabes nommèrent *Sanct-Yak*, d'où les Espagnols *Santiago*), le patron, le protecteur du pays. Cette découverte, les miracles qui l'accompagnèrent nécessairement, et l'espèce de nouveau culte qu'elle introduisit, en exaltant l'enthousiasme religieux de ces peuples encore sauvages, en augmentant leur foi, leur zèle, leur confiance, eurent une véritable et puissante influence sur leur œuvre d'affranchissement.

D'une autre part, les événements du règne de Mouhamad aidèrent beaucoup aux succès des Espagnols. Il eut d'abord à calmer une querelle littéraire et canonique qui menaçait de s'envenimer. Le collége des imâms de l'aljama de Cordoue, espèce de Sorbonne musulmane, voulait que l'enseignement public fût défendu à un docteur étranger qu'on nommait le hafyt Baky [1], et qu'ils accusaient d'hérésie sur plusieurs chefs. Les imâms, du rit malékite, disaient que leur interprétation du Koran s'appuyait sur mille trois cents docteurs de renom, tandis que celle du hafyt Baky, du rit hanbalite, ne reposait que sur deux cent quatre-vingt-quatre docteurs, desquels dix à peine faisaient autorité. Le khalyfe dut juger ce grand procès, et écouter les longues disputes des deux parties. En homme sensé, il déclara que la doctrine du hafyt ne différait de la doctrine orthodoxe que par de légères subtilités, et qu'étant d'ailleurs savant et vertueux, il pouvait, sans danger pour la foi, continuer ses cours d'enseignement.

[1] *Hafyt* est le surnom des érudits qui savent par cœur beaucoup d'histoires traditionnelles.

Des querelles plus graves que cette querelle de Bas-Empire, vinrent bientôt occuper Mouhamad. Mouza-ben-Zéyad al Djêday, que l'on croit Goth d'origine et chrétien renégat, était wali de Saragosse ; son fils, Lobyah-ben-Mouza, wali de Tolède. Accusé près du khalyfe d'avoir traîtreusement livré aux Espagnols le fort d'Al-beïda, Mouza fut déposé de son gouvernement. Il se mit
853 — aussitôt en révolte, et son fils suivit l'exemple paternel. Pour soutenir la colère du khalyfe, les rebelles s'allièrent aux chrétiens, soit des Asturies, soit de Biscaye et de Navarre, qui leur envoyèrent un puissant renfort à Tolède, dont les murailles abritaient toutes les séditions. Le siége de cette place et celui de Saragosse, ou plutôt la guerre entre le khalyfe et les walis rebelles, dura plusieurs années. Ce ne fut qu'en 870, après la mort de Mouza, que Mouhamad put reprendre possession des deux villes révoltées. Alors on lui répéta le conseil, déjà plusieurs fois donné, de démanteler Tolède, et le khalyfe commit encore la faute insigne de rejeter cet avis si sage. Dans l'intervalle, les armes arabes avaient été, en outre, occupées à faire tête aux entreprises des Français sous le comte de Barcelone Wifred II (Guifredo), et à repousser une nouvelle descente des barbares madjoudjes (les Normands), qui pénétrèrent avec soixante vaisseaux dans la Méditerranée, pillèrent l'île Verte, et dévastèrent toutes les côtes de Malaga à Cartha-
860 — gène, « faisant sur cette terre les ravages des ouragans. »

Mais une diversion bien plus puissante, car elle fut plus durable que cette longue révolte des deux walis, vint encore favoriser les chrétiens, en paralysant la puis-

sance musulmane. On vit les querelles de races, un peu comprimées par l'érection du khalyfat de Cordoue, se réveiller de nouveau, et la domination des Arabes fut une première fois sérieusement menacée par les populations étrangères qu'ils avaient vaincues, converties, traînées à leur suite. Il y avait alors, disent leurs historiens, dans les montagnes de Ronda, un chef de bandits nommé Omar-ben-Hafs, connu sous le nom d'Aben-Hafsoun, homme de la plus basse extraction et d'origine païenne [1], lequel, étant parvenu à rassembler une troupe nombreuse d'aventuriers vagabonds qu'il conduisait avec audace et habileté, brava longtemps la poursuite des *Kaschefs* de l'empire. On le chassa pourtant de sa retraite. Alors il se retira jusqu'au pied des Pyrénées, où toute sa troupe le rejoignit par différents chemins, et il s'établit dans le fort inexpugnable de Rotalyéhud (Routhat-al-Yéhoud, *Rota des Juifs*). Là, réunissant autour de lui tous ceux que la guerre civile avait habitués au pillage, et qui étaient pour la plupart Berbères, ou juifs d'Afrique, comme l'indique assez le nom de leur asile, Hafsoun se trouva bientôt à la tête d'une véritable armée. Ses déprédations prirent les proportions d'une invasion ennemie, surtout lorsqu'il eut rangé dans son parti le wasir de Lérida, qui lui livra, avec cette ville, un passage sur l'Ebre. Le khalyfe revenait alors d'une expédition contre les chrétiens de Galice, qu'il avait repoussés du Portugal et poursuivis jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il porta toutes ses forces

[1] C'est-à-dire qu'il n'était ni musulman, ni chrétien, ni juif, mais probablement de la vieille religion des Sabéens ou Guèbres, adorateurs des astres.

contre le bandit. Mais Hafsoun, pour conjurer ce menaçant orage, feignit de s'humilier, et fit croire au confiant khalyfe qu'il armait pour son service, prêt à combattre les chrétiens d'Afrank. On ne reconnut sa ruse et ses projets que lorsqu'il eut traîtreusement massacré dans la nuit toute une troupe de cavaliers arabes que le khalyfe lui envoyait pour auxiliaires sous les ordres de
866 — son neveu. Mouhamad jura de tirer du traître une vengeance éclatante. Il fit marcher contre lui Al-Mondhyr, le plus vaillant de ses fils. Hafsoun fut défait, ses troupes taillées en pièces, et son fort de Rotalyéhud emporté. Mais il s'échappa à travers les rochers et
867 — gagna la France.

Ces différentes expéditions, où toutes les forces du khalyfe étaient employées et suffisaient à peine, permirent aux Espagnols une défense plus ferme et des entreprises plus étendues. Ils commencèrent à soutenir le choc de l'ennemi en rase campagne, à livrer des combats réguliers où l'avantage leur demeura souvent, à se maintenir dans des villes où jusqu'alors ils n'avaient fait que des irruptions. Le ciel même et les éléments parurent aussi les favoriser et combattre pour eux. Mouhamad ayant envoyé toute sa flotte de la Méditerranée, avec des troupes de débarquement, pour descendre en Galice et pénétrer au cœur de leurs possessions, elle fut assaillie, à l'embouchure du Minho, par une affreuse tempête
868 — qui jeta tous les vaisseaux à la côte. Ce naufrage, où périt presque toute l'armée arabe, et qui détruisit la marine créée par Abdérame, fut plus utile aux chrétiens qu'aucune de leurs victoires; et certes ils auraient pu y découvrir la protection du ciel bien plus que

dans l'apparition miraculeuse, au milieu des batailles, de leur patron saint Jacques le *Tue-Mores* (*Santiago-Matamoros*).

A la mort d'Ordoño I[er] (866), et à l'avénement de son fils Alphonse III, qui fut surnommé le Grand (*el Magno*), les Espagnols possédaient, outre les provinces des Asturies, de la Biscaye, de la Galice et de Léon, plusieurs places importantes de la Castille-Vieille, Toro, Zamora, Salamanque et Burgos. Cet Alphonse, après avoir épousé doña Ximena, fille des rois de Navarre, et conclu entre les deux Etats une ligue offensive et défensive, porta ses armes en Portugal, prit Coïmbre et Porto, pénétra jusqu'en Estrémadure, et vint même insulter Mérida. — 876

Chargé des dépouilles de cette heureuse expédition, il revint précipitamment couvrir sa frontière de Castille qu'attaquait Al-Mondhyr. Après quelques engagements très-vifs, mais sans résultats, l'on convint d'une trève. Elle fut signée à Cordoue, en 883, par un — 883
prélat espagnol, nommé, dans les chroniques, Dulcidius, qu'Alphonse III envoya comme ambassadeur à Mouhamad, et qui lui fut mené par une escorte de cavaliers musulmans. Cette ambassade au khalyfe montre que les chrétiens reconnaissaient toutefois sa supériorité, et ne traitaient pas encore avec lui d'égal à égal. Cependant, leur puissance s'était considérablement accrue, et dans l'héritage toujours grossi de Pélage, qui s'appelait déjà royaume des Asturies et de Léon, de grands fiefs s'élevaient autour du trône. On trouve, dès les premiers temps du règne d'Alphonse, un Froïla, comte de Galice, un Vela-Ximenez, comte d'Alava, un Diégo Rodri-

guez, comte de Castille, vassaux du roi, mais ayant dans leurs terres toute l'indépendance féodale dont jouissaient à la même époque, en France, les grands feudataires de la couronne.

Outre les révoltes et les tempêtes, plusieurs calamités frappèrent le règne de Mouhamad : des années de sécheresse et de famine, la peste, en 873, qui désola l'Andalousie et l'Afrique, un grand tremblement de terre, en 880, qui renversa des villes entières. Cependant Hafsoun, réfugié en France depuis la prise de Rotalyéhud, était parvenu à s'y former un parti nouveau. Ce chef de bandits, qui se donnait le titre de roi, ayant offert au duc d'Aquitaine de lui livrer les places de la frontière, et au roi de Navarre de reconnaître sa suzeraineté, entraîna ces deux princes. Le premier lui confia quelques troupes, l'autre marcha en personne à la tête des siennes. Leur armée pénétra sans obstacle en Espagne, jusqu'à l'Ebre, chassant devant elle les faibles détachements que pouvaient opposer les wazirs et les alkaÿds. Le khalyfe et son fils vinrent à la rencontre de l'ennemi, conduisant une armée complète, une *al-khamis*, ou main symbolique, ayant ses cinq parties, avant-garde, centre, aile droite, aile gauche et arrière-garde. Cet ordre de bataille indiquait une expédition de haute importance. Les chrétiens reculèrent à l'approche du khalyfe; mais son armée les atteignit près du fort d'Aybar, les força d'accepter la bataille, et les écrasa. Le roi de Navarre, Garcia Iñiguez, périt dans la mêlée ; Hafsoun, mortellement blessé, expira en fuyant, et les Arabes firent de 882 — leurs soldats un horrible carnage.

Cette victoire donna quatre ans de repos à l'Espagne.

En paix avec Alphonse III et les chrétiens du *Djouf*, avec Charles le Chauve et les chrétiens d'*Afrank*, Mouhamad mourut en 886, après s'être associé son fils Al-Mondhyr, dans une de ces réunions solennelles, appelées *juras* par les Espagnols, où se prêtait au nouveau souverain le serment de fidélité. Mais il semble qu'aucun règne ne pût commencer, chez les Arabes, sans réveiller d'anciennes révoltes, ou susciter quelque prétention nouvelle, sans produire enfin une espèce de crise où le sort de l'empire était mis en question. Kaleb-ben-Hafsoun et les autres fils du rebelle, pensant qu'Al-Mondhyr, choisi parmi les trente-trois fils survivants de Mouhamad, ne monterait pas sans contestation sur le trône, saisirent cette occasion pour recommencer la guerre. Ils rassemblèrent leurs partisans, non-seulement parmi les chrétiens et les juifs, mais parmi les tribus musulmanes ennemies des Arabes orientaux. Avec dix mille chevaux, sans compter l'infanterie, Kaleb-ben-Hafsoun descendit sur l'Ebre, prit Saragosse et s'avança victorieusement jusqu'à Tolède, qui lui fut livrée par les chrétiens et les juifs dont se composait presque toute la population de cette place importante. Les Hafsoun se trouvaient ainsi maîtres de tout le nord de l'empire, et confinaient aux Espagnols de la Navarre, dont ils pouvaient, comme précédemment, attendre des secours ou un asile. Tandis qu'il réunissait une armée, Al-Mondhyr envoya contre eux les escadrons d'Andalousie sous les ordres du hagib de son père, Hescham-ben-Abd-al-Azyz, renommé pour sa bravoure, sa science et sa vertu. Hescham était loyal aussi, dès lors confiant ; il avait la qualité et le défaut des Arabes. A l'approche des troupes

impériales, Kaleb, comme avait fait son père en pareille occurrence, feignit du repentir et offrit de se soumettre. Il demandait, pour seule condition de la remise de Tolède, qu'on lui fournît des bêtes de somme pour transporter jusqu'à la frontière ses blessés et ses provisions, afin, disait-il, de ne pas être obligé d'en exiger sur son passage. Ravi de terminer la guerre sans effusion de sang, et malgré les lettres du khalyfe qui l'avertissait d'être en garde contre « ce fils de renard, » le hagib accepta les propositions de Kaleb avec joie ; il fournit les mulets demandés, entra dans Tolède, dont les clés lui furent rendues, licencia l'armée, et revint auprès du khalyfe, après avoir en apparence pacifié la contrée. Mais le rusé Kaleb n'avait fait que lui tendre un piége. Une grande partie de ses soldats étaient demeurés à Tolède, cachés dans les maisons des chrétiens et des juifs. Aussitôt que le hagib se fut éloigné, ils sortirent de leurs retraites, et massacrèrent la faible garnison qu'il avait laissée. De son côté, Kaleb se défit des conducteurs de ses mulets, et revint triomphant à Tolède, s'étant, par sa perfide adresse, délivré d'une attaque formidable, et
886 — procuré des transports dont il était dépourvu.

Quand Al-Mondhyr apprit ces nouvelles, furieux de la trahison des Hafsoun, il fit trancher la tête au malheureux ministre qu'ils avaient trompé, rappela ses troupes, et marcha lui-même sur Tolède. Kaleb se garda bien d'accepter une bataille ; tantôt enfermé dans les murs de cette place inexpugnable, tantôt conduisant des partis dans les montagnes d'alentour, il s'efforçait de faire traîner la guerre en longueur. Impatient d'en venir aux mains, et n'écoutant que son bouillant courage, le

khalyfe fondit un jour, à la tête de quelques cavaliers d'escorte, sur un fort détachement des rebelles, et, dans ce combat inégal, tomba, percé de plusieurs lances, sur un monceau d'ennemis qu'il avait abattus. — 888

La mort de ce prince causa parmi les Arabes un deuil universel. On fondait de grandes espérances sur sa brillante valeur et ses belles qualités, qui ne furent ternies que par un emportement injuste contre un ministre chéri du peuple. Abd-Allah (*serviteur de Dieu*), celui de ses frères qui l'avait suivi au camp, revint à Cordoue, et, faute de désignation par le précédent khalyfe, il fut proclamé par le meschouar, ou conseil d'Etat. Cette forme inusitée, qui rendait encore le droit plus contestable, ne pouvait manquer de produire des désordres. En effet, à l'avénement de ce nouveau khalyfe, la monarchie arabe parut près de s'abîmer, et l'on put voir à quel degré d'affaiblissement l'avaient déjà réduite la désunion de ses parties et les vices de sa constitution.

Abd-Allah se mit en devoir de pousser vivement la guerre contre les Hafsoun, maîtres de la Castille et de l'Aragon. Mais il avait à peine quitté la capitale pour se rendre au camp, que deux de ses frères, qui habitaient l'Andalousie, Al-Kasim et Al-Asbag, méconnaissant la proclamation du meschouar, s'unirent pour lui disputer le trône. Ils s'emparèrent de Sidonia, de Xerez, et attirèrent dans leur parti le propre fils du khalyfe, Mouhamad, qui leur livra Séville, dont il était wali, et qui devint l'âme de cette ligue. En même temps, la ville de Mérida se soulevait; le wali de Lisbonne se déclarait

indépendant; le pays de Jaen, berceau de la révolte des Hafsoun, prenait parti pour le rebelle Kaleb, chassait les officiers impériaux, et étendait son insurrection, d'un côté jusqu'à Grenade, de l'autre jusqu'à Calatrava. Enfin, tandis que le midi comme le nord, l'orient comme l'occident, étaient livrés à la révolte, le peuple même de Cordoue s'agitait et faisait craindre un soulèvement au centre de l'empire. Abd-Allah divisa ses forces pour faire face à tant de périls. Tandis que ses ministres calmaient, par leur prudence et leur fermeté, le peuple de Cordoue, il marcha sur Mérida, qu'il fit rentrer dans le devoir, et dirigea sur Lisbonne un de ses généraux qui parvint à prendre le wali rebelle; puis, après avoir resserré les Hafsoun sur la frontière de Castille, il se porta dans les montagnes de Jaen, d'Elvira, de Ronda, d'où il chassa successivement, à grand'peine et après de nombreux combats, les bandes d'insurgés qui s'y étaient fortifiées. Pendant ces expéditions d'Abd-Allah, son jeune fils Abdérame, qui fut encore surnommé Al-Modhaffer, ou le victorieux, essayait vainement de ramener au devoir son frère aîné Mouhamad. Il dut recourir à la force, et s'étant porté contre lui, renforcé par la cavalerie du khalyfe, il le trouva campé près de Séville avec ses oncles. Après quelques escarmouches, les deux partis en vinrent aux mains, et la victoire demeura aux troupes impériales. Mouhamad, pris dans l'action, ainsi que son oncle Al-Kasim, mourut quelques jours après de ses blessures, d'autres disent par ordre de son père ou de son frère. On le sur-
895 — nomma *Al-Maktoul*, ou l'assassiné.

Heureusement que, dans cette lutte contre tant de

désordres et de rébellions, le khalyfe était alors en paix avec les Espagnols. Des dissensions intestines détournaient aussi leurs forces du but ordinaire, et, comme Abd-Allah, Alphonse III était assez occupé d'étouffer les soulèvements dans son royaume. Mais Kaleb-ben-Hafsoun, favorisé par les mouvements d'Andalousie, de Portugal et de Jaen, s'était fortifié dans la Castille. Un des chefs de son parti, bien que parent des Omméyades, le wali Ahmed-ben-Moaviah, surnommé Abou'l-Kâsim, profitant de la trève qui tenait les Espagnols en sécurité, fondit tout à coup dans les campagnes de Léon, menaçant le roi des chrétiens de mettre tous ses Etats à feu et à sang, s'il ne venait lui rendre hommage de vassalité. Alphonse appela ses barons et marcha contre l'ennemi, qui serrait étroitement Zamora. La bataille, dit-on, dura quatre jours; enfin les Espagnols enfoncèrent l'armée d'Abou'l-Kâsim, ramas de Berbères, de juifs, de chrétiens mozarabes, et en firent un horrible massacre. Abou'l-Kâsim périt avec la plupart des chefs. Glorieuse pour les chrétiens des Asturies, cette victoire fut surtout utile au khalyfe. Elle affaiblit beaucoup le parti des Hafsoun, qui furent contraints de se resserrer autour de Tolède. —901

Dès qu'Abd-Allah, qui mettait sa gloire à garder religieusement la foi des traités, eut connaissance de l'attaque d'Abou'l-Kâsim, il dépêcha l'un de ses généraux, Obéïd-Allah al Gamry, auprès d'Alphonse pour l'assurer qu'il n'avait pris aucune part à cette agression déloyale, et pour renouveler alliance avec lui contre le rebelle devenu leur ennemi commun. Cette démarche d'Abd-Allah fut blâmée avec aigreur par un grand nom-

bre de musulmans rigides, qui voulaient au contraire que, pour venger la défaite de Zamora, le khalyfe s'alliât aux Hafsoun, et publiât l'*Al-Djihed*. Les uns l'accusaient d'avilir la majesté impériale et le nom arabe, les autres l'accusaient d'impiété ; on lui donnait le sobriquet injurieux d'*Al-Himar*, ou le mulet. Les imâms de plusieurs mosquées, notamment à Séville, allèrent jusqu'à omettre dans la *khotbah* ([1]) le nom d'Abd-Allah, qu'ils remplaçaient par celui du khalyfe abbassyde de Bagdad, et jusqu'à conseiller, au prêche, de refuser le payement de l'*al-zakah* ou dîme du khalyfe, puisqu'il cessait de l'employer contre les ennemis de la foi. Abd-Allah fut contraint de bannir les plus audacieux de ces prédicateurs turbulents, et de faire périr son oncle Al-Khâsim, 903 — qui excitait leurs clameurs factieuses. On voit que les prêtres musulmans tentaient d'imiter les prêtres chrétiens qui, alors, excommuniaient les rois et mettaient les États en interdit. Mais comme ceux-là n'avaient point de maître étranger, comme le khalyfe était chef de la religion aussi bien que du gouvernement, il pouvait les châtier sans causer de trouble dans l'empire ([2]).

([1]) Prière pour le khalyfe que récitait publiquement, aux jours de fête, le *khatyb* ou principal prédicateur de chaque mosquée. On sait déjà que c'était le premier privilége de la souveraineté chez les Arabes.

([2]) On rapporte que, parmi ces séditieux en paroles, se distinguait un jeune noble appelé Souléïman-ben-Albagah, qu'Abd-Allah avait fait kady de Mérida. Il composa et répandit des vers satiriques très-mordants sur le khalyfe *Al-Himar*, et sur ceux qui le conduisaient. On découvrit qu'il en était l'auteur ; Abd-Allah le fit venir en sa présence : « Par Allah, lui dit-il, ami Souléïman, j'ai semé mes bienfaits sur une terre ingrate, et je devrais maintenant te faire goûter la rigueur de mon juste courroux, puisque avec

La rébellion des Hafsoun, qui était proprement celle de tous les ennemis des Arabes par la race ou le culte, et les désordres qu'elle excitait dans les autres provinces, affligèrent le règne entier d'Abd-Allah, qui mourut, en 913, du chagrin, dit-on, que lui causa la — 913 mort de sa vieille mère. Par une étrange préférence, il avait désigné pour successeur, non pas son fils Abd-al-Rhaman *Al-Modhaffer*, qui avait vaincu les princes rebelles devant Séville, et qui commandait depuis longtemps l'armée contre les Hafsoun, mais son petit-fils Abd-al-Rhaman, seul enfant de ce Mouhamad-*al-Maktoul*, ou l'assassiné, que l'on a vu périr en portant les armes contre le khalyfe son père.

Ce jeune prince, dont la mère était chrétienne et se nommait Marie, avait été pris à quatre ans, et conduit par son oncle à la cour de son aïeul, qui, l'aimant bientôt d'une tendresse extrême, au point de le préférer à ses propres enfants, lui fit donner la plus brillante éducation ([1]). Il avait vingt-deux ans lorsque la mort d'Abd-

toi ma bonté et ma faveur ont si mal réussi; après avoir loué, en d'autres temps, l'excès de ma douceur, je te donnerais occasion pour maudire l'excès de ma sévérité. Mais non, je veux que tu vives, et que tu puisses, quand je le voudrai, me réciter tes vers. Et pour que tu voies combien je les estime, tu paieras pour chacun d'eux mille *doblas* d'or; et il est fâcheux que tu n'aies pas chargé le *mulet* davantage, car sa charge eût été plus chère et plus précieuse. » Souléïman, plein de confusion, se jeta aux pieds du khalyfe, qui lui fit grâce de l'amende comme de la vie.

([1]) « Par ordre de son aïeul, disent les historiens, on le mit aux mains des plus fameux maîtres, qui lui donnèrent dès son enfance les meilleurs enseignements. Il lui lurent le Koran, dont il apprit par cœur les doctrines. Dès qu'il eut huit ans, on lui enseigna la *Sunnah* (tradition orthodoxe des sectateurs d'Omar), la science du *Hadyz* ou histoires traditionnelles, la grammaire, la poésie, les proverbes arabes, les vies des princes, la science

Allah le mit sur le trône. Les agréments singuliers de sa personne, son affabilité constante, l'étendue de son esprit, l'élévation de son caractère, le faisaient chérir et respecter. « Allah, dit un chroniqueur arabe, lui avait donné la main de Moïse, la main puissante qui fait jaillir l'eau des rochers, qui dompte les flots de la mer, qui maîtrise, quand Dieu le veut, les éléments et la nature. » Loin de déplaire ou même d'étonner, son avénement fut salué par une allégresse universelle. À ce nom d'Abd-al-Rhaman, déjà deux fois heureux parmi ses ancêtres, on ajouta le surnom de *Al-Nasser-le-Dyn-Allah* (défenseur de la loi de Dieu). Enfin le prince Al-Modhaffer, qui l'aimait aussi comme un fils, loin de s'irriter de la préférence qu'avait obtenue son neveu, voulut être le premier à lui prêter serment d'obéissance. La plus contestable des successions au trône fut celle que personne ne contesta.

Le jeune Khalyfe comprit qu'il fallait rasseoir l'empire ébranlé, et, pour cela, mettre fin à la révolte des Hafsoun qui le désolait depuis si longtemps, et lui enlevait presque une moitié de son territoire. Il fit donc publier la guerre, et tant de volontaires accoururent à son appel, que, pour ne pas laisser les champs sans culture et les villes sans artisans, on fut obligé de fixer le contingent de chaque province. Abdérame s'avança dans la Castille à la tête d'une *al-khamis* de quarante

du gouvernement et les autres connaissances humaines. Ensuite il apprit à bien conduire et à bien dresser un cheval, à tirer l'arc, à manier la lance et l'épée, à employer toutes les armes et tous les stratagèmes de guerre... » Il est curieux de trouver la science du gouvernement entre la grammaire et l'équitation.

mille hommes d'élite, répartis sous cent vingt-huit bannières. Son oncle Al-Modhaffer commandait l'avant-garde, et lui-même le centre. Désespérant de tenir tête au Khalyfe, Kaleb-ben-Hafsoun laissa son fils Djafar à Tolède avec une forte garnison, et se retira dans le nord de l'Espagne pour y chercher des renforts. Abdérame soumit facilement toute la province, dont les habitants accouraient se ranger sous sa protection; puis, laissant quelques troupes autour de Tolède, il se mit à la poursuite du rebelle, qui, loin de fuir, venait à sa rencontre avec une armée plus nombreuse, sinon supérieure. La bataille fut longue et sanglante. Kaleb, défait, et laissant sept mille morts sur la place, alla cacher dans les gorges des montagnes et les forts escarpés les débris de son armée vaincue. Abdérame — 913
fit recueillir et soigner avec une égale humanité les blessés des deux partis.

Laissant son oncle Al-Modhaffer poursuivre cette entreprise, il revint au midi de l'Espagne pour — 914
détruire les nombreuses bandes d'insurgés qui, retirés dans les âpres montagnes de Jaen, d'Elvira et de Ronda, désolaient incessamment ces provinces par leurs brigandages. Sa générosité fit, pour les soumettre, plus encore que ses victoires; tous les chefs vinrent successivement se livrer à sa merci, et s'engagèrent avec leurs partisans dans l'armée impériale. De retour à — 917
Cordoue, le khalyfe fit réunir sa flotte, et ordonna de construire dans tous les ports et atterrages un grand nombre de vaisseaux ou de barques, tant pour protéger le commerce du Levant, que pour défendre les côtes d'Andalousie contre les fréquentes incursions des Ber-

bères d'Afrique. Après ces mesures de sûreté extérieure, après avoir pourvu à tous les besoins de l'administration et au réglement des finances, Abdérame reprit avec ardeur sa grande œuvre de la pacification générale de l'empire. Il fit d'abord une espèce de promenade armée dans les provinces orientales, dont la fidélité était chancelante, et qui semblaient hésiter entre Cordoue et Tolède. Il traversa Grenade, Murcie, Valence, gagna Tortose en suivant le rivage de la mer, puis revint, en remontant l'Èbre, mettre le siége devant Saragosse, que lui livrèrent les habitants. Kaleb-ben-Hafsoun, retiré dans les Pyrénées, osa pourtant proposer au khalyfe un traité de paix qui, partageant entre eux l'Espagne musulmane, eût fait deux empires et deux dynasties. Abdérame lui donna le terme d'un mois pour venir demander pardon.

Sur ces entrefaites, la nouvelle rébellion, contre ses collecteurs d'impôts, d'un chef des insurgés nommé Al-Somor qu'il avait fait wali d'Alhama, obligea le khalyfe à retourner, par deux fois, dans les montagnes d'Elvira 923 — pour étouffer ce germe de révolte. Dans l'intervalle, Kaleb-ben-Hafsoun était mort, et l'oncle d'Abdérame remportait de fréquents avantages sur les rebelles. Mais la coutume militaire des Arabes s'opposait toujours à ce qu'ils fussent décisifs. Cette coutume, introduite par Aly, le gendre de Mahomet, et qui portait son nom, défendait que, dans la guerre entre musulmans, on poursuivît l'ennemi au delà d'un canton, qu'on le tuât hors du champ de bataille, et qu'enfin on bloquât les places plus longtemps que d'un *djouma* à l'autre (une semaine). De cette manière, les vaincus des troubles civils

pouvaient aisément échapper ou réparer leurs pertes, et la guerre était éternelle. Sur l'avis du divan et des imâms de l'*Aljama*, le khalyfe résolut de violer cette coutume à l'égard de rebelles, traîtres à leur foi, indignes des ménagements que se devaient entre eux les enfants du Prophète, et de poursuivre à outrance ces éternels ennemis de la paix publique. L'histoire des Arabes n'offre pas un autre exemple de la violation autorisée de la coutume d'Aly. Cette circonstance unique prouve quelle était la gravité de l'insurrection des Hafsoun, et prouve aussi que leur parti se recrutait principalement parmi les dissidents de l'islam.

Avec cette liberté d'action, les troupes impériales furent promptement maîtresses de tout le pays ouvert, et il ne resta plus aux révoltés que la ville de Tolède. Mais sa forte position, ses hautes murailles, sa garnison nombreuse et résolue la rendaient imprenable d'assaut. Le khalyfe la fit bloquer étroitement par des troupes sans cesse renouvelées, qui, à défaut d'armée permanente, venaient de chaque province à tour de rôle; et, pendant deux années, on ravagea toutes les campagnes d'alentour pour que les assiégés ne pussent recueillir aucune provision. La place tenait bon cependant, et ses chefs, trop compromis pour espérer grâce, voulaient s'enterrer sous ses ruines. Abdérame revint au camp, la troisième année, amenant des troupes fraîches, et pressa vivement les travaux du siége. Djafar, le fils de Kaleb-ben-Hafsoun, manquant de vivres, voyant l'ennemi maître de toutes les approches de la place, s'échappa pendant la nuit, en faisant une trouée avec trois ou quatre mille cavaliers, et se réfugia chez les chrétiens

des Asturies. Ouvrant aussitôt leurs portes aux troupes
impériales, les habitants se livrèrent à la merci du kha-
lyfe, qui les traita avec sa clémence et sa générosité ha-
927 — bituelles. Ainsi fut étouffée, après plus de
soixante ans de combats, la plus opiniâtre révolte qui eût
encore menacé l'empire arabe, et qui présageait dès lors
par quelles mains il serait détruit.

Pendant cette longue guerre civile, qui avait traversé trois règnes, les Espagnols avaient pu presque impunément poursuivre leur œuvre d'agandissement successif. Le petit domaine de Pélage était devenu un royaume ; à la consécration de la métropole de Saint-Jacques, en 899, on avait vu figurer, à côté d'Alphonse III, les comtes de Léon, de Castille, d'Alava, d'Astorga, de Tuy, d'Orense, de Bragance, de Lugo, de Burgos. En 914, Ordoño II avait quitté Oviédo, vieille capitale du royaume des Asturies, pour transporter le siége du gouvernement à Léon, qui donnait son nom au nouveau royaume agrandi, et il poussait des expéditions jusqu'au fond du Portugal et de l'Estrémadure. De son côté, en 916, le roi de Navarre Sancho Garcès avait ajouté à ses petits états toute la province de la Rioja et quelques places de l'Aragon.

Une trêve, conclue à cette époque, suspendit les hostilités pendant quelques années. Dès qu'elle fut expirée, les chrétiens reprirent les armes. Abdérame, alors maître de Saragosse, tenant Tolède bloquée, et délivré des embarras intérieurs, était prêt à la guerre. Il envoya contre les agresseurs son oncle Al-Modhaffer, qui rencontra et battit au val de Junquera l'armée combinée des rois de Navarre et de Léon. L'un s'enferma dans Pam-

pelune, l'autre gagna les monts de Biscaye. Une — 921 autre campagne eut lieu immédiatement après la prise de Tolède. Réfugié chez les chrétiens, Djafar-ben-Kaled les entraîna dans une expédition où ils réussirent à prendre Talavera, qu'ils saccagèrent. Al-Modhâffer vint encore les battre et les rejeter au delà du Duero. Mais, satisfait d'avoir vengé l'honneur du croissant, et de ramener quelques prises, il revint, comme après la campagne précédente, en Andalousie, licencia son armée, et laissa les Espagnols rentrer dans les contrées et dans les places d'où il les avait chassés pour un moment. C'est à peu près l'histoire de toutes les premières guerres entre les deux nations. Un effort passager des Arabes renversait de temps en temps tout l'édifice de succès laborieusement élevé par les chrétiens; mais ceux-ci réparaient insensiblement leurs désastres avec la patience et l'opiniâtreté.

Un de ces événements fréquents parmi les Arabes leur offrit, après quelques années de repos, l'occasion de reprendre les armes. Le wali de Santarem, Aben-Isâhk-ben-Ommeya, voulant venger le supplice de son frère, que le khalyfe avait condamné à mort pour ses exactions, bien qu'il fût du sang omméyade, fit hommage au roi de Léon Ramiro II (que les Arabes nomment Radmir) de sa province, qui s'étendait du Tage au Duero, et lui offrit le secours des troupes qu'il commandait. Encouragés par ce renfort inattendu, les Espagnols recommencèrent aussitôt leurs algarades. Ils pénétrèrent dans le Portugal jusqu'à Lisbonne, enlevèrent Badajoz, puis, repoussés sur ce point par Al-Modhaffer, qui était accouru de Mérida, ils se dirigèrent

à travers la Vieille-Castille, passèrent les monts de Guadarama, et vinrent piller Madrid, simple bourgade alors, 995 — dont l'histoire fait mention pour la première fois.

Le khalyfe, irrité de la trahison de son wali et des audacieuses hostilités des chrétiens, fit publier, l'année suivante, un *al-djihed* général dans le dessein de les anéantir. Plus de cent mille combattants se réunirent sous les bannières impériales. C'était la plus formidable armée qui eût jusqu'alors menacé les enfants de Pélage. Divisant en trois grands corps cette multitude de guerriers, Abdérame s'avança par les campagnes de Salamanque. Sa marche, d'abord rapide, fut bientôt arrêtée; il rencontra la ville de Zamora, tant de fois prise et reprise par les deux peuples, et qu'Alphonse le Grand avait entourée d'un triple rang de fortes murailles avec un double fossé plein d'eau. Les guerriers castillans s'étaient enfermés dans cette place. Ramiro accourait à son secours, menant toutes les forces du royaume, accrues des Navarrais, ses alliés, et des troupes musulmanes du wali de Santarem. A l'approche des chrétiens, Abdérame, laissant une partie de son armée autour de Zamora, marcha à leur rencontre, et les trouva campés sur les bords d'une petite rivière, affluent du Duero. Une éclipse de soleil suspendit l'action deux jours entiers. Enfin, au matin du troisième, on s'aborda de part et d'autre sur une longue ligne d'attaque, et le combat se soutint jusqu'à la nuit avec un égal acharnement, un égal avantage. L'infanterie serrée des Espagnols, et leurs cavaliers bardés de fer, rompaient tout l'effort des Arabes, qui, plus légèrement armés, se jetaient comme d'impétueux tourbillons sur leurs bataillons épais. Chaque officier, chaque

souverain combattait au plus fort de la mêlée, animant ses guerriers de la voix et de l'exemple. Enfin, l'obscurité suspendit cette bataille indécise, et les Espagnols repassèrent le fleuve à gué pendant la nuit, laissant aux Arabes, pour tout trophée, une plaine inondée de sang et jonchée de cadavres. Au lieu de les poursuivre, Abdérame revint sur Zamora, qu'après de nombreuses tentatives et des attaques répétées, il finit par emporter d'assaut. Mais la résistance des assiégés fut telle, que, s'il faut en croire leur propre aveu, les Arabes perdirent, dans la bataille et le siége, près de cinquante mille hommes. Ils appelèrent cette campagne la victoire d'*Al-Khandik*, ou du fossé (de Zamora). Après ce suc- — 938
cès, si chèrement acheté, le khalyfe regagna Cordoue, et licencia ses troupes.

Dès l'année suivante, Ramiro descendit des montagnes, traversa le Duero, dispersa les troupes frontières, et reprit Zamora, dont il massacra toute la garnison. Abd-Allah-al-Koraÿschy, wali de Tolède, fut envoyé contre lui, et les deux armées se livrèrent encore, auprès de Santesteban de Gormaz, un combat meurtrier dont chaque parti se donna la gloire. L'avan- — 940
tage, toutefois, resta bien réellement aux Arabes, car, après l'action, ils recouvrèrent Zamora, et bientôt le wali Aben-Isâhk, l'allié des chrétiens, l'instigateur de la guerre, fit sa soumission au khalyfe, qui le reçut en grâce et lui rendit son gouvernement. Ramiro, de son côté, envoya des ambassadeurs à Cordoue pour négocier la paix. Aldérame les accueillit avec de grands honneurs, et, après avoir accepté les conditions proposées, il les fit accompagner par un de ses wazirs, qui

alla complimenter le roi Ramiro à Medina-Leionis (Léon). La trêve fut conclue pour dix ans, et religieu-
940 — sement gardée des deux parts.

Pendant cet intervalle de paix dont jouit l'Espagne entière, le khalyfe put achever en Afrique une entreprise importante. Deux siècles auparavant, c'est-à-dire à l'époque où le premier Abdérame fondait le khalyfat de Cordoue, les fils d'Edryz, célèbre santon du Hedjaz, issu d'Aly, gendre du Prophète, et que le khalyfe de Bagdad avait chassé de la Mekke, vinrent se réfugier dans le Mahgreb, et s'y formèrent un empire, dont Fez, qu'ils fondèrent, fut la capitale, et qui est aujourd'hui l'empire de Maroc. Nous avons vu, sous Al-Hakem Ier, une partie des exilés du faubourg de Cordoue se réfugier dans leur ville nouvelle. Sous le règne d'Abdérame III, les schyëytes, c'est-à-dire ceux de la secte hétérodoxe de Schyayah, avaient renversé du trône de Fez la famille d'Edryz, qui implora les secours du khalyfe de Cordoue. Rétablis par les troupes d'Abdérame, les Edryzytes lui firent hommage de leurs Etats. L'Afrique, ou du moins la Mauritanie, dont l'Espagne, sous les émyrs, avait été une annexe, devint à son tour une annexe de l'empire d'Espagne, et fut enlevée à la domination de l'Orient. Désormais le nom du khalyfe de Cordoue y remplaça, dans les chaires et dans les actes publics, le nom du khalyfe de Bagdad.

A la même époque de paix au nord et d'agrandissement au midi, Abdérame, déjà vieux, s'associa son fils Al-Hakem pour se reposer sur lui du poids de la couronne. Mais un autre de ses fils, Abd-Allah, qui partageait avec Al-Hakem la faveur populaire, poussé par

un ambitieux qui comptait régner sous son nom, tenta de s'assurer en secret des partisans pour une révolte. Le khalyfe, instruit de ses menées, le fit arrêter avec son conseiller, qui s'étrangla dans sa prison, et, pour donner un mémorable exemple, capable de prévenir les querelles si fréquentes de succession, il fit — 949 trancher la tête au jeune prince, malgré les prières de ses autres enfants, et malgré sa propre douleur. « Je pleure amèrement mon fils, dit-il au suppliant Al-Hakem, et je le pleurerai toute ma vie ; mais je suis roi, je dois penser à l'avenir, et donner à mes peuples l'exemple d'une inflexible justice. »

En général, si des révoltes et des guerres civiles troublaient chez les Arabes presque tous les commencements de règne, les dernières années de chaque prince étaient d'ordinaire exemptes d'agitations. C'est ce qui explique comment, à l'aide de ce repos, leur empire put durer, leur civilisation grandir et s'étendre. Abdérame III était parvenu non-seulement à dompter les partis, à concilier les races, mais encore à réconcilier des familles ennemies dont les haines séculaires éclataient fréquemment en combats singuliers et en assassinats. Aussi toute la fin de son long règne fut paisible et prospère. Un seul événement de cette période mérite d'être rapporté : Le roi de Léon, Sancho le Gras, qui monta sur le trône en 955, ne trouvant dans ses Etats aucun moyen de guérir, soit d'une hydropisie, soit d'une obésité incommode, dont il était affecté, demanda au khalyfe Abdérame la permission d'aller se faire traiter à Cordoue. Abdérame s'empressa de lui envoyer une escorte, et le roi des chrétiens vint à sa cour, où les médecins

arabes parvinrent à le guérir. Pendant son absence, le puissant comte Fernan-Gonzalez, qui érigea la Castille en Etat indépendant, avait mis son beau-frère, Ordoño le Méchant, sur le trône de Léon. Toujours généreux, Abdérame confia une armée musulmane au prince dépossédé, avec l'aide de laquelle Sancho chassa 960 — l'usurpateur et reprit sa couronne [1].

Cet Abdérame III, que les chrétiens, ses ennemis, ont appelé le Magnanime, mourut en 961, après un règne de cinquante années. Il avait conservé intact son empire d'Espagne et acquis en Afrique un empire nouveau. Ses troupes tenaient garnison à Ceuta, à Tanger, à Tlemcen, à Fez enfin, et les Edryzytes, devenus ses vassaux, envoyèrent des troupes auxiliaires à son armée, lorsqu'il fallut, à l'expiration de la trève en 950, repousser quelques algarades des chrétiens de Léon. Le commerce était alors très-florissant entre l'Espagne, l'Egypte, la Syrie et la Grèce. En 949, Abdérame reçut une ambassade solennelle de l'empereur de Constantinople (c'était Constantin-Porphyrogénète II), qui lui demandait de renouveler alliance contre les musulmans d'Asie. Il reçut aussi des ambassades du duc de Slavonie, de Hugues, roi d'Italie et de Provence, de la reine de France mère de Louis IV, du comte de Barcelone Suniaire, enfin de

[1] Je dois convenir que le voyage de Sancho à Cordoue, et l'assistance que lui donna le khalyfe pour remonter sur le trône, racontés d'une manière uniforme par toutes les chroniques espagnoles, ne se trouvent pas mentionnés par les historiens arabes qu'a recueillis don J. Condé. Mais une lacune dans des fragments de manuscrits incomplets, se peut expliquer facilement, et l'événement d'ailleurs, curieux et singulier, tient plus à l'histoire des Espagnols qu'à celle des Arabes.

l'empereur d'Allemagne Othon le Grand [1]. Sa marine, commandée par le hagib Ahmed-ben-Saïd, soutint avec avantage une guerre navale dans les mers du Levant contre celle du sultan (solthân) d'Egypte, lequel avait fait capturer, dans le port d'Alméria, un grand vaisseau andalous qui amenait au khalyfe des chanteuses de l'Orient. On construisit par ses ordres un grand nombre d'édifices publics pour l'embellissement des villes ou l'utilité des habitants. C'est lui qui orna de fontaines sculptées l'admirable *patio* ou cour intérieure de la mosquée de Cordoue; c'est à lui, enfin, qu'est dû le plus célèbre monument de la magnificence arabe, le palais de Médynat-al-Zohrah (*ville de la Fleur*, du nom de sa favorite) dont la description sera donnée plus tard, avec celle de la *Al-Djami* de Cordoue. Moins heureux que la mosquée, ce merveilleux palais, que ne protégeait pas un caractère sacré, pillé dans les émeutes des guerres civiles, saccagé dans la conquête ennemie, a disparu complétement, ne laissant de vestiges que parmi les récits des historiens et les chants des poëtes. Abdérame passa la fin de sa vie dans les délices et la paix de ce séjour enchanté, au milieu d'une foule d'écrivains, de savants, de femmes illustres par leurs talents et leur esprit, qu'il attirait à sa cour de tous les pays soumis à l'islam.

Dans l'enivrement de cette calme puissance, il avait pris ou reçu, outre le surnom d'*Al-Nasser-le-Dyn-Allah*, le titre d'*Émyr-al-Mouménym*, chef des croyants, que portaient déjà les khalyfes de Bagdad, que portèrent après

(1) Voir la curieuse relation de cette dernière ambassade dans l'*Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey, tome IV, p. 214 et suivantes.

lui les autres khalyfes de Cordoue, puis les princes almoravides, puis les princes almohades, puis enfin les souverains de Maroc, et d'où nous avons formé les mots de *miramolin* ou *miramamolin*. Il fit également changer le coin des monnaies de sa famille, qui, d'Abdérame Ier jusqu'à lui, n'avaient subi aucune altération. Sur les *dinars* ou pièces d'or, les *dirhems* ou pièces d'argent, les *félouz* ou pièces de cuivre, on garda bien, d'un côté, l'article de foi : « Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu unique et sans compagnons ; » mais, au revers, on écrivit dès lors le nom et les titres du prince régnant : « L'imâm Al-Nassr-le-dyn-Allah Abd-al-Rhaman émyr-al Mouménym (1). »

Son successeur Al-Hakem II, surnommé *Al-Mostansir-Bi'llah* (le confiant dans l'aide de Dieu), avait quarante-sept ans lorsqu'il resta seul maître du trône auquel son
961 — père l'avait dès longtemps associé. Quelques excursions du comte de Castille l'obligèrent, dans les

(1) Sur l'adoption de ce titre nouveau, *Emyr-al-Mouménym*, se fondent ceux qui veulent faire dater seulement d'Abdérame III le khalyfat de Cordoue. Mais que peut un mot contre les choses ? N'y a-t-il pas une dynastie omméyade ? Ne commence-t-elle pas à Abdérame Ier ? Abdérame II ne fut-il pas appelé l'*Abdérame du milieu*, ce qui marque la corrélation et l'égalité des trois Abdérame ? Enfin, le nom de tous les princes omméyades ne remplaça-t-il point, dans la *khotbah*, celui du khalyfe d'Orient ? Je disais précédemment qu'on ne pouvait concevoir une nation musulmane sans un chef à la fois spirituel et temporel ; est-ce qu'avant Abdérame III, Mouhamad n'avait pas porté une décision canonique entre le rit de Malek et le rit de Hanbal, et fait ainsi l'acte qui appartenait au seul vicaire du Prophète ? Certes l'on a raison, en histoire comme en toutes choses, de secouer le joug des préjugés et de rejeter les erreurs, si accréditées qu'elles puissent être. Mais il faut aussi prendre garde que la satisfaction d'établir des théories nouvelles ne porte aux suppositions hasardées, et, par un autre chemin, n'éloigne également de la vérité. Ce serait, comme dit Horace : *De vitio in vitium flecti.*

premières années de son règne, à des représailles où ses armes furent victorieuses. Il dirigea lui-même la campagne, prit Salamanque, puis Zamora, et fit raser les murailles de cette ville, qui était comme une tête de pont ouverte aux Espagnols sur ses Etats. Le roi de Léon Sancho lui demanda, par ses ambassadeurs, une nouvelle trêve, qui fut accordée. Un wazir du khalyfe en porta l'acte au roi chrétien, avec deux chevaux richement harnachés, deux épées, l'une de Cordoue, l'autre de Tolède, et deux faucons de chasse du plus grand vol. C'était un présent d'intime amitié. — 965

Depuis cette trêve, Al-Hakem n'eut plus à prendre les armes que pour réprimer, par ses généraux, quelques rébellions des Berbères, et quelques attaques de ceux qui vivaient dans la partie du Mahgreb soumise aux Fathimytes. Mais l'Espagne, pendant toute sa vie, goûta la paix la plus profonde. Souvent des princes chrétiens, de Léon, de Castille, de Navarre, de France même, lui demandèrent son appui contre leurs ennemis ou rivaux du même culte, et souvent les conseillers d'Al-Hakem l'engagèrent à profiter de ces divisions des infidèles. Il se contentait de répondre par ces paroles du livre de la Foi : « Soyez fidèles à vos conventions ; Dieu vous en demandera compte. » Et la paix n'était point troublée.

Sous cet excellent prince, duquel on pourrait dire, en employant une formule surannée, qu'il fut adoré de ses sujets, la prospérité intérieure de l'empire, c'est-à-dire sa vraie grandeur, atteignit le plus haut degré qu'offre l'histoire du peuple arabe en Espagne. Et la meilleure preuve, c'est qu'elle ne rapporte pas une guerre, pas une sédition, pas un trouble, je dirais vo-

lontiers pas un événement, si le bonheur public n'était pas le plus rare et le plus grand des événements de l'histoire.

Al-Hakem changea, disent les écrivains de sa vie, les lances et les épées en bêches et en socs de charrue, et ses indomptables guerriers en paisibles bergers ou en industrieux laboureurs. Pendant le repos d'une longue paix, tous les Arabes, suivant ses avis et son exemple, s'adonnèrent aux professions utiles. Comme le fameux khalyfe Omar, qui, pour obéir à la règle du Koran, « chacun doit vivre de ses œuvres, » continuait, sur le trône de Damas, à exercer son métier de corroyeur, les grands de la cour, les chefs de l'armée, les commandants des provinces et des villes, les kadys, les imâms, cultivaient de leurs mains leurs jardins et leurs champs. Toute la nation les imitait. De ceux que le commerce n'appelait point hors du pays, les uns, habitant d'innombrables villages et labourant la terre, plantaient non-seulement le blé, l'orge, le chanvre, le maïs, la vigne, l'olivier, le mûrier, mais encore le riz, le coton, la canne à sucre; les autres, reprenant la vie errante des pasteurs du Hedjaz et redevenus *scénites*, conduisaient le long des chaînes de montagnes leurs nombreux troupeaux de moutons *mérinos*, qui émigraient, suivant les saisons, des pâturages du nord à ceux du midi [1]. Outre la culture des champs, l'élève du bé-

[1] De *moédyn*, errants, émigrants, est venu sans doute, avec la terminaison espagnole, le nom de mérinos; et des Arabes certainement est venu l'usage, pratiqué jusqu'à nos jours, de faire voyager d'un bout à l'autre de l'Espagne, entre la *mésaïfa* ou saison d'été, et la *mesta* ou saison d'hiver, les troupeaux de la corporation puissante qui a conservé ce dernier nom

tail, les fabriques industrielles, et le commerce d'exportation, une autre source abondante était encore ouverte à la fortune publique, et remplissait les caisses de l'Etat sans charger le peuple du poids des impôts. Les Arabes avaient imité les anciens conquérants de l'Espagne, Phéniciens, Carthaginois et Romains; ils y exploitaient avec succès, du mont de Thâryk aux Pyrénées, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de mercure, de pierres précieuses, et pêchaient aussi sur ses côtes les perles et le corail. On verra plus loin, et par des détails plus amples, comment, avec tous ces moyens de vivre,

(*mesta*). Les priviléges de cette corporation s'étendaient jusqu'au droit exorbitant de *vaine pâture* sur tous les lieux du passage de ses troupeaux, jusqu'au droit d'empêcher les propriétaires de clore leurs héritages. Vainement attaqués par Jovellanos et Cabarrus, ces priviléges n'ont été détruits que par les salutaires révolutions qui détruisaient en même temps l'inquisition, les couvents, le droit d'aînesse et l'absolutisme.

On s'étonnera sans doute, après le formel anathème porté contre le vin par le Koran, de voir la vigne comptée parmi les grandes cultures des Arabes espagnols. Mais il est très-vrai qu'au commencement du règne d'Al-Hakem, tous les musulmans d'Espagne, jusqu'aux desservants des mosquées, buvaient, non seulement le *sahbah* ou vin clair et doux, mais aussi le *ghamar* ou vin rouge et fermenté, et même des eaux-de-vie faites avec les dattes, les figues ou les raisins. L'ivresse était devenue fréquente et commune parmi les croyants de l'islam. En rigide observateur de la loi, Al-Hakem réunit, comme en un concile, les principaux imâms et fakys de l'empire, et leur demanda d'où pouvait venir un si général abus. Ils répondirent que, depuis le règne du khalyfe Mouhamad, l'opinion s'était introduite que, les musulmans d'Espagne étant toujours en guerre avec les ennemis de la foi, il était bon qu'ils fissent usage du vin, comme leurs ennemis, parce que cette boisson augmente la force des hommes et le courage des guerriers. Al-Hakem, d'accord avec l'assemblée religieuse, fit arracher dans toute l'Espagne les deux tiers des vignes, et ordonna que, de celles qui restaient, les croyants mangeassent le fruit, frais ou sec, ou qu'on en fît seulement du miel, des sirops et des conserves.

et après toutes ces immigrations de peuples nouveaux, la population s'était démesurément accrue dans l'Espagne des khalyfes.

Impuissant à rien désirer, pour l'agrément et la magnificence, au delà du palais d'Al-Zohrah, Al-Hakem n'ordonna guère que des établissements utiles. Il fit, dans toutes les provinces, percer de nouveaux chemins et réparer les anciens. Sur ces chemins, il fit construire des fontaines de distance en distance, et multiplia le nombre des auberges publiques appelées *menzâl,* où les voyageurs étaient hébergés gratuitement. C'est ainsi que le khalyfe exerçait dans tout l'empire l'hospitalité tant recommandée par la loi de Mahomet, et si sacrée parmi les Arabes. Al-Hakem, digne de son nom (*sapiens*), fut aussi le protecteur le plus zélé, le plus généreux, le plus enthousiaste, qu'eussent encore rencontré sur le trône les lettres, les sciences et les arts. Son père Abdérame l'avait entouré de maîtres habiles, et, pour donner au premier des écoliers de l'empire le premier des précepteurs, il avait attiré de l'Orient, par ses générosités délicates, le savant le plus illustre et le plus renommé, Ismaÿl-ben-Kasim-Abou-Aly al Kaly, né dans le Diarbékir, que les khalyfes de Bagdad avaient coutume de consulter « dès qu'une mouche volait sur eux. » C'était Aristote donné pour maître au fils de Philippe. Al-Hakem, dans sa jeunesse, s'était fait l'éditeur d'un poëte de Cordoue, Ahmed-ben-Mouhamad-ben-Abd-Rabihy, célèbre auteur du *Collier unique ;* il avait réuni et classé ses nombreuses compositions poëtiques dans une collection divisée en vingt parties, auxquelles il donna, suivant l'usage introduit dans le Koran même, des titres singuliers : le ciel, les

étoiles, l'aurore, la nue, l'amour, le repentir, la gazelle, etc. Devenu khalyfe, il porta jusqu'à la passion le soin de fomenter et d'étendre toutes les connaissances humaines. Aucune démarche, aucun sacrifice ne lui coûtait pour accroître ses richesses scientifiques et littéraires. Dans tous les pays où se parlait la langue arabe, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'Asie, il entretenait des envoyés, assistés de copistes, dont l'unique fonction était de lui transmettre les ouvrages de tout genre qui venaient au jour. Il avait ainsi prodigieusement accru la collection de manuscrits formée par ses ancêtres. Le palais Merwan (Mérouân), à Cordoue, était devenu une vaste bibliothèque, si vaste, que le seul catalogue des ouvrages qui s'y trouvaient rassemblés formait, dit-on, quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. C'était à son propre frère, Abd-al-Azyz, qu'Al-Hakem avait confié la garde et la direction de cette bibliothèque, tandis que son autre frère, Al-Mondhyr, exerçait une espèce de présidence sur les diverses académies, de médecine, de mathématiques, d'histoire, de poésie, qui s'étaient formées à Cordoue, soit chez plusieurs doctes patriciens, soit dans le palais même du khalyfe. La somptueuse magnificence et la gracieuse familiarité dont il récompensait le mérite et les talents avaient augmenté, dans une égale proportion, la société d'hommes illustres réunie par son père, et dans laquelle un grand nombre de femmes tenaient un rang distingué. L'époque d'Al-Hakem II est une espèce de siècle d'Auguste, qui marque le plus haut point de la civilisation des Arabes.

Ce fut en 976 qu'ils perdirent ce sage et bienfai- — 976
sant monarque. Son fils unique, Hescham II, surnommé

Al-Mowayad Bi'llah (le protégé de Dieu), n'avait encore que dix ans. Néanmoins, désigné pour successeur, dès sa naissance, il fut, malgré la loi [1], proclamé dans une *jura* solennelle. Sa mère Sobéÿâh (Ssobyhha), qui dirigeait depuis quelques années les affaires publiques par l'ascendant qu'elle avait pris sur le vieux khalyfe Al-Hakem, nomma le hagib, ou premier ministre du jeune prince. A Cordoue, cette charge du hagib (*Hhadjeb*, portier, chambellan) équivalait à celle du grand-wizir à Bagdad, et depuis à Constantinople. Celui qui en était revêtu devenait, par la minorité d'Hescham, tuteur du khalyfe et régent de l'empire. Au lieu du hagib en place sous Al-Hakem, Djafar-ben-Otman, la sultane [2] Sobéÿâh choisit, pour remplir cette importante fonction, Mohammed-ben-Abd-Allah-ben-Aby-A'mer al Moaféry, devenu si célèbre sous le grand nom d'Almanzor (Al-Mansoûr, l'*invincible*), que lui valurent dans la suite ses nombreux et éclatants triomphes. Il était né au village de Torasch (Torres), dans l'île Verte (Al-Djézira-Al-badrah), en l'année de l'hégyre 327 (938). Resté orphelin tandis qu'il étudiait aux écoles de Cordoue, il fut admis parmi les pages (*donceles*) du khalyfe Al-Hakem, et bientôt distingué par la sultane Sobéÿâh, qui le fit son secrétaire et son majordôme. C'est de cette espèce de domesticité qu'elle le tira pour l'élever au rang suprême. Dans l'intendant instruit, modeste, prudent et ferme, elle avait deviné le grand homme. Les bons ministres ne sont guère moins

[1] Le khalyfe devait être majeur, et la majorité légale était fixée à quinze ans. Néanmoins, si les signes de puberté précédaient cet âge, l'homme pouvait être majeur à douze ans et la femme à neuf.

[2] *Emiraï-Oumara* la *Validé* des Turcs.

rares que les bons rois. Al-Mansoûr est du petit nombre de ceux que l'on peut citer pour modèles. Il est peut-être le seul homme qui, placé par la faveur au timon de l'Etat, ait consacré sa toute-puissance au bien général, le seul favori qui ait fait respecter et glorifier son nom.

La fin du règne d'Abdérame III et le règne entier d'Al-Hakem II, avaient été une ère de paix et de bonheur public; le gouvernement d'Al-Mansoûr fut une ère de grandeur et de gloire. Bien que resté jusqu'à trente-huit ans étranger à l'exercice des armes, il avait l'esprit guerrier, le goût des entreprises, la passion des grandes choses et de la célébrité. Poursuivant avec ardeur, avec constance, un but unique, il tenta l'asservissement total des chrétiens de la Péninsule, et peut-être aurait-il réussi, sans la double nature de son pouvoir, qui l'obligeait à être ministre en même temps que général, et sans les vicieuses habitudes militaires des Arabes, qui contrariaient dans l'exécution ses vastes desseins.

Dès la première année de son ministère, Al-Mansoûr mit brusquement fin à la guerre du Mahgreb, en concédant une trève aux tribus révoltées, ce qui lui permit de retirer d'Afrique des troupes aguerries, et même un puissant renfort de cavalerie berbère. En même temps, il parcourait les provinces de l'empire, visitait les places fortes des frontières, et faisait exercer les jeunes troupes réunies pour l'*Al-Djihed*. Enfin, il se mit en campagne. Le trône — 978
de Léon était alors disputé par deux compétiteurs, Ramiro III et Bermudo II; le comte de Castille se trouva d'abord seul aux prises avec les forces de l'empire. Cette circonstance favorisa l'attaque d'Al-Mansoûr, qui péné-

tra sans peine au cœur des Etats chrétiens. Je ne puis
le suivre pas à pas dans le cours de ses succès, ni racon-
ter en détail les innombrables combats qui furent livrés
sous son commandement. Il suffit de dire qu'après qua-
tre campagnes, habituellement doubles, car il faisait,
chaque année, une expédition de printemps et une d'au-
tomne, il s'était rendu maître de presque tout le comté
de Castille ; qu'il avait pris successivement Salamanque,
Zamora, Benavente, Astorga, et Léon enfin, la capitale
du royaume chrétien, dont il battit les portes et les mu-
railles avec de puissantes machines de guerre, et qu'il
enleva de vive force, montant lui-même à la brèche, l'é-
984 — pée dans une main, la bannière dans l'autre.
Ni les efforts désespérés de Bermudo, demeuré seul roi,
ni la force de ces villes toujours reprises et réparées, ni
l'opiniâtre défense des assiégés qui s'ensevelissaient sous
leurs murs, n'avaient pu arrêter le torrent de ses armes.
Il avait vaincu dans toutes les rencontres, emporté d'as-
saut toutes les places, et ramené chaque année à Cor-
doue de longues files de captifs, enchaînés par troupes
de cinquante hommes, qui précédaient ses entrées
triomphales.

Pour conduire avec ensemble, et jusqu'au succès final
985 — son vaste projet de conquête, Al-Mansoûr, au
printemps de 985, tourna ses forces contre les chrétiens
d'Afrank, c'est-à-dire sur la Catalogne. C'était déjà, sui-
vant les historiens de sa vie, la vingt-troisième expédi-
tion qu'il dirigeait contre les ennemis de la foi. Il prit
sa route d'abord au sud-est, par Grenade, Lorca, Mur-
cie, Valence, pour rassembler, chemin faisant, les trou-
pes de ces provinces qui n'avaient encore pris qu'une

faible part aux guerres saintes, tandis que, par son ordre, une flotte sortie de tous les ports de la Méditerranée, se dirigeait sur les côtes de Catalogne. Le comte Borrell, qui gouvernait cette principauté ainsi que la Gaule gothique, essaya de lui en disputer l'entrée au passage de l'Ebre. Mais il fut complétement défait, et rejeté dans les montagnes avec les débris de son armée. Barcelone, attaquée par terre, bloquée par mer, se rendit promptement au vainqueur, et les habitants rachetèrent leur vie en payant cet impôt de capitation qu'on nommait *tribut du sang*. Mais, après le départ d'Al-Mansoûr, Borrell, aidé des secours que lui fournit Hugues-Capet, qui régnait en France sous le nom de Louis IV, reprit bientôt sa capitale, et peu à peu le reste de ses états.

Bien différent des précédents Khalyfes, qui étaient toujours forcés à la guerre par les algarades des chrétiens, Al-Mansoûr prit constamment l'initiative de l'attaque, et ne voulut admettre aucune proposition de paix ou de trève. Ainsi la guerre continua sans interruption entre les Arabes et les Espagnols jusqu'à la fin du x[e] siècle. Mais il y a, dans les événements dont il me reste à parler, un point obscur, comme il en est beaucoup parmi ceux de cette époque, et qu'il importe d'éclaircir. Les historiens arabes placent au temps où je viens de l'indiquer, c'est-à-dire avant l'année 374 de l'hégire (985) la prise de Salamanque, de Zamora, d'Astorga, de Léon. Les chroniques espagnoles, au contraire, ne placent la perte de ces villes que dans les années 995, 96 et 97, dix à douze ans plus tard. Il est difficile d'expliquer une telle différence dans les dates par une simple erreur chronologique faite d'une part ou de l'autre, car les

Arabes et les Espagnols sont parfaitement d'accord sur le commencement et la durée du gouvernement d'Al-Mansoûr. Je crois qu'il faut chercher ailleurs l'explication de cette contradiction dans les dates. La coutume militaire des Arabes, comme on le sait déjà, était de se réunir au printemps pour entrer en campagne, et de regagner leurs foyers dès qu'approchait la mauvaise saison. Al-Mansoûr, qui devait partager sa vie entre la direction des opérations de la guerre et l'administration civile de l'empire, était obligé, non-seulement de suivre exactement cette coutume, mais encore de couper habituellement, par un repos au milieu de l'été, les deux courtes expéditions du printemps et de l'automne. Aussi le voit-on, après chaque victoire, au lieu de poursuivre ses avantages vivement et à outrance, revenir à Cordoue et licencier ses troupes, ne laissant que des garnisons pour maintenir ses conquêtes, jusqu'à ce que la campagne suivante lui permît d'en continuer le cours. Cet usage, qui laissait aux vaincus le temps de reprendre haleine, et les moyens de réparer leurs pertes, ne pouvait guères s'allier avec le dessein d'une conquête générale. Aussi, tant de revers ne purent vaincre la patience espagnole [1]. Al-Mansoûr retrouvait en ligne, chaque année, l'ennemi qu'il avait défait l'année précédente, et ses triomphes périodiques ne lui procurèrent, avec le pillage des villes, que la possession temporaire du pays. Je crois donc, pour

[1] Lorsque, dans la guerre de l'indépendance, on demandait aux Espagnols, toujours vaincus dans les batailles rangées, quel général ils pouvaient opposer à Napoléon et à ses lieutenants, ils répondaient : « Nous avons un plus grand général que Napoléon, le *général N'importe.* » C'était déjà, au xe siècle, le général *N'importe* qu'ils opposaient à l'*Invincible.*

expliquer la contradiction signalée que, pendant qu'Al-Mansoûr occupait la Catalogne, en 985, les chrétiens des Asturies avaient repris en son absence leurs villes de Castille et de Léon, comme le comte Borrell reprit Barcelone après son départ, de sorte que le général arabe en fit une seconde fois la conquête, à l'époque indiquée par les chroniques espagnoles. Cette supposition me paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle explique également comment fut rempli tout ce long intervalle, toute cette longue période d'expéditions guerrières qui seraient, autrement, restées sans résultats précis.

Cette conquête à deux reprises, faite à deux époques, que je suppose pour les villes de Castille et de Léon, peut se supposer aussi pour saint Jacques de Compostelle en Galice. Les historiens arabes suivis par Conde en placent le siége et la prise, d'abord dans l'année 989; puis, et cette fois plus d'accord avec les chrétiens, dans l'année 994. Ce serait encore une double conquête de la même ville. La première, en ce cas, n'avait été qu'un heureux coup de main, une marche aventureuse et rapide à travers les contrées toujours envahies. Mais la seconde fut, de toutes les expéditions d'Al-Mansoûr, la mieux préparée et la mieux conduite, la plus lointaine et la plus glorieuse [1]. Ouvrant, cette fois, la campagne par le Portugal, et marchant du Tage au Duero, presque sur le rivage de l'Océan, il prit Coïmbre, Lamego, Braga, Tuy, Orense, pénétra jusqu'aux extrémités de la Galice, et emporta d'assaut la ville sainte de San- —994

[1] On peut voir dans l'*Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey (t. IV, p. 444 et suivantes), la relation de cette campagne par Al-Makkary, qui la place en l'année 997.

tiago, que les Arabes nommaient Sanct-Yak ou Schant-Yakoub. Les monuments de Cordoue se parèrent des dépouilles de la capitale du royaume chrétien. Les cloches de sa riche métropole, portées jusqu'en Andalousie sur les épaules des prisonniers, furent suspendues, renversées, aux voûtes de la mosquée impériale, et devinrent d'énormes lampes destinées à éclairer les prières de nuit.

L'année suivante, 995, vit s'accomplir une nouvelle campagne, non moins désastreuse pour les chrétiens, non moins glorieuse pour Al-Mansoûr. Ici, je vais me borner à transcrire le récit des historiens arabes tel qu'il est cité par J. Conde; il présente des détails intéressants et caractéristiques.

« ..... Al-Mansoûr arriva aux frontières avec tant de célérité, qu'avant que les chrétiens eussent appris son départ de Cordoue, il était déjà sur leurs terres. Les chrétiens des monts Al-Baskenz (de la Biscaye et de la Navarre) avaient réuni leurs forces à ceux de Galice (des Asturies et de Léon); ils avaient rassemblé une multitude infinie de gens armés, et ils étaient commandés par Garcia-ben-Sancho, qui était bon chevalier et roi des chrétiens des montagnes [1]. Quoique l'intention des chrétiens ne fût, en apparence, que d'arrêter la marche des musulmans et de gagner du temps pour recevoir les renforts qu'ils attendaient, ils furent attaqués par la cavalerie, et de sanglantes escarmouches s'engagèrent, qui, de part et d'autre, étaient soutenues avec grande constance. Et les chrétiens se mirent à l'abri sur des hau-

[1] C'était le comte de Castille Garcia Fernandez. Le roi de Léon Bermudo II, que les Arabes nomment Bermond, assistait également à cette bataille.

teûrs où ils gardaient l'avantage. Et Al-Mansoûr fit retirer la cavalerie qui combattait, espérant que les chrétiens descendraient dans la plaine. Pendant la soirée de ce jour-là, le poëte Al-Hassan Saïd-Abbou'l-Olah, de Bagdad, présenta au hagib Al-Mansoûr un cerf garrotté et des vers où il lui présageait la victoire. Il y disait : « Asile de mes frayeurs, abri de mes périls, écoute mon chant avec bonté. Toujours je fus favorisé de ta main bienfaisante, semblable à la pluie qui féconde les vertes herbes des prés. Qu'Allah te couvre de son appui souverain; qu'il te bénisse et te préserve du parti de l'erreur! Si je ne voyais par mes yeux ta valeur et ton intelligence, timide comme je suis, je mourrais d'épouvante. Je vois la poussière que soulèvent, dans le prochain bosquet de tamaris, deux féroces léopards qui s'élancent sur une proie innocente; je serais, moi chétif, cette proie sans ton bras puissant. Ce serviteur, que tu as accueilli dans l'enceinte fortifiée de ta grâce, t'offre, en reconnaissance, un cerf avec une intention singulière. Garcia je l'ai nommé, et, tel que je te l'offre enchaîné, si le ciel exauce mon présage, je verrai demain Garcia-ben-Sancho. Heureuse aurore, hâte-toi de paraître et de nous amener ce grand jour. Si tu acceptes mon présent, Seigneur, je serai bien récompensé, et que de ton carquois, comme d'une nuée, pleuvent les flèches sur les ennemis. »

« Al-Mansoûr reçut le cerf et les vers, et prit plaisir à converser, cette nuit, avec ses officiers, sur la facilité avec laquelle pouvait s'accomplir la prédiction de Saïd-Abou'l-Olah. Il leur communiqua l'ordre de bataille, et régla les dispositions à prendre; et au point du jour, il fit

son *al-zalah* (prière du matin), et ensuite, il parcourut les bannières de son armée, et le signal de l'attaque étant donné par les clairons et les trompettes, la bataille s'engagea avec une égale intrépidité. L'air était obscurci par le tourbillon des flèches et les épais nuages de poussière que soulevaient les combattants. Les chefs de l'avant-garde, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, se mirent à fléchir et à reculer, comme s'ils cédaient malgré eux le champ aux ennemis. Ceux-ci, animés par cet avantage apparent, descendirent de leurs collines, comme des torrents impétueux, poussant d'effroyables clameurs qui résonnaient au loin dans les vallées. Et tandis que l'avant-garde des musulmans paraissait en véritable désordre, et leur centre de bataille vacillant, prêt à fuir, alors la cavalerie de l'arrière-garde et des ailes de l'armée musulmane attaqua les chrétiens sur les deux flancs; et, bien que leurs chefs et chevaliers combattissent avec une grande valeur, à cette attaque inespérée, le cœur fléchit et manqua à la multitude des combattants, qui, dans leur trouble, se débandèrent et s'enfuirent de toutes parts, poursuivis par la cavalerie. Le carnage fut grand, et la prise des captifs plus importante par la qualité des personnes que par la multitude sans nombre du menu peuple. Ce qui sembla le plus extraordinaire, c'est que, comme si Saïd-Abou'l-Olah eût eu la science de deviner ce que le très-haut et tout-puissant Allah avait disposé dans les éternels décrets de sa providence, son présage poétique fut accompli. Parmi les principaux chevaliers captifs, se trouva prisonnier le roi des chrétiens Garcia-ben-Sancho, mais si gravement blessé qu'il mourut peu de jours après, malgré les remèdes et les

soins qu'Al-Mansoûr fit donner à sa guérison. Cette bataille mémorable fut livrée dans la lune de Rébieh seconde de l'année 385 (995). Al-Mansoûr fit déposer le corps du roi Garcia dans une caisse bien ciselée, enveloppé dans une précieuse étoffe d'écarlate et d'or et dans de riches parfums, pour l'envoyer à ses chrétiens; et bientôt quelques chevaliers de son pays vinrent chercher le corps de Garcia, apportant de grandes richesses pour le racheter. Mais Al-Mansoûr ne voulut accepter aucun de leurs riches présents. Dans la lune Schawal de la même année, il vainquit une autre fois les chrétiens, et après la bataille, le roi Bermond de Galice envoya ses lettres et ses messagers pour concerter un traité avec Al-Mansoûr, qui renvoya les messagers chrétiens. Les pluies commencèrent, empêchant qu'Al-Mansoûr continuât l'expédition, et il s'en revint à Cordoue, où il fut reçu avec une grande allégresse. »

Comme le prouve l'humiliation de Bermudo, implorant la paix, les chrétiens, après tant de désastres, étaient épuisés. Rejetés au delà de l'Ebre à l'orient, au delà du Minho à l'occident, dépouillés de tout le comté de Castille, attaqués jusque dans la ville sainte, et resserrés dans les chaînes de montagnes qui prolongent les Pyrénées, le long de l'Océan, du golfe de Gascogne au cap Finistère, ils étaient réduits au berceau de leur indépendance. Un nouvel effort des Arabes, un seul, pouvait achever de les détruire. L'Afrique les sauva, par une diversion, en attirant sur elle les armes victorieuses d'Al-Mansoûr. Il faut reprendre en quelques mots les affaires de cette contrée.

On a vu le hagib, à son avénement au pouvoir, termi-

ner par une trêve et des concessions les agitations du Mâhgreb. Bientôt, le sachant si occupé de ses expéditions au nord de l'Espagne, l'émyr édryzyte Al-Hassan-ben-Kénouz, dernier de sa race, refusa de se soumettre à la suzeraineté des khalyfes omméyades. Il fit cesser la prière et le tribut. Pour le réduire, Al-Mansoûr dut envoyer des troupes d'Andalousie sous les ordres de son fils Abd-al-Malek, qui battit Al-Hassan, l'obligea de se rendre à discrétion, et, par ordre d'Al-Mansoûr, lui fit
986 — trancher la tête. Avec Al-Hassan, s'éteignit la dynastie des Edryzytes, qui, depuis deux siècles, régnait sur le Mâhgreb, d'abord indépendante, puis vassale du khalyfat de Cordoue. Abd-al-Malek, dans cette heureuse expédition, gagna le surnom d'Al-Modhaffer, *le Victorieux*. Un autre général arabe, Zéïry-ben-Atia, fut chargé de soumettre les tribus révoltées et d'achever la pacification du pays. Il réussit dans cette œuvre difficile, et resta à Fez, pour gouverner la province au nom du khalyfe Hescham. Mais, bien qu'Al-Mansoûr lui eût fait à Cordoue une réception triomphale, bien qu'il lui eût donné toute puissance sur le Mâhgreb, avec le titre de *wazir-kébir,* ou *grand-gouverneur,* la jalouse ambition de Zéïry-ben-Atia ne put supporter qu'un autre fût au-dessus de lui dans l'empire. Il cessa bientôt d'obéir aux ordres d'Al-Mansoûr, résista à ses injonctions réitérées, et quand le hagib fit intervenir le khalyfe lui-même dans cette querelle, le *wazir-kébir* se mit en pleine révolte contre le khalyfe. C'était justement à l'époque où s'ouvrait celle des expéditions d'Al-Mansoûr contre les chrétiens qui se termina par ses victoires sur le comte Garcia-Fernandez et le roi Bermudo II. Il envoya l'un

de ses officiers pour réduire le wazir rebelle. Mais celui-ci, opposant sans cesse de nouvelles forces à un ennemi qui ne pouvait grossir les siennes, finit par l'accabler sous le nombre, et l'enferma dans les murs de Ceuta. Toutes les tribus berbères étaient derechef ameutées contre la domination des Arabes, et l'empire d'Afrique allait échapper aux khalyfes omméyades. Al-Mansoûr dut suspendre ses conquêtes au nord pour reprendre les provinces du midi. Il vint s'établir dans l'île Verte, entre l'Europe et l'Afrique, pour être à portée, tout en gouvernant l'empire d'Espagne, de diriger les opérations de l'armée, que son fils Abd-al-Malek commandait dans le Mâhgreb. Ce ne fut qu'après deux sanglantes — 998
campagnes, en 998, qu'Abd-al-Malek rentra dans Fez triomphant, et deux ans plus tard, en l'an 1000, que Zéïry-ben-Atia, retiré dans le désert de Sanhaga, où il résistait encore, mourut de ses blessures.

Ces événements d'Afrique, en occupant ailleurs les forces de l'empire, avaient donné aux Espagnols une trêve de cinq années. Ils surent en tirer parti pour se concerter, se rallier, préparer une commune défense ; et, lorsqu'au printemps de l'année 1001, ayant ramené du Mâhgreb ses troupes victorieuses, Al-Mansoûr commença contre eux sa cinquante-deuxième expédition, ils étaient prêts à le recevoir. Incendiant à l'approche de l'ennemi leurs champs et leurs villages, et faisant derrière eux un désert, les Castillans étaient venus se réunir à ceux des Asturies, de la Galice et de Léon, déjà renforcés des Navarrais et des Basques. Dans tous les Etats chrétiens, tout homme en âge de porter la lance avait dû se rendre au ban de son seigneur, et bientôt

une armée formidable, commandée par le roi de Léon, Alphonse V, et le roi de Navarre, Sancho le Grand, descendit à la rencontre d'Al-Mansoûr. Le général arabe venait de traverser la Castille ravagée, et, sur les bords du Duero, près de Medina-Celi, il trouva les chrétiens campés sous les murs de Calatañazor (*Al-Kala't-Al-Nosour*, le Fort des Aigles). Quand ses fourrageurs aperçurent l'armée chrétienne « qui couvrait au loin les campagnes comme des troupes de sauterelles, ils eurent horreur de sa multitude. » Mais l'impétueux hagib, accoutumé à la victoire, donna, dès le lendemain, le signal de l'attaque, et la bataille s'engagea. L'infanterie espagnole, formée en bataillons serrés, en carrés profonds, soutint de pied ferme le choc impétueux de la cavalerie arabe qui revenait sans cesse, comme les flots de la mer, se briser contre ces écueils immobiles. Tout le jour se passa en charges meurtrières et vaines. La terre fut arrosée de sang et jonchée de cadavres, sans que l'une des deux armées eût ralenti son attaque, sans que l'autre eût fléchi dans sa résistance. Quand la nuit vint séparer les combattants, Al-Mansoûr, qui s'était jeté en soldat dans la mêlée, et revenait grièvement blessé, attendit dans sa tente les principaux officiers de l'armée, lesquels avaient coutume de s'y rendre après comme avant l'action, pour le féliciter d'un nouveau triomphe. La plupart étaient restés sur le champ de bataille, les autres faisaient panser leurs blessures ; un très-petit nombre d'entre eux étaient venus, mornes et muets, prendre les ordres du hagib. Effrayé de la perte immense que lui faisait entrevoir cette solitude, désespéré de n'avoir pas vaincu et de n'être plus digne

de son nom, il ordonna la retraite, repassa le Duero, porté dans une litière sur les bras de ses soldats, fit enlever les ponts volants, puis, dès qu'il eut mis l'armée en sûreté, il déchira les appareils qui retenaient son sang, et se laissa mourir [1]. Ainsi périt, — 1002 à soixante-trois ans, dans l'amertume du premier revers, l'un des plus grands capitaines, l'un des plus grands hommes dont se glorifie la nation arabe. Il avait pris soin de recueillir lui-même, au sortir de chaque bataille, la poussière de ses habits, et dans une caisse précieuse qui le suivait partout comme son plus cher trésor, il conservait cette poudre des combats pour en faire un jour la terre de son tombeau. Ses officiers l'y ensevelirent, en effet, revêtu de l'armure « où il était mort pour le service d'Allah ; » et dans le riche mausolée qui lui fut élevé à Medynat-Zelim (Medina-Celi), le temps mêla sa cendre à la poussière des cinquante victoires qu'il avait remportées.

Il est rare qu'en étudiant l'histoire d'un peuple, on ne rencontre pas quelque grande et saillante figure qui soit, par l'heureux assemblage des traits principaux, comme le type moral de toute la nation. Chez les Arabes d'Espagne, c'est Al-Mansoûr. Vaillant, humain, généreux, éclairé, juste, esclave de sa foi, austère dans ses mœurs, avide de toutes les sciences, de tous les mérites,

[1] Le souvenir de sa défaite s'est conservé en Espagne dans ce dicton populaire : *A Calatañazor, perdio'Almanzor el atambor* (A Calatañazor, Almanzor perdit le tambour). Cet autre dicton, si fréquemment employé : *No se tòmo Zamora en una hora* (Zamora n'a pas été prise en une heure), vient aussi de ce temps de guerre perpétuelle entre les chrétiens et les musulmans.

de toutes les gloires, il réunit les divers aspects de ce beau caractère qu'on prête aux fils de l'Yémen, portant, après la conquête, la civilisation. Une foule de belles actions honorèrent sa vie, couronnée par une belle mort. Un jour, par d'habiles manœuvres, il enferme dans un défilé une troupe nombreuse d'Espagnols, et les fait sommer par ses hérauts de mettre bas les armes; mais les voyant s'agenouiller, résolus à périr plutôt que de se rendre, il fait ouvrir les rangs de ses soldats, et les laisse rejoindre l'armée chrétienne, aimant mieux envoyer ce renfort à l'ennemi que d'ordonner froidement le massacre de tant d'hommes. Quand il apprend la victoire de l'aîné de ses fils sur son ennemi personnel, le wali révolté d'Afrique, ce n'est point par un vain et stérile éclat qu'il témoigne sa joie de ce triomphe; c'est en affranchissant quinze cents captifs chrétiens et trois cents esclaves chrétiennes, en payant les dettes de pauvres honnêtes, en répandant sur les malheureux d'abondantes aumônes; et quand il célèbre les noces de ce fils bien-aimé avec la fille de sa sœur, c'est en versant ses dons sur les hospices et sur les écoles, en dotant et mariant une foule d'orphelines, qu'il rehausse la pompe de cette union : nobles et touchantes coutumes, qui font, avec l'éloge du tout-puissant ministre, celui des mœurs publiques et de toute la nation qu'il gouvernait.

Les Espagnols eux-mêmes ont rendu justice à la mémoire d'Al-Mansoûr. « Pour un mahométan, dit le naïf Ferreras, il eut de grandes vertus morales.... Les chrétiens qui combattaient sous ses drapeaux recevaient une double paie, et s'il s'élevait quelque contestation entre un chrétien et un musulman, il favorisait toujours le

chrétien. » « Ce fut, ajoute Masdeu, un grand politique et un grand guerrier.... Il calma, dès le principe, les inquiétudes qui agitaient l'empire, et s'attacha à gagner les cœurs de toutes les classes de la nation, en allégeant les charges des pauvres, tandis qu'il honorait les grands et les riches, en assistant lui-même aux leçons des savants, dont il fréquentait les académies et les écoles, et dont il récompensait les travaux.... Il fut supérieur à la plupart des capitaines, par le mélange si difficile de la sévérité et de la clémence. Il détruisait avec le fer et le feu les villes qui résistaient à ses armes, mais il ne permit jamais qu'on fît le moindre mal à celles qui se rendaient volontairement. De tout le butin, il faisait toujours deux parts, cédant l'une à ses soldats, et employant l'autre au bien du public, sans garder jamais pour lui que la gloire, qu'il considérait comme un prix suffisant de ses travaux. »

On a dit d'Al-Mansoûr, comme de Jules-César, que sa mémoire était si grande, qu'il connaissait par leurs noms tous ses soldats. Il se rappelait du moins les noms de ceux qui s'étaient distingués, et les conviait à sa table, dans de grands festins qu'il avait coutume de donner aux troupes après chaque victoire. Quoique éminemment guerrier, Al-Mansoûr protégea, honora les sciences et les lettres, auxquelles il avait, avant son élévation, destiné sa vie. « Souvent il visitait, disent les historiens, les *madrézas* (écoles publiques) et les colléges des mosquées; il s'asseyait parmi les écoliers, sans permettre qu'on interrompît la leçon à son entrée ni à sa sortie, et donnait des prix aux meilleurs élèves. Par ce moyen, il réussissait dans le choix des *mokris* et des *khâtybs* (lecteurs et

prédicateurs) pour les mosquées, et de savants kadys pour les *aljamas* de l'empire. » Il avait fondé à Cordoue une académie d'humanités ou d'études classiques, et son propre palais était une véritable académie que fréquentaient tous les hommes illustres dans les travaux de l'intelligence. Plusieurs savants fameux, appelés par sa renommée et retenus par ses bienfaits, vinrent de tous les pays de l'islam, et de la Grèce même, se fixer à sa cour. Il se plaisait tellement en leur compagnie, il avait si besoin des délassements de l'esprit, que toujours quelques-uns d'entre eux le suivaient dans ses expéditions militaires, qu'il cultivait les lettres jusque sous la tente, et qu'il écoutait réciter des vers jusque dans le feu des batailles.

Al-Mansoûr n'avait qu'un défaut : c'était une extrême jalousie de son autorité. Cette passion lui fit, dès son avénement, commettre une faute grave, un crime peut-être. Sous un vain prétexte de trahison, il fit arrêter son compétiteur, le précédent hagib, qui bientôt mourut en prison, et probablement par son ordre. Une seconde faute, effet de la même cause, mais bien plus longue dans sa durée et bien plus fatale dans ses résultats, ce fut de réduire le jeune khalyfe à la plus complète nullité. Enfermé dans le sérail dès l'âge de dix ans, Hescham resta livré aux femmes et aux esclaves, éloigné des affaires et séparé du monde. Nul ne pouvait l'approcher sans la permission de sa mère ou de son hagib. Il n'allait qu'à la grande mosquée, les jours de fête, et ne sortait point de la *maksoura*, ou tribune fermée, réservée au khalyfe. Son nom n'était prononcé que dans la *khotbah* (prière publique), et n'était lu que sur les monnaies.

Parvenu à l'âge mûr, il était encore occupé des jeux et des plaisirs du premier âge, et sa vie se passa dans une continuelle enfance. Ce fut un roi fainéant duquel Al-Mansoûr s'était fait le maire du palais. Mais ce ministre absolu ne voulut pas du moins se rendre usurpateur. Adoré de l'armée et de tout l'empire, il pouvait aisément saisir la couronne; elle lui fut même offerte à plusieurs reprises. Il refusa de la recevoir, comme de la prendre. C'est une modération rare et digne d'éloge. La puissance souveraine, il est vrai, reposait en ses mains; mais le titre lui manquait pour l'exercer, pour la transmettre, et l'ambition humaine, jamais rassasiée, veut encore le nom quand elle a la chose, veut étendre ses conquêtes au delà des bornes de la vie. Simple hagib, Al-Mansoûr dirigea d'une main habile et ferme tous les ressorts du gouvernement. On ne vit pas, sous son ministère, s'allumer la moindre étincelle de sédition, du moins en Espagne, ni s'élever le moindre désordre; et, pendant vingt-cinq années, l'État lui dut la paix au dedans comme la gloire au dehors.

Sa mort répandit un deuil universel, et ce fut sur eux-mêmes que pleurèrent les Arabes, en pleurant sur lui. Son règne (c'est le nom qui convient au ministère d'Al-Mansoûr) avait marqué le plus haut point de leur grandeur. Il en fut aussi le terme, et l'empire, échappé de ses mains, tomba, sans intervalle, à sa décadence, à sa ruine. « Dieu seul est éternel, et éternelle sa souveraineté. »

CHAPITRE IV.

Déchirement de l'empire. — Chute des Omméyades et du khalyfat de Cordoue. — Conquête des Almoravides. — Troisième établissement. — Fin de l'histoire des Arabes et commencement de celle des Mores (de 1002 à 1094).

La mère du khalyfe Hescham II, la vieille sultane Sobéyah, qui avait survécu au hagib Al-Mansoûr, put faire passer cette charge, c'est-à-dire l'autorité souve-
1002— raine, au fils aîné de son ancien intendant. Héritier de la valeur et de la prudence de son père, aidé par le souvenir de ce grand nom, Abd-al-Malek, avec moins de gloire et plus de prospérité peut-être, continua le gouvernement d'Al-Mansoûr. Il pacifia le Mâhgreb en faisant émyr de cette importante province le fils de ce wali révolté, Zéïry-ben-Atia, qu'il avait vaincu. Les pères avaient été rivaux, ennemis; les fils restèrent unis dans une fidèle alliance. Abd-al-Malek envoya, en 1005, une expédition maritime sur les côtes d'Italie, et dirigea lui-même, entre 1002 et 1008, quelques algarades au nord de l'Espagne, « détruisant pendant l'été, disent les his-

toriens, les villes et forteresses que les chrétiens réparaient pendant l'hiver. » Toutefois, les Arabes et les Espagnols, également fatigués de vingt années de guerre, ne tentèrent aucune entreprise considérable. L'empire fut en paix, et les chrétiens attendirent de meilleures circonstances pour prendre la revanche des longs désastres qu'ils avaient éprouvés.

Au retour d'une expédition militaire, en 1008, Abd-al-Malek mourut subitement, peut-être — 1008
empoisonné. Privé de son hagib et de sa mère, le khalyfe Hescham, toujours endormi dans sa longue enfance, toujours incapable de tenir le sceptre de ses propres mains, remit l'autorité d'Abd-al-Malek à son frère Abd-al-Rhaman, qui était capitaine de la garde du palais. Ce jeune homme, livré aux plaisirs, vain, léger, prodigue, vaniteux, ne ressemblait au grand Al-Mansoûr que par les traits du visage, et dans la place éminente où l'avait élevé la mémoire de son père, il n'écouta que les conseils de la plus folle présomption. A peine élu premier ministre, il se donna le surnom d'*Al-Nasser-le-dyn-Allah* (défenseur de la loi de Dieu), qu'avait porté le grand Abdérame III; et sans avoir fait aucune action d'éclat, aucun acte d'utilité, il porta ses vues ambitieuses jusqu'où son père, dans toute sa gloire, n'avait osé prétendre. Hescham était sans enfants; Abd-al-Rhaman obtint, par ses obsessions sur un esprit faible, d'être choisi pour succéder au trône. Cette élection, quoique faite dans l'ombre du sérail, ne tarda point à se divulguer, et parvint aux oreilles des membres de la famille d'Omméyah. Celui d'entre eux que l'opinion publique désignait pour successeur d'Hescham

était Mouhamad-Aben-Abd-al-Djabar, cousin du khalyfe, et comme lui petit-fils d'Abdérame III. Mouhamad sortit aussitôt de Cordoue, se rendit aux frontières de Castille, gagna facilement à sa cause les seules troupes qui fussent sous les drapeaux, et revint soutenir, à la tête de l'armée arabe, les droits que lui donnait le sang sur un compétiteur étranger à la famille impériale. Dès qu'Abd-al-Rhaman eut avis de son approche, au lieu de l'attendre dans la capitale, il marcha au-devant de lui avec la garde africaine des palais de Cordoue et d'Al-Zohrah. Mais Mouhamad, averti par ses partisans des mouvements du hagib, eut l'adresse d'éviter sa rencontre; et, tandis que celui-ci l'attendait, campé sur la route, il gagna, par des chemins détournés et des marches forcées, la capitale dégarnie, qu'il enleva sans peine, car elle se déclara pour sa cause. Maître de la personne du khalyfe, Mouhamad le contraignit à déposer son hagib, et se fit revêtir de cette dignité. Abd-al-Rhaman, furieux à ces nouvelles, revint précipitamment sur ses pas, et livra bataille à son rival dans les murs mêmes de Cordoue. Il avait compté sur l'assistance des habitants; mais le peuple, si facilement volage dans ses affections, prit au contraire le parti du nouveau hagib, et les troupes d'Abd-al-Rhaman furent repoussées par la multitude. Lui-même tomba de cheval, couvert de blessures, et fut livré vivant à Mouhamad, qui le fit crucifier. Ce fut sur un gibet, après quatre mois de gou-
1009 — vernement, que périt le frère d'Abd-al-Malek, le fils d'Al-Mansoûr. « Dieu seul est stable. »

Le vainqueur, prenant aussitôt les rênes de l'Etat, entoura le khalyfe de ses créatures, déposa la plupart

des walis et des hauts dignitaires de l'empire pour donner leurs emplois à ses partisans, et pensa bientôt à occuper lui-même la première place. Pour sonder les dispositions du peuple, il fit courir le bruit que le khalyfe était tombé gravement malade, et voyant que cette nouvelle était reçue avec indifférence, il résolut de lui ôter la vie. Cependant, cédant aux prières d'un fidèle serviteur d'Hescham, Wadha al Alaméri, il se contenta de l'enfermer dans un lieu secret, sous une garde sûre, puis il fit étrangler un homme qui avait le malheur de lui ressembler, et auquel on fit de magnifiques funérailles, après l'avoir exposé sur le lit de parade. Mouhamad fut aussitôt proclamé sous le nom de *Mohdi-bi-'llah* (Tranquillisateur par Allah). — 1008

Les événements furent loin de répondre au surnom qu'il avait choisi. Imbu des aversions de races qui divisaient les deux principales nations de l'empire, il commença son règne par ordonner le licenciement et l'expulsion de la garde africaine, de la garde des Zenêtes, à laquelle, depuis le premier Abdérame, était confié le service du palais des khalyfes, et que les Arabes voyaient d'un œil jaloux à ce poste d'honneur. Les chefs berbères, offensés de cet ordre, et surtout de la rigueur qu'on déployait dans son exécution, résolurent de résister les armes à la main. Commandés par Hescham-Raschid-ben-Souléïman, ils vinrent attaquer, jusque dans son palais, celui qu'ils appelaient l'usurpateur du trône et l'assassin de leur roi. Mouhamad, avec l'aide des troupes andalouses et du peuple entier de Cordoue, parvint, après un combat sanglant, à chasser les Africains des murs de sa capitale, et leur jeta insolemment du haut

des remparts la tête de leur commandant pris dans
1009 — l'action. Trop faibles pour former le siége de Cordoue, les Berbères se retirèrent pleins de rage aux environs de Tolède. Le cousin de leur chef décapité, Souléïman-ben-Al-Hakem, qu'ils avaient choisi pour général et pour vengeur, rechercha sans scrupule l'alliance de Sancho, comte de Castille, auquel il promit de grands avantages s'il parvenait, avec son secours, à laver l'injure qu'avait reçue sa nation, et à chasser l'usurpateur. Sancho n'hésita point à accepter les offres du Berbère, et lui mena l'élite de ses chevaliers. Instruit de cette ligue menaçante, Mouhamad assembla ses troupes et vint à leur rencontre. Une bataille terrible et meurtrière s'engagea près du fort de Kantisch (Quintos). L'armée du khalyfe fut enfoncée par les Mores et les chrétiens réunis ; vingt mille des siens, dit-on, restèrent sur la place, morts ou blessés. Mouhamad s'enfuit à travers les montagnes, du côté de Calatrava, avec les débris des troupes arabes ; et Souléïman, sans trouver plus de résistance, vint occuper Cordoue avec ses Berbères, toujours accompagné des Castillans, lesquels cependant ne tardèrent pas à regagner leur pays, emportant de grandes richesses, et, disent les Arabes, des promesses encore plus grandes. Souléïman se fit proclamer khalyfe, avec le surnom d'*Al-Mostaïn-bi'llah*
1009 — (le Protégé de Dieu).

Le fugitif Mouhamad n'eut rien de mieux à faire que d'imiter son vainqueur. Il s'allia aux deux fils de Borrell, Raymond, comte de Barcelone, et Ermengaud, comte d'Urgel, qui vinrent en personne servir dans ses troupes. Aussitôt que huit à dix mille Catalans se furent réunis

aux trente mille soldats arabes que Mouhamad avait rassemblés dans les provinces de Tolède, Saragosse, Valence et Murcie, il marcha sur Cordoue à la tête de sa nouvelle armée. Souléïman ne l'attendit point dans les murs de cette ville, qu'il ne maintenait sous le joug que par de fréquents actes de sévérité. Il courut attaquer Mouhamad avec ses Africains. Mais, trop inférieur en nombre, il fut contraint de lui céder le champ de bataille après un combat longtemps disputé. Le général berbère, échappant aux troupes victorieuses à la faveur de la nuit, s'enfuit jusqu'au palais d'Al-Zohrah, dévasta et pilla cette royale demeure, sans épargner même la mosquée, et s'achemina sur le détroit de Djébal-Thâryk dans l'intention de passer en Afrique avec les riches dépouilles qu'il avait enlevées au palais d'Abdérame. Mais Mouhamad, salué de nouveau par les acclamations du peuple de Cordoue, ne fit que traverser sa capitale reconquise, et se mit à la poursuite des pillards d'Al-Zohrah qu'il atteignit sur les bords du Guadiar, près d'Algesiras. Ceux-ci, arrêtés dans leur retraite, mais ayant pris du repos pour attendre un ennemi épuisé de fatigue, se défendirent avec le courage du désespoir, et mirent en déroute les troupes plus nombreuses du khalyfe, qui revint précipitamment s'enfermer dans Cordoue. Ce fut le terme de cette alternative de succès et de revers dont la carrière de l'ambitieux Mouhamad avait été semée, et qui remplirent l'année 400 de l'hégire (1009 et 1010) que les Arabes nommèrent *l'année des Franks*. Les Catalans, qui faisaient sa principale force, avaient perdu l'un de leurs chefs, Ermengaud, et la plupart de leurs capitaines au combat du Guadiar. Ils abandonnèrent Mouhamad, soit parce

qu'il ne pouvait remplir les promesses qu'il leur avait faites au moment du besoin, pour les attacher à sa cause, soit parce qu'ils l'accusaient d'ameuter contre eux le peuple de Cordoue. Ce peuple, d'un autre côté, maudissant l'idole qu'il avait adorée la veille, et reprochant à Mouhamad le crime d'une alliance avec les infidèles, quitta brusquement le travail des fortifications auquel on le tenait occupé, et voulut ouvrir les portes à l'ennemi. Dans cette situation désespérée, Wadha, qui était devenu le hagib de Mouhamad, tenta la dernière ressource. Il alla tirer de sa prison l'imbécille Hescham, qu'il avait sauvé de la mort, et offrit tout à coup à la vue de la foule réunie dans la grande mosquée, le souverain légitime que l'on croyait depuis deux ans au cercueil. Cette apparition inattendue excita l'enthousiasme autant que la surprise, et le khalyfe dépossédé remonta sur le trône aux acclamations de la multitude. Mouhamad, qui l'en avait précipité, s'efforça de conjurer son courroux par d'humbles prières; mais Hescham, retrouvant quelque énergie pour lui reprocher ses crimes, le fit sur-le-champ mettre à mort. Le corps de l'usurpateur fut livré aux insultes du peuple, et sa tête portée au bout d'une lance au berbère Souléïman, pour que cet exemple de la pu-
1011 — nition d'un traître le fît rentrer dans le devoir.

Souléïman, peu intimidé de cette menace, la fit tourner à son profit. Il savait qu'Obéïd-Allah, fils de Mouhamad et wali de Tolède, faisait des préparatifs dans sa province pour marcher contre lui, et servir ainsi son père par une utile diversion. Il lui envoya la tête de Mouhamad, embaumée dans du camphre, avec un présent de dix mille mitcâls d'or, et ce peu de mots : « *Cette*

« tête est celle de ton père Mouhamad. Tu vois quelle « récompense l'ingrat et cruel Hescham réserve à ceux « qui lui rendent le trône. Si tu veux sécurité et ven- « geance, tu auras pour compagnon Souléïman. » Obéïd-Allah, plein de douleur et d'indignation, lui répondit par un traité d'alliance perpétuelle contre le khalyfe.

Afin de conjurer cette ligue nouvelle, l'affranchi Wadha, auquel Hescham avait conservé la charge de hagib, sortit de Cordoue avec une partie de l'armée arabe, et gagna les frontières de Castille pour lever chez les chrétiens des troupes auxiliaires. « Je reçois de Souléïman, lui dit le rusé comte Sancho, six forteresses des frontières pour soutenir sa cause; mais, si vous m'en donnez autant, j'aimerai mieux servir le khalyfe que le rebelle. » Avec l'aide de ces alliés, payés si chèrement, Wadha défit Obéïd-Allah, qui fut pris, conduit à Cordoue, et mis en croix par ordre d'Hescham. — 1012

Ce succès ne releva que pour un moment les affaires du khalyfe, toujours jouet de la fortune comme de ses serviteurs. Souléïman et les Berbères s'étaient cantonnés sur les bords du Guadalquivir, dans le midi de l'Andalousie, qu'ils ravageaient comme un pays conquis, et, maîtres des riches provinces qui alimentaient la capitale, ils réduisirent cette grande ville à la plus horrible disette. La peste succéda bientôt à la famine, dont elle accrut les ravages. Pour échapper à ce double fléau, les principaux habitants quittaient la ville en foule, et se dispersaient dans les villages d'alentour. Tous ces malheurs publics étaient attribués au crime d'une alliance avec les infidèles. O honte! en effet, ô profanation! des auxiliaires chrétiens avaient par trois fois disposé des

destinées de l'empire arabe. Hescham, qui n'avait appris dans ses malheurs qu'à se défier de tous les hommes, éloignait par d'injustes soupçons ses plus fidèles serviteurs, et devenait cruel par lâcheté. Il prêta même l'oreille à de mensongères suggestions contre son hagib, le loyal Wadha, et fit périr du supplice des traîtres le seul homme capable de soutenir son trône chancelant. Souléïman connaissait l'état des choses; il saisit le moment favorable, et après s'être assuré au moins de l'inaction des walis de plusieurs provinces du nord, en leur promettant l'hérédité de leurs emplois s'il parvenait à l'empire, il vint, avec toutes ses forces, mettre le siége devant Cordoue. Cette malheureuse cité, dépeuplée, affamée, abandonnée de tous ses défenseurs et s'abandonnant elle-même, ne pouvait opposer une longue résistance; elle fut emportée au premier assaut. La garde du khalyfe, commandée par le nouveau hagib, Haïran al Améri, défendit seule avec une héroïque valeur le poste qui lui était confié, et périt tout entière sur les marches du palais. Couvert de blessures, Haïran tomba sur les cadavres de ses soldats; mais il fut sauvé pendant la nuit par un pauvre habitant qui le cacha dans sa maison. Pour Hescham, il disparut dans le désordre de ce combat, sans qu'on sache comment il termina sa vie, « ne laissant d'autre succession que les discordes et les calamités. » Maîtres de la ville, des forts et de l'Alcazar, Souléïman livra Cordoue au pillage, et, pendant trois jours, ses Berbères s'y rassasièrent de rapines et de cruautés. Les maisons des nobles arabes furent saccagées comme l'avait été le palais des khalyfes; leurs harems mêmes furent livrés aux brutalités des

soldats. Les chefs des principales familles périrent dans ce massacre, et avec eux un grand nombre des savants, des poëtes, des artistes que la généreuse hospitalité d'Abdérame III, d'Al-Hakem II et d'Al-Mansoûr avait rassemblés dans les académies de Cordoue. — 1013

Après s'être fait de nouveau proclamer khalyfe avec le titre d'*Al-Dhafer-bi'lloul-Allah* (le Vainqueur par la main de Dieu), Souléïman déposa la plupart des gouverneurs de provinces et des commandants de forteresses, pour donner leurs emplois à ses officiers. Il distribua également des villes et des domaines aux chefs de famille des six principales tribus berbères qui s'étaient réunies pour le triomphe de sa cause. Ces aliénations du domaine public furent faites sous condition d'hommage et de fidélité; c'est-à-dire que Souléïman, semblable aux conquérants du Nord, créa dans l'Espagne musulmane de véritables fiefs comme ceux qui existaient alors dans toute l'Europe chrétienne et féodale. De telles dispositions mettaient toute la puissance et toute la richesse aux mains de ses Africains; elles aigrirent encore la haine que lui portaient les Arabes, obligés d'obéir à leur tour à des mercenaires étrangers. Tandis que Souléïman s'aliénait ainsi de plus en plus la nation arabe, le hagib Haïran, guéri de ses blessures, parvint à s'échapper de Cordoue, réunit quelques partisans, et enleva d'un coup de main la ville d'Alméria, dont il avait été gouverneur. De ce port, il se rendit auprès de son parent Aly-ben-Hamoud, wali de Ceuta et de Tanger en Afrique. Il lui fit part du mécontentement général que les Berbères avaient soulevé contre eux, et le conjura de venir à la fois délivrer le peuple arabe

d'un joug insupportable, et briser les fers du khalyfe Hescham, qu'on croyait encore vivant dans les cachots de l'Alcazar. Aly se laissa facilement persuader. Il réunit les troupes du Mâhgred, alla débarquer sur les côtes de l'Andalousie, et prit Malaga, où le hagib Haïran s'était ménagé des intelligences. A la nouvelle de son arrivée, de son dessein et de ses premiers succès, plusieurs autres places lui ouvrirent leurs portes, et une foule de volontaires arabes accoururent sous ses drapeaux.

Souléïman ne voulut point attendre, dans les murs d'une ville qui couvait sourdement la haine et la vengeance, l'approche d'un ennemi que la faveur publique rendait si redoutable. Il sortit de Cordoue à la tête de ses Africains, et alla porter le siége de la guerre en Andalousie. Il espérait parvenir, en temporisant, à jeter la discorde entre les deux chefs ennemis, pour les vaincre ensuite séparément. Son attente fut trompée. Toujours unis, Aly et Haïran conduisirent avec habileté, avec vigueur, les opérations de leur double armée. Des *taïfas* entières venaient à eux du camp de l'ennemi. Bientôt Souléïman, réduit à la défensive, fut contraint d'éviter toute espèce de rencontre ; mais les alliés l'atteignirent enfin près de Séville, et le forcèrent au combat. Vaincus dès le commencement de l'action, par la défection des Andalous de leur armée qui se tournèrent contre eux, les Berbères se défendirent avec la plus opiniâtre constance, et furent écrasés. Aly marcha aussitôt sur Cordoue, qui lui ouvrit ses portes, et le reçut en libérateur. Le Berbère Souléïman, qui, abattu de cheval et mortellement blessé, avait été pris dans la mêlée, lui fut amené à l'Alcazar, avec son frère, blessé et mourant

aussi, et son vieux père, qu'il avait laissé pour gouverneur de Cordoue. « Vieillard, lui dit Aly, en tirant son épée, qu'as-tu fait du khalyfe Hescham ? Tu l'as tué, sans doute. Je vais offrir ces têtes à sa vengeance. » Alors Souléïman, entr'ouvant les yeux : « Frappe-moi seul, dit-il, ceux-là ne sont pas coupables. » Mais Aly, de trois coups d'épée, fit voler de sa main les têtes du père et des deux fils. Souléïman mort, Hescham disparu, Aly-ben-Hamoud fut proclamé khalyfe avec le titre de *Motouakyl-bi'llah* (Confiant en Dieu). — 1017

L'intérêt, qui rapproche les hommes tant que dure le péril, les divise aussitôt que le péril est passé, et la plus intime union pendant l'entreprise survit rarement au succès. Aly devait la couronne impériale au hagib Haïran ; mais il craignait l'influence de ce ministre sur le peuple de Cordoue, et suspectait ses relations avec les gouverneurs de provinces, qui n'avaient pas tous reconnu le nouvel émyr des croyants. L'un des premiers actes de son règne fut de reléguer le hagib dans son ancien gouvernement d'Alméria. Indigné de sa disgrâce et de l'ingratitude du khalyfe parvenu, Haïran se ligua contre lui avec d'autres chefs mécontents, lesquels, désireux au fond d'ériger leurs emplois en fiefs perpétuels et héréditaires, annoncèrent, pour colorer leurs desseins et s'assurer la faveur du peuple, qu'ils voulaient rendre aux Omméyades le trône qui leur appartenait légitimement. Ils proclamèrent, en effet, à Jaen, un arrière-petit-fils du magnanime Abdérame III, qui était wali de la province. Il se nommait Abd-al-Rhaman-ben-Mouhamad al-Mortady, et fut Abdérame IV dans la dynastie des Omméyades. Le nom seul du nou- — 1017

veau khalyfe lui fit un parti puissant, et la plupart des villes du sud-est de l'Espagne le reconnurent d'un commun accord. Cependant Aly-ben-Hamoud, maître des troupes régulières, qu'il s'attachait par ses largesses, sortit de Cordoue, et commença la guerre avec succès. Tandis que son général Djilfeyah contenait Abdérame dans les Alpuxares ([1]), il attaqua lui-même le hagib Haïran, le défit, l'enferma blessé dans Alméria, prit cette ville, et traita son ancien allié, fait prisonnier dans l'assaut, comme il avait traité Souléïman le Berbère; il le tua de sa main. Mais cette victoire et ce meurtre ne purent le sauver de l'enthousiasme qu'avait réveillé le nom d'Omméyah. De retour à Cordoue, il fut étouffé dans un bain par quelques compagnons de l'affranchi Haïran, comme lui anciens serviteurs du der-
1018 — nier khalyfe.

Ses soldats proclamèrent aussitôt son frère Al-Kasim-ben-Hamoud, wali d'Algesiras, qui vint en toute hâte occuper le palais de Cordoue. Il commença par faire périr dans des supplices raffinés les meurtriers d'Aly, et sa vengeance calculée s'étendit sur tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir pris part au crime, c'est-à-dire sur les chefs des plus illustres familles, dont les biens furent confisqués. Cette procription, aussi contraire à la politique qu'à la justice, lui aliéna tous les grands, qui sortirent en foule de Cordoue pour se joindre au khalyfe Abdérame al-Mortady, dont le parti s'accroissait et de l'affection qu'on portait à sa personne, et de la haine qu'on portait à ses rivaux.

([1]) Le nom de ces montagnes, *Alpujarras*, vient, d'après Conde, de *Al-Bug-Scharra*, collines de prairies, de pâturages.

Une nouvelle circonstance vint encore compliquer les embarras publics et accroître le désordre où périssait l'empire. En partant d'Afrique pour renverser du trône le Berbère Souléïman, Aly-ben-Hamoud avait laissé le gouvernement du Mâhgreb à son fils Yahyah. Dès que celui-ci eut appris la mort tragique de son père, il passa en Espagne, pour réclamer son héritage, avec toutes les forces qu'il put rassembler sur les deux pentes de l'Atlas. Il amenait jusqu'à des nègres de Soûs. Al-Kasim, dont les troupes avaient essuyé plusieurs échecs dans les Alpuxares, ne fut pas longtemps en état de résister à l'armée africaine d'Yahyah. Battu en plusieurs rencontres, il lui proposa un traité, qui fut conclu, non sans duplicité de part et d'autre. L'oncle et le neveu convinrent qu'Yahyah gouvernerait à Cordoue, tandis qu'Al-Kasim, avec leurs forces réunies, ferait la guerre au prétendant Abdérame, et qu'après la victoire, ils se diviseraient l'empire. En vertu de cet accord, Yahyah vint occuper la capitale. Son oncle y était si abhorré, que les habitants le reçurent avec les démonstrations de la plus vive allégresse, et pour répondre à cet accueil qui lui rendait ses premières prétentions, il déclara publiquement qu'il ne partagerait point le trône que lui avait légué son père.

Al-Kasim se trouvait à la tête des troupes, même de celles qu'Yahyah avait amenées d'Afrique. Dès qu'il apprit que son neveu rompait ainsi leur traité, il revint sur Cordoue, qu'il occupa militairement, tandis qu'Yahyah, contraint d'abandonner cette ville à son approche, alla s'enfermer dans Algesiras pour attendre du Mâhgreb de nouveaux renforts. Le vainqueur crut pacifier

sa capitale par quelques supplices, et, prenant pour de la soumission le premier silence de l'effroi, il fit marcher contre Abdérame, qui se fortifiait à Jaen, toute l'armée qu'il avait sous ses ordres. Mais le peuple de Cordoue ne vit pas plutôt ce prince détesté réduit à une faible garde, qu'il se souleva contre lui, l'assiégea dans l'Alcazar, et l'y tint cinquante jours étroitement bloqué. Dans une sortie désespérée, où périt presque toute sa garde, Al-Kasim parvint à s'échapper par le dévouement
1022 — de quelques soldats. Mais il fut livré à son neveu qui le fit enfermer dans un fort d'Afrique, où il demeura prisonnier le reste de sa vie.

Tandis que la vengeance populaire précipitait du trône un prince indigne de l'occuper, ses troupes s'avançaient [contre Abdérame al-Mortady, qu'appelaient à ce trône les vœux de la nation tout entière. Le khalyfe cherchait lui-même l'occasion de finir la guerre d'un seul coup, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence sur les bords du Génil. Celle d'Al-Kasim, attaquée avec ardeur, fut mise en complète déroute. Mais, à la fin de l'action, une flèche lancée au hasard, « lancée par le destin ennemi des Omméyades, » atteignit Abdérame, qui combattait aux premiers rangs, et ce prince, sur qui reposait l'espoir de la paix publique, expira au milieu des chants de victoire de ses soldats. Sa mort jeta la consternation parmi tous les hommes ennemis du trouble. A Cordoue, où déjà se dressaient les arcs de triomphe pour fêter le vainqueur, on essaya de
1023 — réparer sa perte en élisant un autre Omméyade, également petit-fils d'Abdérame III, également nommé Abdérame, et qui reçut le titre d'*Al-Mostadhir-bi'llah* (Con-

fiant dans l'aide de Dieu). Il était frère de ce Mouhamad, surnommé *Mohdy-bi'llah*, que l'on a vu disputer le trône à Hescham II et à Souléïman. Le premier soin du nouveau khalyfe, jeune homme instruit, ferme, et de grande espérance, fut de réprimer, par des édits sévères, la licence des soldats, et de protéger les citoyens contre leurs excès. Les gardes du palais, Andalous et Berbères, qui, durant cette époque d'anarchie[1], jouissaient, plus encore que les troupes irrégulières, d'une impunité complète, s'offensèrent d'être rappelés à la discipline. « Al-Mortadhir, disaient-ils, aurait dû plutôt se faire scheïk des anachorètes du désert que khalyfe de Cordoue. » Et ils jurèrent la mort du prince auquel ils venaient de jurer fidélité. Une bande de conjurés, ayant à leur tête un Mouhamad-ben-Abd-al-Rhaman, propre cousin du khalyfe, pénétra dans son appartement, au lever du soleil, après avoir massacré les esclaves qui en gardaient l'entrée. Abdérame se défendit seul quelques moments avec son épée, et tomba sous les coups des conjurés, après un court règne de quarante-sept jours, qui promettait à l'empire de meilleures destinées. Ses meurtriers se répandirent aussitôt dans Cordoue, leurs armes sanglantes à la main, et proclamèrent — 1023
tumultueusement l'assassin Mouhamad, appelé *Al-Mostakfy-bi'llah* (à qui Dieu suffit), dont ils célébrèrent l'avénement par le meurtre de quelques riches et le pillage de leurs maisons,

La sédition et la violence avaient élevé Mouhamad sur le trône; il ne pouvait s'y maintenir qu'à l'aide de ses complices. Il essaya donc de s'attacher, par d'immenses largesses, ces nouveaux gardes prétoriens, de-

venus aussi avides, aussi insolents, aussi parjures, que ceux qui mettaient jadis à l'enchère la couronne impériale de Rome. On leur donna de plus riches vêtements, de plus belles armes, de plus splendides festins. Et Mouhamad, croyant ainsi les avoir gagnés, ne s'occupa qu'à réparer les palais et les jardins d'Al-Zohrah, où il passait une vie nonchalante au milieu des poëtes et des femmes de son harem. Les prétentions des soldats croissaient avec la facilité d'être satisfaites. On prodigua d'abord, en folles libéralités, le trésor du divan réservé pour les récompenses nationales; et, comme les commandants des provinces et des districts éloignés, devenus tout-puissants par la faiblesse du gouvernement central, cessaient d'envoyer le produit des impôts levés dans leurs domaines, l'appliquant à leurs propres besoins, le trésor public lui-même fut bientôt épuisé. Pour suppléer aux ressources taries, on chargea les peuples d'Andalousie d'exactions nouvelles, inconnues jusque-là, tout en augmentant sans cesse les taxes anciennes. Cependant les gardes de Mouhamad, insatiables dans leurs exigences, accusaient le khalyfe d'avarice et d'ingratitude, tandis que le peuple opprimé l'accusait, avec plus de raison, de se montrer trop généreux et trop prodigue. Le mécontentement devint extrême des deux côtés; mais les soldats, habitués à la sédition, éclatèrent plus tôt que le peuple, moins impatient dans ses maux. Ils demandèrent d'abord la tête des ministres, et bientôt celle du khalyfe lui-même. Mouhamad, sans défense contre leur fureur, s'enfuit d'Al-Zohrah pendant la nuit, et se réfugia dans le fort d'Uclès, près de Tolède, où il mou-
1024 — rut empoisonné, après un règne de seize mois.

Cependant le fils d'Aly-ben-Hamoud, Yahyah, depuis sa retraite sur le rivage de la mer, s'était formé, des provinces de Ceuta, Tanger, Algesiras et Malaga, un petit royaume qu'il gouvernait avec justice et modération. Le peuple de ces contrées lui portait une affection sincère, et quand on apprit les nouveaux troubles qui agitaient la capitale, ses courtisans le pressèrent de reprendre la couronne qu'il avait portée un moment. Poussé par leur ambition, plus que par la sienne propre, Yahyah s'avança sur Cordoue, et cette grande ville, livrée à la plus horrible anarchie depuis la fuite de Mouhamad, l'accueillit comme sa délivrance. Après avoir rétabli l'ordre dans la capitale, Yahyah s'occupa de rendre quelque consistance à l'empire, en resserrant sous le sceptre du khalyfe ses parties désunies, si ce n'est violemment déchirées. A cet effet, il convoqua les walis des provinces et les wazirs des districts, pour que, suivant l'ancien usage, ils vinssent lui jurer obéissance et fidélité à la cérémonie du couronnement. Un très-petit nombre d'entre eux se rendirent à cet appel; la plupart s'excusèrent sous différents prétextes, et plusieurs ne daignèrent pas même répondre aux lettres du khalyfe. De ce nombre était le wali de Séville, Mouhamad-ben-Ismaïl-ben-Abêd al Lahmy, plus connu sous le nom de Mouhamad Aben-Abêd, homme d'une grande naissance et d'une immense fortune, qui, parvenu pendant les troubles au gouvernement de sa province, affectait une indépendance absolue, et tranchait du monarque. Yahyah résolut de faire un exemple en châtiant le rebelle orgueilleux, et marcha contre lui à la tête de ses troupes. Le wali, de son côté, rassembla les siennes; mais, dans

l'impuissance de tenir ouvertement la campagne contre le khalyfe, il prépara une embuscade où il eut l'adresse de l'attirer, en feignant de fuir devant lui. Emporté par son ardeur, Yahyah donna dans le piége, et, bientôt enveloppé, périt avec les chevaliers qui l'avaient suivi. 1026 —

Il semblait qu'un destin fatal précipitât du trône, aussitôt qu'ils y étaient montés, tous ceux dont les talents et les vertus pouvaient apporter quelque remède aux calamités qui déchiraient l'empire. Comme les deux derniers Abdérame, Yahyah emporta les regrets universels. A la nouvelle de sa mort, le divan s'assembla pour lui donner un successeur, et les choix se réunirent sur l'Omméyade Hescham, fils de Mouhamad Modhy bi'llah, et frère aîné d'Abdérame al-Mortady. Cet Hescham, qui fut surnommé Al-Motad bi-llah [1], avait fui les discordes civiles, après la triste fin de son père, et vivait presque ignoré dans un château de la Castille. Quand les envoyés de Cordoue vinrent lui annoncer l'élection du conseil et l'acclamation du peuple, loin d'en témoigner de la joie, il refusa d'abord cette couronne, objet de tant d'envie, et ne consentit qu'après une longue résistance à échanger la paix de sa retraite contre l'éclat et le tumulte du pouvoir souverain. Les appréhensions que lui causait le séjour du palais étaient si grandes, qu'il demeura près de trois ans sur les confins de la Castille, au milieu des Rabits (Râbyth) ou

[1] D'après J. Conde (*parte II, cap.* 117). Mais ce nom n'a point de sens en arabe. C'est peut-être *Al-Mostadhi bi'llah* (qui cherche sa lumière en Dieu), ou *Al-Moktadi bi'llah* (qui suit les ordres de Dieu).

gardiens des frontières [1], pour contenir les Espagnols, qui pénétraient de ce côté dans l'empire par fréquentes algarades. Enfin, les prières du divan et les instances de son ministre Abou'l-Housam-Djéouar décidèrent Hescham à se rendre dans la capitale, où l'absence prolongée du monarque laissait fermenter de nou- — 1029
velles séditions. Par sa présence et par ses actes, il rendit le calme à cette ville agitée. Sa justice, sa douceur, son affabilité, les soins paternels qu'il prenait des malades, des orphelins, de tous les malheureux, lui concilièrent l'affection générale. Mais la bonté, cette vertu suffisante pour un roi dans les temps paisibles, ne suffisait plus à ce moment de crise, où la vigueur du gouvernement pouvait seule prévenir sa chute. Les walis se rendaient chaque jour plus indépendants de la couronne. Ils méconnaissaient ouvertement l'autorité du khalyfe, s'arrogeaient dans leurs gouvernements tous les droits régaliens, et l'exemple contagieux donné par les chefs des grandes provinces gagna bientôt jusqu'aux wazirs des villes, jusqu'aux alcaÿdes des forteresses. La chaîne hiérarchique était partout rompue; chacun d'eux se faisait maître chez soi. Hescham tenta de les ramener au devoir, d'abord par la persuasion et la douceur. Il écrivit aux plus influents pour leur représenter que la force n'était que dans l'union, et que la concorde entre les chefs, sous l'autorité du khalyfe, pouvait seule assurer le repos de l'empire, préserver les provinces musulmanes de l'attaque des chrétiens, « et soutenir l'édifice ébranlé de la félicité publique. » Mais, sans déclarer ou-

(1) C'était un institut religieux et militaire dont je parlerai plus loin.

vertement leur désobéissance, leur scission, les walis n'en continuèrent pas moins, sous différents prétextes, à refuser le service de guerre et le versement des impôts.

Après une longue patience, Hescham comprit qu'il ne restait plus à employer que des remèdes violents, et qu'il fallait appeler la force au secours du droit. Il donna une armée à son général Obéïd-Allah-ben-Abd-al-Azyz al Yahséby, avec l'ordre de réduire tous les rebelles. Obéïd-Allah prit bien quelques petites places des Algarves. Mais il éprouva constamment des revers quand il voulut s'attaquer aux walis des grandes provinces, plus puissants pour la plupart, et même isolés, que le khalyfe lui-même, qui les avait tous contre lui. Le mauvais succès de ses armes ramenant alors Hescham à ses premières idées, il tenta de nouveau la voie des négociations, qui n'était plus que celle des conseils et des prières. Cette modération déplut au peuple de Cordoue, indisposé déjà par les défaites du débonnaire khalyfe. On imputa à sa faiblesse et les revers de l'armée et les maux de la nation. Ces plaintes devinrent bientôt arrogantes et tumultueuses. Enfin, tandis que son ministre dévoué pressait Hescham de conjurer l'orage populaire en se retirant au palais fortifié d'Al-Zohrab, le peuple attroupé demanda la déposition du khalyfe. Sans résistance, sans regrets, et d'un cœur résigné, Hescham se dépouilla des ornements impériaux, rendit grâces au ciel et quitta sur-le-champ le palais avec sa famille et quelques amis pour 1031 — regagner la retraite qu'il avait quittée à regret.

Un historien rapporte qu'après la déposition d'Hescham, un jeune homme du sang d'Omméyah s'offrit pour occuper le trône; et, comme les vieillards du di-

van, par pitié pour sa jeunesse, refusaient de lui donner un titre qui lui eût coûté la vie : « Faites-moi khalyfe aujourd'hui, leur dit-il, et tuez-moi demain. » On n'écouta point cette prière insensée. Ce fut avec Hescham III que s'éteignit la dynastie des Omméyades, qui régnait, depuis près de trois siècles, sur l'Espagne musulmane. Mais leur empire, autrefois rival de celui de Charlemagne, et qui avait compris, outre la Péninsule presque entière, une grande province des Gaules et plusieurs provinces d'Afrique, était réduit alors à une capitale sans Etats. Cet empire s'était déchiré avec effort dans les convulsions d'une sanglante anarchie. La révolution avait été complète aussi bien que rapide ; elle avait pénétré dans la société comme dans le gouvernement ; elle avait atteint les coutumes privées comme les formes politiques. Le respect religieux pour la personne du prince, l'obéissance aux lois, la justice dans les chefs, la soumission dans le peuple, la fidélité aux engagements, l'austérité des mœurs, la bonne foi, l'humanité, la tolérance, toutes ces vertus si vantées des anciens Arabes s'étaient relâchées et corrompues dans les discordes perpétuelles, dans la confusion générale. Comme toutes les habitudes, celle de la révolte et du désordre se contracte aisément et se perd avec peine. Elle plaît à la partie du peuple la plus pauvre et la moins éclairée, qui est toujours la plus nombreuse, et qui, d'abord instrument des chefs de parti qu'une aveugle ambition porte à la soulever, en fait bientôt à son tour ses instruments et ses jouets. Les bons et les mauvais citoyens semblaient également coupables; ceux-ci par l'audace et l'activité de leurs entreprises, ceux-là par

leur indolence et leur timidité; ce qui faisait dire au dernier Hescham que, « dans cette génération, il ne se trouvait plus personne, ni pour gouverner, ni pour être gouverné. » Aussi la nation arabe était-elle rapidement descendue au dernier degré de la décadence, celui où le pouvoir tombe aux mains des soldats et de la populace.

Tandis que le trône naguère si révéré des khalyfes était livré, comme jadis celui des empereurs, à cette vile puissance, les chefs des provinces, forts de la faiblesse du gouvernement, sûrs de l'impunité, favorisés par le désordre général, excusés même par cette rapide succession de souverains et de dynasties, s'élevaient sur les ruines de l'empire, et une foule de petits royaumes sortaient de ses débris.

Je vais tâcher d'indiquer aussi clairement que possible quel était l'état des provinces à la chute du dernier Omméyade. Dans le midi, le wali Mouhamad-Aben-Abêd, depuis sa victoire sur le khalyfe Yahyah, était resté maître absolu de Séville. A son exemple, les walis de Carmona et de Médina-Sidonia s'étaient fait de ces districts deux Etats indépendants, et un quatrième Etat, plus considérable, formé des provinces d'Algesiras, de Malaga et de Ceuta, par Yahyah, avant son second avénement au trône de Cordoue, était passé paisiblement aux mains d'Edryz, son frère ou son fils. A l'orient, s'était élevée l'importante principauté de Grenade et d'Elvira, alors possédée par le Berbère Habous-ben-Maksan al Shanadjy, et toutes les provinces maritimes de cette contrée appartenaient, depuis le gouvernement d'Al-Mansoûr, à la famille des Al-Amérys dont il était membre. L'un d'eux, Zohaÿr-al-Mou-

ghéhid, wali de Denia, s'était emparé d'Alméria et de Murcie, qu'il gouvernait par des lieutenants, tandis qu'il résidait dans les îles Baléares, dont il avait aussi fait la conquête, ayant poussé ses expéditions navales jusqu'en Sardaigne. Un autre Al-Améry, Abd-al-Azyz, régnait à Valence, et il finit par hériter de tous les domaines du ou-ghéhid, qui, réunis aux siens, formèrent comme un petit royaume. Au nord, le wali de Saragosse, Abou-al-Hakem-al-Mondhyr, et le wali de Tolède, Ismaÿl-ben-Dylnoun, s'étaient naturellement emparés de la souveraine puissance dans ces deux grandes provinces. Enfin, au couchant, le wali de Badajoz, Abd-Allah-ben-Moslemah, gouvernait les deux Estrémadures et les Algarves. Voilà donc au moins dix Etats formés des fragments de l'empire, autour de ce qu'on nommait encore le khalyfat de Cordoue. Ces divers petits souverains, tout à fait indépendants du khalyfe, avaient leurs cours et leurs armées, levaient les impôts, faisaient battre monnaie, et prenaient le titre d'émyrs, égal à celui de rois. Ils avaient, en outre, de véritables vassaux relevant de leur couronne, car une foule d'autres chefs, d'autres petits princes, qui ne possédaient pour Etats qu'un canton, une ville, un fort, cherchaient leur sûreté sous l'abri des grands rebelles. Ainsi l'empire arabe, si fortement constitué sous le sceptre d'Abdérame et sous l'épée d'Al-Mansoûr, était morcelé, coupé en lambeaux, sans union, sans lien, étrangers l'un à l'autre, sinon même ennemis. Cette division fatale, et les crises qui l'avaient produite, atteignaient, il est vrai, le corps politique plutôt que les individus; car, hors de l'enceinte de Cordoue, théâtre des discordes, arène des

leur indolence et leur timidité; [illegible]core, comme jadis, dernier Hescham que, « dans [illegible] apparente tranquillité trouvait plus personne, ni p[illegible] barbares. Chaque nou- gouverné. » Aussi la nat[illegible] effort sur son trône, puis- descendue au dernier [illegible] changer le nom de sa dignité, pouvoir tombe aux [illegible] gagner l'affection de ses sujets, et

Tandis que le[illegible] [illegible]uérir. Mais le mal, encore inaperçu était livré, co[illegible] [illegible] particuliers, était déjà sans remède pour la vile puissa[illegible] elle avait cessé d'être.

blesse d[illegible] pour démontrer qu'elle n'existait plus, il ne fallait par l[illegible] qu'une attaque étrangère. Si les Espagnols, après la su[illegible] faute irréparable qu'avaient faite les Arabes de recher- cher, d'acheter leurs services, et de leur montrer deux fois le chemin de la capitale; si les Espagnols eussent su profiter de l'immense avantage que leur offrait la situation de l'ennemi commun, peut-être auraient-ils avancé de plusieurs siècles l'affranchissement de leur pays. C'est une chose digne d'étonnement que la facilité avec laquelle les chrétiens de Castille et de Catalogne s'enrôlèrent sous les drapeaux arabes, malgré la double horreur que leur inspiraient les conquérants de l'islam; mais une chose non moins surprenante est l'inaction qu'ils gardèrent ensuite. Après avoir tenu les armes avec une invincible constance pendant les règnes des puissants Omméyades, ils les déposent dans un moment où la victoire est facile et certaine. Un homme man- quait à la nation espagnole pour l'éveiller, pour la conduire. Il fallait un saint Ferdinand sur le trône, ou un Cid à la tête des guerriers; ni l'un ni l'autre ne se trouva. Pendant la longue crise du démembrement de l'empire, la Castille et la Navarre mirent seules à

ur des circonstances pour élargir un peu . Mais aucune entreprise considérable aucune des nations chrétiennes. Lors- oi de Léon, mourut après vingt-huit règne obscur, passé en fondations d'églises monastères (1027), loin de tourner leur épée contre les Arabes, les princes chrétiens commencèrent à la tirer les uns contre les autres. Le résultat final de leurs querelles fut l'avénement de la maison française de Navarre aux trônes de Castille et d'Aragon. Le royaume de Castille, composé du comté de ce nom et de l'ancien royaume de Léon, comprenant la Galice et les Asturies, se forma entre les mains de Ferdinand Ier, gendre d'Alphonse V, tandis que son frère Ramiro Ier fondait le royaume d'Aragon, comprenant la Catalogne (1038). L'Espagne chrétienne ne se composa plus alors que de trois Etats : Castille, Navarre et Aragon, possédés par les trois frères de la maison de Navarre, fils de Sancho le Grand (Sancho el Mayor). Cette réunion fraternelle des provinces chrétiennes, tandis que l'empire musulman se démembrait, se coupait en lambeaux, doit être considérée comme la première cause des grands succès que les Espagnols remportèrent depuis cette époque sur les Arabes [1].

[1] On peut faire, sur l'histoire de l'Espagne, une remarque générale fort curieuse : c'est que ce pays a toujours appartenu à des maîtres d'origine étrangère. Aux Carthaginois ont succédé les Romains ; aux Romains les Goths ; aux Goths les Arabes. Pélage et ses successeurs immédiats étaient probablement de race gothique, et lorsque, après les premiers efforts de ces réfugiés des Asturies, des royaumes chrétiens se forment dans l'Espagne reconquise, ce sont des souverains de race française qui fondent des dynasties, en Navarre, en Aragon, en Catalogne, en Castille, en Portugal. Leurs

Reprenons le récit des événements.

A cette époque, et sous l'empire d'une constitution politique qui remettait toute puissance et toute action aux mains d'un seul homme, rien n'était plus important que l'érection d'un khalyfe. Après la retraite d'Hescham III, le divan s'était assemblé pour lui donner un successeur. Comme il ne restait plus aucun autre descendant d'Omméyah capable de ramener l'inconstance populaire, désormais tournée contre cette illustre famille, le choix général 1031 — se fixa sur le hagib Djéhwar-ben-Mouhamad, homme d'une vertu rigide, d'une expérience consommée, et dont la conduite, toujours sage au milieu des circonstances les plus difficiles, lui avait mérité l'affection du dernier monarque et l'estime de tous les partis. Djéhwar comprit sa position, et ne vit de salut, pour l'Etat et pour lui-même, que dans un remède extrême comme elle. A peine fut-il proclamé, qu'il appela au divan les principaux citoyens de Cordoue, les chefs des grandes familles, et, de la toute-puissance attachée au khalyfat, il ne se réserva que la présidence de cette assemblée, en qui résida le gouvernement. Cette forme aristocratique, substituée au pouvoir absolu, lui fit trouver à la fois les deux forces nécessaires pour se soutenir : d'une part, il s'attacha tous les hommes influents par le partage de l'autorité ; de l'autre, il put résister sans péril aux exigences que ses prédécesseurs n'avaient pu

descendants héritent sans interruption de ces couronnes qui viennent se réunir sur la tête des rois catholiques Isabelle et Ferdinand. Après eux, Charles-Quint, leur petit-fils, met sur le trône la maison d'Autriche, et le testament de Charles II le donne au petit-fils de Louis XIV, dont la famille règne depuis lors en Espagne.

ni satisfaire, ni dominer. « Ce n'est pas moi, répondait-il aux demandes, qui accorde ou refuse ; c'est le divan, dont je ne suis qu'un membre. » Cette adroite politique eut tout le succès qu'il en devait espérer, et le reste de sa conduite fut conséquent avec ce début. Il refusa quelque temps d'occuper le palais, puis, quand il dut l'habiter, il en réduisit les énormes dépenses, chassa l'armée de valets qui l'encombrait, et proscrivit toute espèce de faste royal autour de sa personne. Ces réformes privées, utiles surtout par l'exemple, furent suivies d'une foule de réformes publiques. Il bannit les délateurs de la cour et des tribunaux ; nomma un petit nombre de procureurs, payés comme les juges, par le trésor public, pour suivre gratuitement les procès ; assujétit les percepteurs des impôts à rendre chaque année leurs comptes devant le conseil souverain ; pourvut abondamment les greniers publics ; facilita l'arrivée des provisions ; plaça des inspecteurs aux différents marchés pour régler et surveiller les transactions commerciales ; enfin rendit à la capitale la sûreté intérieure en faisant fermer les rues par des portes pour éloigner ou saisir les malfaiteurs nocturnes, et surtout en confiant la police des quartiers à leurs habitants mêmes, auxquels on remit des armes et qu'on enrôla en troupes civiles. Ces sages dispositions rétablirent la tranquillité depuis si longtemps bannie, rappelèrent les étrangers qu'avait éloignés le désordre, et Cordoue fut encore un moment le centre des Etats arabes, la première ville d'Espagne pour le commerce et les arts.

Restait le grand ouvrage de la pacification générale de l'empire, et de sa reconstruction, si l'on peut dire ainsi,

par la soumission des walis indépendants. Djéhwar n'osa pas le tenter par une voie directe; il essaya seulement de s'établir comme médiateur entre les walis des grandes provinces, et de former en quelque sorte une confédération dont Cordoue fût restée le centre. Mais ses conseils et son appel ne furent pas moins méprisés que les ordres des derniers khalyfes. L'émyr de Tolède, Ismaÿl-ben-Dylnoun, lui répondit insolemment qu'il ne reconnaissait de souverain que celui du ciel.

Ce fut l'ambitieux émyr de Séville, Mouhamad-Aben-Abêd, qui ralluma le premier les feux de la guerre civile en occupant de vive force la province de Carmona. L'émyr dépossédé s'unit à ceux de Grenade et de Malaga pour recouvrer ses domaines, et d'autres chefs prirent part à la querelle suivant leurs intérêts. Ces événements détruisant les espérances de paix et de concorde qu'avait conçues Djéhwar, et la voix de la raison ne pouvant plus se faire entendre au milieu du bruit des armes, il se résolut, de son côté, à soumettre par la force quelques petits rebelles, les plus voisins de Cordoue. Mais aussitôt que les troupes qu'il avait envoyées contre eux eurent occupé leurs domaines, l'orgueilleux émyr de Tolède les prit sous sa protection, et fit marcher à leur secours une armée qui parvint à les rétablir, après avoir battu celle du khalyfe. Le sage Djéhwar, que ses sujets reconnaissants nommaient le père du peuple, mourut pen-
1044 — dant cette malheureuse expédition. Il fut si regretté que les jeunes filles elles-mêmes, contre la coutume, accompagnèrent son convoi, et mêlèrent leurs larmes à celles de toute la population de Cordoue. Héritier des vertus de Djéhwar, son fils Mouhamad, qui lui

succéda, n'hérita pas de ses talents, et détruisit par des fautes politiques l'ouvrage de paix et de conciliation que son père avait commencé. Pour tenir tête au puissant Ismaÿl, auquel s'était uni l'émyr de Valence, et qui s'attacha plus tard ceux de Grenade et de Malaga, Mouhamad rechercha l'alliance des émyrs de Séville et de Badajoz. Ils conclurent, en effet, une ligue offensive et défensive; mais, dans cet accord, le khalyfe de Cordoue descendit au niveau des émyrs, ses alliés, puis au-dessous de celui de Séville, qui devint bientôt l'âme et le chef de leur parti. Une conflagration générale — 1051 suivit la formation de ces ligues ennemies, et toutes les parties de l'empire arabe, d'abord violemment séparées, s'occupaient maintenant à s'entre-déchirer. Vainement pour la paix publique, les chefs des deux partis moururent pendant la lutte. Rien ne put la faire cesser. Leurs fils, Aben-Abêd le second, à Séville, et Dylnoun-Al-Mamoun, à Tolède, continuèrent, avec plus d'acharnement encore, à tenir aux prises entre elles toutes les provinces musulmanes, divisées dès lors en deux camps irréconciliables.

Tandis qu'Aben-Abêd guerroyait contre ceux de Grenade et de Malaga, Al-Mamoun, après quelques succès importants, pénétra jusqu'aux campagnes de Cordoue, et défit les troupes du khalyfe dans une grande bataille. Effrayé du péril imminent qu'il courait après cette défaite, et gravement malade, Mouhamad envoya son fils Abd-al-Malek implorer le secours de l'émyr de Séville, en qui résidait son dernier espoir. L'adroit Aben-Abêd amusa quelque temps le jeune prince par des fêtes et des promesses, laissant de plus en plus accabler le khalyfe, et

quand il s'avança au secours de Cordoue, cette ville, comme il l'avait prévu, était déjà assiégée par l'armée victorieuse d'Al-Mamoun. Aben-Abêd attaqua sur-le-champ, dans ses lignes étendues, l'émyr de Tolède, et, favorisé par une sortie que firent à propos les guerriers de Cordoue, il le mit en pleine déroute. Mais, tandis que les troupes du khalyfe s'occupaient à piller le camp ennemi, Aben-Abêd entra furtivement dans Cordoue, ferma les portes, fit occuper par ses soldats les tours et les murailles, saisit Mouhamad, qui gisait mourant dans l'Alcazar, et se trouva maître de la capitale. Vainement Abd-al-Malek, au retour du combat, voulut chasser de Cordoue l'infidèle allié de son père; ce jeune prince fut tué devant une des portes par laquelle il s'efforçait de s'ouvrir passage, et les habitants se soumirent au nouveau maître, qui leur fit oublier dans de somptueuses réjouissances, dans des combats de bêtes féroces et des largesses au menu peuple, sa perfidie et leur dégradation. Telle fut la fin du khalyfat de Cordoue. De ce glorieux empire, écroulé dans les discordes civiles, il ne restait que
1060 — le nom; une noire trahison emporta ce dernier débris.

Pendant cette triste époque de luttes intestines, les Espagnols avaient pu poursuivre avec succès l'œuvre nationale, interrompue quelquefois, jamais abandonnée, de la reprise du pays de leurs pères. Ferdinand Ier, après la réunion sur sa tête des couronnes de Castille et de Léon, et à la suite de plusieurs expéditions heureuses, avait étendu ses frontières jusqu'à l'embouchure du Mondégo, en Portugal, et jusqu'à la chaîne du Guadarrama, dans la Castille-Neuve. Les chroniqueurs espa-

gnols assurent qu'il recevait également un tribut des émyrs de Tolède, de Saragosse et même de Séville. Mais cette circonstance, dont nul historien arabe ne fait mention, manque trop absolument de vraisemblance pour ne pas manquer aussi de vérité. Un tel tribut ne pouvait être que le prix de la paix, et Ferdinand leur fit la guerre jusqu'à sa mort.

Cette mort de Ferdinand Ier (1065), qui, malgré l'opposition des grands vassaux de la couronne, fit le partage de ses Etats entre ses enfants, fut l'origine d'une longue guerre de succession. L'aîné, Sancho le Fort, auquel était échu le royaume de Castille, enleva celui de Léon à son frère Alphonse; et celui-ci, d'abord enfermé dans un cloître, s'enfuit chez l'émyr de Tolède, Al-Mamoun, qui, sans craindre le ressentiment de son redoutable voisin le roi de Castille, lui accorda la plus généreuse hospitalité, et le combla des bienfaits les plus délicats. Il lui fit présent d'un beau château de plaisance, où n'entraient que des chrétiens, pour qu'Alphonse pût se livrer en paix aux exercices de son culte comme aux plaisirs de la chasse. Sancho le Fort périt assassiné devant Zamora, qu'il voulait enlever également aux infantes ses sœurs. Comme il ne laissait point d'enfants, Alphonse, rappelé dans ses Etats de Léon, reçut en outre la couronne de Castille, dépouilla de la Galice son second frère Garcia, et se trouva, en 1073, seul possesseur de tous les domaines de son père Ferdinand Ier. — 1073

Durant ces treize années, écoulées entre la chute du khalyfat de Cordoue et la reconstitution d'un grand royaume chrétien, tandis que l'émyr de Saragosse,

Aben-Houd, qui avait remplacé Al-Mondhyr mort assassiné, luttait presque seul contre les attaques des Espagnols, les émyrs de Tolède et de Séville, toujours rivaux, toujours ennemis, tenaient en perpétuelle discorde les autres Etats musulmans. Le second Aben-Abêd était mort subitement en 1069, désespéré de la perte de sa fille chérie, la belle Thaÿra, et son fils, Mouhamad-Aben-Abêd, le troisièmc, avait porté tout l'élan de la jeunesse et d'un caractère audacieux jusqu'à l'impiété, dans l'accomplissement des ambitieux desseins que son aïeul et son père avaient si bien poursuivis par la ruse et la force.

L'élévation d'Alphonse VI, en 1073, ôtant à son hôte, l'émyr de Tolède, la crainte des armes chrétiennes, et lui faisant au contraire d'un ennemi formidable un allié puissant, réveilla ses désirs d'agrandissement et de vengeance. Al-Mamoun obtint à grand prix un fort secours de troupes castillanes, et traversant le royaume de Valence, dont il s'était précédemment emparé sur son propre gendre, il attaqua l'émyr de Murcie, allié d'Aben-Abêd, contre lequel était, par ce circuit, dirigée l'entreprise. Celui-ci soutenait toujours sa longue querelle avec les émyrs de Grenade et de Malaga. Ne pouvant disposer de toutes ses forces, il envoya au secours du Murcien son rusé ministre Aben-Omar, qui alla d'abord à Barcelone enrôler des Catalans pour les opposer aux guerriers de Castille. Le comte Raymond, après avoir reçu dix mille doblas d'or, et pris pour otage le fils même d'Aben-Abêd, amena ses chevaliers au camp d'Aben-Omar. Mais Al-Mamoun, aidé des Castillans et commandant des forces

plus nombreuses, les battit complétement sous les murs de Murcie, qui se rendit au vainqueur. Aben-Abêd s'était avancé trop tard pour prendre part à l'action. Tandis qu'il rassemblait dans les Alpuxarres ses troupes dispersées, Al-Mamoun pénétrait sans obstacle dans la province de Cordoue. Son général Hariz-ben-Hakem, à la tête de la cavalerie arabe et castillane, enleva cette capitale par un heureux coup de main, prit au passage le palais d'Al-Zohrah, et, faisant une incroyable diligence, arriva dans les murs de Séville avant que les habitants fussent même avertis de son approche. Al-Mamoun l'y
suivit, descendit à l'Alcazar, et se trouva, — 1074
presque sans coup férir, maître des deux capitales d'Aben-Abêd, et, pour ainsi dire, de tous ses états.

Celui-ci, cependant, rassemblait à Jaen son armée et ses alliés. Il reprit bientôt l'avantage contre l'émyr de Tolède, dont les troupes s'étaient dispersées pour garder tous les points de sa rapide conquête. Al-Mamoun, d'ailleurs, le vieil Al-Mamoun était tombé malade à Séville, et il mourut le jour même qu'Aben-Abêd vint l'y assiéger. Ses soldats s'échappèrent en faisant une sortie, et s'enfuirent jusqu'à Tolède, où fut proclamé émyr le
jeune Yahyah, que son père Al-Mamoun avait — 1075
désigné pour successeur, en le confiant à la protection de son hôte et allié le roi de Castille. En vain Hariz essaya de résister dans Cordoue, qu'il gouvernait pour Al-Mamoun. Aben-Abêd l'en chassa, l'atteignit dans sa fuite, le tua d'un coup de lance, et fit empaler son corps avec celui d'un chien sur le pont de Cordoue. Ces succès d'Aben-Abêd, aussi rapides que l'avaient été ses désastres, lui rendirent plus qu'il n'avait perdu. Délivré d'Al-Ma-

moun, son mortel ennemi, et tournant contre ses autres rivaux toutes les forces que donne la victoire, il éleva, « les hautes tours de sa vaniteuse ambition » sur les ruines des autres princes musulmans. En peu d'années, il s'empara de la province de Murcie, puis de celle de Malaga, dont l'émyr fut contraint de se retirer en Afrique 1079—après avoir perdu son petit royaume pièce à pièce.

Maître absolu d'une grande partie de l'Espagne musulmane, et dominant sur le reste des provinces, dont les émyrs, qui se nommaient ses alliés, n'étaient guère que ses vassaux, Aben-Abêd ne trouvait plus d'autre obstacle sérieux à la souveraineté générale, à la reconstitution du khalyfat par lui et pour lui, que dans le seul royaume de Tolède. Il en jura la ruine. Pour la consommer plus sûrement, il expédia d'abord son ministre Aben-Omar auprès des rois chrétiens dont l'alliance était nécessaire à ses projets. Cet Aben-Omar, le plus adroit des politiques de ce temps, en semant la division parmi les princes arabes qui pouvaient s'unir contre son maître, lui avait rendu plus de services que l'armée même qui les avait vaincus séparément. Il passa d'abord à la cour de Barcelone, pour resserrer les nœuds de son ancienne liaison avec les Catalans ; puis, malgré les murmures des bons musulmans qui maudissaient ces pactes offerts aux infidèles, il se rendit à la cour d'Alphonse VI, qu'il détermina sans peine, par le sentiment de son propre intérêt, à se liguer secrètement avec Aben-Abêd pour la destruction de l'émyrat de Tolède.

A peine ce traité impie fut-il conclu, qu'oubliant les bienfaits d'Al-Mamoun et la protection promise à son fils, Alphonse, l'ingrat et perfide Alphonse, se jette, sans dé-

claration de guerre, dans les campagnes de Tolède, portant le ravage et la désolation sur cette terre qui lui avait servi d'asile. Le jeune Yahyah-ben-al-Mamoun, sans talents, sans énergie, livré seul aux coups des chrétiens, ne pouvait leur opposer une longue résistance. Pendant quatre années de continuelles incursions à travers la Castille-Neuve, Alphonse désola cette province, et s'empara de toutes les places fortes qui avoisinaient la capitale. Enfin, au commencement de l'année 1085, déjà maître de Guadalajara, d'Olmos et de Madrid, où il avait laissé des garnisons, Alphonse arriva jusqu'aux murs de Tolède, et forma le siége de cette ville. Yahyah ne pouvait plus espérer de secours. Son unique défenseur, l'émyr de Badajoz, qui avait une première fois repoussé les chrétiens, avait été finalement écrasé par eux, et l'émyr de Saragosse défendait avec peine ses frontières, pressé par les Aragonais et les Catalans. Réduit à lui seul, Yahyah offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états et le paiement d'un tribut annuel. L'impitoyable Alphonse rejeta cet offre avec hauteur, et exigea que la place lui fût livrée sans conditions. Alors le petit nombre de guerriers qu'elle renfermait résolurent de s'y défendre jusqu'à la mort. Pendant plusieurs mois d'un siége opiniâtre, ils repoussèrent avec une héroïque valeur les nombreux assauts que leur livra l'armée chrétienne. Alphonse fit cesser ces attaques infructueuses, et se contenta de serrer étroitement la place pour la réduire par le manque de provisions.

La famine, en effet, se fit bientôt sentir avec toutes ses horreurs dans l'étroite enceinte où s'était amoncelée jusqu'à la population des campagnes. Les murmu-

res d'un peuple réduit à périr de faim, l'abandon de tous les autres peuples arabes, enfin la crainte du soulèvement des chrétiens qui formaient la masse des habitants de Tolède, ôtèrent à ses défenseurs tout espoir d'une utile résistance. Une capitulation fut proposée : on offrit de rendre la ville aux Espagnols, sous la condition que tous les musulmans auraient le droit, soit d'en sortir pour se retirer où bon leur semblerait, avec ce qu'ils pourraient emporter, soit d'y rester en conservant leurs propriétés immobilières ; que ceux d'entre eux qui prendraient ce dernier parti conserveraient en outre le libre exercice de leur religion, l'usage de leurs mosquées, la faculté de nommer leurs kadys et d'être jugés par eux seuls ; qu'enfin ils ne seraient soumis qu'aux tributs qu'ils avaient payés jusqu'alors à leur propre souverain. Alphonse souscrivit à ces conventions, qui furent mises par écrit dans les deux langues arabe et latine, et solennellement jurées de part et d'autre. En conséquence, l'émyr, ses troupes et beaucoup d'habitants se retirèrent dans la province de Valence, tandis
1085 — que le roi de Castille prenait possession de Tolède, dont il fit aussitôt la capitale de ses états. Comme on le voit, les conditions obtenues par les Arabes étaient absolument les mêmes que celles qu'ils avaient accordées aux populations de l'Espagne quand ils en firent la conquête. Ce qui prouve avec quelle fidélité religieuse ils les avaient observées, c'est qu'Alphonse trouva la grande moitié de la population de Tolède composée de chrétiens et de juifs qui, depuis la prise de cette ville par Thâryk, vivaient librement dans le culte de leurs pères, dont ils avaient conservé les

églises et la synagogue. On verra bientôt comment les Espagnols, vainqueurs des Arabes, imitèrent la bonne foi et la tolérance des Arabes conquérants de l'Espagne.

La prise de Tolède, cette ancienne capitale des Goths, le centre et la plus forte place de la Péninsule, était un événement de la plus haute importance dans la lutte mortelle que se livraient les deux peuples. Elle assurait aux chrétiens une supériorité décidée, et la nouvelle de leur victoire répandit la consternation parmi tous les musulmans. Aben-Abêd lui-même reconnut bientôt la faute où l'avait entraîné une ambition déloyale, lorsqu'il vit Alphonse, plus déloyal encore, s'emparer, au mépris de leur traité, et sans l'appeler au partage, non de la seule ville de Tolède, mais de toute la province; lorsque enfin cet allié sans foi, se déclarant ennemi, fut devenu son voisin immédiat. La colère publique, premier effet du réveil des musulmans, tomba sur le conseiller perfide dont les longues intrigues avaient divisé les princes arabes et livré le boulevart de l'empire aux chrétiens. Aben-Omar, qui s'était enfui à Valence, à Tolède, puis à Saragosse, y fut pris dans un piége par les émissaires de l'émyr de Séville, et ramené dans cette capitale au milieu des insultes du peuple. Aben-Abêd le fit jeter en prison; puis, bien qu'Aben-Omar rappelât ses services passés [1], et pour donner

[1] Aben-Omar écrivit, en quatre vers élégants : « Je connais, Seigneur, « le droit que tu as sur mon sang; mais je me confie en l'amour qui me « reste dans ton cœur. Personne mieux que toi ne sait ma loyauté et le zèle « avec lequel je t'ai servi. » Aben-Abêd répondit, sur le revers du papier, et en vers égaux : « Le destin annonce mauvais temps à Oschonoba et à

plus d'éclat au désaveu qu'il publiait des actes de son ministre, il exécuta de sa main l'arrêt de mort porté contre lui.

Le danger commun fit sentir pour un moment aux Arabes le besoin si longtemps méconnu de la concorde et de l'union. Ils convinrent de réunir une sorte d'assemblée nationale, où chaque émyr, s'il ne pouvait s'y rendre en personne, enverrait un kady pour le représenter, et qui tiendrait un conseil général sur les moyens de sauver la patrie et la loi. Ce divan s'ouvrit à Séville, sous la présidence d'Aben-Abêd, qui l'avait convoqué. On y proposa d'appeler les Almoravides d'Afrique au secours des Arabes d'Espagne menacés de destruction par les armes chrétiennes, et cet avis fut accueilli par acclamation. Un seul membre de l'assemblée, Abd-Allah-ben-Zagout, wali de Malaga, eut la prudence et la fermeté de s'opposer au sentiment général. « Soyons unis, disait-il, et nous serons assez forts pour vaincre seuls les chrétiens. Mais n'appelons pas dans les délicieuses campagnes de notre Andalousie les lions et les tigres des sables brûlants du Mâhgreb. Ils briseront les chaînes d'Alphonse pour nous donner des chaînes que nous ne pourrons plus briser. » Zagout ne fut écouté de personne ; on le traita de mauvais musulman, d'ennemi de la foi, vendu aux chrétiens ; on le frappa d'excommunication, et l'émyr de Badajoz, chargé de l'ambassade commune auprès de Youzef-ben-Taschfyn, prince des Almoravides, alla lui demander sa protection contre l'orgueil d'Alphonse,

« Xelb (patrie d'Aben-Omar) ; d'amères larmes et de tristes sanglots héri-
« tera Semsah ta pauvre mère. »

« dont le tonnerre et les éclairs menaçaient de ruine tout l'islam. »

Il faut ici faire connaître en peu de mots ces étrangers puissants que les Arabes d'Espagne appelaient à leur secours.

La tribu Lamtounah, qui fut le noyau primitif de cette grande secte des Almoravides, se vantait d'être originaire de l'Yémen, ou Arabie heureuse. Chassée de ce pays par des tribus rivales, elle avait quitté le continent d'Asie, puis, après plusieurs émigrations, était venue s'établir dans le désert de l'Afrique occidentale, entre l'Atlas et la Sénégambie, où elle menait une vie nomade à la manière de ses aïeux les anciens Scénites. Vers le milieu du XI[e] siècle, un imâm de Fez, nommé Abd-Allah-ben-Yasim, amené par un pèlerin de la Mekke, vint en missionnaire au milieu de cette tribu demi-sauvage des Lamtounis, pour y prêcher la loi de Mahomet, défigurée par leur ignorance, et les ramener de l'idolâtrie au culte orthodoxe du Koran. Cet imâm, qui avait passé sa jeunesse dans les écoles de l'Andalousie, devint bientôt, par la supériorité de ses lumières, par l'autorité de ses doctrines, l'arbitre du prince et de la nation. La parole d'Abd-Allah était écoutée comme un oracle, ses avis reçus comme des ordres divins. Il n'eut pas de peine à convertir en conquérants des hommes belliqueux qu'il avait rendus enthousiastes. Ce nouveau Mahomet leur donna le nom d'Almoravides (ou Morabites, *al-Morabéthyn*, les *voués* à Dieu, d'où *marabouts*). Il se mit à leur tête, et tout le pays de Darah fut en un moment réduit sous son obéissance. Abd-Allah périt lorsqu'il passait les monts pour entrer en Mauri-

tanie. Mais le mouvement était donné; la mort du prophète n'arrêta point ses disciples. Tandis qu'Abou-Bekr, devenu chef de la tribu de Lamtounah, retournait dans le désert pour y réprimer quelques tribus insoumises, il chargeait son cousin Youzef-ben-Taschfyn de poursuivre au nord de l'Atlas les conquêtes commencées.

Agé déjà de soixante ans passés, ce Youzef avait toutes les qualités d'un homme réservé aux grandes destinées : le corps robuste et l'âme indomptable, le maintien grave avec un esprit vif et pénétrant, des mœurs austères, une inaltérable équité, beaucoup de libéralité pour les autres et de parcimonie pour lui-même, une grande bravoure, une prudence égale, enfin la dignité qui impose et l'affabilité qui séduit. On faisait de Youzef ce bel éloge : qu'il avait toutes les vertus, et qu'en lui, chacune d'elles disputait à toutes les autres la prééminence.

Youzef força les Berbères du Mâhgreb à lui concéder un vaste territoire, sur les bords du Tensif, au centre duquel il fonda, en 1070, la ville de Marrakasch, que les Espagnols ont nommée Marruecos et nous Maroc. Tout en fortifiant et embellissant la naissante cité, tout en pétrissant de ses mains l'argile des briques dont se bâtissait la mosquée d'*Al-Katébyn* (de la Prédication), il accrut son armée, élargit peu à peu les frontières de son petit empire, et, de khabyle en khabyle, de province en province, il finit par conquérir tous les États voisins. Choisi, vers 1069, pour *naïb* ou lieutenant par son cousin Abou-Bekr, qui, peu d'années après, lui fit cession solennelle de tous ses droits sur les pays conquis, il était, au bout

de dix ans, et malgré la résistance opiniâtre des Berbères, maître des villes de Meknésah, Fès, Tandjah, Sebtah, Al-Djézaïr, Tounis, (Mequinez, Fez, Tanger, Ceuta, Alger, Tunis), et chef absolu de toute cette partie de l'Afrique, longtemps appelée les Barbaresques, comprise entre l'embouchure du Sénégal, sur l'Atlantique, et le rivage de l'ancienne Carthage, sur la Méditerranée. Youzef se délassait de ses victoires dans le palais de Fez, lorsque l'ambassadeur arabe vint lui apporter la lettre d'Aben-Abêd et la dépêche commune où les treize émyrs d'Espagne imploraient le secours de ses armes, pour protéger et venger le croissant.

Le vainqueur de l'Afrique accueillit avec joie ces demandes, dont les termes humbles et suppliants semblaient l'inviter à une nouvelle conquête, et lui livrer tout l'empire des Omméyades ([1]). Il promit de marcher

([1]) « Au très-puissant émyr, par la faveur de Dieu imâm des musulmans, prince des Almoravides, Youzef-ben-Taschfyn, avec la lumière et l'éclat duquel Dieu illumine toutes les parties de la terre, avec la perfection duquel Dieu orne et embellit toutes les créatures... Nous autres, les Arabes d'Andalousie, nous n'avons pas conservé distinctes en Espagne nos illustres tribus; nous les avons dispersées et mêlées les unes aux autres, de manière que, depuis longtemps, nous n'avons plus aucune communication avec nos tribus ou familles qui résident en Afrique. Ce manque d'union a divisé aussi nos intérêts, et de la désunion a procédé la discorde, et la force de l'État s'est affaiblie, et nos ennemis naturels prévalent contre nous... Chaque jour devient plus insupportable la fureur du roi Alphonse, qui, comme un chien enragé, entre sur nos terres avec ses gens, enlève les forteresses, captive les musulmans, et veut nous fouler tous sous ses pieds, sans qu'un émyr d'Espagne se soit levé pour défendre les opprimés, regardant avec indifférence la ruine de leurs parents, amis et voisins, et même de la loi... Ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Les plaisirs, les divertissements, le doux climat d'Andalousie, les bains délicats d'eaux odorantes, les fraîches fontaines et

à la défense de ses frères les musulmans d'Espagne, à la condition cependant qu'on lui remettrait d'abord l'île Verte (*Al-Djézira-al-Hadrah*, Algesiras) pour assurer son entrée et sa sortie. C'était demander la clé de la Péninsule. Mais les princes arabes, uniquement préoccupés de l'effroi des chrétiens et de l'espoir de son assistance, consentirent, en feignant de ne pas voir le péril, à la lui livrer. Une fois ce gage dans ses mains, Youzef rassembla, pour la guerre sainte, les nombreuses cohortes d'Almoravides, de Berbères et de Nègres qui suivaient ses drapeaux; puis il franchit le détroit, fortifia au passage Algesiras, qu'il pourvut d'une nombreuse garnison, fut reçu par Aben-Abêd sur la plage d'Andalousie, et vint cam-

les mets recherchés, les ont efféminés à ce point qu'ils n'osent plus entrer en campagne et supporter les fatigues de la guerre... Nous n'osons donc plus lever la tête, et puisque vous, Seigneur, vous êtes le descendant d'Homaÿr, notre ancêtre, nous recourons à vous avec pleine espérance, demandant à Dieu et à vous du secours, vous suppliant de passer sans retard en Espagne pour combattre contre cet infidèle et perfide ennemi qui veut détruire notre loi. Il vient de nous envoyer une lettre remplie de tonnerres et d'éclairs, pour que nous lui cédions les forteresses et les villes, pour que nous abandonnions nos mosquées, qu'il remplirait de ses moines, pour qu'il arbore sur leurs minarets ses croix adorées, pour qu'on chante la messe et le *requiem* où se faisait l'*al-zala* (prière)... Dieu a formé en toi, ô roi des musulmans, un empire dont il bénit l'agrandissement. Il t'a fait son ministre et envoyé, pour que, d'un ferme et vertueux propos, tu soutiennes la tour de sa loi, pour qu'à cette occasion tu participes à l'éclat de sa divine lumière... Si tu es mu par le désir des biens terrestres, ici ne te manqueront ni les riches tapis, les joyaux, l'or, l'argent, les vêtements précieux, ni les délicieux jardins, les claires et abondantes sources d'eau courante. Mais si ton cœur seul et le désir de gagner la vie éternelle te poussent au service de Dieu, ici se présente la plus belle occasion, car jamais ne manquent les sanglantes batailles, les combats, les escarmouches. C'est ici que Dieu a placé ce paradis, pour que, de l'ombre des armes, vous passiez à l'ombre éternelle où il récompensera vos mérites... »

per autour des murs de Séville, avec une telle — 1086
multitude de gens, disent les Arabes, que leur seul Créateur pouvait les compter.

Il était temps que ce secours arrivât aux Arabes. Ivre de ses succès, Alphonse, depuis la prise de Tolède, avait ouvertement rompu avec son allié d'un jour, l'émyr de Séville ([1]); et, divisant ses légions victorieuses, il menaçait l'Estrémadure par le Portugal, en même temps qu'il resserrait les musulmans d'Aragon dans les murs de Saragosse, dont il commençait à faire étroitement le siége. Ce fut devant cette ville qu'il apprit l'arrivée de Youzef en Espagne, et les apprêts que faisaient de tous côtés les autres émyrs pour venir ajouter leurs contingents à l'armée africaine. Alphonse leva aussitôt le siége de Saragosse, appela ses alliés de Navarre et d'Aragon, rassembla tous les guerriers de ses propres états, même les musulmans de la Castille-Neuve devenus ses sujets par la capitulation de Tolède, et vint réunir ces forces nouvelles à son armée de Portugal. Youzef, auquel s'étaient joints les émyrs arabes sous les murs de Séville, marcha du même côté, et rencontra les chrétiens dans la plaine de Zalaca (Al-Zalakâh, l'*endroit glissant*), près de Badajoz. Il semblait, à voir de part et d'autre cette multitude de combattants, que tous les champions des deux cultes qui se disputaient la possession de l'Espagne se fussent donné rendez-vous en cet endroit pour vider leur querelle, et qu'un grand duel allait décider de l'empire entre la croix et le crois-

([1]) On trouvera dans les notes finales les lettres d'Alphonse VI et d'Aben-Abêd relatives à la rupture de leur traité. C'est un curieux échantillon des notes diplomatiques du temps.

sant. Laissons les Arabes raconter eux-mêmes les événements et les résultats de la bataille :

« ..... Entre les chrétiens et les musulmans coulait la rivière de Badajoz, et les deux armées buvaient de ses eaux. On dit qu'alors le roi Youzef écrivit une lettre au roi Alphonse, pour lui proposer une de ces trois choses : ou de se faire musulman en abandonnant la foi du Christ, ou de se faire son vassal en lui payant un tribut annuel, ou de se disposer à la bataille. Il ajoutait : « J'ai ouï dire, roi Alphonse, que tu désirais avoir des vaisseaux pour venir me chercher dans mes terres ; tu vois que je t'ai épargné cette peine, et que je viens en personne te chercher dans les tiennes. Dieu nous a réunis sur ce champ de bataille pour que tu trouves le terme de ta présomption. » Lorsque cette lettre arriva aux mains d'Alphonse, à ce que raconta l'envoyé, il la jeta par terre, la foula aux pieds, et dit au messager avec hauteur et colère : « Va dire à ton émyr qu'il ne se cache pas ; c'est dans la bataille que nous nous verrons. » Il y eut ensuite, entre les deux armées et leurs chefs, plusieurs pourparlers sur l'ordre et le jour de la bataille. On dit, à cette occasion, que le roi Alphonse écrivit une lettre cauteleuse au roi Youzef, où il lui disait que le lendemain étant vendredi, et fête pour les musulmans, il serait bien de ne pas engager la bataille ce jour-là ; que le jour suivant étant samedi, fête aussi pour les juifs, fort nombreux dans les deux armées, il n'était pas juste qu'on bouleversât leur fête, et par conséquent qu'il ne fallait pas non plus livrer ce jour-là le combat ; que le jour ensuite étant le dimanche, fête des chrétiens, il ne convenait pas davantage, par le même mo-

tif, de combattre ce jour-là, qu'ainsi il valait mieux attendre qu'arrivât le lundi, jour où, d'un commun accord, on pourrait livrer bataille et combattre de puissance à puissance sans aucun scrupule. Il disait cela, parce qu'il espérait tromper les musulmans et tomber sur eux à l'improviste quand ils y penseraient le moins. Le roi Youzef, d'accord avec les émyrs d'Andalousie, répondit qu'il fût fait comme le roi Alphonse désirait, et que la bataille se donnât le lundi 17 de la lune de Regheb de l'année 479. L'émyr de Séville dit — 1086 au roi Youzef de se tenir sur ses gardes et prêt au combat, car l'ennemi était très-perfide, très-rusé, et habile en stratagèmes de guerre. La nuit venue, Aben-Abêd répéta ses conseils, pour que tout le monde se tînt prêt, et il envoya des espions et des maraudeurs à cheval vers le camp ennemi, pour en surveiller les mouvements et avertir en diligence de ce qu'ils observeraient. A l'aube du *Djouma* (jour saint), et tandis qu'Aben-Abêd faisait la *al-zala al-sobbi* (prière du matin), car le jour commençait à poindre, il vit venir en courant un des espions qui surveillait le camp des chrétiens, et qui lui dit : « Muley, l'ennemi commence à s'ébranler contre les musulmans, avec une foule innombrable comme d'épaisses troupes de sauterelles. » Aben-Abêd s'empressa d'envoyer cet avis au roi Youzef; et l'on dit qu'à ce moment il consulta l'un de ses astrologues, qui dressa une figure magique (*levantó figura*), et lui dit : « Muley, ce jour sera néfaste, si les musulmans entrent à cette heure en bataille. » Mais Aben-Abêd ne voulut point dire cela au roi et aux autres émyrs, crainte de les effrayer et d'être pris pour un poltron qui regardait aux choses des étoiles.

L'avis d'Aben-Abêd trouva le roi Youzef debout dans sa tente, et prêt à la bataille, car, de la nuit, personne n'avait dormi dans son camp. Il envoya ausitôt son général Davoud-ben-Aïscha, avec une grande troupe d'archers et son avant-garde de cavalerie, choisie parmi les Almoravides. Ce Davoud-ben-Aïscha, était un très-vaillant chevalier, qui n'avait point d'égal en bravoure parmi les musulmans, et très-exercé aux transes périlleuses des batailles.

« L'ennemi d'Allah, le tyran Alphonse, avait divisé son armée en deux corps, et envoyé son avant-garde contre les musulmans, pensant les surprendre. Ses plus vaillants *campeadores* s'avancèrent et engagèrent une escarmouche avec ceux de Ben-Aïscha, qui ne furent point heureux, et se retirèrent fort maltraités. Les uns et les autres étant retournés à leur ordre de bataille, on entendit, peu d'heures après, un nouveau signal de cris et de trompettes, et l'émyr de Séville commanda à son astrologue de faire une seconde fois l'observation des astres, et celui-ci trouva que la conjoncture était heureuse, et promettait une glorieuse victoire aux musulmans. Aben-Abêd envoya aussitôt cette annonce au roi Youzef en quatre vers, car il était excellent poëte: « La colère de Dieu fait tomber sur les chrétiens une cruelle boucherie par ton épée; le ciel donne l'augure de la victoire, et promet un heureux jour aux musulmans. » Alors le roi Youzef, qui s'était fort affligé du résultat de l'escarmouche, reprit courage à cette nouvelle, monta à cheval, passa toutes ses troupes en revue, et se réjouit de les voir si désireuses de combattre. Le roi Alphonse mit en mouvement son avant-garde, la

lança contre le corps musulman que commandait Davoud-ben-Aïscha, et une sanglante et atroce mêlée s'engagea aussitôt. Les musulmans reçurent ce terrible choc avec un cœur intrépide, et l'ennemi de Dieu les chargeait et les roulait avec la multitude de ses gens, comme eût fait une crue d'eau ; et ils étaient si rapprochés, si confondus, qu'ils se frappaient et se déchiraient avec les épées, car les lances brisées ne servaient plus à rien.

« La seconde armée d'Alphonse était commandée par Al-Barhanis (1) et Garcia-ben-Radmir (2), qui la conduisirent et la firent tomber impétueusement sur le camp d'Aben-Abêd et des autres émyrs d'Andalousie. Ils les enveloppèrent et les couvrirent comme les ombres de la nuit couvrent les objets ; les musulmans se crurent perdus, et commencèrent à reculer, et les chrétiens enfin les mirent en pleine fuite du côté de Badajoz. Les seuls chevaliers de Séville, que commandait le vaillant Aben-Abêd, leur émyr, soutenaient le combat sans tourner la tête, et combattaient comme des lions blessés, entourés de la multitude qui fondait sur eux... Youzef-ben-Taschfyn reçut avis de la déroute des Andalous, de leur fuite en désordre, et comment Aben-Abêd et Aben-Aïscha maintenaient seuls, avec leurs vaillants escadrons, le plus grand effort de la bataille... Il envoya aussitôt son général Syr-ben-Abi-Bekr avec les tribus berbères qui étaient de réserve dans son camp pour qu'ils volassent au secours de Davoud-ben-Aïscha et du vaillant émyr de Séville ; et Youzef lui-même s'avança, avec sa garde Lamtouna, et les tribus almoravides, zenètes et

(1) Peut-être le comte de Barcelone Bérenguer.

(2) Le comte Garcia Ramirez.

sanhagas, vers le camp et les tentes du roi Alphonse, lequel était très-occupé et embarrassé au plus fort de la mêlée, de sorte que le camp avait peu de garde. Ils attaquèrent les tentes qu'ils enlevèrent sans grande résistance, ayant mis en pièces les cavaliers qui les défendaient ; ils entrèrent même dans le pavillon d'Alphonse, mirent le feu au camp dans divers endroits, enlevèrent toutes ses richesses et brûlèrent tout le surplus... Le roi Alphonse, au plus ardent de la bataille, avait déjà vaincu et dispersé les gens d'Aben-Aïscha, lorsque sa cavalerie rencontra les gardiens du camp qui venaient se réfugier auprès d'elle, fuyant les musulmans de Youzef, lequel, avec ses troupes d'arrière-garde, tambours battant et enseignes déployées, les poursuivait à outrance, et les vaillants Almoravides, altérés du sang des chrétiens, abreuvaient leurs épées dans les lacs qu'ils en faisaient couler. Alors Alphonse ramena son avant-garde contre eux en terrible ordre de bataille; ses troupes attaquèrent impétueusement celles de Youzef, et la plus opiniâtre, la plus sanglante mêlée se renouvela entre les deux armées, avec tant de rage et une si atroce tuerie, que jamais on ne vit ni ouït rien de semblable. L'émyr Youzef allait à travers les escadrons musulmans, les exhortant à la constance dans le chemin de Dieu. « O musulmans ! leur disait-il, bon courage dans la guerre sainte! Dieu a déjà compté et diminué les infidèles. Le prix de votre martyre est le paradis, et ceux qui sont morts dans le combat jouissent déjà, dans le séjour des bienheureux, de récompenses éternelles. » En même temps, il payait bravement de sa personne, et montait déjà le troisième cheval, car il n'évitait pas les plus grands périls. Tous

les musulmans combattirent ce jour-là comme désirant la couronne du martyre; aussi paraissait-il qu'ils cherchaient la mort avec ardeur. Aben-Abêd et son intrépide cavalerie continuaient à combattre comme désespérés de vivre, ignorant l'état de la bataille, et quand tout à coup ils virent les chrétiens en déroute, frappés dans le dos par les cimeterres musulmans, Aben-Abêd dit aux siens : « A eux, amis ! à eux, Dieu les a comptés. » Et... soutenus par les tribus berbères de Syr-ben-Abi-Bekr... ils achevèrent la défaite des armées chrétiennes... Et l'on recouvra les gens qui avaient fui en désordre, au commencement de l'action, du côté de Badajoz, car, dès qu'ils apprirent que l'émyr Youzef avait vaincu et écrasé les infidèles, homme à homme et *taïfa* à *taïfa*, ils revinrent tous au champ de bataille recommencer la lutte contre Alphonse, qui, finalement, demeura vaincu de tout point. L'horrible massacre ne cessa qu'après le coucher du soleil.

« Quand l'ennemi de Dieu, Alphonse, vit, à la nuit venue, toute son armée détruite et morts ses plus vaillants *campeadores*, considérant la valeur des Almoravides et l'intime union des musulmans dans la guerre sainte, il reconnut qu'il ne lui restait d'autre refuge que la fuite... Ainsi, désespéré, sans chemin ni sentier connu, il s'enfuit avec cinq cents cavaliers, que les Almoravides ne cessèrent de poursuivre l'épée dans les reins, par monts et par vaux, jusqu'à ce que la nuit interposât son voile noir et ténébreux. Les musulmans passèrent cette nuit sur les cadavres sanglants des chrétiens, dépouillèrent les captifs, amoncelèrent les dépouilles et les armes des vaincus, en chantant les louanges de Dieu, et restèrent

ainsi jusqu'à l'aube du jour. L'*al-zala* du matin se fit sur le champ de bataille.

« Ce massacre fut le plus horrible, le plus épouvantable que Dieu ait jamais fait de ses ennemis..... Dans 1086 — cet heureux jour, vendredi 14 de Regheb de l'année 479, Dieu accorda par anticipation le prix de la foi et du martyre à environ trois mille musulmans, et l'émyr Youzef fit couper les têtes des cadavres chrétiens, qu'on réunit en sa présence en tas hauts comme des tours. Le faky Abou-Yahyah, qui interrogea plusieurs des guerriers présents à cette glorieuse bataille, raconte que l'on réunit tant de têtes des chrétiens morts, qu'entassées autour de la plus grande lance qui se trouva dans le camp, plantée en terre, elles la couvraient et surpassaient. Abou-Merouân, qui prit part au combat, écrit aussi que l'émyr Aben-Abêd ayant, par curiosité, fait compter les têtes des chrétiens, il s'en trouva vingt-quatre mille. Enfin Abd-al-Halim rapporte, chose qui paraît incroyable, que, de ces têtes, Youzef en envoya dix mille à Séville, dix mille à Cordoue, dix mille à Valence, autant à Saragosse et à Murcie, et quarante mille en Afrique, pour qu'elles fussent aussi réparties entre les villes principales, afin que les gens de ces pays les vissent de leurs yeux et rendissent grâces à Dieu... Cette bataille de Zalakâh, ou terrain glissant, rendit à l'islam sa solidité en Andalousie, et là où les pieds glissaient auparavant dans le chemin de Dieu, ils s'affermirent et recouvrèrent leur stabilité. »

Cette victoire signalée, après laquelle Youzef prit le titre d'*Emyr-al-Moumenyn*, qu'avaient porté les khalyfes omméyades, lui ouvrait la carrière d'Al-Mansoûr et don-

nait aux Arabes l'espoir de réparer tous les désastres qu'ils avaient essuyés depuis la mort de ce grand capitaine. Mais pendant que les confédérés musulmans étaient encore occupés à partager les dépouilles des vaincus, Youzef apprit la mort de son fils, qui gouvernait pour lui l'empire de Maroc, et le commencement de quelques troubles qui pouvaient s'aggraver. Il partit aussitôt pour les apaiser par sa présence, laissant en Espagne une portion de l'armée africaine sous les ordres de son lieutenant Syr-ben-Abi-Bekr. Youzef avait été le centre et l'âme de la ligue formée contre le roi de Castille ; son départ la rompit. La désunion se mit de nouveau entre les alliés ; chaque émyr retourna dans sa province, et les Almoravides restèrent seuls en campagne, pillant les frontières du Portugal et de la Galice, tandis que leur général étudiait, pour les futurs desseins de son maître, la situation des provinces, des villes et des forts. Ainsi fut laissée sans résultat une grande entreprise suivie d'un grand succès, et les Arabes durent encore l'inutilité de leur victoire à la même cause que tous leurs revers passés.

De retour à Tolède avec les débris de la chevalerie espagnole, Alphonse s'était empressé de conjurer les suites de sa défaite en mettant à l'abri d'une invasion son nouveau royaume de la Castille-Neuve. Il avait demandé des secours au roi de France, Philippe Ier, qui lui envoya en même temps une troupe de gens de guerre sous les ordres de Raymond, comte de Bourgogne, auquel Alphonse maria sa fille Urraque, et une troupe de gens d'église pour peupler les temples et les monastères de la province récemment rendue au christia-

nisme. Alphonse chargea son gendre de relever les villes que la guerre avait détruites, telles que Salamanque, Avila, Ségovie, et d'y appeler de nouveaux habitants par la distribution des terres ; lui-même se réserva le soin de recruter son armée. Ce fut pendant qu'il préparait ainsi paisiblement et à loisir les moyens de rallumer la guerre, qu'il se passa, dans sa capitale, un événement plus fait que toutes les batailles livrées jusqu'à ce jour pour apprendre aux Arabes qu'ils n'avaient plus ni paix ni trêve, ni foi ni justice à espérer des chrétiens. Peu après la prise de Tolède, en 1085, Alphonse avait érigé cette ville en siége archiépiscopal [1]. Le nouveau prélat, Bernard de Sahagun, qui était un ancien moine de Cluny, mécontent d'officier dans une métropole inférieure à la mosquée principale qu'une clause de la capitulation réservait aux musulmans, se concerta avec la reine pour s'emparer du temple arabe. Pendant une nuit, on força, par leurs ordres, les portes de cette mosquée ; on détruisit tous les objets du culte de l'islam, et l'on éleva sur leurs débris des autels chrétiens. Vainement les Arabes consternés portèrent leurs plaintes au roi ; il feignit un peu de colère, mais, n'osant point reprendre à Dieu une église qui venait de lui être donnée, il vint même présider à la consécration solennelle qui en 1087 — fut faite quelques jours après. Ainsi, dès la seconde année de la conquête, la capitulation était ouvertement violée, et les vaincus dépouillés du droit le plus

[1] Et depuis cette époque, Tolède est demeurée la métropole du royaume. L'archevêque de cette ville a le titre de primat des Espagnes, et Madrid même n'est qu'une succursale enclavée dans son diocèse.

sacré, du droit que, dans leur temps de gloire, ils avaient toujours respecté chez leurs sujets chrétiens.

Les princes espagnols, bientôt revenus de la terreur que leur avait causée la bataille de Zalakâh, reprenaient sur tous les points l'offensive. Le comte de Catalogne et le roi d'Aragon attaquaient à la fois l'émyr de Saragosse : l'un achevait de prendre la province de Taragone et les bouches de l'Ebre; l'autre, après un combat victorieux, enlevait la ville forte de Huesca. D'un autre côté, Aben-Abêd s'était vainement opposé aux progrès des Castillans, qui, s'étant avancés jusqu'aux confins du royaume de Murcie, et maîtres du fort inexpugnable d'Alid, près de Lorca, coupaient ainsi la communication de l'Andalousie avec Saragosse et Valence; il avait été défait. Cet échec personnel, la situation désespérée des musulmans d'Aragon, enfin l'inaction, calculée peut-être, des Africains demeurés en Espagne, décidèrent l'émyr de Séville à recourir une seconde fois au protectorat de Youzef. Après plusieurs dépêches pressantes, il alla lui-même le trouver à Maroc, et le vainqueur de Zalakâh, déterminé par ses prières, passa de nouveau le détroit avec quelques troupes. — 1088 Cette seconde entrée des Almoravides resta sans effet. Youzef avait convoqué les chefs arabes sous les murs d'Alid, pour tenir conseil, pendant le siége de ce fort, sur les opérations plus décisives qu'il convenait d'entreprendre. Mais ceux-ci, guidés par leurs intérêts rivaux, se livrèrent, sous ses yeux, aux querelles les plus animées et les plus vaines. Fatigué de leurs disputes, Youzef les congédia brusquement, et à l'approche de l'armée d'Alphonse, qui venait recueillir la garnison du

fort d'Alid, épuisée par la famine et les combats, l'émyr des croyants regagna le Maroc presque en fuyard. Ce n'était pas néanmoins pour abandonner l'Espagne aux armes chrétiennes; c'était, au contraire, avec le dessein d'enlever cette belle contrée à des mains qu'il jugeait incapables de la défendre, et de joindre, comme Mouza, son premier conquérant, la province d'Espagne à l'empire d'Afrique. Youzef rassembla donc sur les rivages du Mâghreb les guerriers des principales tribus berbères, les Zénètes, les Masamouds, les Gazouls, les Gomars, et, toujours possesseur d'Algesiras, il reparut tout à coup dans la Péninsule, non plus en allié, appelé par les vœux des princes arabes, mais en maître, et se sou-
1090 —ciant aussi peu de leur ressentiment que de leur soumission. Après avoir refoulé les chrétiens jusqu'aux limites du royaume de Tolède, il marcha droit à Grenade, se saisit de l'émyr Abd-Allah-ben-Balkyn, l'accusant de connivence avec l'infidèle Alphonse; puis, après avoir fortifié cette ville, qui lui plut, et dont il fit à la fois sa place d'armes et son château de plaisance, il revint s'établir à Ceuta, d'où il dirigea les opérations de son armée en Espagne, en même temps qu'il maintenait ses possessions d'Afrique.

Par ses ordres, les Almoravides se divisèrent en quatre corps pour agir simultanément à l'est et à l'ouest de Grenade, d'Alméria à Lisbonne. Syr-ben-Abi-Bekr, leur général, marcha lui-même avec la plus forte division contre le plus redoutable ennemi, l'émyr de Séville. Quoique très-inférieur en forces, et par les ressources de son esprit plus que par la puissance de son épée, Aben-Abêd lui opposa une longue et vive résistance.

Mais il perdit peu à peu toutes les places de son royaume, Jaen, Baeza, Ubeda, Almodovar, Carmona enfin, et se vit réduit aux seules murailles de Séville, où il fut bientôt enfermé par l'armée berbère. Dans cette situation désespérée, il implora le secours de ce même Alphonse VI, contre lequel il avait précédemment appelé d'Afrique Youzef et les Almoravides. Le roi de Castille, déjà veuf d'Aguéda de Normandie, d'Inès de Guienne, de Constance et de Berthe de Bourgogne, venait d'épouser une fille d'Aben-Abêd, Zaïda, qui reçut le baptême sous le nom de Maria-Isabel ([1]). Cette union récente, et plus encore les avantages que promettait l'émyr, décidèrent Alphonse à lui porter secours. Pour opérer une diversion en sa faveur, et débloquer Séville, il envoya, sous les ordres du comte Gomez, une armée espagnole où servait le fameux Cid Campeador, que les Arabes nommaient Rouderik-al-Kambythour. Mais Syr-ben-Abi-Bekr, sans lever le siége, fit marcher une partie de son armée contre les Castillans, qu'elle arrêta, battit et dispersa dans une sanglante rencontre. Après ce revers, qui lui ôtait la dernière espérance, Aben-Abêd ouvrit des négociations, et livra sa capitale au général almoravide. Il avait stipulé, pour ses — 1091
sujets, la conservation de la vie et des biens; lui-même, se livrant à merci, fut conduit avec ses femmes et ses filles, car ses fils étaient morts les armes à la main, au fort d'Agmât, en Afrique, déjà prison de l'émyr dépossédé de Grenade, où il mourut quatre ans après, dans un état misérable, triste jouet des caprices de la fortune.

([1]) Alphonse eut pour sixième femme Béatrix d'Est, qu'il épousa en 1105.

« Telle est la loi de ce monde, qui ne donne que pour ôter, qui n'éclaircit que pour troubler ensuite, qui ne rend doux que pour rendre plus amer. »

Aussitôt que Séville fut rendue, les troupes de Youzef se divisèrent de nouveau pour occuper simultanément les provinces riveraines des deux mers où les Arabes luttaient encore, et achever ainsi la conquête de l'Espagne musulmane. Davoud-ben-Aïscha, marchant à l'est, enleva d'abord Alméria, dont l'émyr cherchait à nouer une ligue contre les Almoravides, puis Denia, puis Valence, que défendit vainement une troupe de mercenaires chrétiens commandée par le Cid, 1094 — et que livra le kady Ahmed-ben-Djahaf. De Valence rendue, les Almoravides expédièrent une flotte pour ranger aussi les îles Baléares sous leur obéissance [1].

[1] Dans cette même année 1094, qui les vit maîtres de tous les États mahométans de la Péninsule, les Almoravides perdirent momentanément une de leurs récentes et principales conquêtes. Après la reddition de Valence, le Cid s'était retiré avec ses *campeadores* dans un château fort appelé depuis la Roche du Cid (*la Peña del Cid*) ; et dès que les Almoravides se furent embarqués pour les Baléares, ne laissant à Valence qu'une faible garnison, il vint avec ses alliés arabes fondre sur cette place qu'il réduisit promptement à l'extrémité. Le kady Ahmed-ben-Djahaf, qui gouvernait comme wali de Youzef, la rendit par capitulation, à des conditions si douces qu'il devait même y conserver son premier emploi. Mais, une fois maître de la place, Rodrigue fit arrêter ce malheureux vieillard pour le contraindre à découvrir des trésors imaginaires qu'on disait cachés dans l'Alcazar, et, n'ayant obtenu de révélations ni par les menaces, ni par les tourments, il le fit brûler vif au milieu de la place publique. Valence resta au pouvoir du Cid, qui y mourut en 1099. Ce paladin célèbre, dont le nom réveille tous les souvenirs de la chevalerie, est le héros populaire de plus d'aventures que les Hercule, les Thésée, les demi-dieux de l'antiquité. Mais, quelque pénible qu'il soit de dépouiller un grand nom d'une partie de l'éclat dont les siècles l'ont environné, l'histoire n'est pas tenue de sanctionner par ses jugements les récits des ro-

Pendant cette marche victorieuse de Davoud-ben-Aïscha le long de la Méditerranée, Syr-ben-Abi-Bekr, tournant à l'ouest, avait attaqué, pris et mis à mort l'émyr de Badajoz, dont les Etats s'étendaient de la pointe des Algarves (le cap Saint-Vincent) au delà des bouches du Tage. Il était donc maître des bords de l'Océan. Une ancienne prophétie, fort répandue chez le peuple arabe, et qui annonçait l'inévitable destruction de l'empire d'Espagne par un prince d'Afrique, avait paralysé l'énergie populaire, tandis que la chute du puissant Aben-Abêd épouvantait le reste des émyrs. Cette prophétie, comme on voit, n'était qu'une juste prévision du sort que réservait aux Arabes, faibles en nombre et portés par la conquête loin de leur pays natal, la longue et constante inimitié des Berbères, qui s'étaient au contraire incessamment fortifiés par les émigrations d'Afrique en Espagne. De tous les petits princes issus des ruines du khalyfat de Cordoue, l'émyr de Saragosse,

manciers et les fictions des poëtes. Rodrigue, ou Ruy Diaz de Vivar n'eut que les vertus d'un soldat. Digne chef d'une bande de *condottieri*, il fut dur, rapace, vindicatif, hardi dans le discours comme dans l'action, plein d'une fierté sauvage, mais se piquant peu de justice et de loyauté. Ce fut contre les chrétiens d'Aragon qu'il fit ses premières armes, et à la solde des musulmans, qui lui donnèrent alors le surnom arabe (*syd*, seigneur) sous lequel il est connu. Plus tard, il loua son épée à Sancho le Fort pour l'aider à dépouiller ses frères et ses sœurs de leurs États ; puis il promena d'alliance en alliance sa valeur vénale ; et, violant ses capitulations à Murviedro et à Valence, donnant ses prisonniers en pâture à ses dogues, ou les faisant torturer et brûler, pour qu'ils découvrissent leurs trésors, il ternit enfin son plus beau triomphe militaire par des traits de perfidie, d'avarice et d'atroce cruauté. Pour justifier cette opinion, que j'émettais dès 1833, je puis invoquer aujourd'hui la nouvelle biographie du Cid, donnée par M. R. P. A. Dozy, dans ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne au moyen âge*. — Tome I. Leyde, 1849.

Ahmed-Abou-Djafar, fut seul épargné. « Mes états, écrivait-il à Youzef, en lui faisant hommage de vassalité, sont le mur qui te sépare des ennemis de notre loi; » et Youzef, en effet, les laissa aux mains de ce vaillant champion de l'islam, pour en faire une sorte de barrière entre les chrétiens et lui. Le sabre almoravide jeta de leurs trônes tous les autres roitelets qui, nés et vivant de la guerre civile, avaient morcelé le grand empire arabe en si misérables parcelles, qu'un poëte du temps disait avec raison : « Chaque bourgade, se faisant royaume, appelle son alcalde émyr des croyants. »

Là finit donc, avec leur domination, l'histoire des Arabes, ou Asiatiques, et commence l'histoire des Mores, ou Africains. C'est une erreur bien commune, celle qui confond en un seul peuple les divers peuples d'une même religion; et cette erreur devait surtout s'accréditer pour une époque, déjà lointaine, où, dans cette longue lutte de races et de croyances, on ne faisait qu'une grande et générale division de chrétiens et musulmans. Aussi les chrétiens n'ont-ils jamais fait la dictinction si nécessaire entre les deux nations musulmanes qui régnèrent successivement sur la Péninsule: *Les Arabes qu'on appela Maures,* dit Voltaire après tous les historiens qui l'ont précédé. Les Mores, en Espagne, ne furent pas plus les Arabes que les Turcs ne le furent en Syrie; c'est-à-dire pas plus que les Goths, les Francs, les Bourguignons et les Lombards, qui embrassèrent la religion des Romains, et que les musulmans confondaient tous sous ce nom (*Roumy*), ne furent les Romains eux-mêmes. Au contraire, comme l'empire de Constantin fut détruit par les barbares devenus chrétiens, l'em-

pire temporel de Mahomet, l'empire arabe, fut détruit par les Mores et les Turcs, autres barbares, devenus musulmans (1).

(1) Pour indiquer la grande division des deux races mahométanes qui se disputèrent la possession de l'Espagne, je me suis servi des mots Arabes et Mores, ou Asiatiques et Africains, employés dans toutes les langues européennes. Chez les musulmans, et dans la langue arabe, on appelait les premiers *Scharakyyn* ou Orientaux (de *Scharkyah*, Levant), et les autres *Mâhgrébyn* ou Occidentaux (de *Mâhgreb*, Couchant). C'est du mot *Scharakyyn* qu'est venu celui de *Sarrasins* (*Sarraceni*), déjà connu des Grecs de Constantinople et passé dans la basse latinité, qu'on a pris pour une injure en le traduisant par voleurs (de *sarak*, voler), mais qui signifie simplement lévantins. On a conservé l'expression *maugrébin* dans son vrai sens, pour indiquer un homme du Mâhgreb, de la Mauritanie.

CHAPITRE V.

Conquête des Almohades. — Nouveau déchirement. — Conquête des Espagnols (1094 à 1266).

Tandis que la puissance des Arabes, dès longtemps ébranlée par leurs discordes intestines, achevait de s'écrouler sous l'envahissement des Mores, et que les hordes africaines, victorieuses de leurs anciens vainqueurs, inondaient l'Espagne musulmane, les rois de la chrétienté se liguaient pour chasser les ennemis de leur foi, non des plus belles campagnes de l'Europe, mais de la plus misérable bourgade de l'Asie. Ce fut dans la même année 1094 que le pape Urbain II convoqua le concile de Clermont, où l'ermite Pierre, secouant les torches de sa belliqueuse éloquence, alluma le délire universel des croisades. L'archevêque primat de Tolède et quelques autres prélats des Etats d'Alphonse VI assistèrent à ce concile fameux; mais les Espagnols étaient trop occupés à reprendre leur propre pays aux musulmans pour s'occuper encore à leur reprendre la Judée.

Au milieu de cette foule innombrable de guerriers qui, la croix sur l'épaule, se précipitèrent en Orient de toutes les parties de l'Europe, l'Espagne seule n'avait point de bannière. A peine quelques volontaires isolés des Castilles, de la Navarre et de la Catalogne parurent à la prise de Jérusalem, par Godefroy de Bouillon, en 1099.

Au commencement du XII[e] siècle, et pendant une assez longue trêve entre les deux cultes, Youzef vint visiter ses possessions d'Espagne, et en régler — 1103
l'administration. Ce fut pendant ce voyage, dans une assemblée solennelle tenue à Cordoue, qu'il déclara pour unique héritier de tous ses domaines le jeune Aly, son second fils, né d'une chrétienne, duquel un poëte disait : « Quoique Aly soit le dernier en âge, sa valeur lui donne le premier rang ; de même que l'anneau le plus précieux se met au petit doigt. » Il lui traça, entre autres règles de conduite, celle de remettre les gouvernements de provinces et les commandements de forteresses aux seuls Almoravides de la tribu de Lamtounah, et d'employer de préférence, à la guerre contre les chrétiens, les musulmans andalous, comme plus exercés et plus habiles que les Africains à ces combats d'*algarades*. Du reste, Youzef ne fit aucun changement notable dans les formes du gouvernement, et l'on ne voit pas qu'il ait imposé aux populations arabes aucune charge nouvelle, si ce n'est celle d'entretenir à leurs frais un corps permanent de dix-sept mille cavaliers almoravides, répartis entre Séville, Cordoue, Grenade, et les places frontières d'une mer à l'autre [1]. Les chré-

[1] Je suppose qu'il en est de ces *cavaliers* ou *chevaliers* (*cavalleros*)

tiens de ses états conservèrent la situation paisible et respectée dont ils avaient joui constamment. Quant aux juifs, ils étaient alors, en certains endroits, exposés à quelques persécutions, parce qu'on prétendait que leurs ancêtres s'étaient engagés, au temps du Prophète, à ce que leurs descendants embrasseraient l'islam, si, dans l'année 500 de l'hégire (1107 de l'ère chretienne) le Messie n'était point encore venu accomplir leur délivrance. Ils implorèrent la protection de Youzef, et achetèrent en belles *doblas* d'or le droit de garder la loi mosaïque au delà de cette année 500.

De retour à Maroc, Youzef s'y éteignit doucement, 1107 — cette même année, à l'âge de cent ans révolus. Il dut à une excessive tempérance cette longue et robuste vieillesse. Toujours vêtu de laine commune, il ne prenait que de l'eau pour toute boisson, et, pour toute nourriture, qu'un peu de pain d'orge et de chair de chameau. Quoique chef des sauvages peuplades de l'Atlas, il avait pris des Arabes leur goût pour les lettres et la société des savants. Ainsi le célèbre Aben-Zohar, médecin-poëte, né à Damas, l'accompagnait toujours. Pendant cette longue vie, pendant quarante années de luttes et d'expéditions guerrières, ce puissant prince, pour qui des prières publiques étaient récitées chaque *djouma* dans deux mille *minbars* de mosquées-cathédrales, ne condamna personne à mort. Cela suffit à l'éloge d'un conquérant. Sa mémoire demeura célèbre dans tout le Mâhgreb, et son nom remplit encore les chants tradi-

comme de nos anciennes *lances*, et qu'il faut compter, avec chaque homme à cheval, un nombre proportionné de fantassins.

tionnels des Africains de l'Algérie, qui en ont fait un héros poétique et populaire à la façon d'Alexandre, de Roland, d'Haroum-al-Raschid.

La courte domination des Almoravides en Espagne ne fut marquée par aucun événement de grande importance. Satisfait des immenses domaines que lui laissait son père, en Afrique et en Europe, Aly-ben-Youzef se contenta de veiller à leur conservation, et de les gouverner en paix par la justice. Ses historiens remarquent qu'il employait beaucoup de chrétiens, soit pour la levée des impôts, soit même dans les charges de la cour.

Les premières expéditions qu'il envoya contre les Espagnols n'eurent guère pour objet que de faire ou de repousser des excursions de pillage. En 1108, Témym, frère aîné d'Aly, alla ravager la Catalogne, après avoir remporté, sous les murs d'Uclès, la bataille dite des *Sept Comtes*, parce que tous les chefs des chrétiens y périrent, ainsi que le jeune infant don Sancho, fils unique d'Alphonse VI.

Deux ans après, sur la nouvelle de quelques — 1110 revers, Aly dirigea lui-même une expédition contre la Castille. Il menait, dit-on, cent mille hommes. Avec cette armée formidable, il pilla et saccagea successivement Talavera, Olmos, Guadalajara et Madrid (que les Arabes nomment Magdit); mais il donna vainement l'assaut à Tolède, que défendit avec succès un vieux compagnon du Cid, nommé Alvar-Fañez. En 1114, son vice-roi Al-Mezdély tenta de nouveau le siége de Tolède, fit brèche à quelques forts, occupa même une porte, mais fut également repoussé. Cette ville se défendit seule encore, sans l'assistance des princes dont elle était

la capitale, ni des nations dont elle était le boulevart. Les rois chrétiens d'Espagne se trouvaient alors engagés dans des querelles de famille. A la mort d'Alphonse VI, en 1109, la couronne de Castille s'était de nouveau démembrée. La partie chrétienne du Portugal, léguée à sa fille naturelle Thérèse, femme de Henri de Bourgogne, petit-fils du roi de France Robert l'excommunié, allait devenir un Etat indépendant, gouverné par une autre dynastie également d'origine française. Urraque, l'autre fille d'Alphonse VI, héritière des royaumes de Castille et de Léon, avait épousé en secondes noces le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse Ier, surnommé le *Batailleur* (*el Batallador*) à cause du nombre infini de combats qu'il livra dans le cours de sa vie aventureuse. Ce mariage, tout politique, pouvait avancer presque de quatre siècles la réunion des deux monarchies, qui s'opéra sous les rois catholiques, Isabelle et Ferdinand; il fut, au contraire, l'origine d'une rupture et de longues guerres civiles. D'un caractère altier, turbulent, opiniâtre, Urraque voulut exercer sur son mari l'empire que devait lui donner le titre de reine, joint à celui d'épouse. Mais le *Batailleur*, non moins fier, non moins intraitable qu'elle, et qui portait comme elle une couronne, n'était pas d'humeur à souffrir ses caprices, ni à s'effrayer de ses emportements. Les querelles passèrent bientôt de la couche nuptiale dans l'Etat, et les deux pays furent en guerre ouverte. Enfin un légat du pape Pascal II vint de Rome pour les pacifier, et, s'étant aperçu que les époux étaient cousins au septième degré, il fit prononcer leur divorce par un concile, précisément en 1114, lorsque Tolède repous-

sait pour la seconde fois l'assaut des Almoravides.

Privé des Etats de Castille, mais libre de toute entrave, le *Batailleur* tourna désormais son ardeur guerrière à l'agrandissement de l'Aragon. Les musulmans n'y possédaient plus que Saragosse et son district, sans cesse entamé, sans cesse réduit. Objet constant de l'ambition de ses pères, cette province avait toujours été le but des attaques d'Alphonse. A la tête d'une armée nombreuse qu'il avait aguerrie par une foule d'expéditions, et qu'avaient grossie plusieurs volontaires venus du midi de la France pour accomplir leurs vœux de combattre les infidèles sans aller jusqu'en Palestine, il entra sur les terres de l'émyr, et parvint, après plusieurs avantages, à l'enfermer dans sa capitale. Ce n'était plus le vieil et vaillant Aben-Houd, mais son petit-fils Amâd-al-Daoulah, qui avait à soutenir « le mur de l'islam. » De Valence, qu'ils avaient recouvrée à la mort du Cid, les Almoravides accoururent au secours de l'émyr, et obligèrent Alphonse à se retirer jusqu'à sa frontière. Mais ces alliés arrogants, que commandait le vice-roi Al-Mezdély, agirent bientôt en maîtres dans la ville qu'ils avaient défendue. Amâd-al-Daoulah fut obligé de fuir, avec sa famille et ses troupes, dans le fort de Rota-al-Yéhoud (fort des Juifs). Là, pressé entre deux ennemis, « le diable l'aveugla, disent les Arabes, et le jeta dans le pire chemin. » Il sollicita l'alliance d'Alphonse l'infidèle, pour recouvrer ses domaines sur des croyants. L'Aragonais, avec l'aide des Arabes, défit en effet les Almoravides, qui abandonnèrent la place et regagnèrent Valence. Mais à peine le faible émyr était-il rentré dans Saragosse, qu'après la poursuite des Mores, et au

mépris du traité qu'ils avaient conclu, Alphonse vint le sommer de lui livrer sa capitale, le menaçant de l'emporter d'assaut. Privé du seul secours qu'il pût implorer, et deux fois dépouillé par ses défenseurs, le malheureux Amâd-al-Daoulah se soumit aux lois d'une 1117 — capitulation. Le *Batailleur* accorda aux musulmans de Saragosse les mêmes priviléges qu'Alphonse VI de Castille avait accordés à ceux de Tolède; mais la plupart d'entre eux, craignant la même violation de la foi jurée, se retirèrent à Valence et à Murcie. Alphonse ne conserva guère d'autres habitants que les vieux chrétiens, les Mozarabes (*Mosta'rab*) [1], et dut repeupler presque entièrement Saragosse. Maître de cette ville importante, où sa cour fut aussitôt transférée, le vainqueur n'eut point de peine à chasser les musulmans du reste de la province. Trois ans après, en 1120, il régnait sur toute la contrée qu'on nomme aujourd'hui l'Aragon.

A la nouvelle de la perte de Saragosse, Aly-ben-Youzef avait quitté précipitamment le Maroc, pour amener des troupes en Espagne, et garnir ses frontières. Il était à peine de retour en Afrique, que de nouveaux embarras 1121 — le rappelèrent dans la Péninsule. Les habitants de Cordoue, fatigués de l'insolence des Almoravides, qui commettaient impunément les excès les plus odieux, et traitaient cette ancienne capitale des Omméyades comme une ville prise d'assaut, se révoltèrent contre ces

[1] On appelait ainsi les chrétiens qui vivaient sous la domination des musulmans. La signification de ce mot sera expliquée plus longuement ailleurs.

maîtres étrangers, en massacrèrent un grand nombre, et chassèrent de leurs murs le reste de la garnison. Aly revint aussitôt sur ses pas pour soumettre cette ville insurgée dont l'exemple pouvait entraîner toutes les autres, et allumer un incendie général. Après quelques semaines d'un siége rigoureux, les Arabes déposèrent les armes et se rendirent à discrétion. Aly, qui avait besoin d'en finir et de pacifier l'Espagne, se contenta de faire indemniser ses Almoravides du sac de leurs maisons, et les soumit pour l'avenir à une discipline plus sévère. La paix ainsi rétablie, il retourna promptement en Afrique, où de plus grands dangers réclamaient sa présence, et menaçaient son trône.

Vers l'année 1116, un Berbère de la tribu des Masamouds, nommé Mouhamad-Abou-Ald-Allah-ben-Thoumrout, après avoir passé plusieurs années de sa jeunesse dans les écoles de Cordoue, du Caire, de Damas, de Bagdad, et avoir étudié sous le fameux sectaire Al-Ghazaly, vint s'établir à Maroc, où l'austérité de sa vie, la singularité de ses actions et l'audace de ses paroles ne tardèrent pas à attirer les regards de la multitude. Constamment suivi par une foule curieuse et attentive, il se mit à prêcher dans les carrefours, censurant avec amertume les voluptés des riches, les injustices des grands, les vices des imâms, et jusqu'à leurs doctrines qu'il accusait d'être infidèles au Koran. Quant à la doctrine qu'il enseignait lui-même au peuple, elle était aussi facile à comprendre que sévère à pratiquer, car, pour lui, tous les dogmes se réduisaient à un seul, l'unité de Dieu, et tous les rites à une seule prière : « O Seigneur Allah, disait-il, le plus miséricordieux des miséricor-

dieux, tu connais nos péchés, pardonne-les; tu connais nos besoins, satisfais-les, tu connais nos ennemis, éloigne le mal qu'ils peuvent nous faire. C'en est assez avec toi, qui es notre Seigneur, notre créateur et notre appui. »

Aly s'était longtemps refusé à le punir, et, l'ayant interrogé, le prit pour un fou. Mais enfin, pressé par les imâms, il exila de Maroc cet inspiré, qui ameutait la populace et troublait même les exercices du culte. Mouhamad-Abou-Abd-Allah se retira dans des tombeaux, non loin de la ville, y bâtit une cabane, et recommença ses prédications devant une foule immense, qui affluait de toutes parts à son ermitage. Ce concours prodigieux, et l'effervescence qu'entretenaient dans le peuple ses discours hardis, effrayèrent enfin l'émyr qui ordonna qu'on le mît à mort. Averti par les affidés qu'il avait jusque dans le palais impérial, Abou-Abd-Allah s'enfuit au désert, par delà l'Atlas, avec ses plus chauds partisans, et réunit à sa parole les tribus sauvages d'où il était issu, comme il avait assemblé le peuple de Maroc. Se parant alors du titre de *mâhdy* ou *méhédy* [1], équivalant à celui de prophète, que lui avaient décerné ses disciples, il s'adjoignit dix compagnons ou apôtres, se forma un divan de cinquante conseillers, et, devenu chef déclaré d'une nouvelle secte religieuse, il résolut d'éclairer à la pointe de l'épée ceux que n'avait point illuminés sa parole. Comme naguère le fondateur des Almoravides, il descendit tout à coup des montagnes à la tête d'une
1121 — bande de sauvages fanatiques. Aly venait de ré-

[1] Mot à mot *achemineur*-dans la voie de Dieu.

primer l'insurrection de Cordoue, quand il apprit l'apparition du mâhdy dans ses états. Rentré précipitamment à Maroc, il envoya contre lui quelques troupes, qui furent exterminées à la première rencontre. Un second corps, plus considérable, éprouva le même sort, dispersé avant de combattre par une sorte de terreur panique; et enfin, une armée entière, commandée par le propre frère d'Aly, Abou-Tahir-Témym, fut encore battue complétement. Après leur triple victoire, le mâdhy et ses soldats, auxquels il donna le nom d'*Al-Mohades* (*Al-Mouahédyn*, unitaires) s'établirent sur le revers des montagnes de Daren (l'Atlas), et bâtirent une ville forte nommée Tinmâl, au sommet d'un roc inexpugnable, d'où ils faisaient dans la plaine de continuelles irruptions. Au bout de trois années qu'ils employèrent à accroître leurs forces par le prosélytisme et la guerre d'algarades, les Almohades descendirent de Tinmâl, où resta leur prophète, au nombre de trente à quarante mille, commandés par les dix apôtres, et marchèrent droit à Maroc, dans l'intention d'emporter cette place, et de détruire avec elle l'empire des Almoravides. Aly vint à leur rencontre à la tête de toutes ses forces, et, malgré la grande supériorité du nombre, fut encore vaincu par les disciples d'Abou-Abd-Allah, qui l'enfermèrent dans sa capitale. Mais plus braves au combat qu'habiles en stratégie, les Almohades se laissèrent surprendre par une sortie nocturne, et furent taillés en pièces dans leur camp. Des dix apôtres du mâhdy, six périrent, et les faibles débris de son armée, qui ne durent leur salut qu'à la valeur et à la prudence d'Abd-al-Moumen (*Serviteur du Croyant*), l'un des apôtres échappés au

massacre, regagnèrent en fuyant leur fort de Tinmâl. 1125 —

Tandis que les Almoravides se voyaient menacés, en Afrique, par ces redoutables rivaux, nés, comme eux, à la parole d'un réformateur, d'un hérésiarque, leur puissance encore bien nouvelle courait en Espagne d'autres périls. Cette fois ce n'était pas la Castille, effroi des musulmans, qui causait leurs alarmes. Tombé aux mains d'une femme, le sceptre n'y était plus l'épée toujours agissante des successeurs de Pélage. Urraque occupait toute l'activité de son humeur remuante à fomenter des querelles de parti contre les grands vassaux de sa couronne, contre sa sœur naturelle, la reine de Portugal, ou contre son propre fils. C'était l'Aragon, gouverné par un prince belliqueux, qui marchait alors à la tête des États chrétiens. La prise de Saragosse avait étendu dans la Péninsule entière la renommée du *Batailleur*. Il paraît que les chrétiens mozarabes qui habitaient l'Andalousie orientale l'engagèrent par plusieurs messages pressants à tenter la conquête de leur pays, lui promettant des secours efficaces et un succès certain. Alphonse, que les Arabes nomment toujours *Aben-Radmir*, fils de Ramiro, prêta facilement l'oreille à leurs instances, et se jeta, en aventurier, à travers le pays ennemi, avec une troupe d'élite, grossie de plusieurs volontaires français et de quelques milliers de ces chrétiens mozarabes que les musulmans d'Andalousie appelaient, sans doute injurieusement, du même nom que les Almohades (*Mouahédyn*). Les Almoravides se contentèrent de fermer leurs places fortes, de le suivre et de le harceler dans sa marche. Vainement le *Batailleur* essaya d'enlever au passage Valence, Dé-

nia, Murcie, Baza, Grenade enfin. Nulle part il ne put s'établir dans une place, ni même former un siége en règle; mais il traversa toutes ces provinces, fit quelque butin de village, et alla même, par vœu ou par bravade, pêcher dans la Méditerranée, près de Malaga, en face de l'Afrique. Après quoi les Aragonais durent aussitôt retourner sur leur pas, et regagner en droite ligne les rivages de l'Èbre. L'émyr Aly, pour prévenir — 1125 de nouvelles trahisons des chrétiens mozarabes, fit rétrograder dans le centre de l'Andalousie tous ceux qui habitaient la frontière de ses états; les plus mutins, les plus puissants, ceux qui s'étaient faits les guides et les espions des Aragonais, furent même contraints de vendre leurs biens et déportés en Afrique. Tel fut l'unique résultat de cette expédition aventureuse d'Alphonse, dont l'histoire d'Espagne, même récente, offre tant d'imitations.

Ce prince continua quelque temps encore la vie d'un chevalier errant. Il fit une campagne en France, pour ses alliés les comtes de Bigorre, contre Guillaume, dernier duc d'Aquitaine; puis il repassa les Pyrénées, et reprit ses expéditions contre les Mores. Mais ayant été battu par eux devant Fraga, il alla se cloître dans un monastère, et s'y laissa mourir de tristesse. — 1134.

La mort de la reine Urraque avait précédé de quelques années celle du *Batailleur*, qui ne laissait point d'enfants, et dont les États, Aragon et Navarre, furent de nouveau divisés. Cette circonstance rendit au jeune roi de Castille, Alphonse VIII, la suprématie parmi les autres princes chrétiens. Il fut couronné aux cortès de Léon, en 1133, sous le titre ambitieux d'empereur, *em-*

perador. Les Arabes l'appellent aussi *al Embalatoûr*.

En Afrique, cependant, les Almohades ayant patiemment réparé leur désastre devant Maroc, avaient repris l'offensive, et de nouveau menaçaient l'émyr, qui ne pouvait plus lutter avec succès que derrière les fortes murailles de sa capitale. Le *mâhdy*, dont la mort mystérieuse fut longtemps cachée à ses disciples, avait transmis son pouvoir souverain à l'apôtre Abd-al-Moumen, qui mena dès lors les affaires de la secte nouvelle en politique habile et en capitaine consommé. Tribu à tribu, province à province, il enleva peu à peu tout le Mâhgreb aux Almoravides. L'émyr Aly, forcé, pour sa propre défense, de rappeler ses troupes d'Europe en Afrique, laissait ses provinces d'Espagne ouvertes aux attaques des chrétiens, qui mettaient encore à profit les guerres civiles entre musulmans. Le premier roi de Portugal, Alphonse Henriquez (fils d'Henri
1139 — de Bourgogne), après sa victoire d'Oûribe, si célèbre dans les annales et les légendes portugaises, augmentait ses états de toute la province d'Alentejo, et le roi ou empereur de Castille pouvait renouveler impunément les courses chevaleresques du *Batailleur*. Après avoir fait une ligue avec les républiques de Gènes et de Pise, qui lui prêtèrent leurs vaisseaux, il alla, en traver-
1147 — sant toute l'Espagne, jusqu'à la pointe sud-est de l'Andalousie, prendre et occuper la ville d'Alméria, refuge ordinaire des pirates musulmans qui infestaient la Méditerranée. Il ne restait, dans l'ancien empire arabe, aucune puissance, aucune force, qui pût lui disputer le passage. Les Almoravides luttaient avec peine en Mauritanie contre les belliqueux sectaires du *mâhdy*,

conduits par Abd-al-Moumen, et l'Espagne aussi leur échappait. Taschfyn, fils d'Aly, appelé par son vieux père au partage et au soutien de l'empire chancelant, avait quitté l'Andalousie avec ses meilleurs soldats, musulmans et chrétiens. Ce fut à ce moment qu'un obscur habitant de la province d'Algarve (*Al-Garb*, le couchant), nommé Ahmet-ben-Husseyn-ben-Kossaÿ, qui avait passé quelques années à l'école d'un imâm d'Alméria, revint dans son village et se mit à prêcher la doctrine d'Al-Ghazaly, devenue celle du prophète des Almohades, et condamnée comme hérétique par les imâms d'Andalousie soumis à l'émyr de Maroc. Il ameuta quelques villages d'alentour, prit un fort par surprise, et sa troupe se grossissant des anciennes populations qui détestaient la domination africaine, il fut bientôt en état de chasser les Almoravides de la province entière, et de les rejeter au delà de la Guadiana. La nouvelle de cette heureuse révolte d'Aben-Kossaÿ fit éclater chez les Arabes le désir et l'espoir de secouer le joug des Africains, dont la conduite hautaine et violente avait ulcéré tous les cœurs. Le peuple de Cordoue s'agita le premier, massacra ses chefs, et se donna des magistrats nouveaux. Valence suivit cet exemple, puis Murcie, Grenade, Ronda, Xerez. Ne possédant plus que Séville, où résidait le vice-roi Yahyah-ben-Gania, et retirés dans leurs forteresses, les Almoravides se défendirent obstinément contre les populations insurgées. Une affreuse anarchie succéda au soulèvement général. On voyait, dans chaque ville, dans chaque bourgade, tomber ou s'élever des chefs, chaque jour nouveaux, suivant les caprices ordinaires de la multitude lorsqu'elle n'a plus d'autre autorité qu'elle-

même. Les combats acharnés que se livraient les Arabes et les Almoravides, les attaques des chrétiens de la Castille, de l'Aragon, du Portugal, les ligues formées, les alliances rompues, enfin les guerres civiles qui désolaient provinces, districts et cantons, faisaient de l'antique empire des Omméyades une triste arène de désordres toujours renaissants et de sanglantes calamités.

Les Espagnols eurent encore à ce moment, comme avant la venue de Youzef, l'occasion d'anéantir la puissance du croissant. Une circonstance semblable à l'avénement des Almoravides suspendit et retarda de nouveau l'affranchissement de la Péninsule. Les Almohades triomphaient en Afrique. L'émyr Taschfyn-ben-Aly, après une lutte opiniâtre et de nombreuses défaites, fut enfermé dans le fort d'Ouahrân (Oran), sur le bord de la mer, et, cherchant à fuir pendant la nuit, se brisa sur des rochers. Délivré de tout rival sérieux par la mort de l'émyr almoravide, et ne faisant ni grâce ni quartier, Abd-al-Moumen soumit rapidement tout l'empire épouvanté du Mâhgreb. Tlemcen, Fez, Salé, Méquinez, Tanger, Ceuta, tombèrent en son pouvoir. Maroc, enfin, qui se défendait sous un fantôme d'émyr, le jeune frère de Taschfyn, et dont les habitants chrétiens livrèrent, dit-on, une porte à l'ennemi, fut emporté d'assaut après un long siége, où toute la population de cette grande cité périt dans les horreurs de la famine ou sous le cimeterre
1148 —d'un vainqueur implacable.

Abd-al-Moumen imitait Youzef dans toutes ses expéditions, dans toutes ses conquêtes. A peine maître de l'Afrique, et même avant la prise de Maroc, il avait envoyé en Espagne l'un de ses lieutenants, Aben-Amrou-

Mouza-ben-Zaïd, pour soumettre aux Almohades cette importante province de l'empire almoravide. Ses troupes ayant forcé le passage du détroit et débarqué à Algesiras, où se rallièrent à elles les bandes d'Aben-Kossaÿ, s'emparèrent facilement de Séville, et bientôt de l'Andalousie entière. Sans moyen de défense au milieu d'un peuple en révolte, le chef des Almoravides, Aben-Gania, avait essayé de faire alliance avec les chrétiens contre ces nouveaux conquérants, comme autrefois l'émyr arabe Aben-Abêd contre l'Africain Youzef. Cette alliance ne fut ni plus durable ni plus utile à sa cause. L'empereur Alphonse lui envoya le secours d'une armée, l'aida même à reprendre Cordoue sur les Arabes insurgés, et les rigides musulmans virent avec horreur des guerriers chrétiens souiller de leur présence la mosquée d'Abdérame. Mais Alphonse abandonna son allié à l'approche des Almohades, et dès qu'il eut reçu la ville de Baeza pour prix de ce service. Retirés à Grenade, les Almoravides soutinrent la lutte encore quelque temps contre la secte ennemie, favorisés par les expéditions d'Alphonse, qui divisaient les forces des Almohades. Mais leur chef Aben-Gania ayant péri dans une sortie, et le fils d'Abd-al-Moumen amenant d'Afrique des renforts aux assiégeants, Grenade fut rendue par ses défenseurs. Les Espagnols d'Alméria capitulèrent aussi, satisfaits de pouvoir regagner librement la Castille. Une partie des Almoravides, expulsés de la Péninsule, se réfugièrent dans les îles Baléares ; les autres, démeurés dans les *Sierras* autour de Grenade, se soulevèrent peu de temps après, et furent exterminés. Au milieu de l'année 1157, les Almohades, maîtres de l'Espagne musulmane, possé-

1157 — daient en entier le vaste empire de Youzef.

Ce changement de domination ne changea point le sort des populations arabes; il ne fit au contraire que l'empirer. Toujours soumises aux races berbères, toujours tributaires de l'Afrique, elles eurent à souffrir les maux d'une seconde conquête, et passèrent sous un joug plus dur et plus avilissant. Les ancêtres de l'Almoravide Youzef étaient venus de l'Yémen, et ses descendants, se rappelant une origine dont ils étaient fiers, conservaient pour les Arabes les égards d'une ancienne fraternité. Plus incultes, plus féroces, les Almohades, Africains purs, les traitèrent sans ménagement et sans pitié. Ces Arabes, ces *Scharakyyn*, si orgueilleux jadis de leur naissance, cachaient avec soin cet ancien titre d'honneur, devenu un titre de proscription. Ils disparurent ainsi peu à peu dans la nation nouvelle, dans celle des *Mâhgrébyn*, et, depuis cette époque, on ne doit plus nommer que *Mores* [1] les habitants de l'Espagne musulmane.

Toujours imitateur de Youzef, Abd-al-Moumen prit aussi le titre oriental d'*Emyr-al-Mouménym*, gardé par ses successeurs, et d'où sont venus les noms de Miramolin, ou Miramamolin, qu'on a longtemps donnés, en France, en Espagne, en Italie, aux souverains de Maroc. Cependant il avait fait frapper une nouvelle monnaie, qui fut carrée, afin de ne point ressembler à celle des Almoravides, et qui portait pour légende : « Allah est

[1] J'ai conservé, pour ce mot, l'orthographe espagnole, qui est aussi celle de l'Académie française. Cependant, si on le fait dériver, soit de l'ancien nom latin du pays, Mauritanie, soit du nom arabe *Mâhgreb*, l'écrire *Maures* serait plus conforme à l'étymologie.

notre Seigneur, Mahomet notre apôtre, et le *Mahdy* notre imâm. » On l'appela, pour cette raison, lui et ses successeurs, le *maître du dirhem carré*. Après avoir étendu ses conquêtes jusqu'à Tunis et Kaÿrvan, après avoir relevé et repeuplé la ville impériale de Maroc, et fortifié Djébal-Tarik (Gibraltar) pour en faire comme une tête de pont sur ses états d'Europe, ce célèbre fondateur de l'empire almohade mourut à Salé, en 1163, presque subitement. Il se disposait alors à passer en Andalousie à la tête de toutes ses troupes, rassemblées sur le rivage, et que les historiens font monter à trois cent mille cavaliers. Le camp, disent-ils, couvrait les plaines, les vallées, les montagnes, et la terre tremblait sous cette multitude armée. Abd-al-Moumen voulait frapper un coup décisif sur les chrétiens du nord de l'Espagne, qui l'avaient irrité en prêtant secours aux Almoravides. Sa mort dissipa cette menaçante tempête. Celui de ses neuf fils qu'il avait désigné pour successeur unique, Syd-Youzef-Abou-Yakoub, abandonna l'entreprise, congédia cette immense armée, et, forcé d'abord de calmer des révoltes, même parmi ses frères, il consacra plusieurs années à l'administration intérieure des nombreux Etats que la force avait réunis en un seul corps sous le sceptre de son père. Fixé quelque temps à Séville, il y ordonna de nombreuses constructions, des quais en pierre sur les deux bords du fleuve, le grand aqueduc qui subsiste encore, et une mosquée (*djami*) dont il reste la tour appelée aujourd'hui de la *Giralda*.

Cette inaction forcée, et les dissensions prolongées qui accompagnèrent, chez les chrétiens, la minorité d'Alphonse IX, laissèrent subsister comme une espèce

de trève entre les deux peuples. Il est vrai que des irruptions venaient fondre presque annuellement, soit sur les pays soumis à l'islam, du Portugal, de la Castille ou de l'Aragon, soit de l'Andalousie sur les Etats chrétiens; mais, de part ni d'autre, aucune grande entreprise n'était tentée, et le récit de ces mutuelles algarades n'aurait aucun intérêt. Un seule d'entre elles mérite d'être mentionnée. En 1183, ayant pacifié l'Afrique, l'émyr Syd-Youzef vint lui-même en Espagne diriger la guerre sainte; il assiégeait Santarem, sur les bords du Tage, lorsqu'un ordre, mal compris des chefs de taïfas, fit lever le camp pendant la nuit, et l'émyr, resté dans sa tente avec une faible garde, fut surpris et tué par une sortie générale des chrétiens. Ses troupes le vengèrent en massacrant toute l'armée des assiégés, auxquels ils
1184 — coupèrent le chemin de la ville. Depuis que le pouvoir était passé des Arabes aux Mores, la guerre, et surtout la guerre sainte, était souillée par des cruautés jusqu'alors inouïes.

Le nouvel émyr des croyants, Syd-Yakoub-ben-Youzef, s'occupa d'abord, comme son père, à réprimer des révoltes. Trois de ses frères furent mis à mort, et les Almoravides des Baléares tentèrent un soulèvement en Afrique contre les Almohades, au nom du khalyfe de Bagdad. Les chrétiens, cependant, reprirent l'offensive, et l'archevêque de Tolède, Martin de Pisuerga, général d'Alphonse IX, put diriger une expédition à travers l'Andalousie jusqu'en vue d'Algesiras. Dans son orgueil, le roi de Castille osa même adresser un défi à l'émyr. « Puisque tu ne peux plus venir m'attaquer, lui disait-il, envoie moi des barques, et j'irai te chercher où tu

es. » L'émyr répondit par un verset du Koran : « Allah le tout-puissant a dit : Je me retournerai contre eux, je les combattrai par des armées qu'ils n'ont pas vues, qu'ils ne pourront éviter, et je les réduirai en poussière. » Le cartel et la réponse furent lues publiquement dans toutes les mosquées de l'empire, avec la publication de la *Ghazouah*, qu'on pourrait nommer la croisade des musulmans. Peu de temps après, l'émyr franchissait le détroit, suivi d'innombrables bandes africaines « que les ruisseaux et les rivières suffisaient à peine à désaltérer. »

Alphonse IX, que menaçait le premier cet orage, marcha le premier à la rencontre de Yakoub, sans attendre que les rois de Léon et de Navarre eussent réuni leurs forces aux siennes. S'avançant à marches forcées, l'armée des Almohades rencontra celle des Castillans sous les murs du fort d'Alarcos. Les chefs espagnols demandaient avec raison qu'on évitât d'en venir aux mains avant l'arrivée de leurs alliés ; mais l'orgueilleux Alphonse, qui, obstiné dans sa forte position, voulait ne partager avec personne un triomphe qu'il croyait certain, accepta la bataille malgré leurs remontrances. Ses forces étaient trop inférieures à celles de l'ennemi pour que l'issue du combat fût longtemps douteuse. Malgré la valeur et la constance de ses guerriers bardés de fer, malgré l'avantage du premier choc, où périt le général des Almohades, tous ses escadrons furent écrasés à la fin. Ceux qui présentaient le plus de résistance, tels que les corps de chevaliers des ordres religieux, restèrent presque tous sur le champ de bataille, victimes de la présomption de leur roi, qui parvint à fuir. Le

reste tomba dans les mains des cavaliers berbères. Au sortir du combat, et après la prise d'Alarcos, l'on amena plusieurs milliers de captifs chrétiens devant l'émyr, qui, dans l'ivresse de générosité que donne le succès, et malgré les murmures de ses soldats, leur rendit la vie
1195 — et la liberté. Après cette victoire, la plus considérable qu'eussent remportée les musulmans depuis celle de l'Almoravide Youzef à Zalakâh, Yakoub parcourut et ravagea la Manche, où il prit Calatrava, la Castille, où il s'avança presqu'au pied des murs de Tolède, l'Estrémadure enfin ; puis, de retour à Séville, pour y achever, avec sa part du butin, et en souvenir de son triomphe, la magnifique *Aljama* (*al-Djami*, mosquée principale) commencée par son père, il accorda aux rois chrétiens
1196 — une trève de douze ans. Chaque période de cette lutte implacable entre les musulmans et les Espagnols fournit une même observation : c'est que les premiers, en réalité plus puissants, mais aussi plus pacifiques, et d'habitude sur la défensive, étaient presque assurés du succès dans les grandes occasions, lorsque, poussés à bout, ils faisaient quelque effort pour se délivrer d'un ennemi qui les harcelait sans relâche. Mais les Espagnols, plus actifs, plus patients, plus opiniâtres, réparant peu à peu leurs désastres, et remportant chaque année de petits avantages, triomphaient à la longue par l'audace et la persévérance.

Au long armistice qui suivit la bataille d'Alarcos, devait succéder quelque grande rencontre entre les deux peuples ennemis. En effet, dès que la trève fut
1208 — expirée, les Espagnols firent leurs préparatifs pour reprendre d'un commun accord la guerre natio-

nale. Ils éteignirent les querelles qui divisaient leurs états, et cette union, si rarement observée, permettait d'ouvrir la campagne sous d'heureux auspices. Ce furent les chevaliers de Calatrava, ordre nouvellement fondé, qui commencèrent les hostilités par une irruption dans le pays de Valence; Alphonse IX y pénétra à leur suite, et ravagea plusieurs cantons de l'Andalousie orientale. A la nouvelle de cette agression, l'émyr des Almohades se mit en devoir de défendre ses possessions d'Espagne, et d'accabler l'ennemi qui le provoquait. Ce n'était plus Yakoub, surnommé *Al-Mansoûr* depuis Alarcos, mais son fils Mouhamad, qui régnait alors sur le Maroc. Ce jeune prince, séquestré dans le sérail, énervé dans les plaisirs, s'était entièrement livré à son hagib et vizir Abou-Saÿd-ben-Ghamea, homme inhabile, faux, cruel, plus détesté encore que redouté, qui, fier d'avoir conquis récemment les îles Baléares, ce dernier refuge des Almoravides, et présomptueux comme tous les favoris des rois, jura la destruction de la puissance chrétienne en Espagne. La *Gazouah* fut de nouveau publiée dans tout l'empire, et Mouhamad, traîné au camp par son tout-puissant ministre, franchit le détroit à la suite de la plus formidable armée que l'Afrique eût jusqu'alors envoyée contre l'Europe. Trois mois suffirent à peine à son passage, et les historiens arabes prétendent qu'elle comptait dans ses rangs, lorsque les guerriers d'Andalousie eurent fait leur jonction, le nombre incroyable de quatre cent soixante mille combattants. — 1210

Cette terrible croisade jeta l'épouvante parmi les rois chrétiens, et leur fit chercher des secours étrangers. Al-

phonse s'adressa d'abord au pape, qui ordonna un jeûne général de trois jours pour appeler la protection du ciel sur la chrétienté menacée, et, ce qui n'était pas moins utile aux intérêts de l'Espagne, recommanda sa cause à tous les princes de l'Europe. En même temps, les cinq rois de la Péninsule s'assemblaient à Tolède pour délibérer sur les moyens de résistance. Cette ville fut indiquée pour le rendez-vous général des troupes chrétiennes, et chaque prince alla rassembler en toute hâte les forces de ses états. Cependant les seuls rois de Navarre et d'Aragon revinrent joindre celui de Castille avec tous leurs barons, et la plupart de leurs évêques; les rois de Léon et de Portugal demeurèrent en observation sur leurs frontières. L'armée confédérée, qui s'était grossie d'un grand nombre de volontaires étrangers, venus presque tous de la France méridionale, et dans laquelle on comptait environ trente mille lances, se mit alors en mouvement. Elle s'avança d'abord contre la ville de Calatrava, qui était restée aux musulmans depuis la victoire d'Alarcos, et qui, laissée dans l'abandon, traita de sa reddition après quelques mois d'une défense opiniâtre. Cette prise faillit devenir funeste aux vainqueurs : les volontaires étrangers, mécontents d'une capitulation qui les privait du pillage de la ville, quittèrent en grand nombre l'armée espagnole, et reprirent le chemin des Pyrénées. Mais cette défection n'ôta point au reste des troupes la confiance que donne un premier succès; elles marchèrent à la rencontre de l'ennemi.

Par l'inconcevable inhabileté et le fol entêtement de leur général, les Almohades avaient laissé aux Espagnols le temps de préparer leur résistance, de recevoir des

renforts extérieurs, et même de prendre l'offensive. Au lieu de fondre sur la Castille à l'improviste, avec son immense armée, comme avaient fait Youzef avant Zalakâh et Yakoub avant Alarcos, Mouhamad s'était consumé une année entière devant Saritoût (ou Sarbatar-Salvatierra), forteresse bâtie sur un roc escarpé, qui ne se rendit aux musulmans qu'après que les chrétiens eurent pris Calatrava. Il avait perdu, dans ce siége inutile, tout l'avantage de sa position d'assaillant, en épuisant la première ardeur des troupes, et même en partie l'avantage du nombre, car son immense armée s'était fort affaiblie par le manque de vivres et de fourrages, pendant les rigueurs d'un rude hiver au centre de pays montagneux. Une autre faute acheva sa perte. Le favori Aben-Ghamea fit périr, sous les yeux de son maître, les chefs de la garnison de Calatrava, qui étaient venus rejoindre l'armée de l'émyr après leur capitulation forcée. Cette sévérité féroce excita tellement l'indignation des guerriers de l'Andalousie, auxquels appartenaient les suppliciés, qu'ils s'éloignèrent de l'armée africaine, et firent un camp séparé.

Ce fut dans ces circonstances que, le 15 de la lune Safer de l'année de l'hégyre 609 (12 juillet 1212), les musulmans et les chrétiens se rencontrèrent sur un plateau de la Sierra-Morena, dans un endroit appelé par les Arabes *Hisn-Abakâb* (fort de la Colline), par les chrétiens *Las Navas de Tolosa,* et qui a reçu depuis le nom de *Puerto-Real* [1]. C'est dans les chroniques espagnoles

[1] Port-Royal. En Espagne, on appelle *puertos* les passages des montagnes, qui se nomment également *ports* dans les Pyrénées et *cols* dans les

qu'il faut chercher, cette fois, les détails de la célèbre bataille de Las Navas ; elles ont conservé jusqu'à la liste innombrable des guerriers qui s'y distinguèrent. L'armée chrétienne était divisée en trois corps : les Castillans au centre, les Navarrais à droite, les Aragonais à gauche. L'armée des Mores formait cinq divisions principales : ceux qu'on nommait les volontaires, troupes irrégulières venues de tout l'empire, les tribus berbères de l'est, celles du Mâhgreb ou de l'ouest, les Andalous, et enfin les Almohades, renforcés de la garde nègre du palais. Cette division des Almohades, où se trouvaient l'émyr et son harem, était disposée en bataillon carré, dont les rangs, unis et serrés par des chaînes, devaient présenter, croyait-on, une masse impénétrable au choc de l'ennemi. A peine l'avant-garde espagnole commençait-elle à s'ébranler, que les Arabes andalous, qui lui faisaient face, pleins encore du ressentiment qu'avaient excité chez eux les hauteurs et la cruauté du favori, tournèrent bride sans combattre, entraînant dans leur fuite les corps indisciplinés des volontaires. La terreur et le désordre gagnèrent rapidement toute l'armée musulmane, qui céda la victoire avant de la disputer. Le seul bataillon des Almohades et des Nègres, que protégaient, contre l'envie de fuir, les chaînes dont il était entouré, opposa quelque résistance et soutint le combat. Mais il fut bientôt enfoncé par la chevalerie espagnole, qui pénétra par plusieurs issues dans les rangs du vaste carré [1].

Alpes. On voit encore, près du village de Santa-Helena, la colonne triomphale que les chrétiens élevèrent sur le champ de bataille.

[1] Ce furent les Navarrais qui enfoncèrent les premiers le bataillon des Almohades. En mémoire de cette action glorieuse, le roi Sancho fit graver

La déroute fut alors générale, et l'émyr n'échappa lui-même qu'à force de vitesse aux cavaliers chrétiens qui poursuivirent au loin hors du champ de bataille les débris de l'armée vaincue. Le carnage, dans cette journée, fut horrible, et la perte des musulmans immense. Quelques chartes d'Alphonse IX, où il rappelle minutieusement les circonstances de sa victoire, portent le nombre des morts, du côté des Africains, à deux cent mille, et du côté des Espagnols, seulement à vingt-cinq [1]. Sans doute l'exagération de l'un et de l'autre calcul est manifeste; mais si l'on se figure une multitude d'hommes légèrement vêtus, suivant l'usage des Mores, rompus et dispersés sous les lances de guerriers couverts de fer, qui n'accordaient ni quartier ni merci, l'on concevra quel prodigieux nombre de victimes dut joncher le champ de bataille. L'imbécile Mouhamad alla cacher sa honte, après l'avoir cruellement vengée sur les — 1212
chefs andalous, dans le sérail de Maroc, où il mourut l'année suivante, emportant le mépris et les malédictions de tous les peuples de l'islam. Quant aux rois chrétiens, sans profiter de ce grand succès qui leur promettait pourtant de faciles conquêtes, et satisfaits d'une course de pillage poussée jusqu'à Ubeda, ils revinrent goûter l'orgueil du triomphe au milieu des longues ré-

des chaînes autour de son écu. Ces chaînes sont devenues les armes de la Navarre, avec cette devise qui les explique : *Ex hostibus et in hostes.*

(1) Voici comment s'exprime l'archevêque Rodrigo Ximenez de Rada (*De reb. Hisp., lib.*, 8, *cap.* 10) : *Quibus peractis nostri gratiæ Dei terminum nolentes imponere, per omnes partes usque ad noctem eos infatigabiliter sunt secuti, et secundum æstimationem creduntur circiter bis centum millia interfecta. De nostris autem vix defuêre vigenti quinque.* Cette dernière phrase signifie-t-elle vingt-cinq ou vingt-cinq mille?

jouissances que leur offrit la ville de Tolède, et pour perpétuer le souvenir de leur mémorable victoire, une fête annuelle fut instituée sous le nom pompeux du *Triomphe de la Croix*.

On ne voit pas sans surprise le peu de résultat qu'eurent pour les Espagnols la défaite et la fuite de l'émyr Mouhamad. Le danger les avait réunis ; le succès rompit leur ligue momentanée. D'ailleurs, la mort presque immédiate d'Alphonse IX, puis celle de Pierre d'Aragon, qui alla se faire tuer dans le Languedoc, en défendant le comte de Toulouse, dont il était suzerain, contre les croisés catholiques chargés d'extirper par le fer et le feu l'hérésie des Albigeois, livrèrent les deux royaumes aux embarras inséparables des minorités. En Castille, le jeune Ferdinand III, depuis saint Ferdinand, n'échappa qu'avec peine aux mains des Lara et des Haro, familles factieuses qui se disputaient le droit de régner en son nom, et les Aragonais eurent besoin d'un décret du pape pour se faire rendre leur jeune roi Jacques Ier (Jayme I°), né en France, et resté prisonnier de Simon de Montfort. Ce fut seulement en 1224, douze ans après la bataille de Las Navas, que saint Ferdinand de Castille et Jacques Ier d'Aragon, qui fut appelé le Conquérant (*el Conquistador*), affermis tous deux sur leurs trônes, résolurent, pour terminer les guerres civiles, pour se former une armée nationale, pour occuper tous les partis loin du théâtre de leurs dissensions, d'attaquer simultanément les Mores. Mais, avant d'entamer le récit de leurs succès, il convient de jeter un coup d'œil sur l'état où se trouvait réduit l'empire musulman.

Mouhamad, comme on l'a vu, n'avait pas survécu

plus d'une année à sa défaite. Son fils unique, Youzef, qui lui succéda à l'âge de onze ans, ne fit que passer sur le trône des Almohades, et finit, encore enfant, une carrière écoulée dans l'ombre du sérail. Pendant la faible et turbulente administration qu'exerçait en son nom le divan, les walis des provinces, et surtout des provinces de l'Espagne plus éloignées du centre de l'empire, s'étaient arrogé l'autorité la plus absolue et la plus indépendante. Après la mort du jeune émyr, au milieu des guerres acharnées que se livraient ses proches parents pour la possession du trône qu'il avait laissé vide, les walis se confirmèrent davantage dans cette indépendance, et l'on vit encore, comme à la chute des Omméyades, l'empire musulman se déchirer en lambeaux. Les principaux chefs qui s'élevèrent en Espagne, à la faveur de l'anarchie, furent les walis de Baeza, de Murcie, de Valence et de Séville. Ce dernier, Syd-al-Mamoun-Abou'l-Olah-ben-Yakoub, l'un des fils du vainqueur d'Alarcos, après s'être affermi dans son gouvernement d'Andalousie, passa en Afrique avec quelques troupes, et les Mores de Maroc, fatigués des combats, des pillages et des meurtres qui ensanglantaient le trône encore inoccupé, mirent fin à cet horrible interrègne en le proclamant émyr. Le premier — 1226
soin d'Al-Mamoun fut de détruire, par le supplice de tous ses membres, le divan ou conseil des cinquante, institué par le *mâhdy*, et qui balançait l'autorité du chef des croyants. Soutenu par le peuple, mais combattu par l'aristocratie des Almohades dont il voulait abattre la tyrannie aux cent têtes en relevant le pouvoir absolu, Al-Mamoun eut à défendre longtemps sa couronne con-

tre un nouveau prétendant, Yahyah-al-Nasser, qui vint l'attaquer jusqu'à Séville, où l'avaient rappelé les progrès des chrétiens. Al-Mamoun le battit, le poursuivit à son tour en Afrique, et détruisit enfin son parti par le supplice de tous les chefs. Quatre mille têtes furent plantées sur des crochets autour des murs intérieurs de Maroc, « répandant, disait l'émyr, une odeur salutaire à la paix
1227 — publique. »

C'était pendant la sanglante anarchie qu'amenèrent ces querelles de succession et ces ligues factieuses, pendant les interminables désordres suscités par l'ambition du pouvoir dans les plus petites provinces comme dans la capitale de l'empire, que les Espagnols, sinon unis, du moins en paix les uns avec les autres, forts de leurs succès passés et de la faiblesse croissante de l'ennemi commun, avaient ouvert l'attaque générale des provinces musulmanes. Avant de se mettre en campagne, le premier soin de saint Ferdinand fut de rappeler à l'armée un célèbre capitaine, nommé Alvaro Perez de Castro, qu'avaient éloigné des brigues de cour, et qui vivait en Andalousie. C'était alors l'usage, pour tous les chrétiens mécontents, d'aller servir les Mores, ou du moins de se retirer dans leurs domaines. Il fallait même que cet usage fût bien fréquent, car on voit, à la même époque, un Ferdinand, frère du roi de Léon, un Pédro, frère du roi de Portugal, un Gonzalo Nuñez de Lara, et d'autres grands vassaux des Etats espagnols, attachés au service de l'émyr de Maroc; mais on ne voit pas, en retour, de princes ou guerriers mores se réfugier chez les chrétiens et se mettre à leur solde, ce qui fournit une nouvelle preuve que, sans être plus rigides dans

leur foi, les chrétiens n'imitaient pas la tolérance religieuse des musulmans.

Saint Ferdinand partit de Tolède au printemps de l'année 1224, accompagné de cet Alvaro Perez de Castro et de l'archevêque Rodrigo Ximenez de Rada, auteur de la célèbre chronique à laquelle est resté son nom. Il se jeta d'abord, sans projet fixe, à travers l'Andalousie centrale, ravagea les campagnes, et démolit plusieurs places après les avoir pillées. Les pays attaqués ne pouvaient attendre ni secours de l'Afrique, en proie aux guerres intestines, ni assistance des pays voisins, gouvernés par des chefs rivaux, et chaque province était réduite à ses propres forces. Le wali de Baeza, Syd-Mouhamad, exposé seul, et le premier, aux invasions des chrétiens, prit le parti de la soumission. Il offrit au roi de Castille la suzeraineté de ses états, avec le quart des revenus et l'assistance des troupes, et, pour garantie de cet engagement, il lui livra, avec quelques otages, ses villes principales, Andujar et Baeza. En 1226, la province entière était occupée par des garnisons espagnoles. Ainsi dépossédé, Mouhamad se retira à Cordoue, qui, ne s'étant donné nul maître particulier, lui était à peu près soumise. Al-Mamoun venait d'être élevé au trône de Maroc. A la nouvelle de la soumission du wali de Baeza, et de la reddition de ses places fortes, tremblant pour le sort de Cordoue, que Mouhamad pouvait livrer encore aux mains des chrétiens, il se hâta de quitter l'Afrique, et marcha contre lui. Mais les habitants de Cordoue prévinrent sa vengeance, et lui présentèrent la tête de l'infidèle wali quand il parut devant leurs murs. Al-Mamoun mit une forte garnison — 1227

dans cette ville importante, autrefois capitale et centre d'un puissant empire, devenue la frontière d'un empire écroulé.

De leur côté, les Aragonais et les Catalans étaient entrés en vainqueurs dans le royaume de Valence. Abou-Abd-Allah, wali de cette province, imita la prudence de celui de Baeza, et, pour épargner à son pays les ravages de la conquête, il en fit hommage au roi d'Aragon, dont il se reconnut vassal, s'obligeant, par traité, à lui re-
1225 — mettre chaque année le cinquième des revenus. Satisfait pour le moment de cet accord avantageux, Jacques revint en Aragon pour apaiser quelques troubles et se soumettre aux injonctions d'un légat du pape, qui cassa son mariage avec Léonor de Castille, à cause de leur parenté au degré défendu (1). Mais, libre, en 1229, de reprendre le cours des expéditions militaires auxquelles l'entraînait son esprit entreprenant et belliqueux, Jacques (que les Espagnols nomment Jayme, et les Arabes Gaïmis, ou Gakoum, ou Djakoum) tourna ses armes contre les Baléares. De ces îles sortaient de nombreux corsaires, qui infestaient toute la Méditerranée et surtout les côtes voisines de la Catalogne. Le besoin de se défendre contre leurs entreprises, ainsi que la facilité et le profit des communications commerciales avec la

(1) En voyant, dans l'histoire de cette époque, tous ces mariages imprudemment contractés pour être cassés ensuite, on est frappé de l'embarras où les lois de l'Église mettaient les divers princes de la Péninsule. Presque étrangers au reste de l'Europe, et contraints de resserrer à la faveur des liens de famille la paix si fréquemment troublée, ils s'étaient bientôt trouvés tous, par l'effet de ces alliances successives, parents à d'assez proches degrés, et dans la nécessité d'enfreindre les lois canoniques pour former d'utiles établissements.

France, la Sardaigne et les républiques d'Italie, avaient fait dès lors de cette province une petite puissance maritime, tandis que les autres États espagnols, relégués dans l'intérieur des terres ou sur les bords de l'Océan, ne possédaient pas, pour ainsi dire, un seul grand vaisseau. Jacques partit de Barcelone à la tête de sa flotte qui portait une armée de débarquement, prit terre sur le rivage de Mayorque, et, en deux campagnes, s'empara des trois Baléares. Les Almohades obtinrent, par capitulation, de se retirer en Afrique, et le reste des populations musulmanes passa sous le sceptre du roi d'Aragon. — 1230

La mort d'Alphonse IX, de Léon, arrivée à la même époque, opéra, pour la seconde fois, la réunion de cette couronne à celle de Castille. Elles ne furent plus désormais séparées. Cette coutume, que les rois avaient conservée jusqu'alors de diviser leurs états comme un patrimoine, cesse à l'avénement de saint Ferdinand. Seul héritier, parmi ses frères, des royaumes de Castille et de Léon, qui comprenaient aussi les Asturies et la Galice, il les transmit sans partage au premier-né de ses six fils, et l'indivisibilité de la couronne s'établit à la fois avec le droit d'aînesse. Tandis que Ferdinand parcourait les provinces de son nouvel état, et que son général Alvaro Perez continuait la guerre des frontières, les musulmans, menacés cependant par une puissance devenue doublement formidable, usaient eux-mêmes le reste de leurs forces dans de nouvelles dissensions. Les Mores de Valence, soulevés par un chef nommé Aboû-Zéyan, chassèrent, après plusieurs combats, le wali qui les avait faits tributaires des chrétiens. Celui-ci se réfugia chez le roi

d'Aragon, son suzerain, qui sut plus tard le faire servir à ses projets de conquête. Dans le même temps, le wali de Murcie, Aben-Houd, se révolte contre l'émyr Al-Mamoun, lui résiste avec succès, le défait dans une sanglante rencontre, et s'empare de Grenade, où il se fait proclamer khalyfe. Pour réduire le rebelle, Al-Mamoun se vit obligé de passer en Afrique, dans le dessein d'y lever des troupes, et mourut subitement avant d'arriver 1232 — à Maroc. La mort de ce prince, que les chrétiens eux-mêmes, malgré ses sévérités, ont appelé juste et vertueux, amena la dissolution complète d'un empire dont sa main seule avait un instant retardé le démembrement et la chute. Le trône de Maroc, d'abord occupé par son jeune fils, Abd-al-Ouahed (*Serviteur de l'Unique*), qui fut presque aussitôt assassiné, devint l'arène sanglante où des partis, toujours renaissants, se détruisaient l'un l'autre sans pouvoir se vaincre. L'anarchie se prolongea si longtemps, que ce ne fut qu'en 1270, après trente-huit années de guerres, de meurtres et d'affreux désordres, que la tribu des Bény-Mérines (Bény-Merymys), descendue de l'Atlas oriental, finit par chasser les autres concurrents, et commença une nouvelle dynastie d'*émyr-al-moumenin*. Déjà les Almoravides et les Almohades, sortis du désert avec leurs sauvages tribus, avaient successivement détruit les heureux effets de la domination des Arabes, et ramené les Berbères à leurs mœurs primitives, celle des anciens Numides ; les Bény-Mérines, plus sauvages encore que leurs devanciers, achevèrent de replonger l'Afrique dans cet état de barbarie stationnaire où nous l'avons trouvée, et d'où la conquête française essaie laborieusement de la tirer.

Ainsi arrachée au joug de l'Afrique, l'Espagne musulmane pouvait encore, par son étroite union, former une puissance égale à celle des chrétiens, divisés en plusieurs États rivaux. Mais ses diverses parties, loin de se fondre dans une ligue fraternelle dont l'imminence du péril leur faisait une loi pressante, se séparèrent plus violemment que jamais. Ce ne furent plus des provinces gouvernées isolément par leurs walis devenus chefs absolus; ce furent, comme avant la venue des Almoravides, des villes, des forteresses, de simples bourgades, où le kady, l'alcaÿde, le premier venu, s'il en avait l'audace et le moyen, s'érigeait en maître, et cherchait à fonder, aux dépens de ses voisins, son empire éphémère. Au milieu de ce bouleversement universel, de cette érection de cent petits États sur la ruine de l'État, apparurent seuls trois chefs dignes de ce nom : à Valence, Djomaÿl-ben-Zeyan, qui avait forcé le wali almohade son prédécesseur à se réfugier en Aragon ; à Murcie et Grenade, Aben-Houd, l'heureux révolté contre l'émyr Al-Mamoun; à Jaen, Mouhamad-Abou-Abd-Allah-ben-Youzef, surnommé Aben-al-Hamar (Ebn-al-Ahhmar, *fils du Rouge*). Les uns font celui-ci neveu de cet Yahyah-al-Nasser, qui avait été le concurrent d'Al-Mamoun au trône de Maroc; d'autres, le fils d'un simple laboureur, et de race arabe. On disait de lui que, jeune homme, il était prudent et vertueux comme un vieillard, habile et vaillant comme le grand Al-Mansoûr. Mais l'égalité de puissance établissant entre ces trois walis une inévitable rivalité, ils employaient leur voisinage, non point à former une étroite alliance, mais à s'attaquer sans relâche par l'intrigue et par l'épée comme d'irréconciliables ennemis.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les rois de Castille et d'Aragon reprirent simultanément les hostilités, un moment suspendues, d'un côté, par la succession à la couronne de Léon, de l'autre par la prise des Baléares. S'étendant à la fois dans la Manche, l'Estrémadure et l'Andalousie, saint Ferdinand (que les Arabes nomment Ferdeland, en ajoutant d'habitude : « Maudit soit-il d'Allah ! ») pénétra, en 1233, jusque sur les bords du Guadalété, où il battit l'armée d'Aben-Houd, qui croyait le tenir enfermé et lui couper toute retraite. De retour dans ses états, en 1235, avec un immense butin, mais peu de prisonniers, car les Arabes l'accusent d'avoir passé au fil de l'épée jusqu'aux femmes et aux enfants qu'il avait faits captifs, saint Ferdinand laissa quelques troupes dans la ville d'Andujar, qui se trouvait le point extrême de sa frontière, tandis qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver en Castille. Le commandant de cette place, Domingo Muñoz [1], ayant ouï dire à des prisonniers faits dans les environs, que les habitants de Cordoue comptaient sur l'inaction des Espagnols, après le départ du roi, et négligeaient de veiller à la garde de la ville, tenta un coup de main qui, s'il eût été moins heureux, semblerait d'une folle témérité. Il s'avance en secret, avec sa petite troupe, jusqu'aux approches de cette capitale, et, profitant d'une nuit d'hiver, sombre et pluvieuse, il escalade les murs du faubourg d'*Al-Scharkya* (d'Orient), séparé de la ville par le Guadalquivir, égorge les postes endormis, puis, fermant à la hâte par des bar-

[1] Tige de la famille de Cordova, d'où est sorti Gonsalve de Cordoue, le *Grand Capitaine*.

ricades les rues qui aboutissaient au fleuve, il se fortifie dans ce faubourg, et s'y maintient, malgré les efforts des habitants de Cordoue pour l'en déloger. Alvaro Perez de Castro, qui commandait l'armée des frontières ([1]), averti par un courrier de Muñoz, accourt avec tout ce qu'il peut rassembler de soldats et de vivres, et s'enferme lui-même dans le faubourg conquis. Un autre courrier rencontre le roi de Castille à Benavente. Ferdinand expédie aussitôt à tous ses vassaux l'ordre de le joindre en Andalousie ; puis, sans attendre que les soldats eussent pu se réunir sous leurs bannières, il part avec une trentaine de cavaliers qui lui servaient d'escorte, et, non moins téméraire que ses capitaines, il vient former, sous les murs de Cordoue, le noyau d'un camp où ses troupes se rendaient, par petits détachements, de tous les points du royaume.

Le wali Aben-Houd, averti par les habitants de Cordoue du danger qu'ils couraient, arriva devant cette ville avec son armée, presque aussitôt que le roi de Castille. Mais il ne pouvait croire, malgré les affirmations des assiégés, que ce prince eût entrepris avec une poignée d'hommes le siége d'une grande capitale. Dans cette pensée, et rendu prudent par sa déroute sur les bords du Guadalété, il n'osa se décider à lui livrer bataille sans s'être assuré d'abord de sa force véritable. Un chevalier chrétien nommé Lorenzo Suarez, chassé de Castille pour ses crimes, et qui servait dans l'armée musulmane, s'offrit à remplir cette mission; mais trahissant, pour obtenir sa grâce, les intérêts de son bienfaiteur, il alla se

([1]) On donnait alors à ces généraux le titre d'*adelantado*, avancé.

concerter avec Ferdinand, et revint dissuader Aben-Houd d'attaquer les Espagnols, dont il exagéra le nombre, et qu'il sauva, par ce stratagème, d'une perte inévitable. Tandis que le wali de Murcie balançait, intimidé par le faux rapport de son espion, il reçut un messager de Valence que lui envoyait Aben-Zéyan pour implorer son assistance contre les Aragonais, et lui offrir la suzeraineté de cette province, s'il parvenait à la sauver du joug des chrétiens. Ces nouvelles décidèrent Aben-Houd à porter le secours de ses armes au pays le plus voisin de ses propres domaines, et, laissant Cordoue seule aux prises avec les ennemis de l'islam, il gagna le port d'Alméria pour s'y embarquer. Mais là, il fut assassiné, dit-on, par le kaÿd de la place, affidé du wali de Jaen, ennemi d'Aben-Houd, et l'armée qu'il commandait se dispersa, inutile aux deux contrées qu'elle devait secourir.

Cependant, les Espagnols accouraient avec ardeur au camp du roi, et tandis qu'Aben-Houd abandonnait la défense de Cordoue, Ferdinand se trouvait capable d'en ouvrir le siége. Cette grande ville, manquant de vivres, de garnison, et surtout d'un chef, livrée à l'agitation, au désordre, aux souffrances de la faim, ne pouvait tenir longtemps contre une armée dont elle voyait sans cesse accroître la force. Au bout de quelques mois de blocus, car les Espagnols se contentèrent de serrer étroitement la place sans lui livrer d'assaut, une capitulation fut demandée. Ferdinand la dicta, et les conditions qu'imposa ce conquérant béatifié furent d'une excessive rigueur. Il exigea que tous les habitants musulmans quittassent la ville, sans enlever autre chose de leurs propriétés que ce qu'ils porteraient eux-mêmes. La

famine, ne laissant d'autre alternative que la mort ou l'esclavage, fit accepter cette loi cruelle par un peuple dégénéré. Chassés sans pitié de leurs maisons et de leurs champs, les malheureux habitants de Cordoue et de son district abandonnèrent leur patrie pour se répandre dans les pays musulmans les plus voisins, et, à la fin de juin 1236, l'armée espagnole prit possession en grande pompe, mais dans la solitude, de l'ancienne capitale des khalyfes. — 1236

Saint Ferdinand se rendit d'abord à la grande mosquée, et ce magnifique ouvrage du premier Abdérame, consacré désormais au culte chrétien par les mains d'un prêtre guerrier, retentit des actions de grâces et des chants de triomphe qu'entonnait le clergé de l'armée victorieuse. Il eût péri sans cette cérémonie de purification ; une messe et quelques aspersions nous ont conservé ce noble souvenir, cette parlante chronique d'un grand peuple qui n'est plus. Mais les autres monuments que nul caractère sacré ne protégea contre une avidité barbare, contre une haine fanatique, disparurent tous dans les pillages et les dévastations de la conquête. Il ne reste rien, ni des riches abords de la mosquée, ni du palais Mérouân et de sa précieuse bibliothèque, ni du merveilleux palais d'Al-Zohrah, séjour enchanté des khalyfes omméyades. On cherche en vain la place qu'ils occupèrent, et, parmi des édifices tout modernes, tout chrétiens, la mosquée arabe apparaît aujourd'hui comme une de ces colonnes solitaires des steppes de l'Orient, qui sont là, debout, pour attester que des nations civilisées occupaient jadis le vide inculte des déserts.

Dans cette *Aljama*, devenue cathédrale par le droit du

plus fort, le roi de Castille trouva les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle, que le grand Al-Mansoûr y avait suspendues, comme un trophée, parmi les lampes d'argent qui éclairaient les prières de nuit. Triste retour des choses humaines, et fragilité des exploits de la force ! Au bout d'un siècle et demi, ces cloches étaient reportées jusque dans le temple de l'apôtre d'Espagne, sur les épaules des prisonniers musulmans.

La prise de Cordoue livra aux chrétiens toutes les places qui dépendaient de son territoire. Almodovar, Estapa, Ecija même, à peine séparée de Séville par trois journées de marche, se rendirent à des détachements de l'armée espagnole. Il faut que les ravages commis par ces vainqueurs farouches dans les belles campagnes du Guadalquivir aient été sans mesure et sans prudence, comme sans miséricorde ; il faut que la population des champs ait été partout chassée et balayée comme celle des villes ; car, lorsque saint Ferdinand, à son départ, eut laissé quelques troupes pour garder la frontière du pays conquis et protéger les nouveaux colons qu'il y appelait de toutes les parties de l'Espagne chrétienne, par des distributions de terres et un octroi de *fueros* ou priviléges, on fut obligé, pendant plusieurs années, d'envoyer de Castille à Cordoue des vivres de toute espèce, pour apaiser l'horrible disette qu'y souffraient la garnison et les habitants.

A cette époque si fatale au croissant, tandis que les Mores perdaient leur ancienne capitale au centre de l'Andalousie, ils perdaient encore leur plus belle province à l'orient de l'Espagne. On a vu précédemment qu'Abou-Abd-Allah, chassé de Valence par ses propres

sujets, avait cherché un asile chez le roi d'Aragon. A son retour des Baléares, Jacques reçut les plaintes du wali détrôné, et saisit avidement ce prétexte pour effectuer la conquête d'une province que les Arabes appelaient le « Verger des aménités d'Espagne, » et dont il convoitait, non l'hommage et le tribut, mais l'entière et pleine possession. Après avoir préparé un plan de campagne où brille le talent d'un habile capitaine, dans ce temps où la force brutale faisait à peu près tout l'art de la guerre ([1]), il assembla ses troupes, et, sans s'arrêter à piller les campagnes, il marcha droit à Buriana, — 1233
alors place forte sur les bords de la mer, non loin de Segorbe, et la fit capituler après un siége opiniâtre. La prise de cette ville lui assurait deux grands avantages pour le succès de son entreprise : il faisait approvisionner son armée par sa flotte, et coupait entièrement la communication des diverses places du nord de la province avec leur métropole. Ces places, en effet, de l'Ebre au Guadalaviar (*al-Ouad-al-Abyad*, la rivière Blanche, nom arabe de l'ancien Turia), se rendirent successivement aux Aragonais. — 1234

Un nouveau mariage de Jacques, qui alla, crainte de parenté, chercher une femme jusqu'en Hongrie (il épousa la fille du roi André II), l'éloigna quelque temps du théâtre de la guerre. Mais le bruit de la chute de Cordoue réveilla son émulation de gloire et son ardeur de conquête. Aidé par une foule de volontaires qui étaient venus, au retour de la sixième croisade (1228), non-seu-

([1]) On en peut voir les intéressants détails non-seulement dans la Chronique de Desclot, mais aussi dans les propres Commentaires du roi *Jayme el Conquistador*. M. Romey en cite plusieurs fragments, tome VI, chap. 7.

lement de France, mais d'Italie et d'Angleterre, il s'a-
1236 — vança jusqu'aux portes de Valence, y resserra les faibles troupes du wali, fit élever une forteresse pour protéger son camp, et forma le siége régulier de la place. Aben-Zéyan, privé de tout appui en Espagne par l'assassinat d'Aben-Houd, dont il avait imploré le secours, tourna son dernier espoir du côté de l'Afrique. C'était pendant le sanglant interrègne qui, des Almohades aux Bény-Mérines, laissa sans maître le trône de Maroc. Un seul wali, celui de Tunis, envoya quelques vaisseaux pour jeter du renfort et des vivres dans la place assiégée; mais la flotte catalane les empêcha d'aborder au Grao, et ferma l'entrée de ce port de Valence. En se voyant pressé par terre et par mer dans une ville où les vivres manquaient pour la multitude qui s'y était enfermée, et dont le bélier avait ouvert les murailles, Aben-Zéyan fit demander une capitulation. Le roi d'Aragon imposa des conditions moins dures que le roi de Castille ne l'avait fait à Cordoue. Il laissa aux habitants de Valence le choix de se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter de leurs biens, ou de rester dans la ville en conservant la liberté de religion, et sans avoir à supporter plus de charges que les habitants chrétiens. Il fut, en outre, convenu qu'Aben-Zéyan se retirerait avec ceux qui voudraient le suivre au delà de la rivière Xucar, et que cette rivière serait désormais la limite entre les deux peuples. On signa de plus une trève de sept ans. Après
1238 — quoi, le 28 septembre 1238, Jacques entra triomphalement dans la ville que le Cid avait un instant possédée, il y avait un siècle et demi, et dont les champs fertiles, encore arrosés et cultivés à la manière des Ara-

bes, ont reçu du reste de l'Espagne le nom de *Jardin de Valence* (*Huerta de Valencia*). La plupart des mosquées de cette ville furent aussitôt converties en temples chrétiens, et les dépouilles des habitants qui s'éloignèrent furent réparties entre les nouvelles églises, les ordres militaires, les barons aragonais et les volontaires étrangers.

Dans son empressement à occuper Valence, Jacques avait admis avec facilité, et même avec une certaine grandeur d'âme, les conditions proposées par le wali. Mais il se fatigua bientôt de l'inaction gênante où l'enchainaît la trêve, et se repentit de l'avoir jurée. Pour colorer la violation de ses engagements, il feignit d'être appelé dans ses possessions de France, et partit pour Montpellier. Ses généraux passèrent aussitôt le — 1239
Xucar, et fondirent inopinément sur les terres laissées au wali par les traités de partage et de paix. Au retour du roi, les chefs musulmans se plaignirent des violences qu'ils avaient essuyées, et demandèrent réparation de ces griefs. Jacques, en présence des envoyés mores, blâma ses officiers; mais il garda leurs prises, et, l'année suivante, sans chercher même un prétexte, il se mit — 1240
en personne à la tête de ses troupes, s'empara des riches vallées de Bayren et de Villena, et vint assiéger la ville forte de Schatybah (Xativa, aujourd'hui San-Felipe), dont l'alcayde fut contraint de se déclarer son vassal. Ce n'était point encore assez pour l'ambitieux monarque. Il envoya quelques escadrons faire du butin jusque sous les murs de la place, puis il fit un crime à l'alcayde d'avoir mis ses pillards en fuite, l'accusa de rébellion contre son suzerain, et le somma de lui livrer la ville

qu'il commandait. L'alcayde opposa vainement de bonnes raisons. L'armée aragonaise était prête, et Xativa fut assiégée. Mais ce ne fut qu'après un an de résistance
1244 — et de combats que la famine obligea les habitants à se rendre. Jacques occupa ensuite la ville de Denia (l'ancien Dianium ou Artemisium), et se trouva ainsi, précisément quand la trève expirait, maître de toute la province dont la capitulation de Valence avait
1245 — assuré au wali la paisible possession.

Cette indigne violation de la foi jurée n'était que le prélude d'une iniquité plus grande encore. Lorsque la prise des pays situés au delà du Xucar eut ôté aux musulmans de Valence toute espèce de recours et d'appui,
1248 — un édit royal leur enjoignit de quitter la province dans le délai d'un mois. Ces malheureux bannis, violemment dépouillés des droits et des biens que leur assurait la capitulation, tentèrent en quelques endroits des campagnes de résister à l'ordre inhumain qui les chassait de leurs foyers. Mais, dispersés au milieu d'une armée, sans places fortes, sans moyen de ralliement, ils ne purent donner à ce mouvement l'ordre, l'ensemble et l'unanimité nécessaires. Il fallut partout céder à la force, et la population exilée alla se répandre dans les royaumes de Murcie et de Grenade.

Il ne faudrait pas croire que les détails qui précèdent, et ceux de même nature qui suivront, soient empruntés aux Arabes, et par conséquent empreints de la partialité ou de l'exagération, qui, de leur part, serait possible et naturelle. Comme à partir de saint Ferdinand et de la grande chronique de son archevêque Rodrigo Ximenez de Rada, les historiens espagnols quittent le sec et froid

laconisme des vieilles chroniques latines, pour se faire vraiment narrateurs; comme ils deviennent plus complets et plus explicites, non-seulement que leurs devanciers, mais que les historiens arabes eux-mêmes, c'est désormais par les chrétiens que nous savons leur propre histoire. Ce sont eux qui racontent les événements qu'on vient de lire, sans blâme et sans éloge, comme des choses toutes simples, comme la naissance ou la mort de quelqu'un.

Ces deux provinces de Murcie et de Grenade, où s'était réfugiée la population proscrite par le roi d'Aragon, avaient formé naguère le gouvernement d'Aben-Houd. Elles s'étaient de nouveau divisées à la mort de ce wali; son frère Aly n'avait pu garder que la capitale, Murcie; l'alcaÿde de Lorca s'était emparé de Carthagène, et le wali de Jaen, Aben-al-Hamar, avait pris Guadix, Loja, Alhama, enfin Grenade. De tous les chefs musulmans, ce wali était alors le seul qui eût conservé quelque puissance et quelque dignité. Les historiens arabes le nomment « l'unique colonne de l'islam. » Tandis que saint Ferdinand laissait un moment reposer ses armes victorieuses, occupé de partager entre ses guerriers et ses prélats les terres de Cordoue, qu'il fallait repeupler d'habitants nouveaux, Aben-al-Hamar, dans le dessein de réunir sous son autorité le reste des provinces que l'épée chrétienne n'avait point encore arrachées au croissant, serrait étroitement dans Murcie le frère d'Aben-Houd, son ancien rival. Celui-ci, près de tomber aux mains de l'ennemi de sa famille, préféra se donner à l'ennemi de sa foi. Il fit hommage de ses états au roi de Castille, et le pressa d'en venir prendre possession.

Aussitôt l'infant Alphonse, fils aîné de saint Ferdinand, traversa la Manche à la tête d'une armée castillane, passa les monts d'Alcaraz, se fit livrer Murcie, prit ensuite Carthagène et Lorca sur l'alcayde révolté, et cou-
1244 — vrit la province entière de garnisons espagnoles. Cette heureuse et facile expédition livrait aux chrétiens toute la partie orientale de la Péninsule, puisque Jacques d'Aragon avait étendu sa conquête jusqu'aux lieux où celle d'Alphonse commençait. Elle mettait ainsi le wali de Grenade dans une position désespérée, l'enfermant de toutes parts entre les domaines du roi de Castille, et l'acculant à la mer. Un des généraux espagnols crut n'avoir plus qu'à l'attaquer pour le détruire ; mais Aben-al-Hamar le battit et le rejeta sur le territoire de Cordoue. Ferdinand parut alors à la tête de ses troupes. Il s'avança à travers les campagnes du gouvernement d'Aben-al-Hamar jusqu'à Grenade, où il le tint même quelques jours assiégé. Mais la saison avancée, et surtout l'énergique résistance des Mores, qui venaient à leur tour l'assiéger dans son camp, obligèrent le roi de Castille à rebrousser chemin. Si cette attaque de Grenade eût eu l'heureux succès du coup de main sur Cordoue, elle avançait de deux siècles l'expulsion totale des musulmans, et saint Ferdinand eût ainsi dérobé à la catholique Isabelle l'honneur d'avoir terminé la reprise de l'Espagne.

1245 — L'année suivante, dès que le printemps fut venu, Ferdinand mit le siége devant Jaen, qu'à deux reprises déjà il avait en vain attaquée dans les campagnes précédentes. Ce nouveau siége fut l'un des plus terribles et des plus meurtriers de l'époque. Les habitants,

bien commandés, habitués à se défendre, et secondés par l'armée d'Aben-al-Hamar, qui ne cessait d'inquiéter celle des Castillans, repoussèrent pendant plus d'une année tous les efforts des vainqueurs de Cordoue. Cependant leurs murailles tombaient en ruines, et la faim, plus puissante que les machines de guerre, exerçait déjà ses irrésistibles ravages. Aben-al-Hamar prit alors un parti désespéré comme sa situation, mais capable peut-être de prévenir la ruine totale de l'islam. Il se rendit seul et sans suite au camp des Espagnols, fut conduit comme un parlementaire sous la tente du roi de Castille, se nomma, et lui baisa la main en signe de vassalité. Cette entrevue singulière, où Ferdinand ne voulut pas être en reste de confiance et de courtoisie, amena un arrangement immédiat entre le More et le chrétien : il fut convenu que Jaen serait occupée — 1246 par une garnison espagnole, comme gage perpétuel; qu'Aben-al-Hamar conserverait le royaume de Grenade, sous la suzeraineté et la protection de Ferdinand; qu'il assisterait, comme les grands et *ricos homes* de Castille, aux cortès du royaume [1]; qu'il paierait un tribut annuel de cent cinquante mille *doblas* [2], et qu'il fourni-

[1] Pour savoir ce qu'étaient alors les cortès de Castille, on peut consulter le premier chapitre de mes *Études sur l'histoire des institutions, de la littérature, du théâtre et des Beaux-Arts en Espagne.*

[2] Les *doblas*, monnaie introduite en Espagne par les Arabes, n'avaient point de valeur propre; elles servaient à exprimer le décuple d'autres monnaies d'or ou d'argent qui variaient presque sous chaque prince, de manière qu'elles avaient, suivant l'époque, une valeur très-différente et très-disproportionnée. Je n'ai pu trouver aucune indication de la valeur des *doblas* sous les khalyfes omméyades. Les *doblas juzefinas*, qui furent introduites par l'Almoravide Youzef, à la fin du XIe siècle, ne passaient, dans

rait, comme les autres vassaux du roi, le contingent de troupes requis par son suzerain.

Cet accord ne fut guère moins avantageux au roi de Castille qu'au wali de Grenade. Si l'un y trouvait son salut personnel, l'autre acquérait un précieux auxiliaire pour la grande entreprise qu'il méditait depuis la reddition de Cordoue, l'attaque de Séville. Aben-al-Hamar ramena ses troupes à Grenade, mit en ordre l'administion de son petit royaume tributaire, et revint, l'année 1247 — suivante, au camp des chrétiens avec cinq cents lances d'élite. Il voulut offrir sur-le-champ un gage de fidélité et de bons services à son seigneur suzerain. Profitant des avantages que lui donnaient sa connaissance du pays, son langage et son costume, il surprit le fort d'Alcala-de-Guadaïra, à deux lieues de Séville, fort qui servait d'avant-poste à cette grande cité, et dont la position, la solidité, l'étendue, en faisaient l'un des points de défense ou d'attaque les plus importants [1]. Cet avantage décida saint Ferdinand à presser son expédition. Il revint en Castille ordonner et diriger de nou-

les États chrétiens, que pour quatre sous royaux (*sueldos reales*, ou *reales de plata*, tombés aujourd'hui à la valeur minime de 52 centimes). Au contraire, les *doblas* prises dans le camp du roi de Fez Abou-al-Hassan, vaincu à Tarifa, en 1340, par Alphonse le Justicier, pesaient, dit-on, presque une livre d'or. Les Almohades ayant créé des monnaies différentes de celles des Almoravides, et que changèrent ensuite les Bény-Merines, il est difficile de préciser la valeur des *doblas* qui avaient cours lors du traité entre Aben-Al-Hamar et saint Ferdinand.

[1] Les ruines de ce fort, encore assez bien conservées, sont, je crois, le plus précieux échantillon que les Arabes nous aient laissé de leurs ouvrages militaires. Il était formé d'un double rang de hautes murailles, flanquées de neuf bastions, ou grosses tours carrées, et ceignait tout le sommet d'une colline qui domine deux vallons et deux routes.

velles levées, puis, pour seconder utilement les opérations des troupes, il fit partir des ports de la Biscaye une flotte que l'on construisait depuis quelques années dans ce pays de forêts et de marins, et qui gagna, par un long circuit le long des côtes de l'Océan, l'embouchure du Guadalquivir. Ces préparatifs achevés, saint Ferdinand rejoignit l'armée, et vint, sans trouver de résistance, camper devant les murs de Séville.

Depuis la chute des Omméyades, pendant le règne des trois Aben-Abêd, et sous la double domination des Africains, Séville était devenue la vraie capitale de l'empire musulman d'Espagne, c'est-à-dire la plus riche, la plus populeuse, la plus importante de ses cités. Les récentes victoires des Castillans avaient encore accru sa population de presque toute celle de Cordoue, et à l'approche de l'ennemi, la plupart des habitants de la campagne s'étaient également réfugiés dans ses murs. Mais cette multitude était plus propre à dévorer les ressources des habitants qu'à contribuer utilement à leur défense. Un chef manquait aussi pour la diriger. Séville obéissait encore à un vieillard de la famille royale des Almohades, Cid Abou-Abd-Allah, qu'avaient respecté les dernières révolutions, mais que son grand âge rendait incapable des fatigues et de l'activité d'un général. Ce fut le wali de Niebla, Abou-Djafar, réfugié dans Séville, qui prit le commandement de la garnison. Il fit distribuer des armes à tous ceux qui pouvaient en faire usage, forma ainsi quelques troupes improvisées, et les guerriers, non des deux cultes (car il y avait des musulmans dans le camp chrétien, et des chrétiens mozarabes dans la ville musulmane), mais des deux partis, commen-

cèrent à se livrer, sous les murs de la place, de fréquentes escarmouches que faisaient naître de mutuels défis et des combats singuliers. Au milieu de ces luttes chevaleresques, un événement de plus haute importance prépara le succès des chrétiens. La flotte espagnole, sous les ordres de l'amiral Ramon Bonifaz, força l'entrée du Guadalquivir, vainement défendue par les vaisseaux de Séville, qui furent tous pris ou coulés bas. Cette victoire navale priva les assiégés de toute communication avec la mer, avec l'Afrique, et porta l'abondance dans le camp des chrétiens. En même temps, un général espagnol détruisait des partis de Mores qui s'étaient réunis en maraudeurs dans les montagnes voisines, et Carmona, laissée sur les derrières, se rendait par capitulation. Séville était réduite à ses seules forces, à ses seules murailles. Ferdinand l'enveloppa tout entière, en établissant sur les deux rives du fleuve un camp retranché, où l'armée passa l'hiver, contre l'habitude générale de cette époque. Chaque jour de nouvelles troupes, parties du nord de l'Espague, venaient accroître son armée. Tous les seigneurs *de pendon y caldera* (1) accouraient, bannières déployées, prendre part à l'honneur et aux profits de l'entreprise; les évêques aussi quittaient leurs diocèses pour assister à cette croisade, et des communautés entières de moines venaient, à défaut d'ouailles et de vassaux, partager de leurs mains les travaux des soldats.

Séville est située sur la rive gauche du Guadalquivir;

(1) *De bannière et de chaudière;* c'est-à-dire qui pouvaient lever des vassaux et les entretenir à leurs frais.

mais elle a, sur la rive droite, deux faubourgs importants, celui de Triana (Al-Trayanah) et celui d'Alfarache (Al-Faradj). Les fortifications, coupées par le fleuve, entouraient de leur enceinte les deux parties de la ville, qui communiquaient alors entre elles, comme encore aujourd'hui, par un pont de bateaux. Sur le conseil d'Aben-al-Hamar, l'amiral Ramon Bonifaz fit charger lourdement deux gros vaisseaux de sa flotte, et, dans un jour d'orage, ces masses, poussées par la marée et le vent, furent dirigées contre le pont, que rompit, en effet, la violence du choc. Les communications étant ainsi coupées entre les deux inégales parties de la ville, les Espagnols réunirent toutes leurs forces contre les faubourgs d'Alfarache et de Triana, qu'ils enlevèrent l'épée à la main, malgré la défense la plus meurtrière. Il y avait alors dix-huit mois que durait le siége. La garnison était décimée par une foule de combats, les vivres s'épuisaient, des maladies contagieuses moissonnaient la multitude entassée dans les maisons et sur les places de la ville ; il ne restait nul espoir de délivrance ou de secours. La prise des faubourgs vint ajouter à tous les maux qu'on souffrait la crainte d'être emporté d'assaut et livré à la fureur du soldat. Dans l'impatience de son effroi, le peuple s'agita tumultueusement et demanda qu'on rendît la place. Quelques-uns des principaux habitants furent envoyés en parlementaires au camp du roi de Castille, qui, pressé de mettre fin à ce long siége, adoucit quelque peu les dures conditions qu'il avait imposées à Cordoue. Les habitants de Séville eurent un délai convenable pour réaliser leurs biens et quitter le pays ; en outre, pendant un mois, les Espagnols durent

leur fournir, soit des vaisseaux, soit des bêtes de somme, pour les transporter où bon leur semblait. Cette capitulation fut signée le 23 novembre 1248. Aussitôt, trois cent mille personnes, peu confiantes en la foi des chrétiens, sortirent de Séville ; les unes, avec le vieux wali almohade, se réfugièrent en Afrique, d'autres dans les Algarves ou le pays de Xérez, le plus grand nombre dans le royaume de Grenade. Tandis que toute cette population proscrite abandonnait ses champs et ses foyers, l'armée espagnole, conduite en procession par ses prélats et ses moines, suivit le roi du camp dans la cité vide, et l'étendard de Castille fut planté sur la haute tour astronomique, devenue clocher de la cathédrale, où tourne
1248 — aujourd'hui la Giralda.

Etabli dans l'Alcazar des rois arabes, saint Ferdinand présida lui-même au partage des terres et des maisons de Séville ; il les répartit entre ses barons, qui furent magnifiquement récompensés, les églises et les monastères de fondation nouvelle, qui reçurent de riches dotations, et les nouveaux habitants qu'on attira, du reste de l'Espagne, par ces largesses et d'amples priviléges [1]. En

[1] Saint Ferdinand donna à Séville les *fueros* de Tolède. Ce mot, qui n'a point d'équivalent complet en français (le mot *for* n'étant usité que dans les provinces pyrénéennes) signifie les immunités, les coutumes, la juridiction, la forme administrative d'une province ou d'une cité. C'est sa constitution particulière. Pendant les conquêtes successives des Espagnols, quand une ville était prise, ou capitulait, ou était repeuplée, les habitants recevaient des *fueros* par charte royale, soit qu'ils les obtinssent, soit qu'ils les exigeassent, pour se rendre ou pour changer de demeures. C'est là ce qui explique le grand nombre et la diversité des *fueros* urbains qui gouvernèrent l'Espagne, indépendamment des *fueros* provinciaux, tels que ceux de l'Aragon, de la Navarre, des provinces basques, etc.

même temps, il continuait à diriger les opérations de son armée. Pendant les années 1249 et 1250, ses fils ou ses généraux occupèrent les villes de Xérez, Arcos, Medina-Sidonia, Rota, San-Lucar et Cadix. Ebloui par tant de gloire, par cette prospérité sans mélange, et n'ayant plus d'ennemis à vaincre autour de lui, Ferdi- — 1250
nand conçut le projet de passer en Afrique pour y poursuivre, pour y détruire, jusque dans le berceau de leur race, les récents dominateurs de l'Espagne. Après une nouvelle victoire navale remportée par son amiral Bonifaz sur la flotte africaine, en 1251, il se disposait à faire une descente au delà du détroit, quand la mort vint le surprendre, et prévint ce menaçant conflit entre l'Europe et l'Afrique. Une hydropisie de poitrine termina, le 30 mai 1252, le plus glorieux règne du moyen âge [1].

Là se termine aussi la première période de l'œuvre nationale commencée par Pélage, cinq siècles auparavant. L'Espagne était reconquise sur les enfants de l'Yémen et du Mâhgreb. Il est vrai que les musulmans habitaient encore, à l'avénement d'Alphonse X, les provinces de Murcie, de Grenade et des Algarves, à l'orient, au midi et à l'occident de l'Andalousie; mais ils étaient partout vassaux et tributaires des chrétiens. Ces débris d'un empire qui s'était naguère étendu de l'Atlas à la Garonne ne restèrent même pas tout entiers en leur possession. A la suite de quelques révoltes partielles, témérairement tentées, et bientôt étouffées dans le sang, les Algarves d'abord furent réunies au Portugal. Ensuite, le roi de Castille incorpora dans ses domaines,

[1] Voir la note II à la fin du volume.

en 1259, le pays de Xérez et le comté de Niebla, dont les habitants, après la prise de ces villes insurgées, furent expulsés comme ceux de Cordoue et de Séville; puis, en 1266, la province de Murcie, qui, s'étant soumise aux Castillans, quoiqu'elle leur fût disputée par les Aragonais, garda quelque temps un fantôme d'émyr, créature d'Alphonse X, dont il resta tributaire et vassal. Les musulmans se trouvèrent réduits alors aux étroites limites de la province de Grenade, dont le wali, moins aveuglé que les autres chefs sur ses forces et sur celles de l'ennemi, refusa prudemment de prendre part aux révoltes, et se borna à protéger son territoire contre tous les assaillants. En 1264, dans une entrevue au bourg d'Alcala-de-Ben-Zaÿde, il avait conclu, avec le fils de saint Ferdinand, un nouveau traité de paix et d'al-
1264 — liance.

Le petit nombre des musulmans restés, par suite des capitulations, sur le territoire et sous la domination des chrétiens, et qui n'étaient pas prisonniers de guerre, c'est-à-dire esclaves dans toute la rigueur du mot, furent nommés *Moros mudejares*. Ils étaient soumis, malgré les capitulations, à une législation capricieuse, arbitraire et barbare [1]. Exclus de tous les emplois, ne pouvant posséder de biens fonds, chargés d'impôts cependant, gênés et vexés dans l'exercice de leur culte et dans les usages de leur vie domestique, les Mores mudejares furent, c'est tout dire, assimilés aux juifs. Ils étaient également astreints à porter

[1] Voir le chap. 15 au tome I de l'*Histoire des Mores mudejares et des Morisques*, par M. de Circourt.

une marque distinctive, à ne pouvoir prendre des noms chrétiens, à vivre dans des quartiers séparés appelés *aljamias*, où ils étaient exposés sans cesse aux insultes et aux pillages de la population chrétienne : vie misérable, bien différente de l'existence facile, paisible, protégée et presque honorée que menèrent les chrétiens mozarabes sous les émyrs et les khalyfes.

CHAPITRE VI.

Royaume de Grenade (1). — Quatrième établissement. — Sa fondation, sa durée, sa chute (de 1246 à 1492).

Après la reddition de Séville, et tandis que l'armée espagnole faisait son entrée triomphale dans cette cité vide de ses habitants, Aben-al-Hamar, plus triste que glorieux des succès de son suzerain, avait pris congé de saint Ferdinand pour retourner dans ses Etats. Quoique vassal et tributaire du roi de Castille, ce prince, qui prit le titre de sultan et d'émyr des Fidèles, jeta les fondements du royaume de Grenade, dernier débris et dernière forme de l'empire arabe en Espagne. Les histo-

(1) Je regrette d'avoir à me servir dorénavant des mots *rois* et *royaume* de Grenade, puisque ces mots ne sont pas arabes, ni d'origine, ni d'acception précise. Mais, d'une part, ils sont consacrés; de l'autre, les mots d'*émyrs* et d'*émyrat*, seuls possibles, prêteraient à l'équivoque, puisque le titre d'émyr appartenait précédemment aux gouverneurs de l'Espagne pour les khalyfes de Damas, et qu'il appartient, pendant la période où nous entrons, aux souverains de Maroc, qui jouent fréquemment un rôle dans cette partie de l'histoire des Mores-Espagnols.

riens s'accordent à louer sa bravoure, sa prudence, sa modération, sa justice, ses mœurs austères, enfin le zèle habile, les efforts constants qu'il déploya pour le salut et la prospérité de son pays. Lorsque des circonstances extrêmes l'obligèrent à prêter aux Castillans le secours de ses armes, il sut faire servir au bien de ses compatriotes cette nécessité cruelle. Pendant la guerre qu'il fit en allié des chrétiens, fort de l'utilité de ses services, il conjurait sans cesse le roi de Castille de réprimer la licence de ses soldats, de respecter les propriétés et les personnes; il lui faisait comprendre qu'une conduite modérée servirait mieux ses projets de conquête que des exactions qui poussaient les vaincus au désespoir. Ce fut par son intervention continuelle entre les Espagnols et les musulmans dont il était le médiateur, que le territoire de Séville fut préservé des affreux ravages qu'avait soufferts celui de Cordoue. Lorsque, plus tard, les Mores de Niebla, de Xerez, de Murcie, tentèrent un soulèvement contre Alphonse X, Aben-al-Hamar sut se tirer avec habileté d'une position critique, alléguant aux walis révoltés son traité d'alliance avec le roi de Castille, qui l'empêchait d'entrer dans leur ligue contre son serment, et au roi de Castille ses scrupules religieux, qui lui défendaient de s'unir aux autres vassaux de la couronne pour châtier les rebelles. Il échappa, de cette manière, par la neutralité, aux vengeances des chrétiens comme aux reproches des musulmans, et profita même de leurs dissensions.

Cette coutume des princes espagnols, si contraire à celle des émyrs, de chasser tous les habitants d'une contrée conquise, n'était pas seulement inhumaine; elle

était tout aussi impolitique. Pour peupler des campagnes et des villes entièrement désertes, il fallait dépeupler d'autres villes et d'autres campagnes où le nombre des habitants ne fut jamais excessif, et les nations vaincues, dont on perdait les bras, ces nations que les vainqueurs auraient aisément pu tenir sous le joug, se recomposaient sur d'autres territoires, et s'y fortifiaient par leur réunion. C'est ainsi que le royaume de Grenade, si médiocre en étendue, acquit de l'importance, de la force et de la durée. Les populations expulsées de Cordoue, de Séville, de Niebla, de Xerez, au nord-ouest, de Valence et de Murcie, au nord-est, s'étaient agglomérées dans ce commun asile, sous la paternelle administration d'Aben-al-Hamar. Il distribua ces nouveaux venus sur toutes les parties d'un territoire étroit, mais prodigieusement fertile, pour qu'ils aidassent à l'agriculture ou à l'industrie, et trouvassent leur subsistance dans le travail de leurs mains. Il mit en pratique de nouvelles méthodes pour la culture et l'irrigation des terres, pour l'élève du bétail et des chevaux ; il institua des récompenses et des exemptions pour les laboureurs, les bergers, les artisans, qui se faisaient distinguer ; il établit de nombreuses manufactures, surtout pour les étoffes de soie, qui devinrent plus communes et plus célèbres à Grenade qu'en Syrie même ; il fonda des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards et les indigents ; il créa partout des écoles publiques ; il pourvut à la défense de ses forteresses, étendit et fortifia l'enceinte de sa capitale, et, joignant l'amour des beaux-arts au goût des établissements utiles, il fit construire, pour la résidence royale, le magnifique Alcazar, ou

palais-fort, de l'Alhamrâ (*al-Kassr-al-Hamrâ*, le *palais Rouge*, ou le *palais du Rouge*) [1]. La paix constante, absolue, dont jouit Grenade jusqu'à sa mort, lui permit de constituer assez solidement le royaume dont il fut fondateur. Ses sujets reconnaissants avaient coutume de le saluer du titre de *ghalib*, vainqueur ; mais, reportant tout à Dieu, suivant le dogme musulman, il n'accepta d'autre surnom que *al-Ghalib-bi'llah* (le Vainqueur par Allah), et, sur sa monnaie comme sur sa bannière, il fit graver ces mots restés la devise des rois de Grenade : *Lé ghalib illeh Allah*, « il n'y a de vainqueur que Dieu. »

On a droit de s'étonner que les rois de Castille et d'Aragon, jusque-là si persévérants dans leur double et parallèle entreprise, devenus maîtres par la victoire des deux flancs du petit royaume de Grenade, au lieu de laisser la paix à ces débris amoncelés des populations musulmanes, n'aient pas réuni leurs forces pour les chasser de leur dernier asile, et en purger tout le sol de l'Espagne. Peut-être l'Aragonais, effrayé ou jaloux de l'immense agrandissement de la Castille, voyait-il avec plaisir subsister un moyen de neutraliser la supériorité de son rival. Peut-être les deux rois furent-ils guidés alors par le désir de se délivrer au plus vite d'un embarras qui contrariait chez eux d'autres projets. A cette époque, en effet, l'Espagne chrétienne semble oublier la présence des Mores, dont l'expulsion l'avait jusqu'alors absorbée, pour se jeter dans les affaires générales de l'Europe. Jacques I[er] d'Aragon, déjà surnommé le

[1] On peut consulter un chapitre sur l'Alhamrâ dans le second volume de mes *Musées d'Europe* (Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique).

Conquérant (*Jayme el Conquistador*), toujours actif malgré son grand âge, voulut s'enrôler dans la croisade dirigée par saint Louis contre l'Egypte. Mais la tempête qui jeta sa flotte sur les côtes de Provence, lorsqu'il allait se rallier à la flotte française, l'empêcha d'aller aussi mourir de la peste au milieu des ruines de Carthage (1269). Plus tard, son fils Pierre III, surnommé le Grand, ayant accepté la couronne de Sicile que lui offrirent Procida et ses conjurés, après les vêpres siciliennes, engagea l'Aragon (1281) dans cette longue lutte contre Charles d'Anjou, le pape et la France, qui ne se termina que par le traité de Castronuovo (1302).

Quant au roi de Castille, Alphonse X, il se laissait imprudemment entraîner par les caprices de son esprit à des entreprises aventureuses qui l'éloignèrent sans cesse du but constant qu'avait poursuivi son glorieux père. Il imagina d'abord, et dès son avénement, de faire revivre quelques droits douteux qu'il tenait de son bisaïeul Alphonse IX sur la Gascogne, pour essayer de reprendre cette province aux Anglais; mais les comtes de Béarn et de Limoges, auxquels il fournit des troupes et des subsides, furent battus par Henri III d'Angleterre. La querelle se termina, en 1254, par le mariage de l'infante Léonor avec le prince Edouard. Sur ces entrefaites, la mort de Guillaume, comte de Hollande, rendit vacant le trône impérial d'Allemagne. Alphonse aussitôt, malgré l'éloignement des deux pays, et semblant deviner le rôle de Charles-Quint, se mit sur les rangs pour briguer le choix des électeurs. Il envoya des émissaires en Allemagne, répandit d'énormes largesses, et parvint à partager les voix avec Richard de Cornouailles à l'as-

semblée électorale de Francfort, en 1257. Cette double élection, à laquelle succédèrent les efforts mutuels des deux prétendants pour se faire confirmer, mit l'Europe en feu. Il fallut qu'Alphonse plaidât devant le saint-siége, arbitre ordinaire de ces débats, c'est-à-dire qu'il soutînt ses prétentions à la cour de Rome par les mêmes moyens qu'à la diète de Francfort; puis, quand le pape eut prononcé en faveur de son rival, qu'il achetât l'alliance des chefs Gibelins pour résister à la décision du Vatican. Tant de prodigalités versées hors de l'Espagne réduisirent Alphonse au honteux et funeste expédient de l'altération des monnaies. Ce vol public eut son effet ordinaire : il fit tout enchérir en proportion, et augmenta la misère au lieu de doubler la richesse. Un mécontentement général éclata. Les chefs des principales familles du royaume, les Lara, les Castro, les Haro, les Mendoza, ayant à leur tête un des frères du roi, l'infant don Felipe, formèrent une ligue contre lui, non pour le renverser du trône, mais pour l'obliger à changer de conduite, en le réduisant à l'impuissance par le refus de leurs services. Ils quittèrent la Castille (1)

(1) Il existait alors, dans les Etats chrétiens d'Espagne, une coutume singulière. C'était le *bénéfice de dénaturalisation,* ou droit que possédait tout vassal du roi de sortir librement du royaume, en renonçant à sa naturalité, à sa qualité de Castillan (*desnaturalizandose*). Cette renonciation, qui rendait le roi maître des biens de son sujet, lui ôtait toute espèce de droit sur sa personne. Si je ne me trompe, ce bénéfice dérivait naturellement des lois féodales : en abandonnant le fief au suzerain, le vassal cessait de lui devoir obéissance et fidélité; il reprenait toute sa liberté naturelle. Cette coutume, qui, je crois, n'a jamais existé qu'en Espagne, prouverait que, pour s'y être introduit plus tard, le droit féodal s'y était conservé plus pur, plus conséquent au principe de son institution, que dans le reste de l'Europe.

et se retirèrent tous ensemble à Grenade, où Aben-al-Hamar les accueillit avec distinction. Cependant, ni l'insuccès de ses tentatives, ni l'abandon de ses grands vassaux, ni même l'élection finale de Rodolphe de Hapsbourg, à la seconde diète de Francfort, en 1273, ne purent faire abandonner au roi de Castille la poursuite de sa chimère. L'année suivante, il se rendit à Lyon, où le pape tenait un concile, après avoir décidé son beau-père, Jacques d'Aragon, à venir appuyer ses prétentions à l'empire. Ce furent ces diverses circonstances qui, en tournant hors de la Péninsule tous les efforts des souverains espagnols, protégèrent l'humble naissance du royaume de Grenade, et laissèrent croître librement ce rejeton poussé sur le tronc abattu de l'empire arabe.

Le bienfaisant et pacifique Mouhamad-Aben-al-Hamar était mort en 1273[1], alors qu'il marchait contre ses walis de Malaga, Guadix et Comarès, révoltés à l'instigation des chrétiens. Son fils Mouhamad II, dès longtemps reconnu et *juré*, monta paisiblement sur le trône, et battit les walis rebelles avec l'assistance des réfugiés espagnols, qui, rappelés par Alphonse, décidèrent leur hôte, le roi de Grenade, à les accompagner jusqu'à la cour de Castille. Mouhamad, en effet, eut une entrevue à Séville avec Alphonse X, qui l'hébergea dans son palais, lui donna de brillantes fêtes, et voulut l'armer lui-même chevalier. Ils renouvelèrent ensemble le traité d'alliance conclu entre leurs pères. Mais la reine de Castille ayant indiscrètement fait promettre à Mou-

1273

[1] Voir la note II à la fin du volume.

hamad qu'il accorderait une trève d'un an aux walis révoltés, il vit, dans cette exigence, l'envie d'entretenir la guerre civile au sein de son naissant état, et bientôt l'absence simultanée des deux rois chrétiens, partis pour le concile de Lyon, vint donner au nouveau roi de Grenade l'espoir de s'affranchir du tribut, peut-être même de recouvrer l'Andalousie entière. Néanmoins, cette entreprise lui semblant au-dessus de ses forces, il engagea l'émyr de Maroc à la tenter de concert, lui offrant pour gage et pour facilités les ports d'Algesiras et de Tarifa. Abou-Youzef, chef de la famille des Bény-Mérinys, qui régnait depuis quelques années sur le Mâhgreb, accepta joyeusement l'offre de Mouhamad, et vint le joindre sur le rivage d'Algesiras, à la tête d'une formidable — 1275 armée. Leur plan était de pénétrer dans les Etats d'Alphonse, par la province de Séville et celle de Jaen. L'*adelantado* d'Andalousie, don Nuño de Lara, vint disputer le passage aux Africains, et, trop faible en nombre, périt avec toute sa troupe, enveloppé dans les rangs ennemis. Mais ce combat meurtrier, et l'opiniâtre résistance d'Ecija, que ne put enlever l'armée victorieuse, effrayèrent l'émyr, qui revint sur ses pas. En même temps, un fils de Jacques d'Aragon, archevêque de Grenade *in partibus infidelium* [1], s'était aussi jeté au-devant des Mores du côté de Jaen. Mouhamad aussi l'enveloppa et le fit prisonnier ; mais le prélat captif faillit devenir la cause d'un nouveau combat entre les vainqueurs, les uns voulant le conserver à Mouhamad, les autres voulant l'envoyer à Youzef. On allait en venir aux mains,

[1] Les historiens arabes disent, par erreur, Sancho fils d'Alphonse X.

lorsqu'un chef arabe le perça de sa lance, disant qu'il ne fallait pas que tant de braves guerriers s'entre-tuassent pour un chien.

En apprenant à Lyon l'irruption des Berbères de Maroc et des Mores de Grenade, Alphonse fut obligé de renoncer enfin à la couronne impériale pour venir dé-
1276 — fendre la sienne. Il regagna la Castille en toute hâte, et comme son armée était réunie, comme sa flotte croisait dans le détroit, il put honorablement proposer une trève de deux années aux rois mores qui l'acceptèrent avec empressement. Une seconde trève suivit le siége d'Algesiras qu'Alphonse voulut entreprendre, en 1279, pour enlever aux musulmans d'Afrique le point ordinaire de leurs descentes, et à ceux de Grenade la facilité de secours extérieurs, mais qui, mal dirigé, se termina par la complète dispersion de la flotte et de l'armée espagnoles. Cet échec détermina la révolte qui depuis longtemps menaçait Alphonse. Une ligue puissante se forma contre lui, dans laquelle entrèrent la reine, les infants, les hauts barons, le roi de Grenade, et qui eut pour chef son propre fils Sancho, celui même qu'il avait fait récemment déclarer successeur de la couronne, au risque d'une guerre avec la France [1]. Sancho

[1] Sancho, second fils d'Alphonse, fut déclaré héritier du trône de Castille par les cortès de Ségovie, en 1276, à l'exclusion des enfants de son frère aîné, Ferdinand, petits-fils de saint Louis par leur mère Blanche. Les historiens français ont unanimement flétri, comme la sanction d'une usurpation flagrante, cette sentence des cortès espagnoles; ils ont accusé Alphonse d'avoir tyranniquement dépouillé ses petits-fils au profit d'un fils ingrat qui fit le tourment de sa vieillesse. C'est une erreur; la décision d'Alphonse et des cortès était parfaitement conforme à la législation du pays. En effet, c'étaient les lois gothiques, et non les lois romaines, qui gouvernaient alors

eut bientôt pour lui l'armée, ainsi que la plupart des prélats et des nobles (*ricos homes*), et il se fit nommer gouverneur du royaume, par les cortès de Valladodid, en 1282.

Le malheureux Alphonse, abandonné de ses vassaux, de ses soldats, de sa famille entière, sollicita successivement le secours des rois de Portugal, d'Aragon et de France. Tous trois s'excusèrent sous de frivoles prétextes, et le pape, auquel il avait également adressé ses suppliques, se contenta de lui rappeler l'exemple de Job, pour l'exhorter à la patience. Se voyant ainsi repoussé par tous ceux auxquels l'attachaient les liens de la parenté, du voisinage et de la religion, Alphonse, dans son désespoir, implora l'appui de l'émyr de Maroc, et ce chef de barbares donna une grande leçon aux princes de la chrétienté, en leur apprenant le respect qu'on doit à l'infortune. Abou-Youzef s'occupait à rebâtir la ville d'Algesiras sur le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, lorsqu'il reçut le message du roi de Castille. Au lieu de profiter des dissensions qui affligeaient le royaume ennemi, pour accomplir ses projets de conquête, il prit sur-le-champ la route de Séville, où se trouvait Alphonse dans le plus complet abandon. On dit qu'en recevant au milieu de son armée le vieux prince détrôné, Abou-Youzef lui céda la place d'honneur, en lui adressant ces paroles remarquables : « Je « vous traite ainsi parce que vous êtes malheureux, et

l'Espagne. Or, la loi des Goths (*Fuero juzgo*, lib. II, tit 9 *y* 10) admettait, pour l'hérédité au trône, le droit d'*immédiation*, et non celui de *représentation*. Ainsi, Sancho, immédiat à son père, devait être préféré au petit-fils, qui ne venait que par représentation du fils aîné.

« je m'unis à vous pour venger la cause commune de « tous les rois et de tous les pères. » Avec ce puissant
1283 — renfort, Alphonse commença la guerre contre Sancho, que soutenait Mouhamad, et l'on vit encore une fois chrétiens et musulmans contre musulmans et chrétiens. Mais Alphonse et Sancho tombèrent tous deux gravement malades ; le fils, en s'humiliant, obtint le pardon du père, qui mourut dans l'année 1284, emportant le titre, non de *sage*, que l'histoire n'eût point ratifié si l'adulation le lui avait donné pendant sa vie, mais de *savant*, que jamais aucun roi d'aucun pays ni d'aucune époque n'a mérité plus que lui [1].

Les événements qui suivirent sa mort furent encore plus favorables que ceux de sa vie au solide établissement du royaume de Grenade. L'Aragon, en guerre avec la France pour la possession de la Sicile, eut à repousser une invasion de Philippe le Bel, devenu roi de Navarre par son marige avec Jeanne, héritière de cette couronne (1285). Quant à la Castille, elle était entrée, par la révolte de Sancho IV contre son père, dans une longue carrière de révoltes, dont tout le règne de ce prince fut agité, et qui s'étendit bien loin dans les règnes suivants. Les partages de dépouilles et de territoires, résultat des conquêtes de saint Ferdinand, avaient singulièrement accru le pouvoir des grands vassaux de la couronne, pouvoir auquel la faiblesse et l'irrésolution

[1] Les anciens, auxquels il semblait que la sagesse dût toujours accompagner la science, n'avaient qu'une seule expression pour désigner ces deux qualités. Le mot espagnol *el sabio* (*sapiens* dans sa double acception) a trompé les traducteurs étrangers. Alphonse X étant l'élève des Arabes, il sera plus tard question de lui, non plus comme roi, mais comme savant.

d'Alphonse ne surent pas imposer des borñes, et qui grandit de toute la hauteur de ses fautes. La rébellion de Sancho, achevant d'humilier le trône, éleva jusqu'à son niveau d'orgueilleux sujets. Puni par la loi du talion, il fut obligé de lutter sans cesse, les armes à la main, contre ses hauts barons, soulevés, tantôt par les Lara, tantôt par les Haro, tantôt par son propre frère. La mort de Sancho IV (1295), qui ne laissait qu'un enfant en bas âge sous la tutelle de sa mère Marie de Molina, commença une ère de troubles si nombreux, si violents, si prolongés, qu'il sembla que la jeune monarchie castillane allait s'abîmer comme l'empire arabe, sous les dissensions publiques. Les fils du frère aîné de Sancho, qu'on appelait les infants de La Cerda, appuyés par la France et l'Aragon, disputèrent longtemps la couronne à leur neveu. Ce ne fut qu'en 1305 que des arbitres, choisis par l'Aragon et la Castille pour terminer tous les différends, affermirent par leur décision l'autorité du jeune Ferdinand IV.

A la faveur de ces longues querelles intestines des Etats chrétiens, le royaume de Grenade prospérait sous le successeur d'Aben-al-Hamar. Sauf quelques rares et courtes algarades, sauf quelques prises de forteresses à l'occasion, pour délimiter et couvrir leurs frontières, les Mores de Grenade restèrent en paix avec les Espagnols. L'émyr de Maroc, Abou-Yakoub-ben-Youzef, séduit par les instances et les promesses d'un frère révolté de Sancho IV, tenta seul, en 1294, une entreprise un peu considérable. Il voulait au moins reprendre la place mp ortante de Tarifa, dont les Espagnols venaient de s'emparer. Mais voyant ses troupes constamment repous-

sées par la garnison de cette place [1], il les rappela brusquement en Afrique, et, dégoûté de ces expéditions lointaines, il vendit même au roi de Grenade, moyennant quelques milliers de mickals d'or, la ville d'Algesiras qui lui restait seule dans la Péninsule. Ce fut le
1298 — terme de la domination des Afrieains en Espagne. D'une autre part, les walis de Malaga, de Guadix et de Comarès, privés de la protection de l'émyr et de celle du roi de Castille, firent leur soumission à Mouhamad II, qui, mort en 1303, avait réuni sous son autorité tous les pays encore occupés par des populations
1303 — musulmanes. Borné au nord par la Sierra de Comarès, son état s'étendait, le long de la Méditerranée, du détroit de Gibraltar au delà du cap de Gata, entre Alméria et Carthagène.

Depuis la fondation du royaume de Grenade sur les ruines de l'empire arabe, les événements sont mieux détaillés et mieux connus ; mais ils n'ont plus la même grandeur, la même importance, la même généralité. Tant que le trône des khalyfes de Cordoue, ou même des émyrs de Maroc, fut debout, l'histoire des musulmans était celle de la Péninsule presque entière ; l'histoire des chrétiens était, comme leur puissance, bornée à quel-

[1] Le siége de Tarifa est célèbre dans les annales espagnoles par une action qui rappelle et surpasse peut-être celle de l'ancien Brutus. L'infant don Juan, qui commandait l'armée musulmane, apprit qu'un jeune fils d'Alonzo Perez de Guzman, l'opiniâtre gouverneur de la ville assiégée, était en nourrice dans un village voisin. Il l'envoya prendre, le porta au pied des murailles, fit appeler Guzman, et le menaça de faire périr son fils à ses yeux s'il n'ouvrait sur-le-champ les portes de la place. Le père, pour toute réponse, détacha son épée et la jeta au prince, qui eut la barbarie d'en percer l'enfant.

ques provinces. Maintenant, les rôles sont renversés : depuis saint Ferdinand et Jacques d'Aragon, l'histoire des royaumes espagnols est devenue celle de la Péninsule ; l'histoire de Grenade n'en est plus qu'un épisode. Il est donc permis, sans rien enlever d'essentiel au sujet, et sans nuire à la vue générale, de resserrer encore ce sommaire des événements.

Dès que le jeune Ferdinand IV fut dégagé des liens de sa tutelle, il dirigea une attaque contre les Mores pour apaiser les querelles intestines, en occupant ses barons à la guerre étrangère. Tandis que le roi d'Aragon, avec qui cette campagne était concertée, venait assiéger par mer Alméria, lui-même attaquait à la fois Algesiras et Gibraltar. Mouhamad III essaya vainement de débloquer ces places. La dernière fut forcée de se rendre, et— 1306
l'autre allait se livrer aussi, lorsque le roi de Grenade acheta, du roi de Castille, la levée du siége, moyennant la remise de quatre forteresses, et le paiement de cinq mille doblas d'or. La perte du mont de Thâryk (*Djébal-Thâryk*) et ce honteux rachat d'Algesiras furent vivement sentis par les Mores de Grenade. Une sédition populaire éclata contre Mouhamad III, qu'on accusait de ne pouvoir diriger le gouvernement parce qu'il était presque aveugle, et qu'on appelait injurieusement *Al-Amasch* (le Chassieux). Les chefs du mouvement lui intimèrent dans son palais « le décret du peuple souverain » (telle est la singulière expression qu'emploie le traducteur de l'arabe), qui l'obligeait à déposer la couronne. Son frère, Al-Nasser (*le Défenseur*), de qui vient le nom de *Nassé-ride* donné à la dynastie d'Aben-al-Hamar, fut — 1306
proclamé. Celui-ci, après avoir vainement sollicité une

trève des rois espagnols ([1]), prit les armes, battit les Aragonais sous les murs d'Alméria, et les força de se rembarquer. Le fameux procès des Templiers, qui s'instruisit alors en Espagne comme dans le reste de l'Europe, préserva Grenade d'une nouvelle coalition. Puis
1312 — la mort de Ferdinand IV, qui ne laissait pour héritier qu'un fils de deux ans (depuis Alphonse XI, le *Justicier*), jeta la Castille dans les débats intérieurs dont elle sortait à peine, la mère, l'aïeule et les oncles du jeune roi se disputant la régence pendant sa minorité. Al-Nasser, d'humeur pacifique, ne chercha point à troubler, par d'imprudentes attaques, le repos où les Espagnols semblaient l'oublier. Mais ses sujets, toujours turbulents et volages, se lassèrent de lui, comme ils s'étaient lassés de son frère, et, dans une nouvelle sédition, demandèrent le supplice du wazir ([2]) dont l'avarice et la hauteur les avait irrités. Ismaÿl-Aboul-Oualyd, neveu du roi, se mit à la tête des mécontents, vint de Malaga assiéger Grenade, et força Al-Nasser, qu'il tint
1314 — quelques jours enfermés dans l'Alhamrâ, à lui résigner la couronne. Al-Nasser éprouva le sort qu'il avait fait éprouver à son frère Mouhamad.

Peu d'années après l'avénement d'Ismaÿl, les infants

([1]) L'historien more fait à ce sujet une réflexion naïve, mais qui prouve une fois de plus combien différaient d'un peuple à l'autre les idées d'honneur et de loyauté. « Les chrétiens, dit-il, étaient très-doux et très-humbles quand ils demandaient la paix, très-altiers et très-exigeants quand elle leur était demandée : condition d'ennemis peu généreux. »

([2]) *Ouézir*. C'est le *wizir* des Turcs. Au premier ministre, appelé précédemment *hadgeb* (chambellan), on donna, à Grenade, le nom de wazir, qui, d'après d'Herbelot, signifie *portefaix*, pour marquer qu'il portait le fardeau du gouvernement.

de Castille don Pedro et don Juan, déboutés de leurs prétentions à la tutelle d'Alphonse, occupèrent leurs loisirs et leurs troupes à diriger des algarades sur le territoire musulman. Ils s'avancèrent même, après quelques succès, jusqu'en vue de Grenade. Ismaÿl, alors, attaqua et dispersa leur petite armée; les deux — 1319
princes espagnols périrent dans le combat. A cette agression succéda une trève de trois ans. Quand elle fut expirée, Ismaÿl prit l'offensive, et s'empara, dans deux campagnes heureuses, des villes de Baeza et de Martos qu'il mit à feu et à sang. Parmi le butin, se — 1325
trouvait une captive chrétienne de la plus rare beauté. Elle était tombée en partage à l'un des cousins du roi; mais Ismaÿl la fit enlever et conduire à son harem. Cette violence lui coûta la vie; son cousin le poignarda dans l'Alhamrâ, au milieu des fêtes qui célé- — 1325
braient ses victoires. Ainsi fut vengée la chute d'Al-Nasser, comme l'avait été celle de Mouhamad. Mouhamad IV, fils aîné d'Ismaÿl, n'avait alors que douze ans, et son wazir Mouhamad-al-Mahrouk régna d'abord pour lui. Mais l'insolence et les exactions du ministre ayant excité des plaintes générales, Mouhamad lui fit trancher la tête au retour d'une expédition mal dirigée sur — 1328
la frontière de Castille, et prit, à quinze ans, les rênes de l'État. Ses premières armes furent heureuses. Il enleva aux chrétiens la ville de Baeza [1], et leur — 1330

[1] On raconte que, dans un combat livré sous les murs de cette ville, Mouhamad, qui combattait au premier rang, perça de sa lance enrichie d'or et de pierreries un soldat chrétien qui l'emportait en fuyant. Des cavaliers mores voulurent le poursuivre pour reprendre la lance du roi : « Laissez, leur dit Mouhamad, laissez ce malheureux; s'il revient de sa blessure, qu'il ait au moins de quoi se faire panser. »

reprit ensuite Gibraltar. Mais cette place importante tomba presque aussitôt au pouvoir de l'émyr de Fez, Abou'l-Hassan, qui en revendiquá la propriété. Mouhamad, au lieu de disputer sa conquête à ce puissant voisin, aima mieux contracter avec lui une étroite alliance. Les Espagnols étant venus assiéger de nouveau Gibraltar, qu'ils pressaient vivement par terre et par mer, Mouhamad accourut au secours de la garnison africaine, et parvint à la dégager en battant les chrétiens. Entré dans la place, il fit sentir aux chefs berbères, par quelques plaisanteries ironiques, le service qu'il leur avait rendu; ceux-ci l'assassinèrent, lorsqu'il s'embarquait pour aller visiter à Fez l'émyr son allié. « Tant la barbarie, dit l'historien de Grenade, est ingrate et sauvage! » L'armée proclama l'un des frères de Mouhamad, Youzef-Abou'l-Hedjadj, qui alla prendre possession du
1333 — trône vacant.

Moins guerrier que son frère, le nouveau roi entama sur-le-champ des négociations avec la Castille et le Mâhgreb, qui amenèrent la conclusion d'une trève de quatre ans entre Alphonse XI, Abou'l-Hassan et lui. Cette paix passagère fut remplie par des soins d'administration intérieure. Légiste savant, habile, Youzef rendit plusieurs décrets pour fixer le sens des lois et coutumes civiles, obscurcies par les subtilités des imâms, des khatybs (prédicateurs) et des kadys (juges); il rédigea des formules brèves et simples pour les actes publics et privés; il créa diverses distinctions pour récompenser les services rendus à l'Etat, et fit élever plusieurs monuments dont lui même d'habitude était l'architecte. La sévère justice qu'il rendait à tous, aux petits comme

aux grands, aux pauvres comme aux riches, même en réformant les sentences et les ordres de ses wazirs, devait lui mériter, et à plus justre titre, le surnom qu'à cette époque même recevait le roi de Castille, celui de *Justicier*.

Peu après l'expiration de la trêve, l'émyr de Fez envoya son fils Abd-al-Malek (nommé Abomelique par les chroniques espagnoles) en algarade sur les — 1339
terres d'Andalousie. Le jeune prince y périt avec une partie de ses maraudeurs. Abou'l-Hassan jura de venger sa mort, et de reprendre sur ses meurtriers l'ancien empire des Almoravides. Il publia la guerre sainte en grande solennité, réunit sur le rivage de Ceuta toutes les forces de son puissant empire, et traversa — 1340
le détroit sur une flotte de deux cents voiles, après avoir écrasé la flotte espagnole qui lui barrait le passage. Le roi de Grenade étant venu le joindre à l'île Verte, leur armée combinée s'avança contre Tarifa, dont elle ouvrit aussitôt le siége. Cette armée comprenait, au dire, fort suspect, à la vérité, des chroniqueurs espagnols, quatre cent mille fantassins et soixante mille chevaux. A sa suite, disent les mêmes historiens, avait émigré une population de six cent mille personnes, qui venaient s'établir en Espagne à la faveur de ses conquêtes.

Ce grand effort de l'Afrique, menaçant de nouveau la Péninsule du joug des Berbères, jeta l'effroi dans les Etats chrétiens. Alphonse XI pressa les rois de Portugal et d'Aragon de venir se joindre à lui pour la défense commune, et il appela sous sa bannière tous ses vassaux de Castille. C'était comme une croisade : les archevêques

de Tolède et de Saint-Jacques, ainsi qu'un grand nombre d'autres prélats, étaient accourus au camp, en même temps que les barons et les chevaliers des divers ordres militaires. Dès que le roi de Portugal, Alphonse IV, eut rallié ses troupes à celles d'Alphonse XI, ils marchèrent tous deux au secours de Tarifa, qu'un chevalier castillan, nommé Juan Alonzo de Benavidès, défendait depuis cinq mois avec autant de constance et de succès que l'avait fait naguère *Guzman el Bueno*. L'armée espagnole comptait, selon les historiens du temps, plus de cent mille hommes de pied et dix-huit mille chevaux. Le 29 octobre 1340, elle rencontra les Mores au passage du Guadacelito (al-Ouad-al-Salato, *el rio Salado*). Après un jour d'observation et d'escarmouches, les chrétiens franchirent la rivière, et la bataille s'engagea. Aussitôt les assiégés dirigèrent habilement une sortie sur le camp de l'émyr, demeuré sans gardiens. C'était précisément la manœuvre de l'Almoravide Youzef à la bataille de Zalakâh. Elle décida aussi la victoire. Les Africains abandonnèrent le champ de bataille pour défendre leur camp, et les Grenadins, restés seuls aux prises avec toute l'armée chrétienne, ne firent qu'une faible résistance. La déroute fut générale, et le massacre horrible. Deux cent mille cadavres musulmans, disent les chroniques, jonchèrent le court intervalle qui sépare le rio Salado du rivage de la mer. Le harem d'Abou'l-Hassan, sa sœur, son fils, un immense butin, tombèrent au pouvoir des Espagnols. L'émyr n'échappa lui-même qu'avec peine, et s'enfuit en Afrique avec les misérables restes de la multitude qui l'avait suivi. Youzef, enfermé dans Algesiras par les vainqueurs, ne

put retourner à Grenade qu'en s'embarquant pour le petit port d'Almuñecar. — 1340

Une autre perte, plus sensible encore aux Mores de Grenade, suivit de près celle de la bataille du rio Salado. Pour empêcher à l'avenir les invasions des Berbères, et fermer l'Europe à l'Afrique, Alphonse résolut de prendre l'île Verte, qui avait toujours été dans leurs mains la clé de l'Espagne. Après une victoire navale que la flotte castillane remporta à son tour sur celle d'Abou'l- — 1341
Hassan, l'armée chrétienne vint assiéger Algesiras par terre et par mer. Cette ville forte, pourvue d'artillerie dont les Mores avaient fait usage, l'année précédente, au siége de Tarifa [1], se signala par une longue résistance. Pour la réduire, Alphonse fut contraint de l'entourer d'un camp retranché, presque d'une autre ville, où son armée passa l'hiver. Youzef fit de nombreux efforts pour dégager cette place importante, et le roi de Castille eut souvent à repousser de ses propres retranchements les chevaliers de Grenade. Enfin, après vingt mois de blocus et de combats, Algesiras, manquant de vivres, dut céder à l'opiniâtre persévérance des assiégeants. Youzef offrit de la rendre au roi de Castille, s'il en laissait librement sortir tous les habitants avec leurs richesses, et sous la condition d'une trêve de dix ans. Alphonse accepta. Les chroniques espagnoles — 1343
disent qu'à cette occasion, le roi de Grenade renouvela l'hommage de fidélité et la promesse du tribut annuel de douze mille doblas d'or stipulés entre Aben-al-

[1] Voir, au second volume (chap. II, section 1re), la dissertation sur l'invention de la poudre.

Hamar et saint Ferdinand [1]. Bien que les historiens Arabes ne fassent pas mention de cette circonstance, elle est trop probable pour ne pas être admise.

La concession de cette longue trève le rendant à ses goûts pacifiques, Youzef se voua tout entier aux travaux du gouvernement intérieur, qu'il avait entrepris déjà durant la trève précédente. Il fonda de nombreuses écoles, en attacha une au moins à chaque mosquée, et fixa pour toutes celles de l'empire une instruction uniforme. Il embellit de fontaines, de bains et de marchés sa ville de Grenade, dont il rendit les habitations plus saines et plus commodes, en faisant imiter, par chaque citoyen, dans sa demeure et selon ses facultés, les améliorations introduites dans l'Alcazar. Enfin, il fit, ou renouvela, sur les divers objets de l'administration religieuse, civile et militaire, une série de réglements qui ont gardé le nom de leur auteur, et qui sont restés, jusqu'à sa chute, le code du royaume de Grenade [2].

La guerre civile s'étant allumée en Afrique, vers 1349, entre Abou'l-Hassan, le vaincu de Tarifa, et l'un de ses fils révolté, Alphonse XI résolut, bien que la trève de dix ans ne fût pas encore expirée, de mettre à profit les circonstances pour s'emparer de Gibraltar, dont il regrettait la perte, et qu'il convoitait encore davantage

[1] Voir la note 2, à la page 297, sur la valeur des *doblas*.

[2] Comme les monuments législatifs servent singulièrement à l'étude des mœurs, et comme ceux de la législation arabe sont fort rares, j'ai cru devoir faire connaître sommairement les réglements de Youzef. On les trouvera (note III) à la fin du volume. Il est remarquable qu'ils appartiennent à l'époque où dans toute l'Europe, et par l'étude des lois romaines, commençait à fleurir la science du droit.

depuis la prise d'Algesiras. Il attaqua vivement la place; mais, après quelques assauts repoussés, il se borna à l'enfermer dans un étroit blocus. La peste se mit alors dans son armée; lui-même fut atteint et mourut, n'ayant que trente-neuf ans. Comme la victoire du rio Salado lui avait donné, chez ses amis et ses ennemis, une immense renommée, les musulmans eux-mêmes prirent le deuil en apprenant sa mort, et les troupes du roi de Grenade, qui le harcelaient dans son camp, laissèrent traverser leurs rangs par l'armée chrétienne, lorsque, formée en un vaste convoi, elle emportait à Séville le corps du *Justicier*. — 1350

Quatre ans après, un fou assassina Youzef, lorsqu'il était en prières dans la mosquée. Son fils aîné, Mouhamad, cinquième de ce nom, après avoir re- — 1354
nouvelé le traité de paix avec les chrétiens et l'émyr de Fez, commençait un règne que son caractère doux, juste et studieux, promettait de rendre prospère, lorsque des ambitions de famille vinrent le troubler dès son début. Il avait comblé de bienfaits son frère Ismaÿl, né d'un autre lit, et la sultane, mère de ce prince. Mais celle-ci, non contente d'habiter le délicieux palais du généralife (*Djénéah-al-Aryf*, jardin d'agrément, de plaisance), voulait que son fils occupât l'Alhamrâ et le trône. Une conjuration les lui livra. Mouhamad, attaqué de nuit dans l'Alcazar, où périt son wazir, et qui fut saccagé comme dans une prise d'assaut, ne put échapper aux coups des assassins que sous les vêtements d'une esclave du harem. Ismaÿl fut proclamé. Mais la loi du talion, cette — 1359
justice de l'histoire, ne tarda pas à l'atteindre. Le chef du complot qui lui avait livré cette couronne usurpée,

Abou-Saÿd, non content de régner en son nom, ourdit
bientôt une nouvelle trame. Ismaÿl, chassé du palais,
battu et pris par les conjurés, fut massacré dans la pri-
1361 — son avec son jeune frère, et Abou-Saÿd se fit
proclamer à son tour. Une autre justice attendait cet
autre coupable.

Cependant Mouhamad V, le roi détrôné, après avoir d'abord obtenu de l'émyr de Fez une armée que la mort violente de ce prince retint en Afrique, avait imploré l'appui de son suzerain, le roi de Castille. L'héritier d'Alphonse XI, Pierre, dit le Cruel, lui confia, en effet, un corps de troupes, qui, réunies à ses partisans, mirent Mouhamad en état de disputer sa couronne à l'usurpateur. Il entra aussitôt sur les terres de Grenade; mais, effrayé des horribles dégâts que ses alliés les Castillans commettaient sur leur passage, ce prince humain prit la noble résolution de renoncer à ses droits et aux succès qui lui étaient promis, plutôt que de porter la désolation dans sa patrie. Il congédia l'armée espagnole, et se retira lui-même à Ronda, avec le dessein d'y vivre dans le repos et l'obscurité. Mais son apparition avait suffi pour donner le mouvement aux populations, fatiguées de la tyrannie d'Abou-Saÿd. La ville de Malaga se souleva au nom de Mouhamad, et d'autres places suivirent cet exemple. Craignant un abandon général, Abou-Saÿd prit le parti d'aller trouver le roi de Castille, auquel il venait de rendre sans rançon un prisonnier illustre, le grand-maître de Calatrava, et qu'il comptait attacher à sa cause par d'autres présents. Il se rendit à Séville, accompagné d'un nombreux cortége, et menant à sa suite des chevaux de noble race, des armes précieuses,

de riches étoffes, des pierreries et de l'or. Pierre le reçut à l'Alcazar, avec toutes les pompeuses cérémonies de l'hospitalité royale. Mais, la nuit même, il s'empara des trésors de son hôte, et le fit arrêter avec tous les siens. Trente-six chevaliers mores, qui l'accompagnaient, furent conduits sur des ânes dans un bois d'oliviers, hors de Séville, attachés aux troncs d'arbres, et tués à coups de lances par les satellites du roi de Castille. Le cruel Pierre se chargea, dit-on, d'être lui-même le bourreau d'Abou-Saÿd, qui lui reprocha son crime, et lui prédit une fin funeste [1]. Grenade ouvrit alors ses portes à Mouhamad, qui obtint, sans combats, la soumission de tout le royaume, renvoya libres les prisonniers chrétiens, et signa la paix avec le roi de Castille. — 1362

Ce fut presque à cette époque du retour de Mouhamad V, que commencèrent les longues querelles de Pierre le Cruel et de son frère Henri de Trastamar, fils naturel d'Alphonse XI. Le bâtard avait pour lui la haine que le peuple portait à son frère, l'Aragon, enfin la France, qui lui donna une armée et Duguesclin [2]. Pierre était défendu par les Anglais et le prince de Galles. C'était la première fois que la France et l'Angleterre se rencontraient sur les champs de la Péninsule, où elles se sont retrouvées dans la guerre de succession et dans la guerre d'indépendance. Après des

[1] On a récemment (et je crois avec peu de raison) accusé les historiens espagnols et français d'avoir, en embrassant tous la cause d'Henri de Trastamar, assombri et noirci le tableau des crimes de Pierre le Cruel. Cette aventure d'Abou-Saÿd est racontée par les historiens mores, qu'on n'accusera point de partialité vindicative, puisque Pierre était l'allié, le protecteur de leur bon roi Mouhamad V.

[2] Que les Espagnols appellent Beltran Claquin.

chances diverses et des succès longtemps balancés,
Pierre fut enfermé dans le château de Montiel par l'ar-
mée victorieuse de Henri, et celui-ci, attirant son frère
dans un piége sous une fausse promesse, le poignarda
1369 — de sa main. Le trône de Castille, si souillé de
crimes, fut le prix de ce crime vengeur.

Mouhamad avait fourni quelques secours à Pierre,
plus par devoir de vassal que par attachement per-
sonnel. Il rappela aussitôt ses troupes, et profitant des
agitations qui suivirent la catastrophe de Montiel, il
s'empara d'Algesiras, qu'il détruisit de fond en comble,
n'espérant point conserver la possession de cette place
entre les deux puissants rivaux qui tant de fois se l'é-
1370 — taient disputée. Une trêve fut ensuite solen-
nellement conclue avec le roi de Castille, et pendant
plus de vingt années, rien ne troubla la paix entre
les deux peuples.

Ce long repos dont jouit Grenade sous la sage et paternelle administration du cinquième Mouhamad forme l'époque la plus heureuse et la plus brillante de l'histoire du royaume d'Aben-al-Hamar. C'est comme le règne d'Al-Hakem II à Cordoue. Alors florissaient l'agriculture, l'industrie et les arts; alors un commerce important se faisait entre l'Espagne musulmane et l'Italie, la Syrie, l'Egypte, le Mâhgreb. Les négociants de toutes les nations, de tous les cultes, trouvaient dans le petit empire more protection et sécurité. Les Génois avaient un comptoir à Grenade même, et le port d'Alméria, ouvert à tous les étrangers, était la plus célèbre *échelle* de l'Occident. Des fêtes élégantes, de brillants tournois, une bienveillante et somptueuse hos-

pitalité, attiraient à la cour de Grenade, comme au centre de la chevalerie, toute la noblesse des nations voisines, musulmanes ou chrétiennes. Aux réjouissances qui accompagnèrent le sacre du fils aîné de Mouhamad, Abou-Abd-Allah-Youzef, et son mariage avec la fille de l'émyr de Fez, assistaient une foule de chevaliers, de marchands et de curieux, venus d'Afrique, d'Espagne, de France et d'Italie. Grenade enfin, selon le mot des historiens arabes, semblait la commune patrie de toutes les nations. Cette situation tranquille et florissante dura autant que le règne de Mouhamad, qui mourut en 1391, dans un âge très-avancé. Il avait renouvelé avec le roi de Castille Jean Ier le traité de paix et d'alliance conclu avec Henri de Trastamar. Lorsque ce dernier mourut, en 1379, on accusa Mouhamad de l'avoir fait périr en lui envoyant des brodequins empoisonnés. Cette étrange accusation, recueillie par les chroniques, mais rejetée par tous les historiens graves, n'a pu reposer que sur cette circonstance fortuite, que Henri tomba malade le jour même où il reçut le présent de son allié, trop noble et trop bon pour avoir été traître et assassin. Le peuple inventa cette histoire; dans sa justice instinctive, il ne pouvait croire que le fratricide de Montiel fût mort naturellement.

Aben-Abd-Allah-Youzef voulut continuer le règne tranquille de son père, et reçut du roi de Castille Henri III, dit le Malade (*el Enfermo*), la confirmation de la paix. Cette circonstance et l'accueil bienveillant qu'il faisait aux étrangers, servirent de prétexte à son second fils, Mouhamad, pour l'accuser d'être mauvais

musulman et secret ami des chrétiens. Une sédition que souleva ce jeune ambitieux contre son père, ne fut apaisée que grâce à l'intervention de l'ambassadeur de Fez, qui la calma par un habile discours aux révoltés. Mais elle obligea Youzef, accusé d'intelligence avec les chrétiens, à quelques attaques de frontières, qui furent repoussées et suivies d'une nouvelle trêve. Youzef étant
1396 — mort peu de temps après, ce Mouhamad lui succéda, avec l'appui tumultueux du peuple de Grenade, à la place de son frère aîné, Youzef, qu'il fit enfermer dans le château fort de Schalobanyah (Salobreña). Bien que Mouhamad fût allé lui-même à Tolède renouveler le pacte d'alliance avec le roi de Castille, quelques algarades des commandants des frontières allumèrent entre eux une guerre assez vive, que continua, après la
1406 — mort d'Henri III, l'infant don Fernando, premier tuteur du jeune Jean II. Durant une trêve de quelques mois, convenue en 1406, Mouhamad VI mourut, et son frère aîné, dont il venait d'ordonner le sup-
1408 — plice, fut tiré de sa prison pour monter au trône [1].

[1] Cette circonstance curieuse mérite d'être rapportée en détail. Lorsque Mouhamad se sentit mourant, voulant assurer la couronne à son fils, il écrivit au commandant de la forteresse où languissait son frère aîné : « Kayd de Schalobanyah, mon serviteur, dès que tu recevras cette lettre des mains de mon messager, tu ôteras la vie à Syd Youzef, mon frère, et tu m'enverras sa tête par le porteur. J'espère que tu ne manqueras pas à mon service. » L'alcaÿde reçut cette lettre tandis qu'il jouait aux échecs avec le prince son prisonnier. En le voyant muet et troublé, Youzef prévit son sort : « Qu'ordonne le roi ? dit-il; il demande ma tête ? » L'alcaÿde lui présenta la dépêche. « Eh bien ! reprit Youzef, finissons du moins notre partie ; je suis sûr de la perdre. » L'alcaÿde, frappé de stupeur, mêlait toutes les pièces ; le

Ce Youzef, troisième du nom, fut pour Grenade un second Mouhamad V. Deux ans après son avénement, le refus qu'il fit de reconnaître la suzeraineté du roi de Castille, et de payer l'ancien tribu, tombé en désuétude, amena la guerre entre eux, et la prise d'Antéquéra par les chrétiens. Mais une trève fut conclue, en 1410, et successivement renouvelée jusqu'à la mort de Youzef, mort dont la date précise ne se trouve dans aucun historien arabe ou espagnol, mais qui doit être placée vers l'an 1425. Jusqu'à cette époque, le petit empire musulman goûta la paix la plus profonde, et Grenade fut encore un asile tranquille, un lieu de fêtes et de plaisirs, que les étrangers fréquentaient à l'envi. Outre la beauté du pays et la tolérance des mœurs, une circonstance singulière les y amenait en grand nombre : non-seulement tous les chevaliers mécontents de la Castille et de l'Aragon allaient se réfugier à la cour de Youzef, mais ceux qui avaient quelque querelle à vider venaient lui demander, ou le champ clos, ou une sentence d'arbitre, car il s'était acquis, par ses jugements comme médiateur, une grande renommée de sagesse et d'équité. La reine-mère de Castille, doña Catalina, régente pour son fils Jean II, entretenait avec lui une correspondance régulière, et le consultait sur tous les sujets importants.

La mort de Youzef troisième, en marquant — 1425 la fin de cette heureuse et brillante période de l'histoire moresque, ouvre une ère de dissensions, de désordres et

prince lui montrait et corrigeait ses fautes. En ce moment, deux chevaliers arrivèrent de Grenade, à toute bride, pour lui annoncer que son frère était mort, et que le trône l'attendait.

de guerres civiles, qui ne se termine plus qu'à la chute de Grenade.

Le fils de Youzef, Mouleÿ-Mouhamad, surnommé *Al-Haÿzari*, ou le Gaucher, ne sut point conserver l'affection populaire que son père s'était acquise. Humble avec les chrétiens et les Africains, qu'il semblait redouter également, il était arrogant et capricieux avec ses sujets, dont il excita les plaintes en leur interdisant sans motif les fêtes et les tournois qu'ils aimaient avec passion, et en leur refusant des mois entiers les audiences personnelles qu'avaient toujours données, comme rois et comme juges, les souverains musulmans. Malgré la prudence et le zèle du wazir, Youzef-Aben-Séradj, chef de la principale famille du royaume (les Abencérages), une émeute éclata, et l'un des cousins du roi, Mouhamad, surnommé Al-Zaquir (Al-Ssaghir, *le Petit, le Cadet*), fut proclamé à sa place. Déguisé en pêcheur, Al-Haÿzari put s'échapper de l'Alhamrâ, et se réfugia à la cour du roi de Tunis, son allié.

Pour s'affermir sur le trône, Al-Zaquir crut bon de persécuter tous les hommes qui avaient servi son prédécesseur, entre autres le wazir Youzef-Aben-Séradj et les chefs de sa puissante tribu. Cette politique lui réussit mal. Les proscrits, réfugiés à la cour du roi de Castille, obtinrent du roi Jean II qu'il embrassât la cause d'Al-Haÿzari, et bientôt ce dernier, également soutenu par son hôte, le roi de Tunis, vint débarquer à Alméria, à la tête d'une petite armée africaine. Al-Zaquir voulut vainement lui disputer l'entrée de Grenade ; enfermé dans l'Alhamrâ, il fut livré au vainqueur par ses propres sol-
1429 — dats, et décapité sur-le-champ.

Al-Haÿzari, peu reconnaissant de l'assistance du roi de Castille, et profitant des troubles que commençaient à exciter dans les Etats chrétiens les faiblesses de Jean II pour son favori, le connétable don Alvaro de Luna, refusa l'hommage de vassalité qu'il avait promis étant dans l'exil. Ce refus alluma la guerre, et des irruptions réciproques ensanglantèrent les frontières des deux Etats. Dans ces circonstances, un parent d'Al-Haÿzari, nommé Youzef-Aben-Al-Hamar, fit proposer à Jean II, par l'entremise d'un chevalier mozarabe, de se reconnaître pour vassal de la Castille, s'il voulait lui conférer la souveraineté de Grenade. Jean II accepta l'offre; en qualité de seigneur suzerain, il déclara roi de Grenade Aben-Al-Hamar, qui s'engagea, en retour, à lui payer les anciens tributs, à l'assister, à toute réquisition, d'un secours de quinze cents chevaux, et à se présenter, comme grand vassal de la couronne, aux cortès de Castille, toutes les fois qu'elles s'assembleraient en deçà des montagnes de Tolède. Ayant réuni à ses partisans une troupe espagnole, Youzef-Aben-Al-Hamar défit Al-Haÿzari, et entra victorieux à Grenade, où il mourut après — 1431
un court règne de six mois. Al-Haÿzari, qui s'était retiré et maintenu à Malaga, vint alors reprendre sans coup férir le trône dont il avait été deux fois dépossédé, et qu'il devait perdre encore. — 1432

Après une trêve de deux ans, conclue avec les chrétiens, la guerre s'engagea de nouveau, et continua jusqu'en 1438. Mais c'était simplement un état d'hostilité qui autorisait de part et d'autres des algarades, et qui n'offre d'important, pendant cette période, que la prise de Huesca par les chrétiens, et une victoire signalée rem-

portée par le wazir Abdelbar sur le grand-maître d'Al-
1438 — cantara, qu'il attira dans une embuscade. A cette époque, des troubles violents agitaient la Castille, et les rois de Navarre et d'Aragon, qui soutenaient les mécontents, faisaient à Jean II une guerre opiniâtre. Loin de goûter, à la faveur de ces désordres chez l'ennemi, le repos et la sécurité, Grenade était agitée des mêmes désordres. Un grand nombre de chevaliers mores, ayant à leur tête un des neveux du roi, Aben-Ismaÿl, avaient abandonné la cour d'Al-Haÿzari pour se retirer en Castille. Un autre de ses neveux, Aben-Ozmin (Ebn-O'tsmân), quittant le gouvernement d'une province qu'il commandait, se rend secrètement à Grenade, y forme un parti, excite une sédition, enferme son oncle dans
1445 — l'Alhamrâ, et s'empare de la couronne.

Quoique maître du palais dont la possession donnait l'autorité souveraine, le nouveau monarque ne fut pas unanimement reconnu. Sa hauteur, ses violences, ses cruautés, lui aliénèrent jusqu'à ceux de son parti. Plusieurs dissidents, entre autres le wazir Abdelbar, appelèrent à régner le réfugié de Castille, Aben-Ismaÿl, qui vint, avec leur secours, établir à Montefrio, une cour rivale de la cour de Grenade. Il avait pour lui son suzerain, le roi de Castille, auquel Aben-Ozmin, qui s'était allié aux rois de Navarre et d'Aragon, faisait une rude guerre de frontières, du côté de Jaen, et du côté de Murcie. Dès que Jean II, après le supplice de son favori, eut signé la paix avec ces deux princes, il envoya son armée au secours d'Aben-Ismaÿl, qui vainquit facilement Aben-Ozmin, abandonné du peuple, le chassa
1454 — de Grenade, et fut proclamé.

Jean II mourut dans cette même année, laissant le trône de Castille à son fils Henri IV, dit l'Impuissant (*el Impotente*). C'était dans l'année précédente (1453) que le sultan Mahomet II avait enlevé Constantinople à l'empereur grec Constantin Dracosès, et qu'il avait fait une mosquée du temple élevé par Justinien à la Sagesse divine (Sainte-Sophie). Ce succès des Turcs causa un véritable enivrement parmi toutes les nations musulmanes. Abou-Ismaÿl refusa de renouveler avec Henri IV le traité d'alliance et de vassalité que lui avait imposé Jean II, en lui portant secours; et dès lors recommencèrent ces irruptions soudaines et rapides où les chevaliers mores, habitués aux coups de main, trouvaient un attrait irrésistible. Le nouveau roi de Castille, pour protéger ses frontières, rassembla une armée avec laquelle il pénétra facilement sur le territoire et jusqu'aux murailles de Grenade. Mais les Mores sans livrer de bataille rangée, et seulement par d'incessantes escarmouches, genre de combat où ils excellaient, obligèrent l'armée espagnole à rentrer en Castille. De continuelles hostilités succédèrent à cette expédition, et durèrent jusqu'à la prise de Gibraltar, livré aux Espagnols par un — 1462
des chefs de la garnison, qui embrassa le christianisme. Dépouillé de cette place importante, Aben-Ismaÿl demanda la paix, qui fut signée, en 1465, dans une entrevue qu'eurent les deux rois, et qui dura sans interruption jusqu'en 1470. Pendant cette période, les communications entre les deux peuples redevinrent libres, fréquentes et amicales. Tandis que les chevaliers mores étaient admis avec distinction dans les villes chrétiennes, un grand nombre de chevaliers chrétiens ve-

naient visiter Grenade, et plusieurs y faisaient leur séjour habituel. C'était un Espagnol, don Diego de Cordova, qui devint le favori, le conseiller d'Aben-Ismaÿl, et son général contre un wali de Malaga révolté. De grands événements occupaient la Castille, et détournaient ses forces de leur but ordinaire. Alors s'était formée cette fameuse ligue de barons, de prélats, de députés des communes, qui, ayant proclamé la déchéance d'Henri l'Impuissant, aux cortès d'Avila, en 1465, élut à sa place l'infant don Alonzo, son frère, et, plus tard, lorsque ce dernier mourut, proclama pour héritière du trône leur sœur Isabelle, au mépris des droits de l'infante Jeanne Henriquez, qu'on appelait injurieusement la Beltrañeja [1].

Aben-Ismaÿl était mort en 1466, laissant la couronne à l'aîné de ses fils, Mouleÿ-Aboul-Hacen (Abou'l-Hassan) [2]. Celui-ci, déjà vieux, avait, à son avénement, un fils en âge d'homme, cet Aboul-Abd-Allah, surnommé depuis Al-Zaquir (Al-Ssaghyr, *le Petit*), que nous appelons, d'après les chroniqueurs espagnols, et par une contraction de son nom arabe, Boabdil. Al-Zaquir avait pour mère la sultane Zorayah [3], née de sang chré-

(1) Parce qu'on la disait fille de Beltran de la Cueva, favori du roi et amant de la reine.

(2) Il paraît que, vers la fin du royaume de Grenade, ce terme honorifique de Mouleÿ était devenu le titre de l'héritier du trône. Ses frères et les autres princes avaient le titre de Syd.

(3) Les auteurs espagnols font, au contraire, de Zorayah une renégate chrétienne qu'Aboul-Hacen épousa dans sa vieillesse. Mais si elle n'eût été que la marâtre du Zaquir, comment expliquer les efforts qu'elle fit pour lui donner le trône et le dévouement qu'elle lui montra toute sa vie? Sa conduite n'est pas seulement d'une ambitieuse, mais aussi d'une mère. La

tien, femme d'un caractère altier et d'une ardente ambition. Les premières années du règne d'Aboul-Hacen, comme les dernières de celui d'Aben-Ismaÿl, furent tranquilles et prospères. En 1470, une nouvelle révolte de l'alcaÿde de Malaga, soutenue par les Castillans, donna au roi de Grenade l'occasion de représailles. Il enleva par escalade le château fort de Zahara, près du Gualdiaro, et la petite guerre de frontières continua jusqu'à la mort d'Henri l'Impuissant, en 1474.

Ce fut alors que s'accomplit, dans les Etats chrétiens, l'événement qui devait décider du sort de Grenade. L'on a vu qu'après les conquêtes de saint Ferdinand et de Jacques Ier, le royame d'Aben-al-Hamar ne put être fondé et se soutenir, deux siècles durant, que par la constante rivalité des deux principaux royaumes chrétiens, la Castille et l'Aragon, qui, loin de s'unir pour achever l'œuvre des vainqueurs de Séville et de Valence, semblèrent voir avec plaisir subsister un ennemi commun, dont ils se faisaient au besoin, et l'un contre l'autre, un allié. Mais à la mort d'Henri l'Impuissant, le sceptre de Castille et celui d'Aragon se réunirent dans les mains des rois catholiques. C'est le nom consacré pour désigner Isabelle et Ferdinand, mariés en 1467 ; l'une héritière de la Castille, comme successeur de son frère Henri, par décision des cortès na-

même confusion règne dans les auteurs arabes compilés par don José Conde. D'après eux, il fait d'abord de cette Zorayah la mère des deux infants, Syd-Yahyah et Syd-Alnayar, qui seraient ainsi fils d'Aboul-Hacen ; puis, il la fait mère d'Abou-Abd-Allah (Boabdil), et donne pour père aux deux infants le prince Syd-Selym, frère cadet d'Aboul-Hacen et d'Abd-Allah-al-Zagal. Il faut s'en tenir au plus vraisemblable.

tionales; l'autre héritier de l'Aragon, comme fils aîné du roi Jean II. Isabelle avait alors dix-huit ans, et Ferdinand, qui portait le titre de roi de Sicile, n'en avait que dix-sept. Ce fut seulement en 1479, à la mort de Jean II d'Aragon, que s'opéra positivement la réunion des deux couronnes sur le front du couple catholique.

Les conséquences inévitables que devait avoir ce mariage de la Castille et de l'Aragon sur le sort du royaume de Grenade, ne se firent pas sentir immédiatement. Des embarras longs et nombreux accompagnèrent d'abord l'avénement d'Isabelle et le réglement des droits de son mari sur ses états héréditaires. Ensuite, la guerre qu'ils eurent à soutenir contre le roi de Portugal Alphonse V, qui défendait, avec l'aide de la France, les droits de sa fiancée Jeanne Henriquez, la Beltrañeja, ne leur permit pas de quelque temps d'autres entreprises extérieures. Aussi, lorsqu'en 1476, à l'expiration d'une trêve, les rois catholiques demandèrent au roi de Grenade l'hommage et le tribut, Aboul-Hacen put impunément répondre aux envoyés castillans : « Dites « à vos maîtres que ceux qui payaient le tribut sont « morts, et qu'on ne fabrique plus à Grenade pour les « chrétiens que des fers de lances et des lames de cime« terres. » Mais, peu d'années après, les choses avaient bien changé de face. Battu dans plusieurs rencontres, le roi de Portugal était forcé de demander la paix; sa fiancée Jeanne avait pris le voile au couvent de Sainte-Claire, à Coïmbre; enfin l'Aragon appartenait en propre à l'époux d'Isabelle.

Ce fut donc une impardonnable témérité qui mit les

armes aux mains d'Aboul-Hacen, et lui fit provoquer autrement qu'en paroles les puissants monarques de la Péninsule. Ainsi en jugèrent les musulmans eux-mêmes, lorsqu'en 1479, Abou-Hacen, sans l'excuse de représailles, fit une irruption dans l'Adalousie. Les imâms et les alfaquis de Grenade prédirent alors publiquement la chute de ce dernier débris de l'empire arabe. « Le terme est venu, disaient-ils, de notre règne en Espagne, et les ruines de cette cité tomberont sur nos têtes. » Ces funestes pressentiments se répandirent dans le peuple entier, lorsqu'en 1482, une troupe de maraudeurs espagnols, sous les ordres du marquis de Cadiz (Rodrigo Ponce de Léon), enlevèrent, par le plus audacieux coup de main, la forteresse d'Alahma, située seulement à huit lieues de Grenade, entre cette ville et la mer, cette Alhama dont la perte est tant pleurée dans les vieux *romances* moresques (*Ay de mi, Alahma*, etc.). En vain Aboul-Hacen essaya de la reprendre; toutes ses attaques furent repoussées, et les Castillans conservèrent ce poste avancé, cette tête de pont, qui leur donnait accès au cœur des possessions de l'ennemi. De là, ils pouvaient sans cesse troubler ses travaux, ravager ses récoltes, l'inquiéter et le harceler jusqu'aux portes de sa capitale. La perte de cette place, et le siége de Loja, qui la suivit de près, excitèrent, avec l'effroi, le mécontentement général. L'ambitieuse Zorayah ne vit dans l'agitation qui régnait à Grenade qu'une occasion de porter au trône son fils Abou-Abd-Allah-al-Zaquir. Aboul-Hacen fut contraint de quitter l'armée pour déjouer leurs trames, et d'enfermer son fils dans la tour de Comarès. Mais, avec l'aide de sa mère et de leurs nom-

breux partisans qu'elle ameuta, il parvint à s'échapper de cette prison; et la guerre civile, éclatant aussitôt entre le fils et le père, vint ajouter ses dangers aux dangers toujours croissants de l'invasion étrangère. Al-Zaquir s'était établi dans le palais d'Albaÿcin (Kassr-al-Bayezyn, *château des gens de Baeza*), tandis qu'Aboul-Hacen, que la plupart, lui déniant le titre d'émyr, ne nommaient plus que *le jeque* (le chef de tribu), occupait encore l'Alhamrâ. Les rues de Grenade étaient devenues le théâtre des combats continuels que se livraient les deux factions rivales, dont le sang réciproquement versé et les vengeances de familles entretenaient, envenimaient l'inimitié. Enfin la médiation des imâms et la vue du péril commun amenèrent un rapprochement, puis une trêve, pendant laquelle chacun des prétendants au trône, conservant ses prétentions, devait conserver aussi sa situation présente, et se dévouer au salut de l'Etat. Dès que cette trêve fut conclue, le vieil Aboul-Hacen sortit de Grenade avec ses troupes pour secourir la ville de Loja, que les chrétiens serraient étroitement. Il parvint à la débloquer, secondé par une vigoureuse sortie de l'alcaÿde Aly-Atar. Mais lorsque après cette utile expédition, il ramenait ses soldats à Grenade, le *jeque* en trouva les portes fermées. Violant en son absence la foi jurée, son fils s'était emparé de l'Alhamrâ et de l'autorité royale. Aboul-Hacen fut obligé de se retirer à Malaga, où commandait son frère Abd-Allah, 1482 — surnommé Al-Zagal (Al-Ssaghar, *le Jeune*).

L'année suivante, les chrétiens firent une irruption, d'abord heureuse, dans cette province. Mais le Zagal, secondé par un vaillant chevalier more, appelé Rédouan,

enveloppa les maraudeurs dans une sortie bien dirigée, et les tailla en pièces. Cette victoire, après plusieurs défaites, acquit au Zagal une grande renommée, tellement que le Zaquir, pressé par sa mère, se crut dans la nécessité d'illustrer aussi son nom par quelques hauts faits d'armes. Il assembla les plus nobles chevaliers de Grenade, dont il se composa une troupe d'élite, et dirigea une algarade sur la ville de Lucena, qu'il croyait surprendre. Mais les *fronteros*[1] castillans, prévenus à temps de son dessein, le rencontrèrent sous les murs de cette place. Parmi eux se trouvaient les plus célèbres noms de la chevalerie espagnole, l'alcaÿde de Los Donceles, don Alonzo de Aguilar, don Diego de Cordova, et son fils ou neveu don Gonzalo (Gonsalve de Cordoue), alors adolescent, qui gagna depuis, dans les guerres d'Italie, le surnom de *Grand Capitaine*. Les Mores tentèrent vainement de soutenir le combat; les plus braves d'entre eux, entre autres le vieil Aly-Atar, périrent en couvrant la retraite de leur jeune roi. Al-Zaquir, des premiers, tourna bride, et, sautant de cheval, essaya de se cacher dans les joncs d'une rivière. Il y fut pris, et ne sauva sa vie qu'en faisant connaître sa dignité.

Cette expédition désastreuse, où avait péri la fleur de la chevalerie musulmane, et qui laissait un roi prisonnier, justifiait bien le surnom d'*Al-Zogoÿbi*, le Mal-Chanceux, qu'avait reçu le fils de Zorayah. Elle répandit dans Grenade le deuil et la consternation. Le vieil Aboul-Hacen revint occuper l'Alhamrâ ; mais sa présence, loin de rendre la confiance ou l'espoir, ne fit qu'attirer de

(1) Gardiens des frontières, qui restaient au camp toute l'année.

nouveaux malheurs sur cette ville infortunée, et précipiter la ruine de l'empire. Toujours dirigé par sa mère, ce mauvais génie de l'islam expirant, Al-Zaquir avait traité de sa rançon avec les rois catholiques. Il offrait de renouveler l'hommage de vassalité à la Castille, de payer l'ancien tribut de douze mille doblas d'or, de délivrer sept cents prisonniers chrétiens détenus à Grenade, et de se mettre désormais au service du roi suzerain, en paix comme en guerre; il proposait enfin de laisser son fils unique en otage pour garantie de ces conditions. Les offres du roi captif furent soumises au conseil de Castille, où les avis se trouvèrent d'abord divisés; mais la simple observation que le retour du Zaquir à Grenade, loin de réunir les partis, ne ferait qu'y rallumer la guerre civile, suffit pour entraîner la décision d'Isabelle et du cauteleux Ferdinand.

Al-Zaquir, après avoir baisé la main du roi, fut reconduit par une escorte de cavaliers chrétiens jusqu'aux approches de Grenade, où sa mère et ses partisans parvinrent à l'introduire en secret. Les rois catholiques avaient bien calculé. En apprenant, par les acclamations de la populace, que son fils était de retour, et occupait le palais fortifié d'Albaÿcin, Aboul-Hacen assembla les chefs des familles nobles qui suivaient son parti, et résolut, d'accord avec eux, de lui livrer immédiatement assaut. Les partisans du Zaquir, réunis par sa mère, s'étaient préparés à la défense en barricadant leurs quartiers; et les habitants de Grenade, divisés entre le père et le fils, ensanglantèrent pendant tout un jour, par mille combats acharnés, les rues et les places de cette malheureuse ville. Après une nuit passée en apprêts

d'attaque et de défense, la bataille, encore indécise, allait s'engager de nouveau, lorsque l'imâm Macer, dont la longue et vertueuse vie commandait le respect aux deux partis, put se faire entendre de leurs chefs, rassemblés par lui dans une conférence. L'histoire a conservé ses paroles : « Pour qui, leur dit-il à peu près, vous combattez-vous ainsi les uns les autres comme de mortels ennemis? Pour qui répandez-vous de vos propres mains un sang fraternel qui ne doit couler que pour la défense de vos femmes, de vos enfants, de votre patrie, de votre Dieu? Vous, pour un vieillard obstiné, incapable de tenir désormais une épée et de vous conduire contre l'ennemi commun; vous, pour un jeune effeminé, sans courage, sans vertus, sans bonheur, pour un mauvais fils, qu'une femme domine, et qui s'est fait l'esclave des chrétiens. Abandonnez l'un et l'autre, et cherchez s'il n'est point, parmi nos guerriers de race royale, quelque héros auquel nous puissions confier, avec le pouvoir souverain, le salut de l'empire. » Alors il nomma Abd-Allah-al-Zagal, et les vivats unanimes qui accueillirent le nom de wali de Malaga annoncèrent que les partis déposaient les armes.

Le vieil Aboul-Hacen se soumit sans résistance, et son frère, averti par lui-même, vint prendre possession du palais de l'Alhamrâ. Mais le Zaquir occupait — 1484 toujours celui de l'Albaycin. Pour que la guerre civile, à peine éteinte, ne se rallumât pas de nouveau, et que toutes les forces musulmanes pussent se réunir contre les chrétiens, qui pénétraient alors sur plusieurs points du territoire, le Zagal proposa au Zaquir le partage de la royauté. Chacun d'eux continuerait à occuper le palais

dont il était maître; les provinces, les revenus, les levées d'hommes, seraient également réparties entre eux, et seraient employés en commun pour la défense du pays. Le fils de Zorayah, faisant parade d'un zèle désintéressé, parut d'abord consentir à cet arrangement; mais c'était pour gagner du temps, et recourir à son suzerain, le roi de Castille, qui s'empressa de lui envoyer du secours, et grossit ce parti de rebelles d'une troupe d'archers espagnols. De son côté, le Zagal s'assura l'alliance armée de Syd-Zélim et de Syd-Yahyah, son beau-frère et son neveu, l'un wali de Guadix, l'autre d'Alméria, et tous deux à peu près indépendants. La guerre civile se ralluma donc entre l'oncle et le neveu, qui se disputaient par de continuels combats la possession de la capitale, comme naguère le père et le fils, laissant les provinces sans gouvernement, sans direction, sans secours, abandonnées aux querelles des chefs subalternes et aux invasions de l'ennemi. Les principales familles de Grenade suivaient généralement le parti du Zagal; la populace, au contraire, gagnée par les largesses de Zorayah, et trouvant mieux son compte au désordre, formait celui du Zaquir; de manière qu'à la querelle politique pour l'occupation du trône se joignait la querelle sociale entre les pauvres et les riches, et que les pillages accompagnaient les combats (1).

(1) Je n'ai point à rapporter ici certaines circonstances qui passent généralement, sinon pour les causes, au moins pour les accessoires de la chute de Grenade, telles que le procès de la reine, femme du Zaquir (Boabdil), la dispute des Zégris (*al-Zeyrys*) et des Abencérages (*Bény-Sératdj*), le massacre de ceux-ci dans la cour des Lions, etc. Toutes ces traditions appartiennent au roman, non à l'histoire. Elles ont été recueillies, peut-être inventées, par les auteurs des nombreux *romances moriscos*, et par quelques

Cependant les rois catholiques, délivrés enfin de tout embarras intérieur, bien d'accord entre eux, disposant par eux-mêmes ou par leurs alliances de toutes les forces des Etats chrétiens, avaient résolu la totale destruction de l'islam en Espagne. Réunir le royaume de Grenade à leur vaste monarchie, terminer la grande œuvre commencée depuis sept siècles et demi par Pélage, n'était pas seulement pour eux un objet d'ambition politique et de gloire mondaine; ce sentiment religieux qui poussait naguère aux croisades leur montrait aussi dans la victoire un devoir accompli, une œuvre sainte et méritoire. Avec celle de Grenade, la conquête du ciel leur était promise (1). On a vu, par leur habile conduite avec le Zaquir, prisonnier d'abord, puis disputant, sous leur protection, la royauté de Grenade à son père et à son oncle, combien leur entreprise était menée avec prudence, avec politique, avec cette lenteur calculée qui compte sur l'avenir et prouve une résolution persévérante. Leurs préparatifs militaires n'annonçaient pas moins qu'il ne s'agissait plus, entre les deux peuples, de ces simples algarades, de ces escarmouches de frontières, où l'audace et la légèreté l'emportaient souvent sur la force véritable; mais qu'une lutte sérieuse, mor-

écrivains du siècle suivant, entre autres Ginès Perez de Hita, dans son *Historia de las guerras civiles de Granada*, ouvrage curieux par ses détails de mœurs et d'usages, mais dont le titre est éminemment mensonger.

(1) Le moine Fernando de Talavera, l'austère confesseur d'Isabelle, était auprès d'elle un vrai prédicateur de croisade. Cette princesse ayant voulu lui donner le siége épiscopal de Salamanque, il lui répondit qu'il ne voulait être évêque que de Grenade (*Señora, no tengo de ser obispo, hasta que lo sea de Granada*). Il fut, en effet, le premier archevêque de cette ville après sa reddition.

telle, allait s'engager, et que le plus puissant devait écra-
1484 — ser le plus faible.

Les rois catholiques avaient obtenu simultanément des cortès de Castille et d'Aragon tous les subsides nécessaires à leur entreprise ; une flotte nombreuse, construite dans les ports de Biscaye, croisait devant les côtes de la Méditerranée pour empêcher que les musulmans d'Afrique envoyassent à leurs frères d'Espagne aucun secours de troupes, de vivres et de munitions ; enfin l'armée espagnole s'était assemblée sous les ordres de Ferdinand. Tous les hommes importants des deux royaumes s'y trouvaient réunis, et, comme jadis au camp de saint Ferdinand devant Séville, la plupart des prélats espagnols avaient accompagné, dans cette campagne sainte, les hauts barons et les grands-maîtres des ordres militaires. On y comptait aussi les milices soldées des *Hermandades* [1], et de nombreux volontaires étrangers, même des Suisses et des Anglais. A dix mille chevaux et quarante mille fantassins, à une artillerie nombreuse pour le temps, et déjà très-perfectionnée, se joignait un corps de trente mille pionniers ou fourrageurs (*gastadores* ou *taladores*), qui ne servait point seulement à ouvrir le passage, à rassembler des provisions pour l'armée, mais dont l'occupation principale était de détruire systématiquement les villages et les métai-

[1] Les *hermandades* (confréries) étaient des associations locales, formées au commencement du règne des rois catholiques pour la poursuite des malfaiteurs et la sécurité des routes. Elles se fondirent plus tard en une vaste et unique corporation qui fut appelée la Sainte-Confrérie (*la Santa-Hermandad*), laquelle avait sa police et sa juridiction, ses familiers et ses bourreaux, et qui devint la milice de l'Inquisition.

ries, de brûler les moulins, d'enlever les bestiaux, de couper les arbres, d'arracher les oliviers et les vignes, de ravager les moissons, de porter enfin la désolation dans les campagnes et la famine dans les cités.

Il est inutile de suivre pas à pas l'armée chrétienne dans le cours de ses expéditions; j'en indiquerai sommairement les résultats. La campagne s'était ouverte en 1484; mais elle ne pouvait marcher très-rapidement dans un pays montagneux, accidenté, hérissé de forteresses, où chaque ville, chaque bourgade, chaque village était une place de guerre, où la nature et la main des hommes avaient accumulé les moyens de défense. Deux ans après, les Espagnols étaient maîtres d'Alora, de Setenil, de Coïn, de Cartama; ils avaient de plus fait rendre à merci la forte et populeuse place de Ronda, dont tous les habitants s'enfuirent à Grenade ou en Afrique. Partout, aux approches de l'armée chrétienne, disparaissait la population musulmane. Les cultivateurs des champs, les habitants des villes étaient chassés devant elle, les mosquées se convertissaient en églises, et de nouveaux colons, venus de l'Andalousie chrétienne, repeuplaient peu à peu ces provinces désertes. En 1486, les Espagnols, s'avançant toujours, assiégeaient à la fois Loja et Velez-Malaga. Le péril devenait tellement proche, tellement imminent pour Grenade, que les deux partis qui continuaient à s'entre-déchirer dans cette ville infortunée, laissant les autres places du royaume abandonnées à leurs propres forces, convinrent d'un moment de trêve et d'accord. Le Zaquir marcha au secours de Loja, le Zagal au secours de Velez. Ni l'un ni l'autre ne fut heureux. Le Zaquir n'entra dans la ville

qu'il était venu défendre que pour la rendre immédiatement aux chrétiens; puis, il envoya d'humbles excuses au roi de Castille qui lui reprochait de désobéir à son suzerain; et, de retour au palais de sa mère, il laissa prendre encore, sans même un simulacre de résistance, Illora et Moclin, qu'on appelait les *Deux Yeux* de Grenade. Quant au Zagal, après avoir vainement sollicité les secours des émyrs de Tunis et de Fez, et même du sultan d'Egypte, il tenta du moins la fortune des armes. Secondé par le vaillant Rédouân, il attaqua les Espagnols qui assiégeaient Velez, remporta même quelques brillants avantages, mais fut ensuite complétement battu par des forces devenues supérieures. Tandis que Rédouân, réfugié dans la place, obtenait par ses exploits une capitulation honorable, le Zagal ramenait les débris de son armée à Grenade pour s'y enfermer avec eux; mais il trouva les portes fermées. Toujours lâche et sans foi, le Zaquir avait mis à profit l'absence de son compétiteur au trône pour s'emparer de l'Alhamrâ et se déclarer seul roi de Grenade. Le Zagal n'essaya point de punir cette trahison; il se retira à Guadix, et se fit du district de cette ville, et de ceux d'Alméria et de Baza, où commandaient ses parents, un petit Etat particulier.

Cependant, les divers corps de l'armée espagnole s'étaient successivement réunis devant Malaga, et cette cité, la seconde des Etats d'Aben-Al-Hamar, était étroitement serrée par terre et par mer. Son wali, Aben-Mouza, qui prévoyait depuis longtemps l'attaque des chrétiens et ne recevait aucun secours de la métropole, avait pris à sa solde une troupe d'Africains. Ces mercenaires indis-

ciplinés, s'étant bientôt arrogé le pouvoir sans frein que donne la révolte victorieuse, dépouillaient les habitants, et prétendaient étouffer, par la force, les plaintes qu'arrachaient à ceux-ci une détresse et des besoins qu'ils ne partageaient pas. Bien dirigée par leur chef, Ibrahim le Zénète [1], leur défense fut opiniâtre ; mais quelques citoyens, des plus nobles et des plus riches, pressés par la faim, s'entendirent pour livrer aux Espagnols la forteresse de Gibalfaro. La ville dut se rendre, et — 1487 fut mise au pillage. A l'occasion de cette conquête, si désastreuse pour les musulmans, le Zaquir envoya de magnifiques présents aux rois catholiques. Ferdinand reçut des chevaux de noble race et des armes précieuses ; Isabelle, des étoffes d'or et de soie et des caisses de parfums. Cette ignominieuse courtoisie donna ouverture à de nouvelles négociations. Le Zaquir s'engagea par un traité, qu'il eut soin de tenir secret, non-seulement à combattre son oncle, le Zagal, qui inquiétait sans cesse l'armée espagnole par des escarmourches dirigées avec habileté et vaillance, mais encore, dès que les rois ses suzerains se seraient rendus maîtres des districts occupés par ce prince, à leur livrer Grenade. Il devait alors

(1) « Un jour, dans une sortie, Ibrahim rencontra sur son chemin une troupe d'enfants, les fils des plus grands seigneurs espagnols, qui, se croyant en sûreté, jouaient dans la prairie en dehors du camp. « Allez, allez, petits, retrouver vos mères, » leur dit-il en les caressant du bois de sa lance. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas frappé de la pointe : « C'est, répondit-il, que je n'ai pas vu de barbes. » Ce trait charmant, qui a touché même le fanatique chroniqueur qui le rapporte (*el cura de Los Palacios*), ne fit pourtant pas trouver grâce à Ibrahim devant le roi Ferdinand. » (*Histoire des Mores mudejares*, etc., par M. de Circourt, t. I, p. 312.)

résigner à leur profit la souveraineté, moyennant l'abandon qui lui serait fait d'un fief considérable dans les Alpuxarres.

1488 — Après une année consacrée tout entière à des soins d'administration intérieure, à des convocations de cortès en Aragon et en Castille, les rois catholiques, réunis derechef, ouvrirent, au printemps de 1489, une nouvelle campagne, avec la ferme intention de ne plus déposer les armes qu'après un succès complet. Les Espagnols, qui détruisaient pièce à pièce le royaume d'Al-Hamar, disant : « C'est grain à grain qu'il faut manger la grenade (*grano à grano se ha de comer la granada*), » et dont le plan était de ne l'attaquer au cœur qu'après en avoir enlevé toutes les autres parties, vinrent investir la ville de Baza. C'était une place très-forte, où s'enferma, avec une suffisante garnison, l'infant Syd-Yahyah, neveu du Zagal. Sa résistance fut brillante et longue; six mois d'investissement et d'assauts n'avaient pu lasser sa constance; et l'armée chrétienne se montrait si découragée, aux approches de l'hiver, que la reine Isabelle, qui avait assisté précédemment à la prise de Malaga, crut devoir amener elle-même au camp des renforts de troupes fraîches. Les attaques recommencèrent alors plus vives, et Syd-Yahah se résolut en-
1489 — fin à proposer une capitulation. Loin de lui faire payer par des duretés son opiniâtre défense, les rois catholiques, usant encore d'une politique adroite, comblèrent le jeune prince d'honneurs et de caresses. Il fut séduit et gagné, au point qu'on l'accusa d'avoir abjuré l'islam pour plaire à la reine. Ce qui est avéré, du moins, c'est qu'après la remise de la place à d'hono-

rables conditions, Syd-Yahyah se rendit auprès de son oncle, le Zagal, pour l'exhorter à faire également sa soumission au roi de Castille. Il lui représenta l'impossibilité de résister avec succès, les maux infinis d'une lutte sans espoir, et les avantages qu'assurerait à ses sujets, comme à lui-même, non la soumission d'un vaincu qui se livre à merci, mais un traité conclu, avant la défaite, avec des souverains généreux. Le Zagal se laissa convaincre ; il suivit son neveu au camp des chrétiens, où l'attendait le plus brillant accueil, et le traité promis fut aussitôt conclu. On convint que le roi Abd-Allah-al-Zagal ferait remise aux rois catholiques des deux provinces de Guadix et d'Alméria qu'il possédait encore ; que les villes et forteresses seraient ouvertes aux troupes espagnoles ; que les habitants deviendraient sujets de la couronne de Castille, à laquelle ils paieraient les tributs qu'ils avaient précédemment payés à leurs souverains, et qu'à ces conditions, ils conserveraient, avec leur liberté d'action et de croyance, la paisible possession de leurs biens. Le Zagal se réserva la propriété d'une moitié des salines de Maleha et de vingt-trois bourgs ou villages dans les vallées d'Andaraz et d'Alhaurin : « chétif et vil prix d'un royaume vendu. » Ce traité, qui s'exécuta sur-le-champ, et qui entraîna, par l'attrait de conditions avantageuses, la reddition de plusieurs places des autres districts, livrait aux Espagnols tout le littoral du royaume musulman, et complétait, avec la conquête des provinces, l'investissement de la capitale.

Grenade seule était encore debout. Une mul- — 1490
titude immense, composée des populations qu'avait chassées devant elle l'armée espagnole, emplissait les

maisons de cette capitale, et campait dans ses rues. Quand on reçut coup sur coup les nouvelles de la prise de Baza et de la reddition des provinces occupées par le Zagal, quand on vit qu'il ne restait plus aux Espagnols aucune barrière à franchir, l'effroi et les fureurs qui l'accompagnent s'emparèrent de cette multitude emprisonnée. Des plaintes amères, des injures sanglantes étaient poussées contre le Zaquir : on l'accusait tout haut d'avoir vendu aux chrétiens son empire et sa foi. Enfin, le peuple ameuté, que ses chefs et ses imâms retenaient à peine, menaçait l'Alhamrâ d'un assaut. Ce fut au milieu de cette agitation furieuse, que le Zaquir reçut des rois catholiques un message par lequel, lui rappelant leur secret traité, ils le sommaient de remplir sa promesse, c'est-à-dire de résigner le trône, la soumission du Zagal étant accomplie, et de leur livrer immédiatement Grenade. Pressé entre cette sommation impérative et la sédition menaçante, le Zaquir essaya d'obtenir un ajournement, en représentant aux rois catholiques que sa capitale était occupée par des populations nouvelles, insoumises, qui ne souffriraient pas qu'elle fût livrée comme venaient de l'être Guadix et Alméria. Isabelle et son époux ne cherchaient, ne voulaient qu'un prétexte. 1491—Ils envoyèrent pour réponse, au roi de Grenade, une déclaration de guerre. Telle est la fin certaine des attermoiements que cherchent la faiblesse et la duplicité. La lutte est au bout, non moins inévitable et plus désastreuse.

On était au printemps de l'année 1491. L'armée espagnole, forte de cinquante mille fantassins et douze mille chevaux, pourvue d'une artillerie considérable, et

précédée de nombreuses troupes de *gastadores*, après avoir complétement ravagé la riche et célèbre *Vega* ([1]) qui s'étend aux pieds de Grenade, était venue asseoir son camp aux sources du Guétar, à deux lieues de cette ville. Saint Ferdinand, dans le XIIIe siècle, avait été très-utilement secondé au siége de Séville par Aben-Al-Hamar ; les rois catholiques comptaient aussi, dans les rangs de leur armée, un corps auxiliaire musulman. C'était une partie des troupes du Zagal, que leur avait amenées l'infant Syd-Yahyah, après avoir soumis la ville d'Adra pour le compte des chrétiens. Ainsi, jusqu'au moment suprême, les nations de l'islam se détruisirent de leurs propres mains.

Cependant, Grenade se préparait à une résistance désespérée. Entraîné par l'élan populaire et la résolution des chefs qui formaient son conseil, le Zaquir avait appelé aux armes tous les musulmans, en proclamant la *guerre sainte*. On avait fait un recensement général de la population mâle, et tous les hommes valides étaient répartis en deux corps, dont l'un, composé des guerriers de profession, était destiné aux sorties, aux convois, aux combats extérieurs, tandis que l'autre devait uniquement servir à la garde des portes et des murailles. Le wazir Abou'l-Kasem-Abd-al-Malek était chargé des levées d'hommes, des approvisionnements, des distributions d'armes et de vivres ; l'un des plus vaillants chevaliers mores, Mouza-Aben-Abil-Gazan (Mousaÿ-Ebn-Aby'l-Gasan), commandait les opérations militaires. Etrange destinée de quelques noms propres ! Un Auguste (Au-

([1]) Plaine cultivée.

gustule) avait été le dernier empereur de Rome; un Constantin (Dracosès), le dernier empereur de Constantinople. Ce fut un Mouza qui défendit, contre les chrétiens d'Espagne, le dernier rempart de l'islam vaincu.

Pendant les premiers mois du siége, la situation des deux partis se soutint presque égale. Des convois de vivres, expédiés périodiquement de la *Serrania* (pays de montagnes) qui borde au nord, à l'est et au sud le territoire de Grenade, fournissaient à la consommation de la ville assiégée, de même que d'autres convois venus de l'Andalousie, de la Manche et des Castilles, approvisionnaient l'armée chrétienne. Chaque jour des défis étaient portés de la ville au camp, ou du camp à la ville; les guerriers des deux nations, semblables aux héros de l'Iliade, se livraient des combats singuliers, derniers vestiges des mœurs de cette chevaleresque époque; et, dans ses sorties fréquentes, chassant à coups de lance les fourrageurs ennemis, l'intrépide Mouza pénétrait souvent, avec sa cavalerie légère, jusqu'au milieu des tentes espagnoles. Pour mettre leurs ouvrages et leurs provisions à l'abri de ces hardis coups de main, les chrétiens élevèrent, non pas un camp retranché, mais une véritable ville, avec ses maisons, ses églises, ses hôpitaux, ses murs, ses fossés et ses tours, à laquelle ils donnèrent le nom de Santa-Fé (Sainte-Foi). La reine Isabelle, accompagnée d'une nombreuse suite de dames espagnoles, vint s'y réunir à son mari, et, dans ce poste militaire, devenu le siége de la double monarchie, les fêtes et les divertissements se succédaient comme à la cour de Tolède. Ces dispositions annonçaient, de la part des

rois chrétiens, une résolution inébranlable; les assiégés virent bien alors qu'il ne s'agissait plus d'un moment de privation, d'efforts et de courage, et que la lutte ne serait pas bornée à l'espace d'une saison. Le découragement augmenta lorsque des partis de troupes espagnoles, jetés dans la *Serrania*, coupèrent les convois de vivres, et détruisirent, par leurs ravages, les dernières ressources qu'offrissent les pays d'alentour. On prit alors une résolution désespérée comme la situation, celle d'attaquer, dans une sortie générale, la ville de Santa-Fé. Mais ce dernier effort d'un courage réduit à la témérité par le désespoir eut la plus fatale issue. Les troupes de hasard qui formaient l'infanterie lâchèrent pied, laissant la cavalerie, trop peu nombreuse, essayer seule l'assaut des retranchements ennemis. Repoussés dans leur attaque, poursuivis dans leur retraite, les Mores abandonnèrent aux chrétiens un grand nombre de prisonniers, toute leur artillerie de campagne, et jusqu'aux tours des *atalayas* (1), qu'occupèrent aussitôt les avant-postes d'archers espagnols. Dès ce moment la ville fut complétement investie, et les chrétiens, parvenus au pied des murailles, commencèrent à les battre en brèche sur tous les points d'attaque.

Quand elle se vit menacée de la famine et d'une prise d'assaut, la multitude enfermée dans Grenade demanda tumultueusement à ses chefs qu'ils la délivrassent de tant de calamités. Le Zaquir assembla de nouveau son conseil. Mouza seul soutint qu'on pou-

(1) *Al-Thalaya'h.* On appelait ainsi des sentinelles, ou guetteurs, placés en avant d'une ville, ou d'une armée, ou d'un district frontière, chargés de faire connaître, par des signaux de feu, les mouvements de l'ennemi.

vait encore se défendre, et qu'il ne fallait chercher de salut que dans le courage de ses guerriers; tout le reste fut d'avis d'implorer une capitulation. Les rois catholiques accordèrent d'abord une suspension d'armes, qu'assurèrent des otages livrés de part et d'autres, et pendant laquelle s'ouvrit, sur un terrain neutre, une conférence pour traiter de la reddition de Grenade. Le wazir Aboul-Kasem fut chargé des négociations pour la ville assiégée; Gonzalo de Cordova, pour la Castille; Fernando de Zafra tenait la plume comme secrétaire interprète. On convint que si, dans l'espace de deux mois, la place n'était pas secourue, le roi Zaquir remettrait aux Espagnols les deux palais ou forteresses, l'Alhamrâ et l'Albaycin, les tours, les bastions et les portes; que lui et les autres chefs des tribus musulmanes jureraient foi et hommage au roi de Castille, qui deviendrait roi et seigneur de Grenade; que tous les captifs chrétiens seraient mis en liberté sans rançon; que les captifs mores seraient également rendus libres, et que le territoire de Grenade deviendrait un lieu d'asile et de franchise pour les esclaves mores des autres provinces; que le roi Zaquir recevrait une dotation en terres dans les Alpuxarres; que les habitants de Grenade, même les chrétiens renégats, conserveraient l'entière possession de leurs biens, maisons, armes et chevaux; qu'ils rendraient seulement les armes à feu; qu'ils conserveraient aussi leurs coutumes, usages, langue et habillements, ainsi que la jouissance exclusive de leurs mosquées, et la liberté absolue de leur culte, sans empêchements publics ou secrets; qu'ils seraient régis par leurs lois et jugés par

leurs kadys, lesquels serviraient de conseillers aux gouverneurs espagnols; qu'enfin ils paieraient désormais au roi de Castille les impôts et taxes qu'ils payaient actuellement au roi de Grenade, et qu'ils seraient même exempts de toute redevance pendant les trois premières années. Cette convention fut signée par les plénipotentiaires le 25 novembre 1491 (22 de la lune de Mouharram 897) (1).

Quand elle fut connue à Grenade, une tristesse universelle, inexprimable, se répandit sur la malheureuse cité. A cette époque, et surtout parmi les races orientales, il y avait encore des deuils de nations. L'on n'entendait de toutes parts que les pleurs des femmes, les lamentations des vieillards, les imprécations des guerriers, et cette même foule qui naguère exigeait qu'on la délivrât des tourments de la faim et des horreurs d'une prise d'assaut, accusant ses chefs de trahison, d'apostasie, voulait s'ensevelir sous les ruines de ses temples et de ses remparts. Le vaillant Mouza profita de cette disposition du peuple pour renouveler, dans le divan, ses belliqueuses exhortations : « Laissez, lui font dire les derniers historiens de Grenade, laissez les regrets aux enfants et aux femmes. Montrons-nous hommes, en versant, non des larmes, mais notre sang jusqu'à la dernière goutte. Je me mets à votre tête pour aller chercher sur le champ de bataille, ou notre indépendance, ou une mort glorieuse. Ne vaut-il pas mieux être

(1) Le texte entier de cette capitulation, en 55 articles, se trouve dans la *Historia de Granada* de Francisco Bermudez de Pedraza, et, traduit en français, dans les pièces justificatives du premier volume de l'*Histoire des Mores mudejares*, par M. de Circourt.

compté parmi ceux qui moururent en défendant leur patrie, que parmi ceux qui assistèrent à sa dernière heure?... Si vous pensez que les chrétiens seront fidèles à leurs promesses, et que vous trouverez dans leur roi un vainqueur aussi généreux que favorisé de la fortune, détrompez-vous. Ils ont soif de notre sang, et s'en abreuveront. Toutefois, la mort est le moindre des maux qui nous menacent. Le pillage de nos demeures, la profanation de nos mosquées, les violences exercées sur nos femmes, nos sœurs et nos filles, l'oppression, l'iniquité, l'intolérance cruelle et ses brasiers ardents, voilà le sort promis aux lâches qui craignent un trépas glorieux; car pour moi, j'en jure par Allah, je saurai bien m'y soustraire. » Il sortit, en effet, n'étant point écouté, quitta la ville et disparut.

Loin de s'échauffer à ces nobles paroles, le Zaquir, craignant une émeute et la vengeance populaire, fit avertir aussitôt les rois catholiques qu'il renonçait au bénéfice du délai fixé, et qu'il offrait la remise immédiate de Grenade. En même temps, il fit partir sa famille et ses trésors pour les Alpuxarres, où la ville et le district de Purchena lui étaient concédés; puis, dès le lendemain, il se rendit lui-même au camp des chrétiens pour présenter à leur roi les clés de sa capitale. Ferdinand s'était avancé à sa rencontre; le Zaquir, dont l'escorte avait mis pied à terre, lui baisa la main droite, en disant : « Nous sommes à toi, roi puissant et glorieux; nous te livrons cette ville et ce royaume, puisque Allah le veut ainsi, dans la confiance que tu n'useras de ton triomphe qu'avec clémence et générosité. » Après cette entrevue, le roi dépossédé prit le chemin des

montagnes, sans vouloir retourner à la ville qui ne lui appartenait plus. On dit qu'arrivé sur la hauteur de Padul, appelée depuis le *Soupir du More*, d'où il pouvait voir pour la dernière fois sa chère Grenade, il se retourna et versa des larmes amères. « Pleure-la en femme, lui dit l'altière Zorayah, puisque tu n'as pas su la défendre en homme. » — « Et prends garde, seigneur, ajouta son ministre pour le consoler, que la grande adversité rend les hommes aussi fameux que la grande fortune [1]. »

Les Espagnols avaient occupé sur-le-champ les remparts et les forts ; le jour des Rois, 6 janvier 1492, tandis que les musulmans, loin d'apporter aux vainqueurs d'avilissants hommages, pleuraient, enfermés dans leurs maisons, le dernier jour de Grenade et de l'islam, l'armée chrétienne faisait dans la ville rendue son entrée triomphale. Entourés d'une grande pompe militaire, mais au milieu d'une complète solitude, les rois catholiques allèrent prendre possession du palais de l'Alhamrâ, où fut arboré l'étendard royal de Castille. C'est là qu'ils reçurent, peu de jours après, le Génois Christophe Colomb, qui, dans la même année, — 1492 allait donner à l'Espagne un nouveau monde.

On dit que les Espagnols luttèrent huit cents ans contre les Mores ; il faudrait dire, au rebours, que les

(1) Plus d'un an avant cette époque, le Zagal, après avoir vendu ses propriétés à la reine de Castille moyennant cinq millions de maravédis, était passé en Afrique. Le Zaquir imita son oncle et compétiteur ; peu après la remise de Grenade, il vendit aux rois catholiques ses domaines des Alpuxarres pour quatre-vingt mille ducats d'or, et se retira à la cour de Fez. Il y périt dans une bataille, en défendant le trône de l'émyr Mouley-Ahmet-ben-Meryny, lui qui n'avait pas su mourir sur les tours de son Alhamrâ.

Mores luttèrent huit cents ans contre les Espagnols. En deux années, les Arabes avaient fait la conquête de l'Espagne; il fallut huit siècles pour la reprendre à leurs descendants dégénérés. « Loué soit Dieu, qui élève et humilie les rois, qui donne le pouvoir et la grandeur, ou l'abaissement et la pauvreté, suivant sa volonté divine, et en accomplissement de la justice éternelle! »

J'aurais voulu, dans le cours de cette histoire, joindre toujours le millésime de l'hégire à celui de l'ère chrétienne. Mais les musulmans se sont obstinés à compter par années lunaires, pour obéir au Koran :... « Il a réglé les phases de la lune; elles servent à partager le temps et à compter les années... Le nombre des mois est de douze devant Dieu... » De sorte qu'ils ont cessé d'intercaler un mois tous les trois ans, comme faisaient anciennement les Arabes et les Juifs pour ramener les années lunaires aux années solaires. Ainsi l'année musulmane commence à d'autres époques que les nôtres, enjambant de la fin de l'une au commencement de la suivante. Pour fixer la double date, il aurait donc fallu savoir, chose impossible, non-seulement l'année, mais encore le mois et le jour où chaque événement s'était passé, afin d'établir la concordance entre les computs chrétien et musulman. Masdeu a consacré tout un volume à dresser une table de la réduction des années de l'hégire (*Reduccion de las egiras*) pour l'époque de l'occupation de l'Espagne par les Arabes et les Mores. On peut la consulter. Mais si l'on se contente d'un calcul approximatif, il suffit d'abord de retrancher du millésime chrétien les 622 années environ qui ont précédé l'hégire; et puis, l'année musulmane étant plus courte que la nôtre d'environ onze jours, d'ajouter une année sur trente-trois, pour le temps compris entre l'hégire et l'année de l'ère chrétienne où l'événement s'est passé. Veut-on, par exemple, indiquer l'année de l'hégire où saint Ferdinand a pris Séville, qui est l'année 1248 des chrétiens? il faut d'abord retrancher du chiffre 1248 le chiffre 622, ce qui laisse 626; puis ajouter une année par trente-trois, de 622 à 1248, ou dix-neuf années environ, ce qui fixe à l'année de l'hégire 645 la prise de Séville par saint Ferdinand.

CHAPITRE VII.

APPENDICE.

Histoire des Morisques (de 1492 à 1614).

L'histoire des musulmans d'Espagne, comme nation indépendante et distincte, finit à la prise de Grenade. Cependant, pour la rendre complète, entière, il convient de l'étendre au delà de cette conquête finale des chrétiens, et de suivre encore le peuple vaincu dans sa fusion forcée avec le peuple vainqueur, jusqu'à son expulsion totale de la contrée.

Ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, la capitulation accordée à Grenade par les rois catholiques, mettait les musulmans d'Espagne, devenus sujets des chrétiens, précisément dans la position où les capitulations accordées par Thâryk et Mouza, lors de la première conquête, avaient mis les Goths et les Ibères chrétiens, devenus sujets des Arabes. Les vaincus devaient aussi conserver indéfiniment, outre la

paisible possession de leurs propriétés et le libre exercice de leurs industries, l'entière liberté de leur culte dans les temples publics et les demeures privées, et de plus, leurs lois, leurs juges, leurs coutumes, leurs costumes nationaux et la langue de leur race. Mais le fanatisme des Espagnols ne promettait point, comme la tolérance des Arabes, que ces concessions seraient religieusement accomplies, bien que formulées dans un traité solennel. On a déjà vu précédemment qu'après la prise de Tolède, au mépris des plus formelles conventions, les Castillans s'étaient violemment emparés des mosquées pour les convertir en églises. Les Mores de Grenade pouvaient-ils espérer plus de bonne foi, de justice et de modération des rois catholiques, de ces souverains que dirigeaient leurs confesseurs dans la politique comme dans le salut, qui eurent pour premier ministre un moine devenu cardinal, et pour grand inquisiteur un Torquemada, cet implacable bourreau dont les excès sanguinaires furent blâmés même par la cour de Rome, même par Alexandre Borgia? A peine établis dans l'Alhamrâ, le premier acte d'Isabelle et de Ferdinand avait été ce fameux décret du 30 mars 1492 qui ordonnait l'expulsion totale des juifs, décret dont l'exécution rigoureuse enleva de leurs états plus de cinquante mille familles industrieuses et opulentes [1]. Ce n'était pas promettre une longue paix aux musulmans, plus détestés encore que les juifs, puisque la haine nationale s'unissait contre eux à la haine religieuse. Le zèle des rois catholiques s'exerça d'abord

[1] Huit cent mille personnes, selon le jésuite Mariana.

par les moyens ordinaires de prosélytisme. On envoya des prédicateurs parmi les Mores, comme on envoyait des missionnaires parmi les Indiens de l'Amérique; mais les conversions n'étant ni plus nombreuses, ni plus sincères, les apôtres du royaume de Grenade, comme ceux du Nouveau-Monde, appelèrent bientôt à leur aide le bras séculier.

Ce fut dans l'année 1499 que les persé- — 1499
cutions commencèrent. L'archevêque primat de Tolède, le célèbre Fray Francisco Ximenez de Cisneros, vint se réunir à l'archevêque de Grenade, Fray Fernando de Talavera, pour triompher de l'obstination musulmane. Ils s'attachaient principalement à catéchiser les alfaquis, espérant par les bergers gagner tout le troupeau. Mais comme ils n'obtenaient pas plus de succès que de simples moines, et qu'ils n'osaient violer ouvertement la capitulation si récente, le plus impatient des deux prélats, celui qui disait : « Si l'on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. » Ximenez, enfin, imagina, dans son dépit, un moyen détourné d'ouvrir la voie de la violence et des supplices. Ce fut de revendiquer, comme appartenant à l'Eglise, tous ceux qui descendaient d'anciens chrétiens devenus musulmans, et qu'on nommait *Elchès*. A ceux-là on voulut imposer, par force, le baptême. Mais ils n'étaient pas moins zélés musulmans que les autres. Leur refus obstiné de se soumettre à cette exigence, et les persécutions dont ils furent l'objet, excitèrent, dans le quartier de l'Albaycin, une violente émeute. Les mutins assiégèrent Ximenez dans le palais de l'archevêché, et le comte de Tendilla, gouverneur

de Grenade, ne put dégager le prélat qu'en employant des troupes et de l'artillerie. Les rois catholiques surent mettre à profit ce tumulte populaire, promptement réprimé. Etendant sur toute la race la punition du délit de quelques-uns, ils envoyèrent aussitôt des juges chargés de poursuivre les coupables avec la dernière rigueur, d'employer contre eux et leurs complices l'emprisonnement, la torture, le bûcher, et d'offrir en même temps le pardon à tous ceux qui se feraient chrétiens. Des présents même, et certains avantages furent offerts aux nouveaux prosélytes. Cette mesure réussit, du moins en apparence. Trop faibles pour résister ouvertement, les Mores de Grenade, auxquels on présentait l'alternative des supplices ou des récompenses, durent se soumettre à ces conversions forcées. Ils laissèrent changer leurs mosquées en églises, et reçurent, avec le baptême, de nouveaux noms empruntés au calendrier de Rome. « Le succès fut si grand et si prompt, dit Fléchier ([1]), qu'en peu de jours, il y eut près de quatre mille Mores qui demandèrent le baptême. L'archevêque de Tolède le leur donna par aspersion, ne le pouvant faire commodément par infusion, selon la pratique ordinaire de l'Eglise. Ce jour, qui fut le 18 décembre de l'an 1499, a depuis été solennisé par les diocèses de Tolède et de Grenade. »

On put étendre aisément aux villages de la plaine la soumission et les conversions simulées. Mais les pays de montagnes ne montrèrent pas la même obéissance. Là, les colons chrétiens n'avaient point pénétré, et les

([1]) Histoire du cardinal Ximenez, livre I.

Mores, qui s'y étaient réfugiés en grand nombre depuis la conquête, vivant sans communication avec les Espagnols, étaient restés à peu-près insoumis. Les prédications ne furent point écoutées, les promesses n'eurent pas plus de succès, et dès qu'on adjoignit aux missionnaires les familiers de l'inquisition, la résistance armée, que les Espagnols nommèrent révolte, éclata presque simultanément sur plusieurs districts. Elle prit naissance dans les Alpuxarres, où les — 1500
insurgés se rendirent facilement maîtres des points fortifiés qu'occupaient de petites garnisons espagnoles disséminées dans le pays. Ce mouvement parut si grave, que, pour le réprimer dès son origine, le roi Ferdinand vint de Séville à la tête d'une armée formidable, et marcha lui-même contre ces indociles catéchumènes. Quand ils se virent cernés dans leur asile, et sommés de se rendre, le courage leur manqua pour une résistance sans espoir. Ils déposèrent les armes, rendirent les forts qu'ils avaient occupés, s'engagèrent à payer au roi une amende de 50,000 ducats en deux ans, livrèrent des otages, et finalement, comme leurs frères de la plaine, se laissèrent imposer le baptême.

Au moment où la révolte était ainsi comprimée dans les Alpuxarres, elle éclatait, pour les mêmes — 1501
motifs, dans la *Serrania de Ronda*, et s'étendait rapidement à la *Sierra-Bermeja* [1]. Un corps de troupes espagnoles, commandé par don Alonzo de Aguilar, frère aîné de Gonzalve de Cordoue, ayant voulu pénétrer, à

[1] On appelle *sierra* (scie) une chaîne de montagnes, et celle-ci *Bermeja* (vermeille) à cause de la couleur rose et dorée que lui donnent le lever et le coucher du soleil.

la poursuite des rebelles, dans les rochers escarpés qui leur servaient de retraite, y fut presque entièrement anéanti. A la nouvelle de ce désastre, Ferdinand, qui rentrait à Grenade après la pacification des Alpuxarres, conduisit aussitôt son armée contre les montagnards de Ronda. L'attaque, dans ces âpres contrées, était si difficile, qu'il dut se borner à leur interdire l'accès des lieux cultivés. Après quelques mois de cette espèce de blocus, les Mores, réduits par la famine, envoyèrent des députés au roi pour traiter de leur soumission. Il fut convenu que ceux d'entre eux qui voudraient passer en Afrique, pourraient librement sortir du royaume, en payant une sorte de rançon fixée à dix doblas par tête, et que les autres embrasseraient la foi chrétienne. Cette capitulation, qu'adoptèrent un peu plus tard les révoltés de la *Sierra-Bermeja*, fut exécutée fidèlement. Les catholiques souverains de Castille et d'Aragon eussent désiré, par ce moyen, purger tout le royaume d'une race mal soumise, plus mal convertie et facilement relaps. « Il serait plus convenable, disait Ferdinand, pour le service de Dieu et pour le mien, qu'ils sortissent Mores de mon royaume que d'y demeurer chrétiens comme ils sont. » Mais, dans ces pays pauvres, le nombre fut très-petit des musulmans qui purent acheter leur expatriation, et la masse feignit d'adopter la foi qui lui était imposée. Après cette double expédition, les rois catholiques ren-
1502 — dirent un décret qui expulsait tous les musulmans des provinces d'Andalousie et de Castille, sous peine d'être faits esclaves, marqués au front [1], et traî-

[1] On leur imprimait sur le front, avec un fer rouge, une *S* et la figure d'un clou, ce qui signifiait en espagnol (*es-clavo*) le mot esclave.

nant la chaîne. Un délai de trois mois fut accordé à tous les Mores qui n'avaient point encore reçu le baptême, pour se décider entre le départ et l'abjuration. C'est à ces anciens sectateurs du Koran, convertis par le glaive à l'Evangile, que fut donné le nom de *Morisques* (*Moriscos*), nom qu'ont aussi porté leurs descendants, en opposition à celui de *vieux chrétiens* (*cristianos viejos*), réservé aux Espagnols qui, n'ayant point cette tache originelle, pouvaient faire la preuve de ce qu'on nommait *pureté de sang* (*limpieza de sangre*).

A la mort d'Isabelle (1504), il n'y avait plus de musulmans en Espagne, si ce n'est quelques-uns dans le royaume de Valence, l'Aragon maritime et la Catalogne. Ceux-là vécurent en paix jusqu'à la mort de Ferdinand (1516), et sous la régence de Charles-Quint pour sa mère Jeanne la Folle. Mais, pendant les guerres civiles dont fut agité l'espèce d'interrègne où l'absence du jeune roi laissa l'Espagne, tandis qu'il poursuivait la couronne impériale, les confédérés (*hermanados*) de Valence voulurent obliger les Mores de cette province à embrasser le christianisme, en rendant contre eux des — 1522
édits semblables à celui des rois catholiques contre les Mores d'Andalousie. A son retour, Charles-Quint confirma ces édits par une çédule royale du 4 avril 1525. Il ordonna que, dans le cours d'une année, tous — 1525
les mahométans qui habitaient encore les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne abjurassent leur croyance, ou sortissent de la Péninsule, et que ceux qui préféreraient l'exil au baptême, fussent conduits en chaîne (*recua*), c'est-à-dire attachés l'un à l'autre comme des bêtes de somme, non sur le rivage de la Méditerra-

née, mais à l'extrémité de la Galice, pour être embarqués au port de la Corogne. Cette mesure rigoureuse, dès longtemps conseillée à Charles-Quint par son ancien précepteur, Florent d'Utrecht, devenu le pape Adrien VI, lui fut instamment demandée par Clément VII. On accusait déjà les Mores du littoral d'entretenir de secrètes relations avec les musulmans d'Afrique et de Constantinople, pour les tenir au courant de tous les événements qui se passaient, et de tous les projets qui se formaient dans la chrétienté. A l'expiration du délai, un assez grand nombre de zélés sectateurs de l'islam, réunis dans le royaume de Valence où s'étaient réfugiés ceux d'Andalousie, essayèrent de résister aux exécuteurs du décret royal, qui venaient les arracher à leurs foyers. Ils se défendirent quelque temps avec courage dans la *sierra* de Espadan. Mais attaqués par des forces supérieures, qui leur faisaient une guerre sans merci, à feu et à sang, ils furent pourchassés de retraite en retraite, obligés enfin de rendre les armes et de se livrer à dis-
1526 — crétion. A la fin de l'année 1526, il ne restait pas un seul musulman dans la Péninsule entière, et l'on pouvait dire proverbialement, parlant d'une chose introuvable : « C'est chercher Mahomet en Espagne. » (*Es buscar a Mahoma en España.*)

Des populations converties par décrets royaux, des hommes qui n'avaient eu le choix qu'entre la chaîne de l'esclave ou le baptême du chrétien, ne pouvaient avoir embrassé leur nouveau culte avec une foi bien vive et bien sincère [1]. Les Morisques n'étaient chrétiens que

[1] On les baptisait par troupes, par maisons, et ils disaient après la cérémonie : « Loué soit Allah ! aucune goutte d'eau n'a souillé ma tête. »

de nom; demeurés musulmans au fond du cœur, ils pratiquaient en secret la religion de leurs pères. A l'attachement que donnent pour les croyances nationales la tradition, l'habitude et l'exemple, se joignait celui non moins puissant qu'ajoute la persécution. Vainement la terrible inquisition, qui avait atteint, par les progrès du protestantisme en Europe et la nécessité d'en préserver l'Espagne, sa plus redoutable puissance, exerçait-elle contre eux toute la vigilance de ses espions, toute la cruauté de ses bourreaux (1); elle n'obtenait que des démonstrations extérieures, avec plus de prudence et de mystère pour les pratiques condamnées. Pressé par les importunités du clergé espagnol, Charles-Quint, en 1526, avait bien rendu contre les Morisques un édit général, confirmé par l'impératrice régente, quatre ans plus tard. Mais cet édit ne reçut jamais d'exécution; Charles-Quint en fit payer la suspension par les Morisques 150,000 ducats d'or, qu'il employa à l'érection de ce palais florentin, encore inachevé, qui, semblable à un conquérant brutal, s'installa au centre du palais d'Aben-al-Hamar, broyant sous sa lourde masse les délicates et fragiles constructions des Arabes (2). L'Eglise ne put donc exercer, pendant le règne de l'empereur, que des poursuites individuelles; elle fit des procès, obtint des amendes et des confiscations. Mais, lorsque Philippe II fut monté sur le trône (1556), l'inquisition renouvela ses plaintes, et le roi, qu'elle dominait, se laissa facilement imposer l'accomplissement des mesures ordonnées déjà par son père.

(1) Voir l'*Histoire critique de l'Inquisition*, par Llorente, tome I, chap. 12.

(2) Voir au second volume de mes *Musées d'Europe* (Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique), l'article *Alhambra*.

Une *junte,* ou commission, composée de généraux, de prélats et de jurisconsultes, fut convoquée à Madrid, en 1566, pour proposer les moyens d'opérer la réforme des Morisques, ce qu'on nommait *el remedio de los Moriscos.* La *consulte* de cette *junte,* convertie en *pragmatique* par Philippe II, renfermait les dispositions suivantes :

1° Dans le délai de trois ans, tous les Morisques devront apprendre la langue castillane ; passé ce délai, aucun d'eux ne pourra parler, lire ou écrire en arabe, publiquement ou secrètement. Tous les contrats écrits en cette langue seront nuls ; tous les livres arabes seront recueillis et brûlés. 2° Les Morisques devront quitter les vêtements naguère en usage parmi les Mores, pour s'habiller comme les chrétiens, et leurs femmes devront sortir sans voile, le visage découvert. 3° Dans leurs mariages, veillées et fêtes de toute espèce, ils devront s'abstenir des cérémonies et réjouissances en usage chez leurs ancêtres, ainsi que des danses et chants nationaux (*leilas y zambras*). Les portes de leurs maisons resteront ouvertes les vendredis et jours de fêtes mahométanes. 4° Ils quitteront les noms et surnoms moresques, pour prendre des noms chrétiens. 5° Ni eux, ni leurs femmes, ni personne de leur famille, ne pourront se baigner à l'avenir, et les bains seront détruits dans toutes les maisons [1]. 6° Enfin, ils ne pourront plus avoir d'esclaves nègres (*Gacis*, esclaves baptisés) ; ceux-ci quitteront le royaume de Grenade.

Les prédictions de Mouza, le dernier défenseur de l'islam, étaient accomplies.

[1] Les bains, disaient leurs ennemis, ne sont qu'un prétexte pour les ablutions prescrites par Mahomet.

La pragmatique de Philippe II, qui consacrait ces dispositions tyranniques, avait été délibérée dans le plus grand secret. Lorsqu'elle fut tout à coup publiée à Grenade et dans toutes les provinces où les Morisques résidaient dispersés, la plus profonde consternation frappa ce malheureux peuple de vaincus. Blessés dans tout ce que les hommes ont de plus cher, condamnés à l'humiliation la plus dégradante, foulés aux pieds sous la plus inique oppression, ils se voyaient arracher à la fois les souvenirs de la patrie et de la religion, leur langue, leurs noms, leurs costumes, leurs usages, et toute indépendance, même celle du foyer domestique. C'était trop exiger d'un seul coup. Après le premier moment de stupeur, les Morisques vivant dans les *sierras*, ou hors de l'Andalousie, envoyèrent secrètement des députés à Grenade, pour se concerter avec ceux de cette ville sur le parti qu'ils avaient à prendre. On résolut d'employer, en premier lieu, le moyen des remontrances, qui, jointes à beaucoup d'or, avaient suffi deux fois pour arrêter l'effet des édits de Charles-Quint. Elles furent adressées d'abord aux autorités de Grenade, pour être transmises au roi, que devaient éclairer en même temps les rapports de ses délégués [1]. Cette première tentative étant restée sans succès, les Morisques envoyèrent directement leurs suppliques à Philippe II. Mais ce monarque, inflexible autant que dévot, loin de rapporter son décret, loin de consentir à quelque adoucissement, à quelque

[1] On trouvera, à la fin de ce volume (note IV), le curieux discours que don Diego Hurtado de Mendoza met dans la bouche du vieillard Francisco Nuñez Muley, s'adressant au président de l'audience de Grenade. C'est un morceau plein d'intérêt, et complet sur la question.

remise, ordonna qu'il fût exécuté sans pitié ni retard. Après les avis donnés par les curés des paroisses à leurs ouailles, l'inquisition commença ses poursuites, et requit l'autorité laïque de prêter main forte aux ordres du roi, aux ordres de Dieu. Alors les persécutions furent poussées avec la dernière rigueur. Les chefs de famille étaient jetés en prison, les maisons envahies, les bains détruits ; on dépouillait les hommes de leurs habits nationaux, on insultait dans la rue les femmes voilées ; enfin, les enfants étaient arrachés à leurs pères, et conduits par force dans les écoles où s'enseignait la langue castillane [1].

Les députés des diverses peuplades moresques se
1567 — réunirent de nouveau, tant à Grenade même que dans les Alpuxarres, et résolurent de se soustraire, par une résistance désespérée, à cette intolérable oppression. La révolte des Flandres, qui venait d'éclater,

[1] Lorsqu'on voit, en cette occasion comme en toute autre, la déloyale, odieuse et effrontée tyrannie des Charles-Quint et des Philippe II, l'on n'est plus surpris d'entendre, dès leur époque, prédire la chute des rois et l'avénement de la république. « Parce que je désire, dit Antonio Perez, la conservation des rois, je désire que les rois se maintiennent dans les limites permises. Ceci n'est pas de moi, quoique d'aussi honorables désirs ne puissent déshonorer personne, mais d'un grave conseiller qui dit au roi don Philippe II, en voyant dans diverses occasions qu'il marchait vers la licence du pouvoir absolu : Seigneur, tempérez-vous ; reconnaissez Dieu sur la terre comme au ciel, afin qu'il ne se lasse pas des monarchies, et ne les brise pas toutes, outré de l'abus du pouvoir humain. Car le Dieu du ciel est un Dieu très-jaloux, qui ne veut souffrir de compagnon en aucune chose. » Le même conseiller me disait à moi en particulier : « Seigneur Antonio, je crains beaucoup, si les hommes ne se modèrent pas, et s'ils continuent à se faire dieux sur la terre, que Dieu ne se fatigue des monarchies, ne les bouleverse, et ne donne une autre forme au monde. » (*Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet, page 415.)

devait, en occupant au loin les armes de Philippe, favoriser leur propre révolte, et avec l'aide des secours que ne pouvaient manquer de leur fournir les musulmans d'Afrique, ils parviendraient peut-être à chasser de l'Alhamrâ des maîtres détestés. Dans cet espoir, tout se prépare, tout s'organise, avec secret, prudence, accord et résolution. On envoie des émissaires aux souverains de Fez, d'Alger et de Tunis; on visite tous les districts montagneux pour choisir et désigner les lieux propres à la défense ou à la retraite; on rassemble des provisions, on fourbit des armes, et, pour que rien ne manque à l'heure du soulèvement, on désigne un chef à l'avance. Le choix des conjurés se porta sur un jeune homme qui s'appelait don Fernando de Valor parmi les Espagnols, Aben-Houméyah parmi les siens, et qui passait pour un descendant des khalyfes omméyades. Sa grande fortune, son courage éprouvé, son nom surtout, si propre à rallier et à séduire les descendants des Arabes, décidèrent l'élection d'Aben-Houméyah. Il fut sacré roi par un alfaqui, dans une assemblée générale des chefs, avec les cérémonies usitées pour le couronnement des anciens émyrs de Grenade. Tant de choses s'étaient faites avec un tel mystère, et le secret avait été si merveilleusement gardé par tout un peuple, que les Espagnols ne conçurent aucun soupçon du complot qui se tramait au milieu d'eux. Enfin, au moment fixé, — 1568 pendant la nuit de Noël 1568, Aben-Houméyah s'empara de la petite ville de Cadiar, située au cœur des Alpuxarres, entre Grenade et la mer. Ce point était le centre de l'insurrection, qui, rayonnant à l'entour, s'étendit aussitôt dans la Serrania tout entière. Partout les garnisons

espagnoles furent égorgées, et les églises livrées aux flammes. Ce fut à la lueur de ces incendies, se propageant comme des signaux de feu, que les chrétiens virent tout à coup renaître un peuple, qui, après quatre-vingts ans d'abaissement et de mutilation, retrouvait à la fois ses armes, ses costumes, son nom, son culte, ses prêtres et ses rois.

Peu s'en fallut qu'à la même heure il ne retrouvât aussi sa capitale. Quelques braves, de ceux qu'on appelait *monfis*, et qui vivaient en partisans, en bandits, dans les montagnes, conduits par un certain Aben-Farax (Ebn-al-Faradj), pénétrèrent dans Grenade pour soulever la population moresque et enlever l'Albaycin. Mais la crue subite des neiges ayant arrêté les renforts qu'ils attendaient, ce coup hardi manqua. Après avoir jeté l'épouvante parmi les Espagnols surpris, Aben-Farax fut contraint de regagner les montagnes.

Le marquis de Mondéjar, gouverneur de la province, se hâta de réunir quelques troupes pour couvrir Grenade et tenter la soumission des rebelles. De son côté, Aben-Houméyah préparait avec intelligence, avec activité, tous les moyens de résistance. Il avait envoyé son frère en Afrique et à Constantinople, pour annoncer le soulèvement des Morisques, et demander de prompts secours; il avait distribué les commandements et les emplois de son petit royaume de manière à compromettre dans la rébellion les plus influents de ses compatriotes; enfin il avait pourvu à la défense des places fortes que les Espagnols, pris à l'improviste, avaient partout abandonnées ou rendues. Il est sans doute inutile d'entrer dans les détails minutieux de sa lutte

avec le marquis de Mondéjar, dans le récit des combats, des rencontres et des stratagèmes. Le pays était tout à fait favorable à une guerre défensive. Aussi, les Espagnols pouvaient emporter et occuper les places; leurs adversaires conservaient les rochers et les cavernes. Atteints dans leurs retraites, les Morisques savaient échapper en se dispersant, pour se réunir aussitôt sur un autre point, et souvent ils trouvaient l'occasion d'écraser, presque sans péril, quelque troupe ennemie attirée dans une embuscade. Tout le peuple soulevé prenait part à cette espèce de guerre qu'ont renouvelée, de nos jours, les *guerrillas* de Mina et de l'Empecinado; les femmes elles-mêmes, comme celles des anciens Arabes, combattaient vaillamment à côté de leurs maris et de leurs frères. Mondéjar, qui avait désapprouvé les rigueurs de la pragmatique, espérait toujours ramener les rebelles par l'offre du pardon. Il obtint même quelques soumissions partielles; mais ni ses promesses conciliantes, ni ses opérations militaires, ne purent entamer sérieusement l'insurrection. Aben-Houméyah, au contraire, étendait et fortifiait chaque jour son parti. Les chrétiens de Grenade, mécontents de leur gouverneur, qu'ils accusaient de faiblesse et de générosité mal placée, demandèrent au roi qu'on lui substituât, pour général des troupes, le marquis de Velez, gouverneur de Murcie. Celui-ci venait d'arrêter les Morisques au passage de la rivière d'Alméria, les empêchant ainsi de pénétrer, d'une part, jusqu'au rivage de la mer, pour donner entrée aux Africains, d'une autre part, dans le pays de Valence, pour soulever leurs frères de cette province. Philippe divisa le commandement entre les deux gouverneurs, pour

qu'ils prissent les révoltés en face et à revers; mais leurs opérations, mal combinées entre elles, échouèrent également devant l'âpreté du terrain et la vaillante obstination des assiégés.

Cette guerre traînait en longueur. La révolte, qu'une descente des Turcs ou des Berbères eût rendue redoutable, pouvait s'étendre dans les provinces limitrophes, et ce grave embarras, au sein de son royaume, gênait tous les projets de Philippe. Il chargea son frère naturel, don Juan d'Autriche, que n'avait point encore immortalisé la victoire de Lépante, de conduire, comme vice-roi de Grenade, cette guerre difficile. Mais l'ombrageux monarque, auquel son jeune frère inspirait plus de défiance que d'affection, semblait vouloir lui ôter en même temps tous les moyens de succès. Il lui confiait des pouvoirs illimités, mais don Juan ne pouvait en user qu'avec l'approbation d'un conseil formé par le roi; et, pour les opérations militaires, Philippe ne donnait au prince rien de plus que les troupes de Mondéjar et de Velez, déjà reconnues insuffisantes. En arrivant à Grenade, don Juan dut se borner à mettre cette ville en état de défense, et à prévenir, par une surveillance assidue, toute surprise et tout soulèvement. Cependant, les progrès d'Aben-Houméyah, qui gagnait sans cesse du terrain sur les troupes royales, et propageait l'insurrection devant lui, causaient les plus vives alarmes. On craignait surtout que les Morisques de Grenade, tramant quelque complot avec les émissaires d'Aben-Houméyah, ne lui livrassent le quartier de l'Albaycin, qu'ils habitaient. Pour s'ôter cette crainte et prévenir la possibilité d'une trahison, Philippe II ordonna que toute cette

population, jusque-là soumise, fût déportée en masse dans les Castilles et les Algarves, et cet ordre tyrannique fut exécuté avec une incroyable barbarie. Les Morisques de Grenade, appelés en assemblées de paroisses comme pour recevoir communication de quelque avis du gouvernement, furent arrêtés dans les églises, qu'on ferma sur eux, puis attachés en chaînes, la corde au cou, et, sans plus de forme ni de délai, traînés, au milieu d'une haie de soldats, dans l'intérieur de l'Espagne. Ceux qui purent échapper à cet infâme guet-apens rejoignirent les révoltés des Alpuxarres; la plupart des autres périrent en route, de faim, de fatigue, de mauvais traitements; et ceux, en petit nombre, qui survécurent, furent vendus comme esclaves par leurs gardiens. — 1569

Cette horrible exécution de l'ordre royal jeta dans le parti de la révolte presque tous les villages de la plaine, dont les habitants, craignant le même sort, s'enfuirent aux montagnes. Aben-Houméyah reçut en même temps des renforts de l'Afrique; non, toutefois, que les deys d'Alger et de Tunis, qui se faisaient alors une guerre acharnée, eussent accompli leurs promesses; mais des bandes de Berbères et de Turcs étaient venues servir en volontaires dans sa petite armée. Il recevait aussi, par des bateaux qui échappaient à la flotte espagnole, d'abondantes provisions de guerre et de bouche. Avec ces secours, il put prendre résolument l'offensive, et attaquer dans son camp le marquis de Velez, qui était venu se porter à Adra pour lui couper toute communication avec la mer. Bloqué lui-même par les Morisques, abandonné de ses soldats que les privations avaient fait mu-

tiner, Velez dut quitter cette position, et laisser Aben-Houméyah maître des montagnes et du rivage.

Le succès divise autant que le danger rapproche, et ces avantages, comme il arrive d'habitude, jetèrent la dissension parmi ceux qui les avaient remportés. On revit encore, dans les débris lointains du peuple arabe, les querelles de races et de familles qui jadis avaient causé sa ruine. Paré du titre de roi, Aben-Houméyah traitait ses soldats en sujets; et ceux-ci, ses égaux la veille, l'accusaient de tyrannie et d'avarice. On lui reprochait de donner tous les emplois à ses parents, de s'attribuer une trop large part dans le butin. A la faveur du mécontentement et des plaintes, une conjuration s'ourdit dans l'ombre; Aben-Houméyah, surpris, périt étranglé, et le chef des asssassins, Aben-Abó, fut proclamé tumultueusement. Toutefois, ce changement de général n'arrêta point le succès des insurgés. Aben-Abó, entreprenant et brave, continua d'étendre leur domaine, en allumant de proche en proche l'insurrection. Il jeta dans la plaine des partis de maraudeurs qui allaient faire du butin jusqu'aux portes de Grenade, et s'empara de la petite ville de Galera, place forte, dont il fit aussitôt le centre de ses opérations, et que le marquis de Velez essaya vainement de reprendre à l'assaut.

Tous ces événements rendirent de plus en plus vives les remontrances que don Juan d'Autriche ne cessait d'adresser à Philippe II. Il lui reprocha même d'avoir voulu le sacrifier en lui confiant une guerre sans gloire, sans éclat, sans espoir de succès. Philippe, qui venait d'assembler à Cordoue les cortès du royaume pour leur demander des troupes et de l'argent, se rendit enfin

aux pressantes sollicitations de son frère, ou plutôt à l'évidente nécessité d'étouffer promptement une si opiniâtre rébellion. Il envoya successivement d'importants renforts à Grenade, où de nombreux volontaires se rendaient aussi comme à la croisade, et il vint lui-même habiter Séville, pour hâter par sa présence la soumission des révoltés. Aussitôt qu'il se vit à la tête de forces respectables, don Juan commença l'attaque avec vivacité. Il chassa les Morisques devant lui, déblaya la plaine, emporta Guéjar, puis Galera, qu'il punit de sa résistance héroïque par le massacre général des habitants, même des enfants et des femmes. Il reprit successivement toutes les places qu'avait occupées l'insurrection, et la resserra dans son berceau, les rochers des Alpuxarres. Don Juan apprit alors qu'on l'avait choisi pour généralissime de la flotte combinée que, sur les instances de Pie V, la chrétienté réunissait pour arrêter les menaçants progrès des Turcs de Sélim II. — 1570

Avant d'aller prendre ce haut commandement, don Juan essaya d'achever la pacification des Alpuxarres. Il offrit aux Morisques le pardon de leur révolte, sous la condition qu'ils déposeraient immédiatement les armes, et videraient le pays pour être distribués dans les autres provinces de l'Espagne. Il promit en outre que les Turcs et les Berbères qui servaient dans leurs rangs pourraient librement repasser en Afrique. A la suite d'une conférence où ces conditions furent stipulées, l'envoyé d'Aben-Abó vint déposer aux pieds de don Juan l'étendard et le cimeterre de son général. C'était le signe d'une entière soumission. Mais l'arrivée de quelques centaines d'Africains que lui envoyait le

dey d'Alger, avec promesse de plus grands secours, fit repentir Aben-Abó d'avoir trop facilement cédé. Il tua son envoyé pour démentir avec éclat le traité qu'avait conclu celui-ci, puis retint les familles morisques, qui conmençaient à se rendre au camp des chrétiens pour jouir de l'amnistie, et commanda de continuer la lutte. Les Espagnols pénétrèrent alors au cœur des Alpuxarres. Divisés en quadrilles volantes, ils poursuivaient sans relâche, dans les bois, dans les rochers, dans les cavernes, les bandes dispersées des Mores, et de petites forteresses élevées sur tous les points conquis leur en assuraient la possession. Réduits bientôt aux dernières extrémités, privés d'asile et de subsistance, les malheureux restes des compagnons d'Aben-Houméyah se livrèrent successivement aux vainqueurs. Aben-Abó, toujours obstiné, toujours intraitable, fut tué par ses propres soldats, qui présentèrent au duc d'Arcos son corps et ses armes. « Nous avons fait, lui dit l'un d'eux, comme le bon serviteur du berger, qui, ne pouvant rendre la brebis vivante, en rapporte la peau. » La tête d'Aben-Abó fut clouée, dans une cage de fer, sur la porte de Grenade qui conduit aux Alpuxarres.

Une déportation générale des Morisques suivit leur 1571 — défaite et leur soumission. Déjà tous ceux de Grenade avaient été, comme on l'a vu, chassés de leur ancienne capitale; ceux des Alpuxarres et des montagnes de Ronda furent dipersés dans les provinces de la Manche, de l'Estrémadure et des Castilles. Condamnés plus durement que jamais à la profession publique d'un culte qu'ils n'avaient embrassé que par force, à l'oubli de leur langue, à l'abandon de leurs noms, de leurs

costumes, de leurs usages, ils vivaient, quoique chrétiens et espagnols, comme les juifs vécurent longtemps parmi les nations de l'Europe où ils étaient tolérés, dans un état de séparation, d'isolement, d'infériorité, de mépris. Leur race, que nulle union ne confondait avec celle des vieux chrétiens, se conservait pure et sans mélange sous la dégradation politique et religieuse dont elle était frappée. C'étaient toujours les Morisques, les enfants des Mores. Ils occupaient, dans les villes, bourgs et villages, des quartiers particuliers, qu'on appelait *Morerias* ou *Aljamas* (1). Quelques bourgades n'étaient même habitées que par eux. Dans ce cas, il ne se trouvait, au milieu de la population morisque, d'autres chrétiens que le curé, pour les instruire et leur donner les sacrements, le familier du saint-office, pour veiller à leur conduite religieuse, les dénoncer et les poursuivre, et la sage-femme, qui servait aussi de marraine à tous les baptêmes. Malgré cet isolement, et bien que rebut de toute la nation, les Morisques avaient trouvé, comme les juifs, dans leur travail et leur industrie, les moyens de vivre avec aisance, et même d'amasser des richesses. Les uns, conservant et pratiquant la science de leurs pères, se livraient avec succès à l'agriculture, au jardinage; d'autres à l'élève des chevaux et des bestiaux. Leurs artisans étaient généralement renommés pour l'adresse et le goût; ils excellaient surtout comme fourbisseurs; et, dans les provinces qu'ils habitaient, presque tout le commerce de détail et de colportage était dans leurs mains.

(1) De *al-djemah*, rassemblement, mot qui avait déjà formé celui d'*al-djami*, mosquée principale, que les Espagnols nommaient également *aljama*.

Cet état de prospérité matérielle, au milieu de la dégradation morale, ne pouvait manquer d'exposer aux ressentiments de l'envie les restes d'un peuple objet de si vieilles haines, et bientôt, en effet, une espèce de clameur publique s'éleva contre eux. Le clergé, puis, à sa suite, tous les dévots rigides, accusaient les Morisques d'être de faux chrétiens, et de se livrer sacrilégement à quelques pratiques extérieures pour conserver en secret la foi de leurs pères. On disait que les nombreux châtiments dont les frappait l'inquisition demeuraient sans effet ; que ceux d'entre eux qui les avaient subis se faisaient gloire d'avoir porté le *san-benito* dans les processions d'amende honorable; qu'ils étaient révérés comme des saints par leurs compatriotes, et souvent bravaient en martyrs la mort dont toute récidive était punie. A l'appui de ces reproches d'apostasie, on citait leur incorrigible obstination à faire usage entre eux de la langue arabe et de quelques secrètes ablutions, l'horreur qu'ils avaient conservée pour la chair de porc, enfin les crimes de toute espèce dont ils étaient chargés. Aucun vol, en effet, aucun assassinat ne restait impuni, faute d'en découvrir l'auteur, qu'il ne leur fût aussitôt imputé, et les prêtres les désignaient, en pleine chaire, comme « sacriléges, blasphémateurs, homicides, faussaires, sorciers, voleurs, hérétiques, apostats, promoteurs et exécuteurs de tout mal. »

Ceux qui laissaient ces injures au vulgaire, et se piquaient de voir les choses du point de vue plus haut de la *raison d'Etat*, ne mettaient pas moins d'ardeur à leurs accusations. Un recensement des Morisques, fait en 1563, avait porté leur nombre, dans le seul royaume

de Valence, à 19,801 feux ou familles (*casas*) ; un second recensement, fait dans la même province, en 1602, élevait ce nombre à plus de 30,000 familles, comprenant chacune au moins cinq personnes. Ce prodigieux accroissement, tandis que la population espagnole diminuait par les conquêtes étrangères en Italie, en Flandre, et surtout par les émigrations en Amérique, donnait prétexte aux politiques d'annoncer que ces descendants des anciens maîtres de l'Espagne seraient bientôt en mesure d'en essayer de nouveau la conquête. Déjà même, à croire ces sinistres pronostics, ils s'y préparaient par leurs alliances avec les Turcs de Constantinople, et surtout avec les Berbères d'Afrique, dont ils dirigeaient les expéditions de piraterie, soit par leurs émissaires, soit par des feux allumés sur les hauteurs. Mais, des différentes accusations portées contre les Morisques, la plus générale, la plus répétée, la plus admise, c'était celle d'accaparer tout l'argent monnayé d'Espagne. Ils se sont emparés peu à peu, disait-on, de tous les métiers, de tous les états, parce qu'ils se contentent de salaires moindres que les chrétiens, et leurs bénéfices restent accumulés en leurs mains, car ils ne font aucune dépense, et les plus riches d'entre eux n'achètent aucun bien fonds. C'était vrai : les Morisques faisaient comme les Juifs, qui, n'ayant nulle part de patrie assurée, ne s'attachaient jamais au sol [1].

[1] « ..... toute leur affaire est d'acquérir et de garder de l'argent ; pour cela, ils travaillent sans relâche et se privent de manger. Un réal entré en leur pouvoir est condamné à la prison perpétuelle. De manière que, gagnant toujours et ne dépensant jamais, ils parviennent à amasser la plus grande partie de l'argent qui circule en Espagne. Ils l'attirent, le cachent et

La commune conclusion de ces accusations diverses, c'était qu'il n'y avait qu'un seul moyen de mettre terme aux scandales dont ils affligeaient les fidèles, et aux dangers qu'ils faisaient courir à l'Etat, l'expulsion totale de leur race maudite. Plusieurs dénonciations furent successivement adressées dans ce but au pape et au roi d'Espagne. Elles étaient renvoyées à une *junte* permanente qui, depuis la conquête de Grenade, avait pour attributions spéciales les affaires des Morisques. Mais les membres de cette junte se bornaient à répondre que les missionnaires et l'inquisition eussent à redoubler de zèle pour l'entière conversion de ces nouveaux chrétiens. « En effet, ajoutaient-ils, les craintes que fait concevoir pour le repos de l'Etat la présence des Morisques en Espagne doivent s'accroître par le remède proposé, puisque leur bannissement général, en privant de bras exercés l'agriculture et l'industrie, porterait toute la puissance de leur fortune et de leur population aux corsaires africains, qui acquerraient en outre d'excellents guides pour leurs descentes sur les côtes de la Péninsule. » Mais cette sage résistance de la junte n'avait nulle influence sur l'opinion publique; car, tout en accusant les Morisques de sordide avarice, on les

le dévorent. Que l'on considère qu'ils sont nombreux, que chaque jour ils gagnent et cachent peu ou beaucoup, que le nombre de ces enfouisseurs va croissant et doit croître à l'infini...., car tous se marient et multiplient sans que la guerre les consume. Ils nous volent tout à l'aise, et, avec les fruits de nos biens qu'ils nous revendent, ils deviennent riches. Ils n'ont point de domestiques, car tous le sont d'eux-mêmes, et leurs enfants ne coûtent rien pour leurs études, car toute leur science est de nous voler. » (Cervantès, *Coloquio de los perros Cipion y Berganza*).

accusait aussi de payer largement des protecteurs aux cours de Rome et de Madrid ([1]).

Enfin, dans l'année 1608, les accusations, devenues toujours plus vives, devinrent également mieux spécifiées. Certains révélateurs dénoncèrent d'une commune voix un vaste complot tramé par les Morisques des diverses provinces pour rappeler les Berbères, et leur livrer l'Espagne. On citait les réunions des conjurés, les moyens de communication mis en usage, les tributs qu'ils s'imposaient entre eux pour réaliser ce grand attentat, et jusqu'aux rois qu'ils avaient déjà proclamés. Le duc de Lerme régnait alors sous le nom de Philippe III. Il briguait en ce moment le chapeau de cardinal, et ces dénonciations lui offraient un heureux à-propos pour se bien mettre avec la cour de Rome. Etant vice-roi de Valence, quelques années auparavant, il avait institué une milice volontaire destinée à prêter main-forte à la confrérie de la Croix (*confradia de la Cruz*), association religieuse fondée depuis peu, en apparence pour protéger les objets du culte chrétien contre les insultes des Morisques, en réalité pour provoquer l'expulsion de ce peuple. Le tout-puissant ministre avait obtenu du roi, dès l'année 1605, l'édit d'expulsion si désiré par les fanatiques de toutes classes. Mais de graves difficultés s'étaient élevées contre cette mesure. Non-seulement les seigneurs qui comptaient des Morisques parmi leurs vassaux, mais aussi les évêques qui en comptaient parmi leurs ouailles (car, tout mauvais chrétiens qu'ils étaient, ces réprouvés n'en payaient pas

([1]) De là le proverbe : *Quien tiene Moro tiene oro.*

moins exactement la dîme), s'étaient ligués pour faire ajourner la publication de l'édit, et recourir encore une fois à ce qu'on nommait les moyens de douceur. La découverte du prétendu complot servit à lever tous les obstacles. L'édit fut renouvelé en 1609, et toutes les mesures furent prises pour que rien ne pût en suspendre ou en compromettre l'entière exécution. L'on nomma des commissaires spéciaux pour chaque province et chaque district habités par les Morisques; on mit sous les armes les milices de la Croix; on fit venir des troupes de Naples et de Sicile, et une flotte de soixante à quatre-vingts galères fut répartie dans les ports de la Méditerranée. Tous ces préparatifs avaient été faits sous différents prétextes, et l'on avait gardé le plus grand secret sur leur objet véritable. Tout à coup, 1610 — au mois de juillet 1610, dans tous les lieux où résidaient les Morisques, et au milieu d'un grand déploiement de forces, l'édit royal est publié. Voici quelles en étaient les principales dispositions :

« Tous les Morisques sont bannis du royaume. Ils en sortiront immédiatement avec les biens meubles qu'ils pourront emporter seulement sur leurs personnes. — Dans le délai de trois jours, et sous peine de mort, ils devront quitter le lieu qu'ils habitent, et se rendre, sous escorte, au lieu fixé pour l'embarquement. — Après trois jours, toute personne pourra arrêter un Morisque, le livrer à la justice, et le tuer s'il se défend. — Tout Morisque qui cachera ce qu'il ne pourra emporter de ses biens, ou qui brûlera sa maison, ses moissons, jardins et arbres, sera puni de mort. Ces maisons, jardins et récoltes resteront aux seigneurs dont les Morisques

étaient vassaux. — Six habitants par village demeureront pour conserver les maisons, les fabriques, les plantations de riz et de sucre ([1]), et pour les livrer aux nouveaux colons qui en seront mis en possession par les seigneurs. — Tout chrétien qui cachera un Morisque, ou recèlera ses biens, sera puni de six années de galères. — Les enfants au-dessous de quatre ans pourront être laissés en Espagne. »

La publication de ce cruel arrêt, qui joignait au bannissement la confiscation, surprit et atterra les Morisques. Cernés par les troupes du roi et les milices de l'inquisition, sans moyen de se concerter pour prendre un parti, exposés aux haines et aux convoitises des chrétiens, n'ayant pas même le temps de faire entendre des prières et de demander merci, force leur fut de se soumettre et d'obéir. Ils le firent d'abord de bonne grâce : l'assurance qu'on leur donna qu'ils seraient conduits dans les Etats barbaresques, pays de leurs ancêtres, où régnait le culte qu'ils avaient toujours secrètement professé, adoucit l'amertume de leurs regrets. On les vit aussitôt, rendus libres à ce moment suprême, reprendre tous les rites de la loi de Mahomet. Ils se mirent en marche au son de leurs instruments, vêtus de leurs habits de fête, et chantant tous en chœur les hymnes religieux dont ils avaient gardé la mémoire par une sainte et perpétuelle tradition.

Le départ commença dans le royaume de Valence. Ces troupes d'exilés, semblables aux caravanes des pè-

([1]) La culture de la canne à sucre fut abandonnée en Espagne depuis l'expulsion des Morisques, qui, seuls, l'y cultivaient par tradition.

lerins de la Mekke, furent dirigées sur le Grao, Péniscola, Denia, Alicante, puis embarquées sur des vaisseaux réunis pour les recevoir, puis transportées à Oran, ville possédée alors par l'Espagne, d'où chaque famille pouvait gagner les Etats musulmans d'Afrique. Mais cette résignation, cette apparence de joie que montraient en s'éloignant les malheureux bannis, ne furent pas de longue durée. Partout les attendaient d'horribles traitements. A peine embarqués, on exigeait d'eux le prix de leur passage, et, comme la plupart se trouvaient hors d'état d'acquitter cette exaction, les plus riches étaient forcés de payer pour les plus pauvres. Ceux qui avaient pu emporter de l'or et des bijoux étaient dépouillés par leurs gardiens, et jetés, le plus souvent, à la mer. Le vol était couvert par l'assassinat. Ce que les bannis purent sauver des mains des chrétiens tomba dans les mains non moins avides des Berbères. Ces derniers, reprochant aux Morisques leur apostasie forcée, et refusant de voir en eux des frères, ne se faisaient aucun scrupule de les traiter comme des infidèles que la tempête ou la guerre jetaient prisonniers sur leurs rivages. Non contents de les dépouiller jusqu'à la nudité, ils massacraient les hommes, et réduisaient en esclavage les femmes et les enfants [1].

[1] « ..... Où que nous soyons, nous pleurerons l'Espagne, car enfin « nous y sommes nés, et c'est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne « trouvons l'accueil que souhaite notre infortune ; en Berbérie et dans « les autres pays de l'Afrique, où nous comptions être reçus à bras ouverts, « c'est là qu'on nous maltraite le plus. » (Cervantès, *Don Quijote*, part. II, cap. 54.) On trouve dans cette partie du *Don Quichotte*, à l'épisode de Ricote et de sa fille Ana-Felix, d'intéressants détails sur l'expulsion des Morisques, sur l'opinion qu'on s'en faisait alors en Espagne, et sur les

Quand la nouvelle du sort qui les attendait en Afrique parvint à ceux des Morisques dont le départ ne s'était pas encore effectué des ports espagnols, ces infortunés essayèrent de se raidir contre la destinée, et refusèrent de s'embarquer. Il fallut employer la violence. Plusieurs d'entre eux échappèrent à leurs gardes, et se sauvèrent dans les montagnes, où ils tentèrent sur quelques points une résistance armée. Mais les troupes et les milices se mirent à leur poursuite, les traquèrent comme des bêtes fauves, et les arquebusèrent sans miséricorde. Beaucoup des exilés qui avaient pu s'échapper des bagnes d'Afrique, où ils étaient jetés pêle-mêle avec les captifs chrétiens, revinrent en Espagne demander à mains jointes qu'on les y reçût pour esclaves; d'autres allèrent jusqu'à Rome supplier le pape d'intercéder pour eux. Ils trouvèrent partout la même rigueur, les mêmes refus, et le décret de Philippe III s'exécuta de point en point. Les Morisques de l'Andalousie, de la Manche, de l'Estrémadure, des Castilles, de l'Aragon et de la Catalogne furent successivement expulsés de ces provinces, et conduits presque tous aux mêmes ports d'embarquement que les Morisques de Valence. Toutefois ceux de l'Aragon et de la Castille-Vieille purent obtenir de se rendre en France par les Pyrénées. Cette émigration violente avait duré jusqu'à la fin de 1611. Pendant les trois années qui suivirent, on fit, dans toute l'Espagne, les plus minutieuses re-

moyens qu'employaient ces malheureux proscrits pour échapper au tyrannique décret. Cervantès, qui écrivait à l'époque contemporaine, est le fidèle écho des préjugés qui condamnaient les Morisques et de la pitié qu'inspirait leur infortune à tous les gens de bien.

cherches pour découvrir ceux qui avaient échappé à la commune proscription. En 1614, les commissaires chargés de ces perquisitions déclarèrent qu'ils avaient accompli les ordres du roi, et que l'Espagne était pleinement délivrée du *serpent réchauffé dans son*
1614 — *sein*.

A la vue des documents de cette époque, on peut évaluer à plus d'un million [1] le nombre des Morisques expulsés. C'était au moins le huitième de la population totale du royaume, et de plus, comme dit Voltaire, « ils étaient laborieux dans le pays de la paresse [2]. » « L'expulsion des Maures d'Espagne, ajoute Montesquieu plus d'un siècle après l'événement, se fait encore sentir comme le premier jour; bien loin que ce vide se remplisse, il devient tous les jours plus grand [3]. » L'Espagne, déjà si dépeuplée, se priva, comme fit la France un siècle plus tard, par la révocation de l'édit de Nantes et pour d'autres absurdes scrupules, de la partie de sa population la plus active et la plus industrieuse; mais celle-ci ne fut pas, comme les protestants français, recueillie avec empressement par des voisins plus sages et plus habiles. Pour les Morisques, le décret de bannissement devint un arrêt d'extermination. Le moine Fray Jaime Bleda, qui se fit leur historien après avoir été leur plus ardent persécuteur, convient qu'aux massacres commis en pleine mer par les patrons des vaisseaux de transport, sur la côte d'Afrique par les Berbères, et dans les montagnes par les

(1) C'est le chiffre que donne Llorente; Conde dit quinze cent mille.

(2) *Essai sur les mœurs* etc., chap. 177.

(3) *Lettres persanes*, let. 121.

milices espagnoles, il ne survécut pas *un quart* de la population morisque. Le reste, dispersé par familles, presque par individus, dans les quatre parties du monde, et cachant avec soin la tache de son origine, eut bientôt disparu, au milieu des races étrangères, sans laisser nul vestige d'une race tombée si bas, et de si haut.

RÉSUMÉ.

L'Espagne, conquise sur les Goths par Mouza (714), devient une province du vaste empire de Mahomet, que des émyrs gouvernent d'abord au nom des khalyfes de Damas. La défaite des Arabes, vaincus par les Franks sur les bords de la Loire (733), marque le terme de leur agrandissement gigantesque, au moins en Europe, et les chrétiens réfugiés dans les Asturies, mettant à profit les discordes intestines qui divisent incessamment les vainqueurs étrangers, commencent à leur disputer la possession du pays.

En enlevant l'Espagne à la domination de l'Orient, par l'érection du khalyfat de Cordoue (756), Abdérame y consolide la puissance de l'islam. Son règne et celui des Omméyades, jusqu'à la fin du ministère d'Al-Mansoûr (1001), forment l'époque de la grandeur et de la civilisation des Arabes.

Les Mores ou Berbères, leurs sujets d'abord, puis leurs

auxiliaires, et enfin leurs rivaux, renversent le trône des khalyfes, et l'empire, déchiré par les querelles des deux races, se divise en plusieurs petits Etats. A la faveur de ces événements, les chrétiens se fortifient, s'étendent peu à peu, et s'emparent de Tolède, ancienne capitale de la monarchie gothique (1085). Effrayés des progrès de l'ennemi, les émyrs qui se sont partagé les débris du khalyfat de Cordoue appellent les Almoravides à leur aide. Youzef arrête, en effet, les chrétiens ; mais il dépossède ensuite tous les émyrs, et fait de l'Espagne musulmane une province de son empire d'Afrique (1094).

Une fois aux mains des Mores, l'Espagne passe, comme la Berbérie, des Almoravides aux Almohades, et lorsque l'empire de ces derniers s'écroule à son tour dans une longue anarchie, elle se partage également en lambeaux. Alors les Espagnols poursuivent aisément leurs conquêtes. Jacques Ier d'Aragon prend Valence ; saint Ferdinand de Castille prend Cordoue, Séville et Cadix. Les Mores, qui habitent encore quelques provinces, sont partout vassaux des chrétiens (1252).

Le territoire de Grenade, où se sont agglomérées toutes les populations musulmanes, sous le gouvernement d'Aben-al-Hamar, devient un royaume, d'abord tributaire, puis indépendant de celui de Castille, et qui subsiste ainsi, grâce à la rivalité des Etats chrétiens, jusqu'à la réunion de l'Aragon à la Castille, par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand. La prise de Grenade (1492), sous les rois catholiques, met le dernier terme à la domination des musulmans en Espagne.

Les descendants des Arabes et des Mores, demeurés

par capitulation dans cette contrée, sont forcés d'embrasser la foi chrétienne (1502). Mais, toujours séparés, sous le nom de *Morisques*, des Espagnols vieux chrétiens, qui conservent contre eux leur haine séculaire, ils sont enfin chassés en masse de l'Espagne (1610) ; et ceux qui survivent à la déportation, dispersés par tout le monde, se perdent au milieu des populations étrangères.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES KHALYFES ET DES ÉMYRS D'ORIENT QUI ONT RÉGNÉ SUR L'ESPAGNE, DES KHALYFES DE CORDOUE, DES ÉMYRS D'AFRIQUE ET DES ROIS DE GRENADE.

KHALYFES D'ORIENT.

OMMÉYADES :

Oualyd Abou'l-Abâs	710
Souléïman	715
O'mar Abou'l-Afas	717
Yézyd Abou-Khaled	720
Hescham Abou'l-Oualyd	724
Oualyd Abou'l-Abâs II	724
Yézyd II	744
Ibrahym	744
Merouân Abou-A'bd-Al-Malek	744

ABBASSYDES :

A'bd-Allah Al-Ssefâh	749
Abou-Djafar Al-Mansoûr	754

ÉMYRS POUR LES KHALYFES D'ORIENT.

Thâryk Ebn-Zyad	711
Mouzay Ebn-Nossayr	711
A'bd-Al-Azyz	714
Ayoûb	715

Al-Haour	717
Al-Samah	718
Anbezah	721
Yahyah	726
Hhodzayfah	727
Ot'sman	728
Al-Haytzam	729
A'bd-Al-Rhhaman	730
A'bd-Al-Malek	733
O'kbah	736
A'bd-Al-Malek	741
Hhosam	743
Tsouabah	745
Youzouf-al-Fehri	746

KHALYFES DE CORDOUE.

Dynastie Omméyade.	A'bd-Al-Rhaman I	756
	Hescham I	788
	Al-Hhakem I	796
	A'bd-Al-Rhaman II	822
	Mohhammed I	852
	Al-Mondhyr	886
	A'bd-Allah	888
	A'bd-Al-Rhaman III	912
	Al-Hakem II	961
	Hescham II	976
	Mohhammed II (*par usurpation*)	1008
	Souléïman (*Berbère*)	1009
	Hescham II (*de nouveau*)	1010
	Souléïman (*de nouveau*)	1012
	Aly Ebn-Hamoud	1017
	Abd-Al-Rhaman IV	1021
	Al-Kâsem Ebn-Hamoud	1022
	Yahhyay Ebn-Aly	1022
	A'bd-Al-Rhaman V	1022
	Mohhammed III	1023
	Yahhyay Ebn-Aly (*de nouveau*)	1024
	Hescham III	1026

Djéhouar. 1031
Mohhammed Ebn-Djehouar. 1044

ÉMYRS DE SÉVILLE.

Les trois Mohhammed Ebn-Abêd, de. . . . . . 1060 à 1091

ÉMYRS D'AFRIQUE.

ALMORAVIDES (*Al-Morabethyn*).

Youzef Ebn-Taschfyn. 1091
Aly Ebn-Youzef. 1107
Taschfyn Ebn-Aly. 1143

ALMOHADES (*Al-Moahhedyn*).

A'bd-Al-Moumen. 1157
Youzef Abou-Yakoub. 1163
Yakoub Ebn-Youzef. 1184
Mohhammed Ebn-Yakoub. 1199
Youzef Ebn-Mohhammed. 1213

(*Interrègne*).

Al-Mamoun 1226

ROIS DE GRENADE.

Mohhammed Ebn-Al-Hhamar. 1238
Mohhammed II. 1273
Mohhammed III. 1303
Al-Nasser. 1309
Ysmayl Abou'l-Oualyd. 1312
Mohhammed IV. 1325
Youzef Abou'l-Hedjadj. 1333
Mohhammed V. 1354
Ismayl II (*par usurpation*). 1359
Abou-Sayd (*idem*). 1361
Mohhammed V (*de nouveau*). 1362
Youzef II. 1391

Mohhammed VI.	1396
Youzef III.	1408
Mohhammed VII (Al-Aÿsery).	1425
Mohhammed VIII (Al-Ssaghyr).	1427
Mohhammed Al-Aysery (*de nouveau*).	1429
Youzef IV.	1431
Mohhammed Al-Aÿsery (*de nouveau*).	1432
Ebn-Ot'sman.	1445
Ebn-Ismayl.	1454
Abou'l-Hhasan	1466
Abou-A'bd-Allah Al-Ssaghyr (Boabdil).	1482
A'bd-Allah Al-Ssaghar (*en partage avec* Al-Ssaghyr).	1484
Abou A'bd-Allah Al-Ssaghyr (*seul*).	1490

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS CHRÉTIENS QUI ONT RÉGNÉ EN ESPAGNE PENDANT L'OCCUPATION DES ARABES ET DES MORES.

ROIS DES ASTURIES ET DE LÉON.

Pelayo.	Vers 718
Favila.	737
Alonzo I° (*el Catolico*).	739
Fruela I°.	757
Aurelio.	768
Silo.	774
Mauregato.	783
Bermudo I° (*el Diacono*).	788
Alonzo II (*el Casto*).	791
Ramiro I°.	842
Ordoño I°.	850
Alonzo III (*el Magno*).	866
Garcia.	909
Ordoño II.	914
Fruela II.	924
Alonzo IV (*el Monge*).	925
Ramiro II.	930
Ordoño III.	950
Sancho I°.	955
Ramiro III.	967

Bermudo II.	982
Alonzo V.	999
Bermudo III.	1027

ROIS DE LÉON ET DE CASTILLE.

Fernando I°.	1037
Sancho II.	1067
Alonzo VI.	1073
Doña Urraca.	1108
Alonzo VII.	1126
Sancho III.	1157
Alonzo VIII.	1158
Henrique I°.	1214
Fernando II (de Léon).	1158
Alonzo IX (de Léon).	1188
Fernando III (san Fernando).	1217
Alonzo X (*el Sabio*).	1252
Sancho IV.	1284
Fernando IV.	1295
Alonzo XI.	1312
Pedro I°.	1350
Henrique II (de Trastamarra).	1369
Juan I°.	1379
Henrique III (*el Enfermo*).	1390
Juan II.	1407
Henrique IV (*el Impotente*).	1454
Doña Isabel la Catolica.	1474

ROIS DE NAVARRE.

Sancho Iñigo, de Bigorra.	873
Garcia Sanchez.	885
Sancho Garcès.	905
Garcia II (*el Tembloso*).	924
Sancho III (*el Mayor*).	970
Garcia III.	1035
Sancho IV.	1054
Sancho V.	1076

Pedro.	1094
Alonzo.	1104
Garcia IV.	1134
Sancho VI.	1150
Sancho VII.	1194
Thibaut, de Champagne (Theobaldo).	1234
Thibaut II.	1253
Henri.	1270
Jeanne et Philippe le Bel.	1274
Louis le Hutin.	1305
Philippe V.	1316
Charles IV.	1322
Jeanne, femme de Philippe d'Evreux.	1328
Charles le Mauvais.	1349
Charles le Noble.	1387
Blanche et Juan de Castilla.	1424
Lèonor, comtesse de Foix.	1479
François Phœbus.	1482
Catherine, femme de Jean d'Albret.	1483

ROIS D'ARAGON.

Ramiro I° (fils de Sancho el Mayor)	1035
Sancho	1063
Pedro I°	1094
Alonzo I° (*el Batallabor*).	1104
Ramiro II.	1134
Petronilla y Ramon.	1137
Alonzo II.	1162
Pedro II.	1196
Jayme I° (*el Conquistador*)	1213
Pedro III.	1276
Alonzo III.	1285
Jayme II.	1291
Alonzo IV.	1327
Pedro IV.	1336
Juan I°.	1387
Martin.	1395
Fernando I°.	1412

Alonzo V.	1416
Juan II.	1458
Fernando II (*el Catolico*).	1479

ROIS DE PORTUGAL.

Henrique y Teresa.	1095
Alonzo-Henriquez.	1128
Sancho I°.	1185
Alonzo II.	1211
Sancho II.	1223
Alonzo III.	1248
Dionis.	1279
Alonzo IV.	1325
Pedro I°.	1357
Fernando.	1367
Juan I°.	1385
Duarte.	1433
Alonzo V.	1438
Juan II.	1481
Manuel.	1495

COMTES DE BARCELONE.

POUR LES FRANKS :

Bera.	801
Bernhard.	820
Berenguer.	832
Bernhard (de nouveau).	836
Alédram.	844
Wifred, ou Guifred Ier.	858
Salomon.	872

COMTES SOUVERAINS :

Wifred, ou Guifred II, le *vélu*.	884
Miron.	912
Suniario.	929

Seniofred.	950
Borrell.	967
Raymond.	993
Berenguer-Raymond.	1017
Ramon-Berenguer I (le Vieux).	1035
Ramon-Berenguer II (Tête-d'Etoupe).	1076
Berenguer-Ramon II (le Fratricide)	1082
Ramon-Berenguer III (le Grand).	1096
Ramon-Bérenguer IV (le Saint).	1131

Marié à doña Petronila, fille de Ramiro le Moine, roi d'Aragon. Leur fils Alonzo II réunit la Catalogne à la couronne d'Aragon en 1162.

NOTES FINALES

DU TOME PREMIER.

NOTE I.

LETTRES D'ALPHONSE VI, ROI DE CASTILLE, ET D'ABEN-ABED, ÉMYR DE SÉVILLE, RELATIVES A LA RUPTURE DE LEUR TRAITÉ, APRÈS LA PRISE DE TOLÈDE (1806).

LETTRE D'ALPHONSE VI.

« Le souverain seigneur des deux nations et des deux lois, l'excellent et puissant roi Alphonse, fils de Ferdinand, au roi Aben-Abêd (que Dieu éclaire son entendement pour le déterminer à suivre le vrai chemin), salut et bienveillance de la part d'un roi *agrandisseur* des royaumes et défenseur des peuples, dont les cheveux ont blanchi dans la connaissance des affaires, l'exercice des armes et la suite des triomphes, dont les drapeaux sont le siége de la victoire, qui fait brandir les lances de ses chevaliers et revêtir de deuil les femmes des musulmans..... Vous savez ce qui s'est passé dans la ville de Tolède, capitale de toute l'Espagne, et ce qui est arrivé à ses habitants lorsque je l'ai prise. Si vous et les vôtres avez échappé jusqu'à présent, voici votre temps qui est venu. Il n'a été retardé que par ma volonté et mon bon plaisir; et si vous êtes encore en repos, rappelez-vous que la prudence de l'homme est de se méfier de lui-même et de bien considérer ce qu'il convient de faire avant de tomber dans un malheur

qui n'ait plus de remède. En vérité, si je ne faisais attention aux traités qui existent entre nous et aux paroles que nous nous sommes données (car je n'ai rien de plus présent que de garder la foi promise), j'aurais déjà envahi votre pays à feu et à sang, et je vous aurais chassé de l'Espagne, sans attendre des demandes et des réponses, et sans qu'il y eût entre nous d'autre ambassadeur que le choc des armes, le hennissement des chevaux, le bruit des tambours et des trompettes. Je veux vous donner cet avis par avance, pour vous ôter toute excuse... et, selon que vous ferez, vous verrez mes œuvres. Salut. »

RÉPONSE D'ABEN-ABED.

« Du roi victorieux et grand, soutenu par la miséricorde de Dieu et confiant en sa divine bonté, Mouhamad Aben-Abêd, au superbe ennemi d'Allah, Alphonse, fils de Ferdinand, qui s'intitule roi des rois et seigneur des deux nations (que Dieu brise ses vains titres). Salut à ceux qui suivent le droit chemin. Quant à te nommer seigneur des deux nations, en vérité, les musulmans ont plus droit de se glorifier de ce titre que toi, par ce qu'ils ont possédé et possèdent encore des terres des chrétiens, par la multitude de leurs vassaux, la richesse de leurs armes et de leurs tributs. Jamais ta loi et tes partisans ne pourront élever ton pouvoir jusqu'au nôtre..... Déjà nous sortons de notre sommeil et nous nous levons de notre mollesse. Jusqu'à présent nous pensions à te payer tribut, et toi, non content de cela, tu veux occuper nos villes et nos forteresses. Mais comment n'as-tu pas honte de faire de telles demandes, et de nous commander, comme si nous étions tes vassaux? Je m'étonne de la hâte que tu mets à accomplir ta vaine et superbe volonté. Tu t'es enorgueilli de la prise de Tolède, sans considérer que tu ne la dois pas à ta puissance, mais à la destination divine qui l'avait ainsi déterminé dans ses décrets éternels. Tu sais bien que nous avons aussi des armes, des chevaux, et des braves que n'épouvante pas le bruit des batailles et qui regardent sans pâlir l'horrible mort..... Nos chefs s'entendent à ordonner des lignes, à diriger des escadrons..... Nous savons dormir sur la terre, ou faire des rondes de nuit..... et, pour que tu voies que

c'est comme je le dis, nous te préparons la réponse de ta demande, en aiguisant nos épées et nos lances..... Il est sûr enfin qu'il n'est point de mal qui ne produise quelque bien, et que vite on se repent quand vite on se détermine..... Je vois que ceux qui te conseillent sont comme des bêtes sans entendement, et, en même temps, des gens de si peu de valeur, que jamais leurs œuvres n'accréditent leur vaine jactance. Ainsi, nous ne les tuons jamais combattant en rase campagne, mais cachés dans leurs tours et derrière leurs murailles. Ces conseillers doivent croire sans doute que nous manquons d'entendement, et qu'il n'y a point de changement dans les hommes et dans les royaumes. Il est vrai qu'il y a eu des traités entre nous, pour que nous ne tournions pas nos armes l'un contre l'autre, et pour que je n'aide pas ceux de Tolède de mes forces et de mon conseil. J'en demande pardon à Dieu, ainsi que de ne m'être pas plus tôt opposé à tes intentions ambitieuses; mais, grâce à lui, tout le châtiment de notre faute se réduit aux vaines paroles dont tu nous insultes. Comme elles n'ôtent pas la vie, je me confie en Dieu dont l'aide me défendra contre toi, et tu me verras bientôt entrer avec mes troupes sur tes domaines, car Dieu favorise la vraie loi, et donne la force à ceux qui connaissent et suivent la vérité. »

NOTE II.

Ferdinand III fut vénéré comme un saint depuis l'époque de sa mort, quoiqu'il n'ait été canonisé qu'en 1671 par le pape Clément X. Voici l'inscription en *romance* qu'on lit encore sur son tombeau dans la cathédrale de Séville. Elle était répétée en latin, en arabe et en hébreu. Je la donne ici comme un monument de la langue espagnole sous le règne de ce prince, qui fit rassembler en un corps de droit et traduire en langue vulgaire, sous le titre de *Fuero juzgo*, les lois gothiques qui gouvernaient encore l'Espagne.

Aqui yace el rey muy ondrado don
Fernando, Senor de Castiella e de

**Toledo, de Leon, de Galizia, de Sevilla,
de Cordova, de Murcia et de Jahen,
el que conquiso toda España,
el mas leal, el mas verdadero, e el
mas franc, e al mas esforzado, e el mas
sofrido, e el mas omildoso, e el que
mas temie a Dios, e cl que mas le fazia
servicio, e el que quebranto e des-
-truyo a todos sus enemigos, e el que
alzo e ondro à todos sus ami-
-gos, e conquiso la ciudad de Sevilla
que es cabeza de toda España, et pas-
-sos hi el postrimero dia de mayo en
la era de CIƆCCXC.**

« Ci-gît le roi très-honoré Don Fernando, seigneur de Castille et de Tolède, de Léon, de Galice, de Séville, de Cordoue, de Murcie et de Jaen, celui qui conquit toute l'Espagne, le plus loyal, le plus véridique, le plus franc, le plus hardi, le plus patient, le plus humble, celui qui craignait le plus Dieu, et qui lui faisait le plus de service, celui qui brisa et détruisit tous ses ennemis, qui éleva et honora tous ses amis, et conquit la cité de Séville, qui est tête de toute l'Espagne, et y passa l'avant-dernier jour de mai en l'ère de 1290. » (L'année 1290 de l'ère espagnole, ou 1252 de l'ère chrétienne.)

Voici, pour contraste, l'épitaphe d'Aben al-Hamar, que son fils fit graver en lettres d'or sur le marbre qui recouvrait son cercueil d'argent : « Ceci est le sépulcre du haut sultan, forteresse de l'islam, or-
« nement du genre humain, gloire du jour et de la nuit, pluie de
« générosité, rosée de clémence pour ses peuples, pôle de la secte,
« splendeur de la loi, soutien de la tradition, épée de la vérité, *en-*
« *treteneur* des créatures, lion de la guerrre, ruine des ennemis, co-
« lonne de l'État, défenseur des frontières, vainqueur des armées,
« dompteur des tyrans, triomphateur des impies, prince des fidèles,
« sage guide du peuple élu, défenseur de la foi, honneur des rois et

« sultans, le vainqueur pour Allah, l'Occupé dans le chemin d'Allah,
« Abou-Abd-Allah-Mouhamad ben Youzef ben Nasser Al-Ansari,
« que Dieu l'élève au rang des hauts et justifiés, et le place parmi
« les prophètes, les justes, les martyrs et les saints, et se complaise en
« lui, et lui soit miséricordieux, puisqu'il a voulu qu'il naquît en l'an
« 591 (1195), et que son départ eut lieu le Djouma 29 de la lune
« Djoumada dernière de l'an 671 (1273). Loué soit celui dont l'em-
« pire n'a pas de fin et n'a pas eu de commencement, car il n'y a de
« Dieu que lui, le Miséricordieux et Clément. »

NOTE III.

RÉGLEMENTS DE YOUZEF.

Les réglements d'Youzef sont de trois sortes : religieux, militaires et civils.

RÉGLEMENTS RELIGIEUX.

Dans les *aljamas* (mosquées principales), des prédications et des lectures pieuses doivent être faites tous les *djoumas* (*jours d'assemblée, jours saints*).

Tout hameau de douze maisons doit avoir une mosquée. Chaque mosquée où se réunissent au moins douze chefs de famille, doit avoir un *alfaki* (al-faqyh, *prêtre*, *desservant*), pour y dire la *khothbah* (*prière publique*).

Dans chaque mosquée, les cinq *azalas* (al-ssalâh, *prières*), seront dites chaque jour aux heures de *ssobehh*, *zhohour*, *a'sser*, *maghrêb* et *a'schâ*.

Pendant l'office de la *djouma*, on ne peut ni vendre, ni acheter, ni se livrer à aucune occupation profane.

Tout fidèle doit entendre la *khothbab* de la *djouma*, s'il peut arriver à une mosquée en sortant de chez lui au lever du soleil, pour y revenir au coucher.

Dans les mosquées, les vieillards sont placés d'abord, puis les jeunes gens, puis les femmes dans un lieu caché. Les hommes ne peuvent sortir que lorsque les femmes sont parties.

Les *djoumas*, tout musulman doit se vêtir de ses habits les plus propres, et s'occuper de bonnes œuvres.

A la célébration des deux Pâques d'*alfitra* (yd-al-fitrah), ou sortie du *Ramadhân* (carême), de la fête des victimes ou des agneaux (yd-al-dhehhâyâ, ou yd-al-korban), on doit cesser les réjouissances mondaines qui s'étaient introduites dans ces fêtes, telles que celles de se jeter des eaux de senteur, des oranges, des fruits, ou de danser en troupes dans les rues; on les sanctifiera par des aumônes, par des visites aux pauvres et aux savants.

Les aumônes en argent ou en denrées seront recueillies, dans chaque bourg ou village, par deux ou trois personnes de confiance, qui en régleront l'emploi. Après des distributions faites aux pauvres et aux orphelins, ces aumônes serviront au rachat des captifs, et à la réparation des mosquées, des chemins, des ponts, des fontaines.

Les prières contre la sécheresse doivent être faites, non dans les rues, mais au milieu des champs.

Les réunions nocturnes de plusieurs familles dans les mosquées sont défendues. Les femmes ne peuvent faire de *neuvaines* qu'en compagnie d'autres femmes, ou de leur mari, de leur père, de leurs frères, cousins ou neveux. Les jeunes filles ne peuvent point en faire, ni suivre les enterrements.

Personne ne pourra être enseveli dans des étoffes de soie, avec de l'or ou de l'argent, mais dans de la toile blanche avec des parfums. Aucune femme, si ce n'est celle du défunt, sa mère, sa sœur, sa cousine ou sa nourrice, ne pourra l'ensevelir. Il est défendu de louer des pleureuses pour simuler des regrets qui n'existent pas. L'éloge du défunt ne peut être prononcé que par l'*alfaki* ou le chef du convoi. On ne pourra enterrer avec le mort aucune amulette, ni aucun écrit, tel que la demande et la réponse de la fosse.

Les fêtes des noces et celles des bonnes fées (*buenas hadas*), pour

donner le nom aux nouveau-nés, sont permises. On pourra s'y livrer à des danses modestes, mais sans ivrognerie ni excès.

RÉGLEMENTS MILITAIRES.

Tout guerrier fuyant devant un ennemi moins de double en nombre, sinon par ordre de ses chefs, est puni de mort.

Défense est faite aux gens de guerre de tuer les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, les religieux, à moins qu'ils ne soient armés et aidant l'ennemi.

Après le prélèvement du cinquième pour le roi, le butin doit être divisé avec justice.

Le cavalier reçoit deux rations de vivres; le fantassin une.

Ceux qui, dans une ville prise, se feront musulmans, conserveront leurs biens, et, si ces biens sont déjà distribués, on leur en rendra la valeur.

Les jeunes gens ne pourront aller à la guerre qu'avec la permission de leurs parents, à moins que ce ne soit pour un cas de défense. Il en est de même du pèlerinage à la Mekke.

RÉGLEMENTS CIVILS.

Des *wazirs* seront établis dans chaque quartier et dans chaque marché pour y maintenir le bon ordre. Les divers quartiers d'une ville seront fermés pendant la nuit, et des rondes nocturnes seront faites pour la sûreté des habitants.

Dans les crimes d'adultère, d'homicide et autres emportant la peine de mort, si les coupables et complices n'avouent pas, ils ne pourront être condamnés que sur la foi de quatre témoins oculaires. Précédemment, les adultères devaient mourir lapidés, et les jeunes gens non mariés qui commettaient une faute devaient être punis de cent coups de fouet et d'une année d'exil; à l'avenir, ces délits seront laissés à l'arbitre du juge, et les coupables, dans le second cas, seront mariés ensemble, s'ils sont égaux.

Les gens qui périssent par la main de la justice seront enterrés dans les cimetières musulmans et avec les prières d'usage.

Les délits de vol sont également laissés à l'arbitre du juge pour la fixation du châtiment. Jusqu'alors, d'après la loi, si quelqu'un volait, dans un lieu clos, une valeur d'un quart de *dobla* d'or et au-dessus, qu'il fût homme ou femme, libre ou esclave, dès que l'homme avait quinze ans et la femme treize, il était puni par la perte de la main droite. Au premier vol, on coupait la main droite; au second, le pied gauche; au troisième, la main gauche; au quatrième, le pied droit. Le cinquième vol était puni de la prison perpétuelle.

NOTE IV.

DISCOURS DU VIEILLARD FRANCISCO NUNEZ MULEY AU PRÉSIDENT DE GRENADE.

Après avoir rappelé les mesures qui précédèrent la publication de l'édit de Philippe II (1566), il ajoutait :

« De loin, il semble facile d'accomplir les nouvelles pragmatiques; mais les difficultés sont grandes au contraire, et je les dirai à votre seigneurie, pour qu'elle prenne pitié de ce misérable peuple, et qu'elle le protége auprès de sa majesté. L'habit de nos femmes n'est pas moresque; c'est un habit de province, suivant l'usage même du royaume de Castille, dont les habitants diffèrent par la coiffure, le costume et la chaussure. Les Turcs ne sont pas vêtus comme les Mores; et, parmi ces derniers, ceux de Fez ne s'habillent pas comme ceux de Tremecen, ni ceux de Tunis comme ceux de Maroc. Si la secte de Mahomet avait un vêtement particulier, il serait le même partout; mais l'habit ne fait pas le moine. Nous voyons des chrétiens venir d'Egypte et de Syrie, vêtus à la turque, avec des turbans et de longues robes, qui parlent arabe et ne savent pas un mot d'espagnol (*romance*); cependant ils sont chrétiens..... Je me souviens d'avoir vu notre peuple changer son habillement pour en adopter un décent,

court et peu coûteux. Il y a telle femme qui s'habille avec un ducat, car les habits de noces et de fêtes se gardent pour ces jours-là, et passent en héritage à trois ou quatre générations. Quel profit peut-on donc trouver à nous dépouiller de nos habits ? N'est-ce pas nous faire perdre plus de trois millions d'or employés de cette façon ? N'est-ce pas ruiner les marchands, les orfèvres, et tous les artisans qui gagnent leur vie à faire les vêtements, les chaussures et les bijoux des Morisques ? Si plus de deux cent mille femmes de cette province doivent s'habiller de neuf des pieds à la tête, quel argent pourra suffire à cette dépense ?..... Voyez ; la femme pauvre, qui ne peut s'acheter ni robe, ni mante, ni chapeau, ni mules, qui se contente d'une chemise de serpillière peinte et d'un drap blanc, comment fera-t-elle pour se vêtir ?... Nous autres hommes, nous sommes tous vêtus à la castillane, quoique, pour la plupart, en habit pauvre. Si le costume faisait la secte, les hommes devraient plus compter que les femmes en cette matière... J'ai ouï dire à bien des ministres et des prélats qu'on favoriserait ceux d'entre nous qui s'habilleraient à la castillane, et je n'en vois pourtant aucun moins molesté que les autres : on nous traite tous également. Si l'on trouve à l'un de nous un couteau, on le jette aux galères, et sa fortune est dévorée en frais, amendes et condamnations. Nous sommes poursuivis par la justice ecclésiastique et par la séculière. Avec tout cela, nous restons loyaux sujets de sa majesté, prêts à la servir de nos biens, et jamais on ne pourra dire que nous ayons commis une trahison depuis le jour où nous nous sommes rendus. Quand l'Albaycin s'est soulevé, ce n'était pas contre le roi ; c'était au contraire en faveur de sa signature, que nous vénérions comme chose sacrée. Mais l'encre n'était pas encore sèche, qu'on avait violé nos capitulations de paix...... Dans le temps des communes (*comunidades*), pour qui se levèrent ceux de cette province ? Certes, pour S. M. ; ils accompagnèrent les troupes royales contre les *Comuneros*, et le propre frère du roi Boabdil, don Juan de Grenade, fut général en Castille, au service du roi.....

« Nos noces, fêtes et danses, et les plaisirs que nous prenons, en quoi empêchent-ils d'être chrétiens, et comment peut-on les appeler cérémonies moresques ? Le bon musulman n'y assistait jamais, et les alfaquis s'éloignaient dès qu'on commençait à chanter et à

danser ; et même quand un roi more traversait quelque quartier de la ville, par respect, on faisait taire les instruments jusqu'à ce qu'il eût passé. En Afrique et en Turquie ces danses sont inconnues.... Le saint archevêque aimait à voir nos troupes de danseurs accompagner le saint sacrement les jours de Fête-Dieu et autres solennités, où accouraient tous les villages, disputant à qui ferait les plus belles danses. Quand dans ses visites aux Alpuxarres, il célébrait la grand'messe, c'était, au lieu de l'orgue, les chœurs de danseurs qui répondaient, et je me rappelle qu'en achevant la messe, il se tournait vers le peuple, et, au lieu du *Dominus vobiscum*, il disait en arabe *Ybaraficoun*, et les chanteurs répondaient aussitôt. »

« On ne croira pas plus que la coutume qu'ont nos femmes de se teindre les cheveux avec de la poudre de troëne ou de la noix de galle (*alheña y agallas*) soit une cérémonie de Mores. Ce n'est qu'un moyen de se nettoyer la tête, et de la tenir pure de toute vermine.....

« Voyons maintenant, Seigneur, à quoi peut-il servir de nous obliger à tenir ouvertes les portes de nos maisons ? N'est-ce pas donner aux voleurs la liberté de nous dépouiller, aux libertins celle de convoiter nos femmes ? N'est-ce pas donner occasion aux alguazils et aux gens de loi de ruiner les pauvres gens par des poursuites ? Si quelqu'un veut être More et suivre les rites de Mahomet, ne pourra-t-il le faire de nuit ? Bien mieux, au contraire, car cette religion exige la solitude et le recueillement.....

« Peut-on prétendre que les bains soient une cérémonie religieuse ? Non, certes. Ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices : elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans qui exigent la solitude et la propreté ? Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent ?..... Il est notoire, au contraire, que les hommes n'entrent point où sont les femmes..... Les bains ont été faits pour la propreté du corps ; il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus quelque temps en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient les forces et le courage des hommes de guerre. Mais les naturels de cette province ne sont pas admis à combattre, et les femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. Si elles ne peuvent se baigner, ni dans les rivières, ni

dans les ruisseaux, ni dans les fontaines, ni dans leurs maisons, où pourront-elles se laver à présent?...

« Vouloir que les femmes sortent la figure découverte, ce n'est pas vouloir autre chose que de donner aux hommes occasion de pécher, en voyant la beauté dont ils s'enflamment si aisément, et d'empêcher ainsi que les laides trouvent quelqu'un qui veuille les épouser. Nos femmes se couvrent pour ne point être connues, comme font les chrétiennes. C'est une décence qui évite bien des inconvénients.... Aussi les rois catholiques défendirent-ils, sous des peines sévères, aux chrétiens de soulever, dans la rue, les voiles des Moresques.....

« Les surnoms anciens que nous portons servent à ce que les gens se connaissent, et à ce que les familles ne se perdent pas. De quoi sert-il que les souvenirs anciens périssent? Au contraire, à bien considérer la chose, ils augmentent la gloire et l'élévation des rois catholiques qui ont conquis ce royaume. Ce fut leur intention et celle de l'empereur..... C'est pour cela que l'on conserve les riches palais de l'Alhamrâ, et les autres plus petits qui existaient du temps des rois mores, car ils rappellent sans cesse leur puissance, en l'honneur et pour trophée des conquérants.

« ..... Y a-t-il plus d'inconvénient à ce que nous ayons des nègres à notre service? ces gens ne sont-ils pas faits pour servir? Dire que la nation morisque s'augmentait par eux est un propos que la passion seule peut répéter; car sa majesté ayant été informée, aux cortès de Tolède, qu'il y avait plus de vingt mille esclaves nègres en notre pouvoir dans cette province, il se trouva qu'il n'y en avait pas quatre cents, et maintenant il n'y a pas cent licences de délivrées pour en avoir.....

« Venons à la langue arabe, qui est le plus grand inconvénient de tous. Comment peut-on ôter aux gens leur langue naturelle, dans laquelle ils naquirent et furent élevés? Les Egyptiens, les Syriens, les Maltais et autres races chrétiennes parlent, lisent et écrivent en arabe; ils sont pourtant chrétiens comme nous. Encore ne trouvera-t-on pas qu'on ait fait dans cette province un acte, un contrat ou un testament en arabe depuis qu'elle s'est convertie. Apprendre la langue castillane, nous le désirons tous, mais ce n'est pas au pouvoir des gens. Combien y a-t-il de personnes dans les bourgs et villages, et

même dans cette ville, qui ne savent pas même leur langue arabe, et parlent si différemment entre eux qu'au premier mot d'un habitant des Alpuxarres, on connaît de quel pays il vient! Ils sont nés dans de petits endroits où jamais ne se parla l'espagnol, où personne ne l'entend, si ce n'est le curé et le sacristain; encore ceux-ci parlent-ils toujours arabe. Il est impossible que les vieillards l'apprennent en tout le temps qui leur reste de vie, et non pas en trois ans, même quand ils ne feraient autre chose que d'aller à l'école.

« Il est clair que c'est un article inventé pour notre destruction: car, tandis qu'il n'y a personne pour nous enseigner la langue espagnole, on veut que nous l'apprenions de force, et que nous laissions celle que nous savons si bien.... On veut que nos frères, voyant qu'ils ne peuvent accomplir une telle obligation, abandonnent le pays, par crainte des châtiments, et s'en aillent en perdus chercher d'autres terres, ou se fassent brigands.... Rappelez-vous le second commandement, de ne pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, et, dites, si une seule de toutes les choses que nous impose la Pragmatique était exigée des chrétiens de Castille ou d'Andalousie, n'en mourraient-ils pas de douleur ?.... Y a-t-il dans le monde une espèce plus vile et plus basse que celle des nègres de Guinée? Cependant on les laisse danser, on les laisse parler et chanter dans leur langue pour se donner de la joie..... A Dieu ne plaise qu'on impute à malice tout ce que je viens de dire! car mon intention est bonne. Il y a plus de soixante ans que je sers Dieu, notre seigneur, la couronne royale, et les naturels de ce pays... Que votre seigneurie n'abandonne pas ceux qui sont sans pouvoir; qu'elle désabuse S. M.; qu'elle nous délivre de si grands malheurs, et qu'elle agisse en chevalier chrétien pour le service de Dieu et du roi, et pour le bien de cette province, qui en conservera une éternelle reconnaissance. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.





